This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

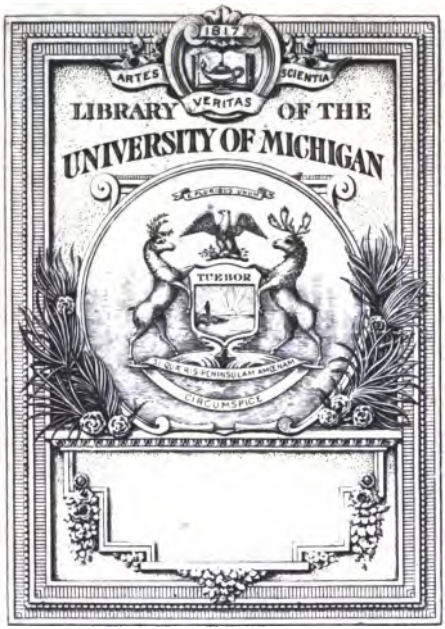
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

212


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Z
1007
.B586

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de

JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE,

1743.

TOME TRENTE-UN.

Prémiere Partie.

ROY. CADETTEN

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIII.

Library
Rijksuniversiteit
916-30
21625

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout & Septembre, 1743.

ARTICLE I.

ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΣΑΤΕΩΣ ΑΠΑΝΤΑ. LUCIANI SAMOSATENSIS OPERA cum nova verſione *Tiber. Hemſterhuſii* & *Jo. Matthiæ Geſneri*, Græcis Scholiis, ac notis omnium proximæ editionis Commentatorum. Additis *Jo. Brodæi*, *Jo. Jenſii*, *Lud. Kuſteri*, *Lamb. Boſii*, *Hor. Vitringæ*, *Jo. de la Faye*, *Ed. Leedes*, aliisque ineditis, ac præcipue *Moſis Solani* & *J. M. Geſneri*. Tomus I cuius priorem partem ſummo ſtudio curavit & illuſtravit *Tiberius Hemſterhuſius*. Ceteras inde partes ordinavit, notasque ſuas adjecit *Jo. Fredericus Reitzius*. Amſtelod. ſumtibus *Jacobi Wetſtenii*, 1743.

C'eſt-à-dire:

LES OUVRAGES DE LUCIEN, *avec la Traduction de Meſſieurs* HEMSTERHUIS *&* GESNER, *le Scholiaſte Grec & toutes les Notes de la dernière Edition.* On y a ajouté les Notes de BRODAEUS, JENSIUS, &c. avec d'autres, qui n'ont pas encore été publiées, ſur-tout celles de Meſſieurs *du* SOUL & GESNER. A *Amſterdam* aux dépens de *Jaques Wetſtein*, 1743. 4. Tom. I. pagg. 882 & pagg. 72 pour les *Préfaces*. Tome II. pagg. 953. Tome III. pagg. 860.

IL y a ſi longtems qu'on attend cette Edition de *Lucien*, & le Public s'eſt formé en d'autres occaſions une idée ſi avantageuſe de la plupart de ceux qui y ont travaillé depuis une trentaine d'années, qu'on a tout lieu d'eſpérer, que l'accueil qu'il ſera à cet Ouvrage, ſera proportionné aux ſoins qu'on a pris de le ſatisfaire. Ces ſoins ſont d'autant plus recommandables, que *Lucien* eſt un Auteur favori, & preſque une Bibliothèque entière pour ceux qui joignent à la connoiſſance des Belles-Lettres, un gout vif, & un panchant naturel pour tout ce qui peut récréer l'eſprit, l'amuſer agréablement, & l'orner même de tout ce qu'il y a de plus utile & de plus inſtructif. Y a-t-il en effet un plaiſir plus ſenſible, & même plus univerſel, que celui que procure la lecture des Dialogues & de la Comédie? Deux caractères dont preſque tous les Ouvrages de *Lucien* ſont com-

composés. Il y ajoute la Satire, quelquefois délicate, quelquefois piquante, mais toujours salutaire à ceux qui s'y prennent comme il faut. Personne n'a mieux connu le secret de se faire lire de tout le monde. Il instruit en divertissant, & en badinant ; il nous enseigne *mille* choses, dont nous ne sommes redevables qu'à lui seul. La Théologie Paienne & la Superstition n'ont ni de plus grand Docteur, ni de plus fidèle Interprête, ni de plus grand adversaire que lui. L'ignorance, l'hypocrisie, l'orgueil, l'avarice, & les autres vices des Philosophes de tout tems, sont si fortement combattus, & tournés si finement en ridicule dans les Ecrits de *Lucien*, qu'on a de la peine à le quitter, lorsqu'on l'a une fois entre les mains. Il n'y a presque aucun caractère des mœurs qu'il *n'ait* peint avec toute la force, & avec tout l'agrément possible. Il nous peint non seulement les mœurs des hommes, de quelque ordre & de quelque rang qu'ils soient ; mais il y a peu de choses connues de son tems, dont il ne donne une ou plusieurs peintures, faites d'après nature, toutes ressemblantes à l'original, & qui n'ont d'autre défaut, que celui d'être quelquefois trop détaillées ou trop exagérées, ce qui vient de la grande fécondité de son génie, qui lui ouvre dans les moindres choses une grande carrière & un champ libre, où il donne l'essor à son esprit. Malheureusement pour ceux qui font leurs délices d'une lecture si agréable, & en même tems si instructive, il leur manquoit une Edition dont ils pussent se servir commo-

dément. La ſeule qui ſe trouvoit, & qui peut-être eſt la plus incommode de toutes, malgré les grand noms de *Grævius* & de *Gronovius*, dont elle fait parade, ne laiſſe pas d'être ſi fautive, tant pour le Texte que pour la Traduction Latine, qu'on doit avoir bien de la patience, & être bien verſé dans la connoiſſance du Grec, pour pouvoir comprendre le ſens de l'Auteur.

On ne ſauroit donc diſconvenir qu'on n'ait rendu un grand ſervice à tous ceux qui ont du gout pour la lecture d'un Ouvrage ſi plein de fines penſées, en leur procurant une Edition auſſi correcte, & exécutée avec tant de ſoin & d'exactitude. On peut dire, en effet, que, bien loin de rebuter le Lecteur, comme font toutes les autres, elle l'invitera en quelque ſorte, & le retiendra même agréablement, par les beautés qu'on y remarque de toutes parts, par l'ordre merveilleux qui y règne, & enfin par une infinité de ſecours qu'elle fournit, ſoit pour la correction du Texte, dont dépend ſouvent auſſi la clarté; ſoit pour la Traduction, qui en mille endroits eſt plus intelligible, & répond mieux au ſens & au caractère de l'Original, qu'elle ne faiſoit auparavant; ſoit pour les Notes, leſquelles ne laiſſent preſque aucune obſcurité dans cet Auteur, dont l'érudition même lui dictoit beaucoup d'expreſſions & d'alluſions, qui ont beſoin de quelque éclairciſſement en faveur de ceux qui ne ſont pas tout-à-fait verſés dans les ſources, où il a puiſé avec tant de ſuccès. Par exemple, *Lucien* ſe ſert en mille & mille endroits d'*Homère*,

re, soit qu'il en allègue des Vers entiers, où qu'il en fasse des parodies, ou qu'il en emprunte des expressions, ou qu'il fasse allusion aux personnes, ou aux narrés du Poëte. Il n'y a cependant que fort peu de Lecteurs, qui soient assez familiers avec *Homère*, pour être en état de se souvenir, ou au moins de trouver à l'instant les sources de ces sortes de jeux, qui se rencontrent à tous momens, & par conséquent d'en gouter le fin, la délicatesse, la force, le ridicule (*a*). Dans cette Edition, le Lecteur en est presque toujours averti, & on l'y met en état de gouter les passages, qui doivent nécessairement rebuter tout homme sensé, qui se trouve destitué d'un pareil secours. La Traduction, telle qu'on la donne aujourdhui, exprime non seulement avec toute la fidélité possible, le *sens* de l'Auteur; mais comme on *vient* de le remarquer, elle fait aussi connoitre son caractère. Il étoit donc impossible de suivre toujours, mot à mot, l'Original, comme dans une Version interlinéaire, qui auroit peut-être pu servir à de jeunes Ecoliers, mais qui auroit en même tems dégouté toute personne éclairée. Au-lieu de cela, Mr. *Gesner* donne *Lucien* à ceux qui entendent le Latin, avec tous les agrémens que lui trouvent ceux qui entendent parfaitement le Grec, & le lisent en cette Langue. Enfin, ceux qui se serviront de cet-

(*a*) Mr. *du Soul* a raison de dire, Tome I, pag. 261. *Homerum qui non versavit, neque in hisce salibus & jocis, neque ferè in plerisque hujus Scriptoris Opusculis centesimam quamque leporum partem intelligit.*

cette Edition, ſeront en état de connoître de près ce grand génie, & de ſe familiariſer en quelque ſorte avec lui, aiant pour Interprètes, Entremetteurs, ou Proxenètes de cette connoiſſance, des perſonnes qui, pendant trente ans, & même davantage (*a*), ont été de ſes amis. Cela peut ſuffire, en général; parcourons à préſent l'Ouvrage entier, pour en donner une idée plus complète au lecteur.

Après la Dédicace du Libraire à Sa Majeſté la Reine de Hongrie, on voit la Préface de Mr. *Reitz*, Recteur de l'Ecole Hieronymiene à Utrecht, connu dans la République des Lettres par pluſieurs marques de ſon érudition (*b*). C'eſt dans cette Préface que nous apprenons l'hiſtoire de cette nouvelle Edition. En voici le précis. Le célèbre Mr. *Hemſterhuis* s'en étoit déja chargé l'an 1720. Dix ans après on commença à l'imprimer; mais comme Mr. *Hemſterhuis* s'apperçut bientôt, par ſes grandes lumières, à quel dégré de perfection on pourroit pouſſer un Ouvrage de cette nature, ſa vaſte érudition lui donnant toujours de nouvelles ouvertures, & lui fourniſſant de nouvelles

(*a*) Mr. *du Soul* travailloit déja ſur *Lucien* avant l'an 1701, ce qu'il nous apprend lui-même, Tome II pag. 228, 56. Mr. *Hemſterhuis* nous a donné *Luciani Colloquia Selecta Gr. & Lat.* Amſt. 1708. 12. avec des Notes, qui lui feroient honneur, s'il n'eût rien écrit après cela. Mr. *Geſner* a publié à Jena, en 1714, le *Philopatris* avec une Traduction de ſa façon, toute nouvelle, & avec des Notes, dont il n'a trouvé que fort peu à changer dans la préſente Edition.

(*b*) Il nous a donné, p. e. ſon Livre *de Ambiguis*, &c.

les occasions pour s'étendre, à mesure qu'il faisoit des recherches & amassoit des matériaux, son projet ne s'exécuta que fort lentement, ce qui ne convenoit nullement, ni à l'avantage du Public, ni à l'intérêt du Libraire. En 1736, lorsqu'on l'eut poussé jusqu'au commencement du Traité *de Sacrificiis*, Mr. *Hemsterhuis* aima mieux abandonner un travail, dont personne ne pouvoit mieux s'aquiter que lui, que d'être obligé ou de travailler plus à la hâte, ou de laisser languir le Public plus longtems. Mr. *Gesner* (*a*) se détermina à travailler sur *Lucien*, lorsqu'il eut donné ses soins au *Philopatris*, Ouvrage auquel les Savans ont fait un accueil favorable. Il avoit eu sur cela un commerce de Lettres avec Mr. *Hemsterhuis* depuis 1721. Ces deux Messieurs, loin de se *porter* envie, ou de médire l'un de l'autre, ont tâché conjointement de faire profiter le Public des lumières, qu'ils pouvoient répandre sur *Lucien*. Mr. *Hemsterhuis* forma donc lui-même le dessein de s'associer Mr. *Gesner*, & après avoir quitté *Lucien*, il conseilla au Libraire d'obtenir de celui-ci au moins la Traduction & les Notes, parce qu'étant occupé ailleurs il ne pouvoit se charger du soin de toute l'Edition. Ainsi, depuis le commencement du Traité *de Sacrificiis*, ou de la pag. 521 du prémier Tome, Mr. *Reitz* a eu soin de l'Edition, dont le fond principal étoient les ob-

(*a*) Ce qui concerne Mr. *Gesner* a été tiré de sa Lettre à Mr. *Reitz*, pour ne pas interrompre le fil de l'histoire.

obſervations de *Moſes du Soul*, ou *Solanus*; comme il latiniſe ſon nom, ancien ami & Compagnon de *Lucien*, qui après avoir conféré avec ſoin pluſieurs MSS. & pluſieurs Editions, a corrigé & expliqué un grand nombre de paſſages par le ſecours de ſon heureux génie & d'une grande lecture. Il avoit auſſi corrigé, avec une patience preſque incroiable, une grande partie des vieilles Traductions. Mais on a pourtant eu raiſon de ſuivre plutôt le conſeil de pluſieurs Savans, qui avoient ſouhaité qu'on fît une Traduction toute nouvelle.

Mr. *Geſner* l'a fait, comme nous venons de le dire, & en même tems il a donné des Notes de ſa façon, où ordinairement il ne s'étend ſur les matières dont il s'agit, qu'autant qu'il faut pour éclaircir le ſens de *Lucien*, ou juſtifier la manière de lire qu'il ſuit dans ſa Traduction. Jamais il ne s'amuſe à répéter les bevues des anciennes Verſions, ni à les réfuter. S'il avoit ſuivi en cela l'exemple de quelques Savans, il en eût pu groſſir conſidérablement ſes Notes, mais il lui ſuffit d'établir ce qu'il croit le plus vraiſemblable. Souvent il ſe contente de ſuivre ſimplement ce qu'il croit le plus raiſonnable, quand il penſe que les perſonnes intelligentes ſe rendront comme d'elles-mêmes à ſon avis. Les travaux de Mr. *du Soul* & de Mr. *Geſner* ſont donc le fond principal de la nouvelle Edition.

Mais ce n'eſt pas encore tout. Mr. *Reitz* a eu à ſa diſpoſition la prémière de toutes les Editions de *Lucien*, c'eſt-à-dire, celle de Flo-

ren-

rence de 1496 *folio*, quoique déja toute collationnée par Mr. *du Soul*. Celle d'*Aldus* de 1503 *fol.* a été communiquée par Mr. *Wesseling*. Elle a été collationnée avec un ancien MS. Mr. *du Soul* s'est servi encore de l'autre Edition d'*Aldus* de 1522, qui est quelquefois différente de la prémière. Mr. *Gesner* l'a aussi consultée. On a collationé l'Edition de Hagenau de 1526, 8. L'autre de la même Ville, imprimée en 1535, 8. a été corrigée par Mr. *Gesner*. Pour rendre cette Edition plus correcte, Mr. *Reitz* s'est servi de l'Edition des Juntas, Ven. 1535, 8. collationnée par Mr. *du Soul* avec plusieurs MSS. & avec dix, ou quelquefois plusieurs Editions. Quant aux MSS. on en voit, *pag.* 12 *& suiv.* une description circonstanciée, avec des chifres, dont chacun est désigné par Mr. *du Soul*.

Mr. *Reitz* a aussi consulté deux Editions de Bâle, de 1545 & de 1555, 8. en Grec, & une troisième Grèque & Latine de 1563. Il n'a pas vu la quatrième de Bâle, 1619, Grèque & Latine, en 4 Volumes 8. Apparemment ce n'est pas grand dommage: Mr. *du Soul* & Mr. *Gesner* l'ont eue; mais il n'en font pas grand cas.

Il a eu aussi l'Edition de Francfort, de 1546, 2 Volumes 8, en Grec. Mr. *du Soul* s'est servi encore de celle de Venise, de 1550, 2 Volumes 8, & de celle de *Bourdelotius*, à Paris 1615. Gr. L. *fol.*; de celle de *Benedictus* (Benoît), à Saumur 1619. Gr. L. 2 Volumes 8. la plus correcte; & enfin de la plus fautive, d'Amst. 1687. Gr. L. 2 Volumes 8.

On

On voit, par ce détail, qu'on a consulté toutes les Editions de *Lucien*, dont parle *Fabricius*, & de plus la dernière d'*Aldus* de 1522. La plupart ont été entre les mains de Mr. *Hemsterhuis*, de même que les Notes MSS. de *Fr. Guyet*. Mr. *Reitz* observe qu'apparemment *Menage* se les a appropriées, selon sa coutume; il en est aussi parlé ailleurs (*a*). On les trouve donc ici restituées à leur Auteur, de même que celles de *L. Bos*, de *Hor. Vitringa*, & quelques-unes de Mr. *de la Croze*. Les *Lectiones Lucianeæ* de Mr. *Jensius* sont aussi insérées à leur place. Les anciens *Scholia* ont été corrigés, & mieux digérés par Mr. *du Soul*, & Mr. *Hemsterhuis* & *Reitz* y ont heureusement travaillé. Celui-ci a tiré des Observations imprimées de *J. H. Maius* sur les *Longævi*, & des Leçons MSS. d'*Erasmus Schmidius* (*b*) sur la *Tragopodagra*, ce qui lui a paru le plus important.

Quant à la vie de *Lucien*, au Catalogue Critique de ses Ouvrages, & aux MSS. & aux Editions précédentes, il est arrivé aux Savans, qui ont eu part à cette Edition, quelque chose de semblable à ce qui arrive fort souvent dans les grandes Maisons, ou autres Sociétés, *quæ communiter curantur, communiter negliguntur*. On voit que Mr. *Reitz* se décharge sur Mrs. *Hemsterhuis* & *Gesner*, & que celui-ci s'excuse

(*a*) V. *Miscell. Nova Lipsi.* Vol. I. pag. 122.

(*b*) Elles ont été communiquées à Mr. *Gesner* par le célèbre Mr. *Jul. Car. Schlaeger*, Professeur d'Helmstett.

cuſe réciproquement. Mais le Public eſt dédommagé, au moins en partie, par la diligence de Mr. *Reitz*, qui a ramaſſé tout ce qui y a raport, en conſultant, pour cet effet, les anciennes Préfaces, la Bibliothèque de *Fabricius*, *Jonſius*, *Voſſius*, *Tillemont*, *Dodwell*, *Bayle*, *la Croze*, & ſur-tout l'Auteur même; deſorte qu'on trouve ici quantité de matériaux, pour en conſtruire l'hiſtoire critique de *Lucien* & de ſes Ouvrages. Peut-être que Mr. *Reitz* ſe réſoudra d'y travailler de nouveau. Voici une belle occaſion de la publier.

Les Editions précédentes n'ont point d'*Index Grec*. Mr. *Charles Conrad Reitz*, Recteur du Collège de Gorinchem, frère de l'Editeur, en a fait trois. L'un ſur les *Scholia* & ſur les *Variantes*; le ſecond ſur les *Notes*, qui eſt très ample, parce qu'il n'y a preſque point de paſſage remarquable qui n'ait été traité par un ou pluſieurs des Commentateurs. Mais le troiſième, qui contient tous les mots en particulier & avec leur conſtruction, & qui mérite le titre de *Lexicon Lucianeum*, étant trop grand pour entrer dans le troiſième Volume, a été reſervé pour être publié ſéparément. Le Libraire promet de le faire, en cas que ceux qui acheteront *Lucien*, témoignent de l'empreſſement pour l'avoir. Mais Mr. *Reitz* s'engage de le faire à ſes fraix, ſi le Libraire ne trouve pas à propos de s'en charger. Cet *Index* eſt trop utile à ceux qui aiment le Grec, pour que l'on doive craindre de perdre dans une telle entrepriſe; ſur-tout ſi Mr. *Reitz* fait enſorte, comme il nous le fait eſpérer, que ſon *Index*

puis-

puiſſe auſſi ſervir pour les autres Editions de *Lucien*. Outre les deux *Index* Grecs, on en trouve encore ici un autre Latin, qui renferme les matières, & qui eſt très ample.

Juſqu'ici nous avons ſuivi le fil de la Préface de Mr. *Reitz*. Après cette Préface vient une liſte des ſecours dont s'eſt ſervi Mr. *du Soul*. Nous en avons déja rendu compte. On voit enſuite une Epitre de Mr. *Geſner* à Mr. *Reitz*, dont nous avons auſſi déja pris ce qui appartient à l'hiſtoire de cette Edition. Il y a quelques critiques ſur quelques Traités de *Lucien*. On nous donne un narré circonſtancié de l'Exemplaire Latin d'une bonne partie des Opuſcules de *Lucien*, corrigé par Mr *du Soul*, que Mr. *Geſner* a eu entre les mains, & qu'il dit avoir mis à la Bibliothèque de l'Univerſité de Gœttingen, pour ſervir de preuve, ſi quelqu'un s'aviſoit de révoquer en doute ſa bonne foi. Il juſtifie cette précaution, qui pourroit paroitre inutile, par ce qui lui eſt arrivé de la part de Mr. *Pontedéra* (*a*), touchant

(*a*) Dans ſon Livre intitulé: *Antiquitatum Latinarum Græcarumque enarrationes epiſtolis LXVIII comprehenſæ.* Patavii 1740. 4. La 53 Lettre traite *de Lipſienſi Ruſticorum Auctorum editione.* On l'y accuſe, par exemple, d'avoir omis quelques Obſervations de Mr. *Pontedéra:* il démontre qu'il les a miſes à leur place. Nous ne trouvons pas mauvais, que Mr. *Geſner* ait ſaiſi cette occaſion pour ſe défendre contre des accuſations dont l'injuſtice ſaute aux yeux de tous ceux qui peuvent s'informer du fait; mais nous croions, qu'il ſe ſeroit épargné cette peine, s'il avoit ſçu qu'un ſavant homme ſe chargeroit de ſon Apologie, de la manière que cela s'eſt fait dans les *Nova Acta Erud. Lipſ.* 1743, aux Mois d'Avril & de Mai.

chant les *Scriptores Rei Ruſticæ*. Il démontre d'une manière ſenſible que Mr. *Pontedéra*, & ſon ami Mr. *Andreas Maranus*, ont tort de l'accuſer d'avoir manqué de candeur à ſon égard. Il dit auſſi un mot d'une querelle avec feu Mr. *Burman*, qui l'accuſe dans ſon *Lucain*, comme ſi Mr. *Geſner* eût cherché dans ſon *Quintilien* à le harceler. Mr. *Geſner* proteſte, que ſa maxime eſt plutôt de couvrir les fautes des Savans d'une ſi grande réputation, que de les relever: & il ſouhaite de n'être pas contraint de démontrer par des exemples, qu'il a tenu cette conduite à l'égard de Mr. *Burman*. On a joint à tout cela quelques *Addenda* de Mr. *Hemſterhuis*, ſur la part qu'il a eue à cette Edition de *Lucien*, occaſionnés en partie, à ce qu'il dit lui-même, par une Lettre de Mr. *Geſner*, qu'il traite, ſelon ſa manière, avec beaucoup d'honnêteté.

On peut dire, en général, que le *Lucien*, qui paroit aujourdhui, n'a aucun de ces défauts, qui défigurent ſi ſouvent les meilleurs Livres de Critique & d'Humanité (*a*).

Il eſt tems de donner des échantillons des Notes, qui paroiſſent pour la prémière fois. Il y en a en ſi grand nombre, qu'il eſt difficile de faire choix de celles qui méritent le plus d'être remarquées. Nous les prendrons au hazard, en ſuivant l'ordre des Tomes. Mr. *Hemſterhuis*

(*a*) On voit, par exemple, dans l'*Addenda* de Mr. *Hemſterhuis*, qu'il ſe rend bien ſouvent aux raiſons de Mr. *Geſner*; & celui-ci ne fait point de difficulté de remercier Mr. *Reitz*, lorſque l'occaſion s'en préſente.

huis a été ſi libéral dans la partie, dont il a eu ſoin, (c'eſt-à-dire juſqu'à la pag. 525, du I Tome), que les autres Notes ne paroiſſent preſque rien & ſe trouvent comme abſorbées. Il aime à approfondir les matières, ce qui fait que bien ſouvent il nous donne des Notes, qui mériteroient le nom de Diſſertations. Par exemple, pag. 36, à la fin du Dialogue, *Prometheus es in verbis*, il traite amplement du mot πιτυοκάμπτης, ſurnom du grand Larron *Sinis*, comme ſi on diſoit *plieur* ou *fléchiſſeur des pins*. Mr. *Hemſterhuis* fait ici l'éloge d'une conjecture de Mr. *J. J. Wetſtein*, ſavoir, que *Lucien* ſe nomme lui-même, en cet endroit, un *Pityocamptes*, pour avoir ôſé plier de telle manière la roideur Philoſophique, qu'elle s'accommodoit à la bonne humeur de la Comédie. Il lit donc, εἰ μὴ ἄρα τις ἐμὲ διέλαθε τοιοῦτος πιτυοκάμπτης (intell. οἷος ἐγὼ εἰμί), καὶ τραγιλάφους καὶ αὐτὸς συντιθεικώς. J'avoue cependant, que je ſuis porté en faveur de l'ἱπποκάμπας de Mr. *du Soul*, qui ſignifie un Monſtre marin, repréſenté dans quelques Médailles comme un cheval, qui eſt Poiſſon depuis le ventre; la leçon commune portant, εἰ μὴ ἄρα τις ἐμὲ διέλαθε τοιούτους πιτυοκάμπτας καὶ τραγιλάφους καὶ αὐτὸς συντιθεικώς. Les *Hippocampæ*, & les *Tragelaphi* ſont trop bons compagnons, pour qu'ils ſe laiſſent ſéparer facilement.

Pag. 70. On voit, avec quelque étonnement, combien de peines quelques Savans ſe ſont données ſur ce qu'on lit dans le *Nigrinus* (pag. 38 Edit. de Græv.) ὅτι μίαν φωνὴν οἱ Ῥωμαίων παῖδες ἀληθῆ προίστασι τὴν ἐν τοῖς διαθήκαις, ἵνα ἀπολαύσωσιν τῆς σφετέρας ἀληθείας. Quelques-uns ont cru que

que cela regardoit les Teſtamens injurieux & médiſans, qui contenoient des vérités que les Teſtateurs n'avoient oſé dire en public de leur vivant, afin qu'elles ne leur puſſent nuire. Ils prennent donc le verbe ἀπολαύσωσι dans un ſens ironique, contraire à la ſignification ordinaire, qui eſt, *jouir*. Mr. *Hemſterhuis* croit qu'il faut lire ἵνα μὴ ἀπολαύσωσι, à l'indicatif, *où ils ne jouiſſent*, en prenant ἵνα dans un ſens rélatif. Mr. *Geſner* croit, dans l'*Addenda* de Mr. *Hemſterhuis*, qu'il faut prendre ἵνα ἐκβαπτιζῶς, c'eſt-à-dire, qu'il déſigne ſeulement l'évènement, *de ſorte qu'ils ne jouiſſent*.

Pag. 132. Mr. *Hemſterhuis* nous apprend pluſieurs particularités ſur les noms des Eſclaves; comme auſſi, pag. 138, ſur les noms de *Megabazus* & *Megabyzus*, dont on appelloit quelques grands Perſonnages de Perſe, & les grands Prêtres Eunuques de Diane d'Ephèſe.

Pag. 181, 85, dans le *Halcyon* (pag. 170 de l'Edition de Grævius), Mr. *Hemſterhuis*, au-lieu de τιχῶν πολυμηχάνων, a corrigé διὰ τῶν χυμῶν. Il montre que Galien s'eſt ſervi de cette expreſſion, & que cette épithète convient mieux aux mains qu'aux arts.

Pag. 239, 61, dans le *Dialogue de Mercure & d'Apollon* (pag. 209 de Grævius), il y a dans quelques MSS. ἀπὸ τῦ Ταϋγέτου. Le *Scholiaſte* a la hardieſſe de dire, que c'eſt un Atticiſme que de ſe ſervir du Nominatif au-lieu du Genitif. Mais Mr. *Hemſterhuis* & *du Soul* corrigent, après de bons Exemplaires, ἀπὸ τῦ Ταϋγέτου, & ſe moquent d'un tel Atticiſme.

Pag. 270, il y a un grand nombre de Remarques ſur le Dieu *Pan*, fils de *Pénélope*.

Pag. 279, Mr. *Hemſterhuis* explique le nom Ἀντυξ, & ſe ſert du petit *Scholiaſte* d'*Homere* Π. Ε ; 262, qui l'appelle *κύκλος παραπεπηγὼς ἐν τῷ ἅρματι πρὸς τὸ ἀνατείνειν τὴν ἐπιβάτην*. Il ſoupçonne que, au-lieu d'*ἀνατείνειν*, il faut lire, *πρὸς κάλυψιν*. „ Il eſt bien vrai qu'on ſe ſervoit „ auſſi de l'*Antyx* pour y attacher les rênes ; „ mais ne ſervoit-elle pas auſſi, & même prin„ cipalement, pour que celui qui conduiſoit „ le char s'y pût appuier, tant de la poitrine en „ avant, que du dos en arrière ? C'eſt de que ſi„ gnifie *ἀντιτείνειν*, comme qui diroit *tenir contre*, „ & peut-être le mot d'*Antyx* en eſt-il derivé.

Pag. 281, on voit une Remarque bien longue, ou plutôt une Diſſertation, de la façon de Mr. *Hemſterhuis*, des caractères qu'on attribuoit à *Caſtor* & *Pollux*, & des bienfaits, qu'on en attendoit.

Pag. 310, 36, il enſeigne que l'adjectif *ἀνώνυμος* eſt ambigu, parce qu'il ſignifie quelquefois celui qui reçoit ſon nom d'un autre, & quelquefois celui qui le donne à un autre.

Pag. 334, 54, Mr. *Hemſterhuis* propoſe & établit une conjecture fort ingénieuſe. *Diogène* décrit l'état des Morts dans le règne de *Pluton*, à l'égard de la beauté (pag. 264 de Grævius), *ὅτι καὶ ἐκεῖ ὅτι ἡ ξανθὴ κόμη, ὅτε τὸ χαροπὸν ἢ μέλανα ὄμματα, ἢ ἰσόθριξ* —— *ἀλλὰ πάντα μία ἐρεῖ πόνις, φησὶ, χρῶτα γυμνὸν τῷ κάλλει*. Le Verbe *φησὶ* nous donne l'idée d'un proverbe. C'eſt un Proverbe Grec, dont ſe ſervent *Strabon*, *Plutarque*, *Clément* d'*Alexandrie*, *Themiſtius*, & d'autres, *πάντα μία Μόνεος*, pour indiquer une égalité parfaite, où l'on traite abſolument l'un

com-

comme l'autre. Mr. *Hemsterhuis* veut donc qu'on lise, ἀλλὰ πάντα μὲν πάντων, φασὶ, πρεσβύτατον τὸ κάλλος. On ne peut, du moins, disconvenir que la pensée ne soit fort ingénieuse, sur-tout quand on pense que la poussière ne s'accorde pas trop avec le reste de la fiction, avec les crânes sans cheveux; & que, d'un autre côté, les habitans de l'Isle Myconos passoient pour être ordinairement chauves, comme il paroît par un hemistiche de *Lucillius*, *Myconis calva omni' juventas.*

Pag. 452, il y a une Dissertation sur le Verbe ἐπιδωμάομαι, & ses diverses constructions. Ceux qui travailleront à l'avenir à un Dictionnaire Grec, feront bien de se servir des Observations de Mr. *Hemsterhuis*.

Pag. 466. 78. Ce passage est cité par le Scholiaste d'*Æschyle* in *Septem c. Theb.* 102. ὁ Βόρυσθενίτης λέγει· ἔστιν ἐκεῖ πηλὸς ἰσχυρόν. *

Pag. 545, *Lucien* fait dire à *Pythagoras* (pag. 373 de Grævius), ἰδιώτου (κοάμου) τὸ κυαμοῦν τὴν σελήνην τοῦ μαινομένου, ἄμικτα πάντων. Remarquons en premier lieu, qu'il y a une faute d'impression dans la Version Latine, *coctam vero si destituas in aura* (il est visible aussi par la Note de Mr. *Gesner*, qu'il a écrit *luna*), *certo numero noctium, sanguinem efficies.* Ensuite Mr. *Gesner* compare ce passage avec *Porphyrius de vita Pythag.* c. 44. ἀπὸ δυσμῶν κύαμον, καὶ τοῖς ὄθνειοι πάσας, καὶ ἄλλα τῆς τε ἰλὺς ἔλλης κατωφερῆ πρὸς ὀλίγον, ἵν' ἀνοιχθὲν ἐκκαθάρθη μετὰ πολλὰ, τότε ἂν ἐδώδιμα ἀσφαλέστερα φάγοι. Le φάγοι convient assez avec le ἔμμα de *Lucien*. Mr. *Gesner* cite dans l'*Addenda* Plin. XXI, 165. 56.

Idem erat Atxaclylis, nisi candidior esset, & nisi sanguineum succum funderet. Qua de causa Phonos vocatur a quibusdam, odore etiam gravis. Il y a auſſi un paſſage dans les *Philosophumena Origenis*, pag. 42 *Edit. Wolf.*, ſur cette matière. Nous le tranſcrirons ici pour en indiquer la correction & l'explication de Mr. *Geſner*. Τέτῳ δὲ τεκμήριον φησὶν, ὅτις καταμασησάμενος λῖον τὸν κύαμον κατάθῃται πρὸς ἥλιον χρόνον τινὰ. Τοῦτο γὰρ εὐθέως ἀντιλήψεται προσφυῆ. (C'eſt ainſi qu'il faut lire, ſelon Mr. *Geſner*, au-lieu de προσφίμι où προσφίμιον), ἀνθρωπίνου γόνου ὀδμήν. *Hujus indicium ait, ſi quis levigatam mandendo fabam depoſuerit aliquamdiu in ſole. Hoc enim* (ita commanſum) *celeriter aſſumet ſimilem humani ſeminis odorem.* Il ſeroit facile d'accorder les deux Auteurs, en changeant le φόνου de *Porphyrius* en γόνου, ou le γόνου d'*Origène* en φόνου. Mais, outre que le αἷμα de *Lucien* eſt pour le φόνου (à moins qu'on ne l'explique ſelon le ſens qu'il a dans les phraſes *ſanguis meus, conſanguineus*, &c.), il y a auſſi une autre différence entre le procès de *Lucien* & celui d'*Origène* & de *Porphyrius*. Ceux-ci expoſent au Soleil les fêves machées, *Lucien* les expoſe bouillies à la Lune. Peut-être que la Lune les change εἰς γόνον, & le Soleil εἰς φόνον.

Pag. 556, 99, dans l'encan des Philoſophes, (pag. 380 de Grævius), il ſemble que la perſonne de *Platon* manque, parce que tout ce que dit ici *Socrate* convient à ſon Diſciple; & parce que, dans le Dialogue ſuivant, *Platon* ſe trouve à la tête des Philoſophes turlupinés dans celui-ci. Mais Mr. *Geſner* remarque, que *Socra-*

Crate & *Platon* peuvent passer ici pour une personne, *Platon* attribuant toujours ses sentimens à *Socrate*, comme *Ciceron* a attribué les siens à *Scipion* dans les Livres *de Republica*; ce qui a jetté dans l'erreur le savant *Cellarius*, qui dit dans une Note sur *Lactance*, *de Opif. Dei*, 1, 13, que *Scipion* avoit écrit six Livres *de Republica*: erreur, qui n'a pas été relevée ni corrigée par les deux derniers Editeurs.

Pag. 663, 43 (pag. 452 de Grævius), il est question d'un homme, qui fait quelque chose, ou plutôt, qui fait tout pour le plaisir. Ὅμως δ' ἂν ἐχέτω τινὰ συγγνώμην αὐτοῖς, εἰ ἐπιτυγχάνοιτο. Mr. *Gesner* avoit soupçonné qu'il falloit lire, ἐχέτω τινὰ συγγνώμην, αὐτῆς (τῆς ἡδονῆς) εἰ ἐπιτυγχάνοιτο. *Veruntamen veniam talis homo aliquam habeat, ea voluptate si potiatur.* Sa conjecture se trouve confirmée par un MS. Mais Mr. *Reitz* aime mieux conserver la manière de lire ancienne, & l'explique ainsi: *Habeto*, sive *des tamen aliquam iis veniam, si contigerit, id quod cupiunt.* Il cite un passage du *Piscat.* c. 26 εἶχε γὰρ ἄν τινα συγγνώμην αὐτῷ τὸ πρᾶγμα, εἰ &c. La différence est, qu'ici il n'y a point de πρᾶγμα, que *Lucien* y parle au singulier, & que le Verbe ἐπιτυγχάνειν convient mieux aux personnes qui obtiennent quelque chose, qu'aux choses qui arrivent: il signifie plutôt *consequi*, *nancisci*, que *contingere*.

Pag. 673, 70, *Lucien* dit d'un soulier, (pag. 459 de Grævius), ἐπὶν δὲ ποσθῇ πολλάκις, καὶ ὑπὸ τῆ πτλῆ ἀναπλασθῇ, *obducatur & deformetur adeo.* C'est la manière de lire, reçue jusqu'ici. Mr. *Reitz* omet la prépositon ὑπὸ & lit ἀνα-

ἐκκαυθῆς oppleatur, sur la foi d'un MS. Mr. *Gesner* dans l'*Addenda* défend & explique la leçon reçue. D'ailleurs nous observons, que Mr. *Reitz* aime les recherches & les discussions Grammaticales, dont il nous donne beaucoup de preuves, touchant les Accens, les Aspirations & autres choses de cette nature, que quelques-uns traitent de minucies, mais qui contribuent pourtant à l'exactitude & à la beauté du Langage. C'est ainsi qu'il traite de la répétition de l'Article prépositif, pag. 765; du *Iota subscriptum* dans les Infinitifs en ῦν, pag. 778, 23. Il nous donne de bons exemples de la figure *Synesis*, Tom. II. pag. 132, 97; du nombre duel, Tome II pag. 231, 98; de la distinction entre ὑπὸ & ἀπὸ, pag. 900; s'il y a une distinction réelle entre μετὰ & μαζὶ, de sorte que le prémier appartienne seulement aux femmes; ce qu'il nie Tome III pag. 312; de la figure *Anacoluthon*, pag. 421, &c.

Pag. 718, 17 (*Apol. pro mero. cond.* pag. 490.), Mr. *du Soul* approuve & confirme la conjecture de *Grævius*, qui au-lieu de κάλαμον Ἀμβλὺν, nom tout-à-fait inconnu aux Géographes, & inapplicable au Texte, conseille de lire Κυλλάραβον. On n'a qu'à lire la phrase proverbiale entière. Μὴ γὰρ ταῦτός ποτε λιμὸς πανταχόθεν τὸ Ἄργος, ὡς τὸν Κυλλάραβον ταύτην ἐπιτρέψαι. *Cyllarabis* étoit un *Gymnasium*, (édifice public destiné aux exercices du corps), proche d'Argos; & comme c'étoit un lieu sacré, il n'étoit pas permis d'en faire un champ labouré.

Pag. 800, 52 (Hermotim. pag. 749), Ἡ ὁδὸς ἡ ἐπὶ τὴν παράμιλλον αὐτῇ πανὸ τὸν Ὀδυσσέα. Mr. du

du Soul a heureusement restitué, *Sinon Irq. Hermotime* a déja avoué qu'il avoit fréquenté vingt ans son Précepteur en Philosophie: qu'y a-t-il de plus naturel que de le comparer à l'aventurier *Ulysse*, qui a erré vingt ans après la prise de Troie?

Tome II. pag. 43, 70, (*Quom. Hist. conscr.*) *Ptolemée* le Géographe & S. *Ambroise* font mention de *Muxaris*, que Mr. *du Soul* ne connoissoit pas du tout; ils nous disent, que c'est une Ville célèbre dans les Indes, où se tenoit la Foire. *

Pag. 57, 95. (pag. 632. Grav.) *Lucien* veut qu'on se serve des figures modérées. Ἐκλὺ τῶν καταχρήσεων τῶν ἐμμέτρων ἐκκρούσαι τὸν λόγον. Mr. *Gesner* le traduit ainsi, *Alioquin affis per nimia condimenta corruptis similem orationem faciunt Schemata.* Il prend donc καταμέτρον non pour *condire*, comme le reste des Interprètes, mais pour *nimis condiendo corrumpere.* Il explique le Verbe Grec par un Verbe Allemand semblable, *verwuntzen, verfalzen.*

Pag. 66, 74, (pag. 637. *Grav.*) *Lucien* loue *Thucydide* à cause de sa précision, Σαφῆ ὄντως ἐκεῖνον ἀφέλοντο, ἢ μεγάλων ἰδεῶν ἐπιδείξεις, ἢ πολιτικῶν χρήσεων ἐκλογὰς ἀναγκαίων καὶ χαριέντως ἔχ, ἢ τὸν πόλεμον σχῆμα, ἢ διαφορὰς κρίσεων. Mr. *Gesner* remarque, qu'après le χρήσεων ou σχῆμα πολιτικῶν (car il y a une diversité dans les MS.) il ne convient pas de dire τὸν πόλεμον σχῆμα. Le Port de Siracuse est un Individu, auquel il ne convenoit pas de joindre un nom universel, &c. Enfin il faut lire Σικελικὸν σχῆμα, *formam & situm Epipolarum.* C'étoit une hauteur escarpée proche de Siracuse, décrite par *Thucydide* VI, 96. On

ne peut douter que ce ne ſoit la main de *Lucien*; & Mr. *Reitz* n'auroit pas mal fait de la recevoir dans le Texte.

Pag. 95, 30. (*Veræ Hiſt.* 1 pag. 658 *Græv.*) La grande Baleine avoit englouti le vaiſſeau de *Lucien* avec tout ſon équipage : il continue : ἐπεὶ δὲ ἴρδον ἡμῖν, τὸ μὲν πρῶτον σκότος ἦν, καὶ ἀδὴν ἐπρᾶμεν· ὕστερον δὲ ἀνέῳξε ἀναχανόντος, εἴδομεν κῆτος μέγα, καὶ πάντη πλατὺ καὶ ὑψηλόν, ἱκανὸν μυριάνδρου πόλιν ἐνοικῖσαι. Mr. *du Soul* obſerve qu'il faut lire, ſelon l'Edition de Florence, Κῆτος, *Cavum*, *Specum*, *voraginem*, au-lieu de κῆτος, qui approche un peu de ce qu'on appelle *Tautologie*.

On voit dans cette Edition de *Lucien*, que la Critique n'eſt pas un art tout-à-fait incertain. Souvent deux, trois, ou quatre Savans hommes, ſans avoir eu la moindre communication entre eux, conviennent non ſeulement de la corruption d'un paſſage, ce qui n'eſt pas fort ſurprenant, mais auſſi de la manière de le corriger. Donnons-en quelques exemples.

Pag. 117, 48, (*Veræ Hiſt.* 2 pag. 679 *Græv.*) Homère, interrogé ſur ſa Patrie, répond *qu'il ne la ſait pas lui-même*, ὁ δὲ ἐαυτὸς μὲν ἀγνοῶν ἔφασκεν. C'eſt ainſi qu'on lit dans toutes les Editions, *ipſe ſe neſcire dicebat*. Mais comme un moment après il dit poſitivement, qu'il a été Babylonien, appellé dans ſa Patrie Tigranes, Mr. *Geſner* corrige ἐαυτὸς μὲν ἀγνοῶν, *illos ignorare*, c'eſt-à-dire que ceux qui diſputoient ne le ſavoient pas, dont *Lucien* diſoit τῦτο μάλιστα παρ' ὑμῶν ἐστὶν νῦν ζητεῖσθαι. *Vorſtius* & Mr. *du Soul* l'ont vu de même, & Mr. *Reitz* l'a trouvé dans un MS.

Pag. 121, 24, (*Veræ Hiſt.* 2 pag. 678). Mr.

Mr. *Reitz* dit : *Quia quinque doctissimi viri* Palmerius, Vorstius, Solanus, la Croze & Gesnerus *id vel conjectura assecuti sunt, vel prætulere, quod Codex optimæ notæ L. confirmat*, &c. Il est question du mot ἱκάμας, au-lieu duquel il y a dans toutes les Editions & & dans les MSS. ἱκάμας.

Pag. 125, 8, (*Veræ Hist.* 21*pag.* 681). On lit dans toutes les Editions : Τίνι δὴ ἀφίξῃ εἰς τὴν μεγάλην ἤπειρον τὴν ἐναντίαν τῇ ἀφ' ἡμῶν κατοικημένῃ ; & les Interprètes le traduisent par *a nobis*. Cependant c'est *Rhadamanthe* qui parle ; il parle d'une terre opposée non aux Isles Fortunées où est *Rhadamanthe*, mais à celle d'où *Lucien* & ses Compagnons étoient venus. Il faut donc lire ὑμῶν. Il n'est pas étonnant que Mr. *du Soul* & Mr. *Gesner* l'ayent observé en même tems, mais il est surprenant qu'aucun autre avant eux ne l'ait remarqué.

Pag. 240, 77, (*Pseudom. pag.* 767 *Græv.*). Toutes les Editions portoient : σκέψαι δὲ, εἰ εἰκὸς τὰς πλουσίας καὶ μέγα δυναμένας τὰς πόσεις ἐνθυμεῖσθαι. On le traduisoit diversement, mais sans rien dire qui fût digne de *Lucien*. Mr. *Gesner* avoit remarqué qu'il falloit lire σκέψαι δὲ, εἰ ἐκεῖνας—τὰς πόσεις. *Probe autem*, mi Celse, *intelligis, quas interrogationes proponi a divitibus & potentibus probabile sit.* En même tems Mr. *du Soul* a trouvé cette leçon dans l'Edition de Florence, & l'a approuvée, &c.

On trouvera de semblables rencontres en plusieurs endroits, par exemple, pag. 377, 63. pag. 379, 28. Tom. III pag. 248, 54, &c. Cela est sur-tout visible dans l'*Encomion*

Demoſthenis, dont nous dirons un mot ci-après.

Continuons l'examen du ſecond Tome, & tirons-en quelques autres remarques.

Pag. 288, 99, à l'occaſion du Verbe Σφαιριζειν Mr. *Geſner* cite un paſſage d'*Euſtathius ad Odyſſ.* Θ pag. 1601, 28, *Edit. Rom.* Ἀναπαλιντυπεῖται εἰς ὕψος καὶ τὸ κατωφερὲς ἐπὶ γῆν, παραπλησίως τοῖς παῖσι τοῖς σφαῖραν, ὃ δὴ Σφαιριστὴν λέγουσι; & il ajoute, *Vide, quam ſimile ſit hoc ſaltandi genus illis, quos* capreolos *a* caprearum *forte ſaltibus cultior Europa vocat hodie.*

Pag. 327, 5, Mr. *Geſner* nous donne quelques Corrections & une Traduction nouvelle d'un paſſage Grec du vieux Médecin *Antyllus*, où il décrit la. κατακλισις (*a*), recommandée par les Médecins depuis *Hippocrate*. Ce paſſage, conſervé par *Oribaſius*, a été publié & traduit par *Mercurialis*, *de Arte Gymnaſtica*, 2, 4, pag. 123, & *ſuiv.* Mais on doit ſavoir gré à Mr. *Geſner* de l'avoir rendu plus correct & plus intelligible.

Pag. 336, 56, (*Lexiphan.* pag. 833 *Grev.*), τὸ γὰρ ἱστορεῖν ἀλλήλοις συχνάκις λαλαθυγάμα γίγνεται. Perſonne n'a expliqué le mot λαλαθυγάμα, excepté *Fr. Guietus*, qui le dérive παρὰ τὸ λάλος, ὕδωρ, καὶ γάμος. Mr. *Geſner* lit, λάλος θυγάτηρ, & traduit, *ſæpe enim ſuricam vulgari* ceticula *ſit loquela*. Θυγάτηρ ὀνομαστικὴ eſt une phraſe de *Sophocle*. Le *Lexiphanes* de *Lucien* affecte

(*a*) Κάτωσις veut dire un *ſac*. On le ſuſpendoit dans les lieux d'exercice, après l'avoir rempli d'une matière plus légère ou plus peſante, ſelon le beſoin du malade, à qui l'on commandoit de le remuer, de le pouſſer, de le laiſſer tomber en revenant ſur ſa poitrine, ou ſur le dos, &c.

affecte les Atticiſmes, & les mots rares de la Tragédie. Cette conjecture devient une correction aſſurée par les témoignages d'un MS. & de l'Edition de Florence.

Pag. 393, 99, (*Demonact. pag.* 868 Edit. *Græv.*), il y a un bon mot, ou plutôt un jeu de mots de *Demonax*, conçu en ces termes: Ἰδὼν Κυνικὸν, τρίβωνα μὲν καὶ πήραν ἔχοντα, ἀντὶ δὲ τῆς βακτηρίας, ὑπερυγιὲς κεκαγγότα καὶ λίγοντα, ὅτε Ἀντισθένης καὶ Κράτητες, καὶ Διογένης ἐπὶ ζηλωτὴς, Μὴ ψεύδου, ἔφη, οὐ γὰρ Ὑπερίδης μαθητὴς οὐ τυγχάνεις. Mr. *du Soul* a remarqué que la prépoſition ἀντὶ demandoit quelque choſe qui fût ſubſtituée au bâton; & comme il ne voyoit rien de ſemblable, il a cru qu'il valoit mieux lire ἄντρον δὲ τῆς βακτηρίας. Pour ne rien dire des autres conjectures, on ne voit pas non plus pourquoi *Demonax* appelloit ce Cynique, Diſciple d'*Hyperides*. Mr. *Geſner* dit qu'il manque un mot, que quelque Copiſte a omis à cauſe de la reſſemblance du ſon. Il lit, ἀντὶ δὲ βακτηρίας ὕπερον, ὑπερυγιὲς κεκαγγότα. Le Cynique avoit, au-lieu du bâton, un ὕπερον, *piſtillum*, un pilon, dont on ſe ſervoit au-lieu de nos moulins à eau. Mr. *Geſner* allègue *Heſiod.* ἔργ. v. 443, où il y a un ὕπερον πεπαχυῖαν de trois aunes. L'alluſion entre le ὕπερον & *Hyperides* eſt à préſent manifeſte. *Tu Hyperidis* (Piſtoris, aut Piſtillarii) *Diſcipulus es.*

Pag. 405, 72, (*Amor. pag.* 879 *pr. Græv.*), εἰδὲ γάρ μοι δύο ἢ καὶ τρεῖς περιτύχοιεν, ὀλίγη διαφορὰ πᾶσαι ἴσασιν ἀπολύσασαι. C'eſt ainſi que Mr. *du Soul* & Mr. *Geſner* ont corrigé le διάφορος, qui ſe trouve dans tous les Livres. L'un & l'au-

l'autre ſe ſervent des mêmes paſſages de *Lucien* & de *Théophraſte*, pour prouver, que διάφορον ſignifie *le prix*, *la paie*, *le loier*. Cependant Mr. *Geſner* propoſe encore un moien de conſerver le διάφοροι, ſi ὀλίγοι διάφοροι peut ſignifier *parvo venales*. Le ſens n'en changeroit pas: l'Auteur dit que deux ou trois perſonnes ſe ſont préſentées, qui étoient prêtes de conter toute l'hiſtoire, pour une petite récompenſe.

Pag. 932, 55, (*de Luctu pag.* 306 *Græv.*), *Lucien*, en parlant des diverſes manières d'enſevelir les morts, dit, ὁ Ἰνδὸς ὑάλῳ περιχρίει, *Indus vitro circumlinit*. Mr. *Geſner* propoſe une conjecture, ſavoir ſi les Indiens ont eu une compoſition ſemblable aux laques ou au vernis dont on ſe ſert aujourdhui, ou à la ſolution d'Ambre jaune, dont ſe ſervoit *Kerkringius*, pour enduire des Cadavres entiers, ſi nous en croions *Morhof*, *Polyh.* 2, 2, 2, 37, 3. Il auroit pu ajouter ce que *Morhof* dit dans le même endroit, que les Chinois ont une compoſition de Réſine fort ſemblable à l'Ambre jaune. A quoi donc le nom d'ὕαλος peut-il mieux convenir qu'à l'Ambre même?

Le troiſième Tome eſt peut-être le plus curieux, & celui qui avoit plus beſoin que les autres du ſoin & de l'attention des Savans. Nous nous ſommes trop arrêtés aux deux prémiers; d'ailleurs il ſeroit facile de le démontrer plus amplement. Voions cependant ce qui en eſt.

Pag. 101, 47, (*Adv. indoct. pag.* 379 Edit. *Græv.*), *Lucien* conjure ſon ennemi qu'il déchire, πρὸς τῆς Λιβανίτιδος, Déeſſe qui n'étoit pas encore aſſez connue. C'eſt la manière de

Lu-

Lucien, de conjurer ceux qu'il maltraite, par des Divinités infames: par exemple, *in Pseudologista*, (*pag.* 438 *Græv.*), ὦ γαῖα μοι πρὸς παιδὸς καὶ γυναικὸς καὶ κυνός, Epithètes *de Venus* & de *Cybèle*, entant qu'elles ſont adorées par des perſonnes infames à cauſe de leur impureté. Mr. *Geſner* conclut delà que Ἀφακίτις doit être un nom ſemblable. Il trouve dans *Euſèbe*, *de Vita Conſtantini*, 3, 53: Ἄλσος καὶ τέμενος — ΑΙΣΧΡΩΙ δαίμονι Ἀφροδίτης, ἐν ἀφανείᾳ μίμει τῷ ΛΙΒΑΝΟΥ ἐν Ἀφάκοις ἱδρυμένου — ΓΥΝΙΔΕΣ τινὲς ἄνδρες ἐκ ἀνδρὸς, τὸ σεμνὸν τῆς φύσεως ἀπαρνούμενοι, θηλείᾳ νόσῳ τὸν δαίμονα ἐλεῦντο κ. τ. λ. La *Libanitis* eſt donc l'infame *Aphacitis*, dont le Temple a été détruit par *Conſtantin*.

Au commencement du Traité, qui a pour titre, περὶ τῆ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν διαβολῇ, Mr. *Geſner* remarque que διαβολὴ ne ſignifie pas ici *Calumnia*, parce que dans la Calomnie il y a toujours quelque choſe de faux, quelque menſonge; mais *Delatio*, Accuſation, qui peut auſſi être vraie en tout ſens, & ne laiſſe pourtant pas d'être διαβολὴ, & l'objet dont traite *Lucien*. Mais Mr. *Reitz*, dans les Inſcriptions des colomnes ou pages, a retenu le nom reçu dans les citations, pour ne pas troubler ceux qui cherchent un paſſage cité ſuivant l'ancienne manière. Il a auſſi obſervé la même choſe dans le Traité *de Domo*, quoique Mr. *Geſner* ait remarqué, qu'il ne s'agit pas *de Domo*, d'une Maiſon entière, diviſée en pluſieurs chambres; mais *de Oeco*, d'une belle Sale à manger: & dans le petit Livre, qu'on appelle *de Gymnaſiis*, περὶ γυμνασίων, quoique Mr. *Geſner*

Ναυπηγὸς ne peut-il pas être le Calfateur, le maître Charpentier, qui doit être préſent à chaque navire? Etoit-ce une choſe impoſſible, que le conſtructeur même du vaiſſeau ſe trouvât préſent?

Pag. 466, 31, il y a une remarque très ſage de Mr. *du Soul*. L'Auteur du Traité *de Syriâ Dea*, c. 18, dit de *Seleucus*, κτίσαι πόλιν ἐπὶ τῷ Εὐφράτῃ ἐπώνυμον ἑαυτῷ ἐποίησατο. Il parle donc de la Ville *Seleucia*. Mais il eſt conſtant, que *Seleucia* étoit ſur le *Tigris*. Faut-il donc corriger cela? Mr. *du Soul* ne le veut pas. „ *Ita* „ *enim fiet, ut ſi quid humani paſſi ſint* Veteres, *ſic ſciri numquam poſſit.* — *Textui* „ *quidem Lucianeo* Euphraten *relinquam, ſed* „ *monebo, errorem eſſe aut Luciani ipſius, aut* „ *ejus exſcriptorum*". Remarquons ici ce que dit Mr. *Geſner*, dans ſa Lettre à Mr. *Reitz*, que les deux Traités *de Aſtrologia* & *de Dea Syria* ne ſont pas de *Lucien*: ou, s'il en eſt l'Auteur, il a voulu parodier les contes ſuperſtitieux d'*Hérodote*, dont il imite l'Ioniſme.

La plus conſidérable correction, & qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de critique, eſt celle que Mr. *Reitz* a reçue dans l'*Encomium Demoſthenis*, quoiqu'il n'en diſe rien dans la Préface, où il donne une liſte de quelques autres changemens qu'il a faits ſans l'aide des MSS. mais ſeulement ſur l'avis des Savans, dont il publie les Notes. Ce petit Traité a toujours fatigué les Commentateurs. On a cru, à cauſe de ſon obſcurité, qu'il n'étoit pas de *Lucien*. Mr. *du Soul*, *de la Croze*, & *Reitz* ſont de cette opinion. Mr. *Geſner* dit, qu'il

eſt

est difficile de prononcer là-dessus. Il croit que, si *Lucien* en est l'Auteur, la prémière partie est une Satire fine contre les Panégiristes méprisables, qui remuent ciel & terre pour dire des fadaises de leur Héros. Quant à la seconde partie, ou aux Mémoires des Rois de Macédoine, il croit qu'ils sont dignes de *Lucien*, ou de quelque autre bon Ecrivain. Ce Traité a donc toujours passé non seulement pour obscur, mais aussi pour corrompu & défectueux (*a*).

Quant aux obscurités, on a remédié à la plupart dans cette Edition; & on a heureusement suppléé aux lacunes par une transposition de deux passages d'une longueur égale, qui doivent avoir rempli deux feuilles, ou colonnes consécutives, dans le MS. dont tous ceux que l'on connoit aujourdhui, ne sont que des copies. Il seroit trop long, pour un Extrait, de proposer la chose d'une manière intelligible. Nous remarquerons seulement que la chose est si claire, qu'il faudroit ne pas ajouter foi à ce qu'il y a de plus évident dans cette espèce de science, pour ne pas convenir de la justesse de cette Correction. Mr. *Gesner* l'avoit proposée, il y a plus de vingt ans, à Mr. *Heuman*, qui l'a approuvée. Peu de tems après il la communiqua à Mr. *Hemsterhuis*, qui non seulement fut de son

(*a*) *Hier. Wolfius*, qui a mis ce Traité à la tête de son *Demosthenes*, a marqué par des étoiles les endroits, où la liaison étoit interrompue. On n'auroit pas mal fait de nous donner aussi, dans cette Edition, les Remarques de ce savant homme.

ſon avis, mais lui témoigna qu'il avoit vu la même choſe, & que Mr. *du Soul* l'avoit trouvée pluſieurs années auparavant. Mr. *du Soul* dit lui-même à la pag. 514, 62: *Pelletus ſolus a me huc uſque, qui lacunam hic obſervaſſet, viſus eſt. Innotuiſſe tamen & viro docto in Germania, ex Cl. Hemſterhuſio audio, an.* 1723. Mr. *Geſner* publia la dernière partie de ce Traité, rétablie dans ſon ordre naturel, par le moien de cette tranſpoſition, en 1731, dans un petit Livre fait pour l'uſage de la Jeuneſſe, ſous le titre de *Chreſtomathia Græca*. C'eſt ce qui donna occaſion d'en dire quelque choſe dans les *Acta Eruditorum*. Un Savant d'Angleterre a eu preſque les mêmes ſentimens dans les *Miſcellan. Obſervat. Eruditorum Britannorum*, Volume 2. Tom. 3. pag. 368. Perſonne n'a rien trouvé à redire à cette Correction. Mr. *Reitz* a donc eu raiſon de la recevoir dans la nouvelle Edition, de la manière dont elle a été propoſée par Mr. *Geſner*. Il auroit pu ajouter les Remarques du Savant Anglois, dont nous venons de parler, au moins entant qu'elles diffèrent des ſentimens de Mr. *Geſner*. Mais il a cru, apparemment, que les *Miſcellaneæ Obſervationes* ſont entre les mains de tout le monde.

Le Dialogue *Philopatris* eſt une Pièce fort remarquable à cauſe du paſſage de la Ste. Trinité (*a*), qu'on a ſouvent allégué pour prouver,

(*a*) Triephon veut, pag. 770 Græv. que Critias jure, Τριμίδητα θεὸν, μέγαν ἄμβροτον, ἡγεμόνα, Τίὸν πατρὸς,

ver, qu'avant le Concile de Nicée on s'est servi des mêmes expressions, en parlant de ce Mystère, qui sont consacrées par le Concile. On a ajouté la Dissertation de Mr. *Gesner* sur l'âge & sur l'Auteur de ce Dialogue: Dissertation qu'il a proposée la première fois à Jene, l'an 1714, & qu'il a depuis ce tems-là retouchée plusieurs fois. En voici le précis en peu de mots. Ce Dialogue a été écrit 1. A Constantinople, qui étoit alors la Capitale de l'Empire Romain. 2. Sous un Empereur, sous lequel il étoit permis d'insulter aux Chrétiens. 3. Quand les Chrétiens étoient appellés *Galiléens*. Il n'y a aucun doute que ce ne soit le caractère distinctif du règne de *Julien* l'*Apostat*. Reste à savoir, si tout est bien prouvé. Nous ne pouvons entrer dans cette discussion. Il est du moins certain que Mr. *Gesner* a fait voir, d'une manière probable, que ce Dialogue a été écrit par un Sophiste, imitateur de *Lucien*, dont il a pris presque toutes les expressions, du tems de l'Empereur *Julien*, au commencement de la guerre contre les Perses, sur les bruits du succès heureux des armes de l'Empereur. Il croit que l'Auteur s'oppose aux tristes présages & aux mauvais augures de quelques Chrétiens, qui craignant que le retour heureux de l'Empereur ne causât une persécution contre eux, devinoient ce qu'ils souhaitoient, la mort ou la défaite de *Julien*.

φὸς, πνεῦμα ἐκ πατρὸς ἐκπορευόμενον, ἓν ἐκ τριῶν, καὶ ἓξ ἑνὸς τρία —— Critias répond, entre autres, Οὐκ οἶδα τί λέγεις, ἓν τρία, τρία ἓν κ. τ. λ.

lieu. Il examine tout ce qui a été dit ſur cette matière; il répond aux raiſons de Mrs. *Bull*, *Daillé*, *Mayle*, *la Croze*, *Baſnage* & autres, & n'omet rien pour établir ſon ſentiment, qu'il dit avoir examiné pendant l'eſpace de près de trente ans. Nous ne pouvons entrer cette fois, comme je viens de le dire, dans aucun détail un peu circonſtancié. Nous remarquerons ſeulement, que Mr. *du Soul* convient avec Mr. *Geſner*, ſans avoir vu ſa Diſſertation, que le Dialogue a été écrit à Conſtantinople (v. pag. 587, 57). Mais ils diffèrent en ceci, que Mr. *du Soul* croit que cette Pièce eſt du XII. Siècle (pag. 594, 82). La choſe eſt ſi ſingulière, qu'on ſera bien aiſe d'en ſavoir la raiſon. La voici. *Triephon* dit, (pag. 760 *Grev.*): Οἶδα μυρίους (παιδίσκους) ὑπομελαίνοις τριχιδίοις, νέους ἐν ἀμφιάστῃ, κρύπτω δὲ τί μοι καλέσουσι. Mr. *du Soul* croit, que cela ne peut convenir qu'à la fable des onze mille Vierges, dont les premiers Auteurs ſont du douzième Siècle. Peut-être que les onze mille trouveront un Avocat, qui tournera la médaille, & tirera de ce Dialogue un argument pour l'antiquité & la ſincérité de cette Tradition. Au reſte, l'Hiſtoire ne ſait rien des dix mille Vierges taillées en pièces dans l'Iſle de Crète. Cependant Mr. *Geſner* a trouvé un fait, du tems de *Julien*, qui y a quelque rapport. Il remarque, après *Bochart* & *Lakemacher*, que ceux de Gaza en Paleſtine étoient originairement de l'Iſle de Crète; qu'ils ſont appellés par cette raiſon dans l'Ecriture, c'eſt-à-dire, *Cretæ* ou *Cretenſes*. En ſecond lieu, il remarque

que

que l'Auteur du Dialogue affecte une érudition vaste ; qu'il a peut-être aussi voulu déguiser, en quelque manière, un fait détesté par les honnêtes gens. Il produit un passage de St. *Grégoire de Nazianze*, (*Orat.* I. pag. 87), où il dit de ceux d'Aréthuse & de *Gaza*, ΗΑΡΘΕΝΟΥΣ ΑΓΝΑΣ — *de pure* παρθένους — *καὶ* ΔΙΧΑΣΑΝΤΕΣ — *οἱ μὲν ὀδόντι κατεπιόντας — σὺδὲ τροφὸν ἐκτρέφοντες, σὺδὲ τὰ δημόσια ἐπιφέρειν* &c. Voila donc des Vierges chastes taillées en pièces, dans la Colonie des Crétois. Pour les dix mille, les petits Grecs, vains & menteurs, n'ont jamais épargné leurs *Myriades*, quand il a été question d'un nombre très médiocre. Mais il faut finir, quelque déplaisir qu'on ait à quitter un Livre plein d'appas pour ceux, qui ont du goût pour ce qu'on appelle belle Littérature & Critique.

ARTICLE II.

HANS EGEDE ... *Nachricht von .... der Grönlandischen Mission*. Hamburg, Brand 1740. C'est-à-dire, *Rélation de la Mission de Groenlande*. Par HANS EGEDE, Missionnaire en Groenlande. Quarto, *pag.* 288, sans les Préfaces.

HANS EGEDE .... *det gamle Groenlands nye perlustration*, &c. C'est-à-dire, *Nouvelle description de l'ancienne Groenlande* ... *contenant*

nant ſon Hiſtoire Naturelle, les Mœurs des Habitans, la nature du Commerce, les commencemens & la ruine des anciennes Colonies; &c. Par HANS EGEDE, ci-devant Miſſionnaire. Coppenhague, chez GROTH, 1741. 4. *pag.* 131, ſans les Préfaces, & avec onze Planches & une Carte Géographique.

LE dernier de ces deux Ouvrages n'ayant paru qu'en Danois, & le prémier n'ayant pas encore été traduit en François, nous avons cru qu'un Extrait un peu circonſtancié ſeroit plaiſir. C'eſt l'hiſtoire d'un Païs preſque inconnu, faite par un homme qui y a vécu quinze ans de ſuite, & qui mérite toute ſorte de croiance, par l'ingénuité qui paroit dans ſes Ecrits. Nous avons cru les devoir joindre, & nous attacher à l'Extrait de celui qui a été imprimé le dernier, pour mettre tout d'un coup le Lecteur au fait.

La rélation des Miſſions eſt plus chargée de détails, il y a moins d'ordre, & elle ne fait qu'effleurer les matières.

L'ancienne Groenlande eſt une vaſte partie du Continent de l'Amérique. C'eſt à elle qu'elle apartient, plutôt qu'à l'Europe, puisqu'elle eſt ſituée au-delà du prémier Méridien, depuis le 325 juſqu'au 340 dégré de Longitude. Elle eſt jointe au Continent de l'Amérique au-deſſus du 78 dégré, où elle forme la *Baffinsbay* des Anglois. Du moins l'Auteur trouve cette jonction probable, par la reſſemblance des Naturels de la Groenlande avec ceux de la Baye

de

de Hudſon, & par l'élargiſſement des terres, qui s'étendent à perte de vue vers l'Oueſt au-delà de l'Iſle de Diſco. Les Cartes de *Moll* & de *de l'Iſle* donnent la choſe pour certaine. De l'autre côté, on la ſuppoſe jointe au Continent du Spitzberg; mais cette dernière ſuppoſition eſt plus douteuſe que la prémière.

Elle s'avance vers le Sud, en allant en pointe, à peu près comme l'Afrique, & ſe termine au 59 dégré & cinquante minutes par le Cap Farewel. Un voyage de l'Auteur, & la rélation unanime de tous les Naturels du Païs l'ont convaincu, que ce vaſte Promontoire n'eſt point coupé par des Détroits, & que celui de Forbisher n'eſt qu'une Baye, qui ne perce pas depuis les Mers de l'Oueſt juſques à celles de l'Eſt. C'eſt une correction d'importance à faire abſolument dans toutes les Cartes, même dans celles de Mr. *de l'Iſle* & de *Moll*.

Par cette poſition, la Groenlande préſente à la Mer deux longues Côtes, qui ſe joignent au Sud. La Côte Occidentale eſt celle que l'Auteur a parcourue, depuis le 60 dégré juſqu'au 65, & ſon fils a été juſqu'au-delà du 69, où il fait actuellement ſa demeure en qualité de Miſſionnaire. Les Mers, qui la baignent au Sud, s'appellent le Détroit de Davis, & plus au Nord, elle a la Baye de Baſin.

Mais la Côte Orientale, quoique plus proche de l'Iſlande, dont elle n'eſt éloignée que de quelques quarante milles, eſt pourtant preſque entierement inconnue. D'affreuſes Iſles de glace la rendent inacceſſible aux Vaiſſeaux Européens; on ne peut y venir que par Terre, en par-

tant de la Côte Occidentale ; ou par Mer, en ſe ſervant de quelque Canot des Groenlandois, qui ſe hazardent au travers des glaces, à la faveur de la bonne ſaiſon, & qui réuſſiſſent quelquefois à y trouver un paſſage.

L'une & l'autre de ces Côtes a été habitée autrefois par des Colonies de Norvégiens. Un Héros, nommé *Raude* ou *le Roux*, en fit la découverte en 982 ; il y vint, en partant d'Iſlande ; & il établit une Colonie à la Côte Orientale. Le Païs étoit dès-lors habité depuis un tems immémorial : il y trouva les mêmes Peuples, qui l'habitent de nos jours. Cette Colonie fut entretenue par les Rois de Norvège : on y bâtit juſqu'à huit Egliſes, & on y fonda un Couvent ; le plus Septentrional de tous les Couvens du Monde. Le Païs parut ſi bon aux Norvégiens, que leur Roi l'appropria à ſon domaine, & ils pénétrèrent à la Côte Occidentale, où l'Auteur a découvert, en différens lieux, les ruines de leurs établiſſemens.

Ce vaſte Païs ceſſa d'être connu ; il diſparut, pour ainſi dire, vers le quinzième Siècle : on négligea la Colonie pendant les guerres que la Reine Marguerite eut à ſoutenir pour unir les trois Couronnes du Nord ; & depuis l'an 1406, on n'en entendit plus parler en Europe. Les Skrellingiens, c'eſt le nom des Naturels du Païs, ſe jettèrent ſur les Etrangers, qui ne recevoient plus de ſecours, & les exterminèrent entierement. Il ne reſta d'eux que quelques mazures, & quelques mots Norvégiens, que la langue des vainqueurs adopta. Les deſcendans de ces Barbares ſe ſouviennent fort bien de

ce

ce massacre ; devenus plus pacifiques, ils eurent peur que les Danois ne vangeassent leurs Ancêtres, lorsqu'on y établit les Colonies qui y sont actuellement.

On ne se consola pas, sans quelque regret, de la perte d'une si grande étendue de Païs. Un Evêque d'Islande, qu'on nomme *Amond*, le fit chercher ; & *Frédéric* II, Roi de Danemarc, y envoya en 1578, l'Amiral *Heinson* ; mais on ne put jamais trouver de passage par les glaces qui rendent la Côte Orientale impraticable. On n'y a pas mieux réussi de nos jours, en 1724 & 1729.

Martin Forbisher fut plus heureux, sous le règne fortuné d'*Elisabeth* d'Angleterre : il y alla par l'Ouest, en découvrit le Cap Méridional, & donna des noms à plusieurs Bayes & à plusieurs Caps de la Côte Occidentale. Il n'y perdit pas ses *peines : elles* furent récompensées par une quantité de Pierres remplies d'argent, qu'il en rapporta. C'est du moins ce qu'on lit dans les Mémoires de ce célèbre Navigateur ; car notre Auteur doute extrêmement de sa sincérité, n'ayant trouvé en Groenlande ni mines d'Argent, ni Prince, ni Arts ; & *Forbisher* dit y avoir trouvé tout cela. *Christiern* IV, Roi de Danemarc, ne vit pas sans jalousie des Etrangers, qui venoient lui enlever les domaines de ses Prédécesseurs. Il fit équiper, en différens tems, quatre ou cinq petites Escadres pour retrouver cette Province perdue. L'Amiral *Godske Lindenow* y fut deux fois, il raporta de la mine d'Argent, & du sable chargé d'Or, & il en ramena quelques Naturels du Païs, qui moururent à Coppenhague, de regret d'avoir

perdu leur triſte Patrie. *Frédéric* III fit partir en 1654, un Vaiſſeau commandé par le Capitaine *Muller*, qui y découvrit cette même riviere de Baal, où les Danois ſe ſont établis de nos jours.

Chrétien V y envoya un Vaiſſeau en 1670, qui fut pris par les Dunquerquois. Les Hollandois y abordèrent de tems en tems, en allant à la pêche des Baleines, qui eſt devenue fort abondante dans le Détroit de Davis, mais ils n'y firent ni découverte, ni établiſſement.

On peut donc dire, ſans crainte de ſe méprendre, que la Groenlande a été inconnue juſqu'en 1721. L'Auteur a le mérite tout entier de la découverte. Il étoit Miniſtre du St. Evangile à Wogen en Norvège, il avoit entendu parler de ces Païs barbares, l'aveuglement des Peuples le touchoit vivement. Après bien des combats, il réſolut de ſe ſacrifier entierement pour leur ſalut, il ſe donna des mouvemens infinis pour perſuader la Cour de Danemarc, & les Marchands de Bergue, en Norvège, & il en vint à bout, après onze ans de fatigues & de traverſes, en ſe cotiſant le prémier pour 300 écus; c'étoit beaucoup, pour un Miniſtre de Village, & qui même s'étoit demis de ſon emploi quelques années auparavant, croyant dès-lors partir pour la Groenlande. On trouva dix mille écus, avec bien de la peine. Mr. *Egede*, ſur des eſpérances bien modiques, s'embarqua le troiſième de Mai 1742, & perſuada à ſa femme de le ſuivre dans ſon éxil. Après en avoir ſouffert bien des reproches, & avoir preſque été réduit au deſeſpoir, par les contra-

traditions qu'il eut à eſſuier de tous côtés.

J'ai lu, dans une infinité de Livres, que l'Egliſe de Rome reproche aux Proteſtans leur manque de zèle pour la converſion des Infidèles: elle croit trouver un caractère de réprobation à cette tiedeur, & elle leur repète que leur Religion n'a point encore produit de Martirs.

Pour le dernier article, l'Egliſe de Rome y a mis bon ordre elle-même, & il ne tient pas à elle qu'elle ne faſſe des Martirs tous les jours. Ce qui ſe paſſa en France, les *Brouſſons*, les *Durands*, ſont des exemples récens de la cruauté du Papiſme, & de la conſtance des Proteſtans à aller affronter les ſupplices, lorsqu'il n'y a plus d'autre moyen pour conſoler des Troupeaux privés de l'uſage des Sacremens & de l'Evangile. La Reine *Marie* d'Angleterre a rempli ſon Royaume de buchers & de ſang: une infinité de Théologiens Proteſtans y ont laiſſé leurs vies, avec un Archevêque de Cantorbery à leur tête. Peut-on, après des faits ſi connus, hazarder un reproche ſi injuſte?

Mais ſoyons équitables. Il eſt ſûr que l'Egliſe de Rome a de grands avantages à cet égard ſur les deux Egliſes Proteſtantes. Elle eſt fournie d'un nombre infini d'Eccléſiaſtiques, ſoumis à une autorité abſolue. Ces Eccléſiaſtiques n'ont rien à perdre, en allant aux Miſſions, & ils n'oſeroient refuſer, quand même d'autres inclinations les retiendroient. Sa Doctrine ſur les bonnes œuvres, ſes Canoniſations, l'autorité de l'Etat Eccléſiaſtique, qui domine preſque abſolument ſur les Séculiers des Indes,

des, l'espérance de trouver dans les Missions la liberté qui manque aux Couvens, l'approbation de Rome, une espèce d'Empire aux Indes, & en tout cas une place distinguée dans le Ciel, tout cela agit puissamment sur des esprits échauffés par l'exemple. La puissance infinie de l'Eglise de Rome facilite ces entreprises, elle sait trouver des entrées par-tout, recommandations pressantes, trésors, Agens secrets, tout est à sa disposition. Avec tous ces avantages, quels Chrétiens est-ce qu'elle fait? Elle en a honte elle-même. Quatre Papes de suite ont rougi des conversions de la Chine, tout le crédit de la plus habile Société du Monde n'a pu faire dissimuler aux Papes, qu'il n'est guère possible à la fois d'être Chrétien, & d'adorer des Ancêtres morts dans le Paganisme.

Qu'il est édifiant de voir le *P. Quechelli* (*a*), mener ses Ouailles à l'Eglise, à grands coups de bâton, & de voir des Moines s'établir une Monarchie au Paraguay; quels Néophytes que ces Chinois, qui n'ont jamais entendu parler de la Croix de Jésus-Christ, ou ces Amériquains qui, sans façon, lui préfèrent sa mère, toujours bonne, disent-ils, au-lieu que son fils est toujours prêt à punir (*b*). J'ai lu bien des Rélations, écrites par les Missionnaires mêmes, qui avoient l'histoire à leur disposition, & je puis dire avec assurance, que de tant de milliers de Payens convertis, dont ils parlent, il n'y en a aucun

(*a*) Rélation de Congo, imprimée à Vienne en 1713.
(*b*) Voyez l'impertinente priere du Néophyte Huron, dans les voyages de *le Beau*.

eux qui ait pris les véritables caractères d'un Chrétien, ou dont le salut paroisse assuré, à en juger par ce qu'ils en écrivent eux-mêmes.

Les Protestans n'ont qu'un nombre médiocre d'Ecclésiastiques, il n'en ont qu'autant qu'il en faut pour desservir les Eglises. Ces Ecclésiastiques se marient presque tous; sans péché, je pense, puisque les Apôtres étoient eux-mêmes mariés. Mais ce lien ne laisse pas de les attacher à la Patrie, & à leur rendre les dangers plus terribles.

La Religion Protestante ne croit pas qu'il suffise, pour être sauvé, de se faire batiser, de baiser la croix, de payer son Prêtre, & de craindre les peines de l'Enfer (*a*). Elle ne demande pas moins qu'une véritable foi, avec une ferme résolution de rentrer & de vivre dans cette union avec Dieu, dont le péché nous a fait sortir. Cela est clair, un Protestant converti en doit valoir des milliers de Catholiques, pour la difficulté & pour le mérite.

Voila des raisons pour excuser les Protestans. Ils n'ont point de Prêtres superflus, & leurs conversions sont mille fois plus difficiles. Sont-ils assez excusés par-là? Les Princes ne devroient-ils pas entretenir des Seminaires de Missionnaires, uniquement destinés à un Ouvrage si pieux, si utile même, car quel plus grand lien pour

(*a*) C'est ce qu'on appelle *Attrition*, & ce que la plus grande partie de l'Eglise Romaine croit suffire pour le salut. Ceux qui défendent la *Contrition* n'osent presque plus imprimer leurs pensées; & on les traite de *Jansenistes*.

pour s'attacher les Peuples, qu'une Foi commune? D'ailleurs ces converſions ſi difficiles ne ſont pas impoſſibles, les Apôtres en ſont foi.

Notre Auteur a tout le mérite, que peut avoir un Miſſionnaire. Il a abandonné ſa Cure, ſa Patrie, il a avancé le peu qu'il avoit, pour une Miſſion dans un Païs inconnu, affreux, ſans richeſſes, ſans plaiſirs, & preſque entierement dépourvu du néceſſaire. Il s'en eſt remis, pour toutes ces difficultés, à la Providence, mais il a donné du ſien tout ce qu'il avoit à donner. Le voila au bord de la rivière de Baal. Quel Païs! Quel Peuple.

Voici le produit du Païs. Des Bouleaux, mais qui ne viennent jamais plus hauts que de deux ou trois toiſes; des Aulnes, des Saules, voici les arbres; du Cochlearia, & du meilleur, c'eſt une Manne, parce qu'il fournit un remède aſſuré contre le Scorbut; de l'Angélique, de la Tormentille, une demie douzaine d'autres herbes, voici les Plantes: encore ne viennent-elles que juſqu'au 65 dégré, plus avant vers le Nord l'herbe même n'eſt plus qu'une Marchandiſe étrangère, que les Groenlandois ſont obligés d'acheter pour en garnir leurs bottes. Le Blé n'a jamais voulu venir à bien ſous le 64 dégré: il n'y a eu que les Choux & les Raves, qui aient réuſſi; car il ne peut venir dans ce Païs, que les Plantes, dont la graine meurit en deux mois au plus, après la ſemaille, & qui, dans cet Eté ſi court, peuvent ſupporter les vents les plus rudes, & les froids les plus vifs.

De quoi vivre dans un Païs où il ne croît rien?

rien ? De la chair de Baleine, de Poiſſons, du Lard des Veaux marins, & des gigots de Rennes ; mais ceux-ci n'en ſont pas moins rares pour être coriaces. C'eſt de ces viandes, dont vivent uniquement les Groenlandois, ils ne connoiſſent ni pain, ni légumes, ni fruits, ni lait, ni le ſel même.

Les Minéraux ne ſont pas plus communs, & les Pierres d'or & d'argent ne ſe ſont plus rétrouvées depuis *Lindenau* & *Forbisher*. Il y a pourtant du Verd-de-gris, de la mine de Plomb, du Fer, & une Terre jaune tirant ſur le Cinabre, qui, à la vérité, ne donne point de métal, mais qui eſt de quelque utilité pour la peinture. Il y a encore des Cryſtaux, de l'Asbeſte, & des Eaux minérales chaudes, d'un gout pénétrant, & qui peut-être ſeroient utiles aux malades, s'il y avoit une Médecine dans ce Païs-là.

Il ne faut pas être ſurpris de trouver, dans le fond du Nord, des Eaux naturellement chaudes. Il y en a en Iſlande ; il y a plus, il y a un Volcan. Le Ciel n'eſt pas plus gracieux que la Terre. L'Eté y eſt ſujet à des vents affreux, & les Montagnes de glaces, dont l'intérieur des Terres eſt entierement couvert, en rendent les nuits fort froides ; même lorsque le Soleil y fait ſentir ſa force. Pour les hivers, on peut ſe les repréſenter. Ils commencent au Mois d'Aout, pour ne finir qu'en Mai. Leur rigueur eſt extrême. Sous le 68 dégré l'eſprit de vin s'eſt gelé : & l'on n'a pas même de neiges pour couvrir la Terre, ce n'eſt par-tout que glaces. Elles ſont belles, ces glaces, mais cette beauté n'eſt que pour un quart d'heure : :

il

il y a des rochers de glaces blanches, il y en a de bleus, ce ſont ceux qui proviennent des eaux douces; il y en a de parfaitement verts, c'eſt l'eau ſalée qui les forme. L'Auteur en a fondu, & il a trouvé que la couleur en a diſparu. Ce n'eſt point, parce que la couleur conſiſte dans quelque ſouffre volatil, comme il penſe: les glaces éternelles des glacières Suiſſes ſont d'une couleur azurée charmante; fondez-les, c'eſt de l'eau tranſparente, mais ne les fondez pas, un morceau peu épais ne ſera plus qu'une glace commune. Il faut à la glace une grande profondeur, pour être colorée, l'eau dont elle eſt faite, ne paroit bleue, que lorſqu'on n'y voit plus de fond.

Les brouillards ſont preſque perpétuels dans ces Païs, & très incommodes, parce qu'ils interrompent la pêche, ſans laquelle il n'y a pas moyen de ſubſiſter.

Pour les Aurores boréales, c'eſt-là qu'il faut en aller voir. Elles paroiſſent régulierement après la Nouvelle Lune, & elles éclairent aſſez pour qu'on puiſſe lire à la clarté qu'elles donnent. C'eſt un feu qui ſe répand avec une viteſſe étonnante ſur tout l'Horizon. On en a beſoin dans ces longues nuits, qui, à la vérité, ne ſont jamais fort obſcures, grace à ces mêmes glaces qui les rendent ſi froides.

L'Auteur a trouvé les Marées fort hautes, contre l'opinion de quelques Phyſiciens: elles ſont très fortes après la Nouvelle Lune, & après qu'elle a été Pleine, & elles montent juſqu'à 18 pieds. Il ajoute une remarque fort particulière, c'eſt que dans le tems de ces grandes

des

des marées, il paroit dans le Païs un grand nombre de Sources, dont on ne s'étoit pas aperçu, & qui se sèchent quand les Marées redeviennent plus petites. Ce phénomène, bien avéré, feroit plaisir aux Physiciens, qui font venir de la Mer l'eau des Sources, & qui suppoſent des Canaux ſouterrains qui la menent aux Montagnes.

Dans un Païs ſi ſtérile les Animaux ne peuvent qu'être rares: Les Rennes y vivent, elles ſavent percer la neige avec leurs pieds pour trouver une mouſſe qui leur ſert de pature. Il y a auſſi des Chevreuils blancs ou gris, des Lievres blancs, & des Chiens ſemblables à ceux des Oſtiaques, auſſi indolens & auſſi ſtupides, en leur genre, que leurs maitres. Mais les Vaches, les Chevaux, les *Brebis*, n'y peuvent ſubſiſter, au-*lieu* que *l'Iſlande* en abonde. Pour des Oiſeaux, *ils* n'en manquent pas, il y en a même qui ont la voix fort belle; c'eſt un privilège du Nord, car ſous la Zone torride les Oiſeaux ſont parfaitement beaux, mais ils n'ont qu'une voix très deſagréable.

La Mer eſt mieux peuplée que la Terre. Il y a des Baleines de pluſieurs ſortes, des Narwhals, des Cachillots, pluſieurs Eſpèces de Veaux marins, des Saumons; enfin c'eſt elle qui nourrit les Hommes, au défaut de la Terre.

Je vois avec quelque déplaiſir l'Auteur donner dans la fable des Bernacles, juſqu'à aſſurer, ſur la foi de quelques amis, cette même Métamorphoſe, dont le monde s'eſt desabuſé.

Les Groenlandois, tout nonchalans qu'ils ſont, ne manquent pas d'induſtrie pour profi-

ter de l'abondance de leurs Mers. Ils entreprennent hardiment les Baleines, les harponnent & les tuent à coups de lances, quoiqu'ils n'ayent que des Canots pour Navires. Ils s'en font de plus petits de peaux, on en a dans les cabinets: un homme y entre, les enfle, & va rouler ſur les ondes, en riant de leur fureur, elles ont beau renverſer ce chétif bâtiment, un coup d'aviron les remet en équilibre. C'eſt la voiture des hommes, il ne rament jamais dans les grands Canots, il n'y a pas aſſez de danger ou d'habileté à cela, & les femmes en ſont chargées. Ils font marcher leurs petits Canots d'une viteſſe extrême, juſqu'à faire douze milles par jour: c'eſt là-dedans qu'ils vont chercher les Veaux marins; il eſt vrai qu'ils ont beaucoup d'autres induſtries pour les prendre. Tantôt ils ſe trainent à terre pour les ſurprendre dans quelque trou des glaces; tantôt ils les entourent dans de petits lacs, où ils les prennent avec des filets pour les achever ſur la glace; tantôt ils s'avancent ſur une eſpèce de trépié mobile, pour éviter de faire du bruit, ſûrs de lancer la bête, dès qu'elle montre le bout du nés. En un mot, la néceſſité rend induſtrieux, il n'eſt point de Peuple qui ne ſache ſe procurer dequoi vivre, quelque ſtupide qu'il ſoit en toute autre choſe.

Nous voici à la deſcription des Hommes mêmes: ils tiennent beaucoup du Climat, & reſſemblent en tout aux Samojedes, & aux autres Peuples de l'Aſie la plus Septentrionale: ils leur reſſemblent même beaucoup mieux, qu'à leurs Voiſins de l'Amérique, généralement

ment fort cruels, & grands deſtructeurs de leurs Voiſins.

La Nation naturelle du Païs a été appellée Skrellinges, par les anciens Norvégiens, car pour eux-mêmes, ils s'appellent *Kalalas*.

Ils n'habitent qu'au bord de la Mer, l'intérieur des Terres n'eſt que glace, & ils n'y vont, que pour aller à la chaſſe des Rennes.

Leurs Maiſons d'Hiver ne ſont pas mal imaginées; elles ſont fort longues, & ſept ou huit familles en ont aſſez d'une. Ils les bâtiſſent de pierres ou de tourbes, à la hauteur de deux ou trois aunes. D'un côté il y a des fenêtres, faites de boyaux de Veaux marins, de l'autre il y a des eſpèces de lits, faits de planches, qui repoſent ſur des bâtons, & qui ſont couverts des peaux de ces mêmes Animaux. Le toit eſt plat, & toute la Maiſon eſt couverte avec de vieilles peaux, qui ont ſervi à ces petites Nacelles, dont j'ai parlé. Les portes ſont fort baſſes, il faut y entrer en rampant, une plus grande ouverture donneroit trop d'entrée à l'air. Ces planches, dont j'ai parlé, ſervent de Lits, de Tables, & de Chaiſes. Les femmes y travaillent de leur côté, & les hommes du leur. Car ici, tout comme chez les Hottentots, les femmes ne ſont point admiſes à la compagnie des hommes, elles n'oſeroient manger en leur préſence, elles font abſolument tout l'ouvrage de la Maiſon, & les hommes ne s'occupent qu'à faire des armes. J'appelle des armes, leurs Javelots, leurs Lances, & leurs Arcs, dont ils ſe ſervent à la chaſſe; car ils ne ſavent pas s'en ſervir contre leurs ſemblables,

& le nom de la guerre manque à leur Langue, comme à celle des Houynhns.

J'ai remarqué la même choſe dans les Rélations des Caraïbes; &, généralement parlant, plus un Peuple eſt groſſier & barbare, plus le Sexe eſt maltraité. Les femmes n'ont, pour nous en impoſer, que l'art de plaire, elles l'ignorent chez ces Peuples mal propres & dégoutans, & elles n'y ſont ſouffertes que pour leur ſervice, parce qu'elles n'ont ni le corps, ni l'eſprit aſſez ornés pour ſe faire aimer.

Revenons à nos Cabanes. On y entretient un feu perpétuel, mais leurs foyers ne ſont que de grandes lampes de pierre, où ils brulent de la graiſſe de Baleine, car ils manquent de bois partout, & ſur-tout vers le Nord, où il ne croît abſolument point d'arbres. Leurs viandes ſe cuiſent à ce feu, dans des chaudières de marbre ou de cuivre, ſuſpendues ſur la flamme de la lampe: ſept ou huit autres lampes plus petites brulent perpétuellement dans le même apartement; ce ſont leurs fourneaux, elles donnent aſſez de chaleur pour obliger la Famille à ſe mettre preſque à nud. Le grand deſagrément pour les Européens, c'eſt la mauvaiſe odeur; mais les Groenlandois ne la craignent point, ils l'aiment même, puiſque leurs filles nubiles croient s'embellir en ſe lavant d'une eau, que nous avons grand ſoin de ne jamais nommer. L'habitude détermine la ſenſibilité des organes, où tout eſt rélatif. Une Dame Européenne s'évanouit à la même odeur qui fait les délices d'une Sultane, & les Siamois aiment les œufs couvis, comme les François aiment les hauts gouts, & com-

comme les Hollandois aiment les fromages à demi pourris des Ardennes.

En Eté ce ne ſont plus des cabanes que les Groenlandois habitent, ils ne font que voyager pour chercher les endroits où la pêche & la chaſſe rendent le plus. Ils dreſſent alors une eſpèce de tente oblique aſſez ſingulière ; il y a des Tartares, voiſins de la Mer Caſpienne, qui en font de la même façon. Leur vie eſt extrêmement dure, il faut chercher des Rennes parmi des rochers couverts de glaces, ou pourſuivre les Poiſſons ſur une Mer toujours à demi gelée, & très orageuſe, car il n'y a point d'autre reſſource, la Terre, qui nous eſt ſi libérale, eſt de fer pour eux. Auſſi ſavent-ils, comme les bêtes carnacières, manger prodigieuſement, quand ils ont dequoi fournir à leur apétit, & *ils ſavent* jeûner de même, lorſque quelque accident à fait manquer leur chaſſe.

C'eſt apparemment ce genre de vie, qui abrège leurs jours. Quelque robuſtes qu'ils paroiſſent, ils ne vivent guère que juſqu'à ſoixante ans : des diſſenteries ou des inflammations de poitrine les enlèvent le plus ſouvent avant ce terme, & la Petite Vérole, qui leur a été aportée du Danemarc, en a fait mourir des milliers, ſans qu'il en ait preſque échapé un ſeul, de ceux qui en ont été attaqués. Ils ne vivent que de chair & de graiſſe, cela diſpoſe leur ſang à une promte pourriture, auſſi mouroient-ils à demi conſumés, & ne duroient guère que trois jours. Il faut dire, à l'honneur de la Médecine, qu'ils ne connoiſſent ni Médecins, ni re-

remèdes: car une eſpèce de Jongleurs, qui leur font quelques ſottes cérémonies, ne méritent pas le nom de Médecins.

Ils ſont, généralement parlant, de petite taille, leur nés eſt large & plat, ils ont le teint brun, & les yeux foibles, à cauſe de la fureur des vents qu'ils ont à eſſuier. Leur humeur eſt indifférente, ils ſont ſtupides & ſans attention, ſans colère même, incapables d'exciter des querelles & des guerres. Cette lenteur de génie n'eſt pas abſolument naturelle, ils la doivent à leur genre de vie, & au manque d'éducation. Les Danois en ont élevés, qui ont fait paroître beaucoup de docilité, & même de facilité à apprendre ce qu'on vouloit bien leur enſeigner.

Ils n'ont point de Princes, ni de Loix, que celles qui eſt naturelle à tous les hommes: car ſans Société, & ſans Religion, ils ne laiſſent pas que d'avoir en horreur le vol, le meurtre, & même ſimplement l'inhumanité envers des hommes, qui ſont nos frères. Ils témoignent un extrême déplaiſir, quand ils voient battre un Valet ou un Soldat; eſt-ce un chien s'écrient-ils! reflexion bien courte, mais qui vaut bien des argumens. Il eſt fort rare que la colère leur faſſe oublier ces principes: elle nous fait bien oublier ceux de la Religion & de la Morale.

Il n'y a de ſupplices en Groenlande, que pour quelques miſérables, réputés Sorciers. Cette ſuperſtition a pénétré dans le fond du Nord, & comme en Europe, on y voit de miſérables Vieilles avouer elles-mêmes des empoiſonnemens, où elles n'ont eu aucune part. Ils puniſ-

niſſent de mort ce crime, le ſeul qu'ils connoiſſent, & d'une mort cruelle. Ces Sorciers ſont très différens des *Angekokkes*, impoſteurs qu'ils honorent comme des Prophètes.

Les Groenlandois ſont humbles envers les Danois, timides, mais hoſpitaliers, & ils partagent agréablement leur repas avec le prémier étranger, qui les aborde, ſans qu'il lui en coûté ni prière ni remerciment. Leurs habits ſont proportionnés à leur climat, ce ſont de longues chauſſes de peaux, qui comprennent le pié, & qu'ils mettent dans une botte de cuir, en rempliſſant de foin l'intervalle de la botte & de la Chauſſe; un reſte de peau fait la ſeconde pièce; une eſpèce de Chemiſe de boyaux de Veaux marins la troiſième, & une machine à nager la quatrième. Cette machine eſt un Surtout fort court, de peau de Veau marin, qui s'élargit par embas, & qui y eſt galonné d'un rebord de la même étoffe. Elle les ſoutient ſur l'eau, parce qu'elle ſe gonfle d'air par le bas, comme une taſſe qu'on fait deſcendre dans de l'eau. Avec ce ſecours ils s'élancent ſans crainte dans la Mer, & ils ſe ſoutiennent comme des Oiſeaux aquatiques autour de quelque Baleine, dont ils découpent le lard.

L'habit des femmes eſt à peu près le même, mais elles ſe tiennent plus propres; une étincelle de vanité va animer ce Sexe juſques dans le fond du Nord. Elles ſe mettent des eſpèces de Galons fait de leurs plus belles peaux; elles aiment beaucoup les Braſſelets de Corail, & la verroterie de couleur. Mais leur envie de plai-

re va plus loin : nos Dames ſe font broder des habits, & les belles de Groenlande ſe brodent le viſage à coups d'éguille, ornement barbare, fort en vogue en Amérique. Tant il eſt vrai que les hommes ſont par-tout les mêmes, & que le même orgueil qui menoit un Conſul juſqu'au Triomphe, conduit la main d'une fille ſauvage, lorſqu'elle s'égratigne pour ſe rendre belle.

J'ai déja parlé de leur nouriture, ce ſont des Veaux marins, qu'ils conſervent pour l'Hiver, en les enſéveliſſant dans la neige ; des Poiſſons ſechés au Soleil, de la chair de Rennes & de Baleines. Quelques Lievres, les racines de *Tugſonoret* (*a*), & de l'huile de Baleine, leur tiennent lieu de deſſert. Leurs repas ſe reglent ſur leur apétit, ils n'ont point de tems fixe pour les prendre. Leur boiſſon eſt l'eau pure, qu'ils boivent à la glace dans toutes les Saiſons. Les Européens n'ont pu leur faire gouter le Tabac : l'Eau de vie même, que les Iroquois & les Hottentots aiment à la fureur, n'a pas fait de grands progrès en Groenlande.

La Polygamie n'y eſt pas défendue, mais elle eſt rare, il faut être riche & puiſſant, pour avoir deux ou trois femmes, car ils ne vont guère au-delà de ce nombre, la plupart ſe contentent d'une ſeule moitié. Quand il y en a plus d'une dans un ménage, c'eſt la prémière qui a le rang ; cela eſt fort bien penſé, & peut ſervir à la conſoler, lorſque ſon mari lui donne

(*a*) Je ne doute point que ce ne ſoit la racine d'Angélique, qui fait les délices des Lapons, qui ſont à peu près ſous le même climat.

ne des rivales. Ces femmes vivent enſemble ſans jalouſie & ſans diſpute, & on eſt aſſez heureux en ce Païs-là, pour ne pas connoitre ces Paſſions délicates, qui troublent la vie des Peuples les plus polis.

Les Groenlandois ne ſont pourtant pas inſenſibles à l'Amour, même à cet Amour criminel, qu'on appelle Galanterie. Ils avoient avant l'arrivée des Danois, des Fêtes, qui faiſoient à peu près l'effet des Maſcarades. On s'aſſembloit, hommes & femmes, on faiſoit bonne chère, on dançoit, & quand on s'étoit bien animé, un homme ſe levoit, & faiſoit connoitre ſes déſirs en chantant au bruit du Tambour. Celle qui ſe ſentoit diſpoſée à lui ſervir de Maitreſſe du jour, ſe levoit, danſoit avec lui, & un rideau de peaux cachoit le reſte. Le mari n'en étoit *point jaloux*. Ces Peuples naturellement *ſtériles* perſécutent les Etrangers pour leur faire agréer leurs femmes, & ils payent leurs Magiciens pour ce qui eſt le plus ſanglant des affronts parmi d'autres Peuples. Les Danois ont mis fin à tous ces deſordres, qui n'étoient pas cependant univerſels. Les filles n'étoient jamais de ces fêtes, elles ont toujours fait paroitre beaucoup de retenue, en Groenlande; & ce n'eſt que bien rarement, qu'on y eſt obligé d'en marier à la hâte. Même après un mariage légitime, elles ſe renferment pendant quelque tems: ſoit mode, ſoit ſentiment, elles paroiſſent avoir honte de s'être livrées à un homme.

Ces Mariages ſe font preſque ſans cérémonie, l'eſſentiel c'eſt le conſentement de la fille,

que le Galant doit obtenir lui-même à force de careſſes. Après l'oui prononcé, il l'entraine dans ſa Maiſon, elle ne doit pas y aller, c'eſt une violence qu'on lui fait, lors même que c'eſt un plaiſir.

Ces Mariages ſont aſſez libres. Le mari répudie ſa femme ſans façon, lorſque ſon humeur ne lui convient pas, ou qu'elle eſt ſtérile; c'eſt en Groenlande une honte que de l'être, comme c'en étoit une en Judée. Mais le divorce y eſt rare, il eſt plus ordinaire de voir rompre les Mariages par la mort; & alors la moitié qui ſurvit, hérite de tout.

Les femmes, accoutumées à travailler pour les hommes, ne ſentent preſque point de douleurs en accouchant, & elles retournent incontinent à leur ouvrage. L'enfant n'eſt pas plus délicat, ſon prémier repas eſt de l'huile de Baleine. L'inſtint eſt plus puiſſant, à proportion que l'eſprit eſt moins cultivé; dans ce Païs barbare, les mères aiment leurs enfans à la folie, elles les portent ſur le dos juſqu'à quatre ans, & jamais les parens ne s'oppoſent à leurs volontés. La Famille ne ſe ſépare jamais, & le Beau-fils vient loger chez le père de ſa Maitreſſe.

Quelque peu délicieuſe que paroiſſe leur vie, les Groenlandois n'aiment point à mourir, ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'en empêcher, & leurs Magiciens leur font payer bien cher d'impertinentes cérémonies, qui doivent leur ſervir de remède. Comme leur Païs ne produit preſque rien, ils n'ont pas dequoi en faire, on ſe contente de faire boire de l'huile de Baleine au Malade. C'eſt un régal, une ten-

tendreſſe auſſi mal entendue fait donner du vin aux enfans de nos Païſans, lorſqu'ils ont la Petite Vérole.

La mort étant un mal pour eux, ils pleurent leurs parens, & tout le voiſinage ſe met de la partie. Les abſens mêmes obſervent des heures reglées, pour pleurer la mort de leurs Proches. On enterre les morts avec décence, & on enſévelit avec eux leur meilleur habit, leur Chien, & leurs armes. Une idée confuſe de l'Immortalité de l'Ame a rendu cette habitude preſque univerſelle chez les Peuples barbares.

L'homme eſt par-tout le même, je le repète. Les Groenlandois ont leurs plaiſirs, leurs jeux, leurs bals, tout comme nous. On s'aſſemble par Voiſinages, car il n'y a ni Villages, ni Hameaux parmi ces Peuples vagabonds; on mange d'importance, on bat du Tambour, on y danſe, le Sexe d'un côté, les hommes de l'autre: ceux-ci luttent de différentes manières, ils ſe ſuſpendent par les piés, & ſe branlent ſur des cordes, ou jouent au balon par parties.

Mais il y a un autre divertiſſement en Groenlande, auquel le Lecteur ne s'attendra pas, c'eſt la Poëſie, & qui plus eſt la Poëſie Satyrique. Les Beaux-eſprits ſe font des apels en forme, pour cette eſpèce de Duel: on s'y prépare des deux côtés, on y compoſe à loiſir des injures contre ſon ennemi, & le jour marqué étant venu, on vient ſe les dire en cérémonie. L'agreſſeur paroit le prémier, il chante ſa Satire, au bruit d'une eſpèce de petit Tambour. Quand il a fini, ſon ennemi ſe lève, & vient lui rendre

en

en cadence les reproches les plus amers. L'autre recommence, quand il a fini, & cela dure juſqu'à ce que l'un d'eux ait épuiſé ſa bile & ſa Poëſie; celui qui ſe tait le prémier, eſt vaincu, & ſe tient pour tel. J'ai trouvé que les Iſlandois ont la même coutume, & qu'on y fait des Satyres aſſez bonnes, pour réduire un ennemi à ſe pendre. A voir défendre des Thèſes en Europe, on croiroit quelquefois, qu'on y juge du ſavoir ſur les mêmes idées.

Leur Langue n'eſt pas ce qu'ils ont de plus barbare. A la vérité le *c* & l'*f* y manquent, & elle eſt un peu trop pleine de Polyſyllabes. Mais on y trouve avec ſurpriſe des Déclinaiſons & des Conjugaiſons, même un Duel, le tout reglé par des terminaiſons, tout comme dans les Langues ſavantes, & ſans le ſecours des Articles, dont les Langues vivantes ſont chargées. L'Auteur ajoute que cette Langue eſt aſſez abondante pour les choſes dont ils ont des idées: l'échantillon qu'il donne d'une Chanſon bachique n'eſt pas autrement propre à prévenir en faveur de leur Poëſie. Il n'y a ni meſure, ni rime, & chaque ligne ſe termine par des *aja* répétés d'une manière ennuyeuſe. Auſſi qu'eſpérer de ces couplets faits pour boire des ſantés avec de l'eau froide!

Le commerce de Groenlande n'eſt pas à mépriſer; l'Auteur le préfère à celui de l'Islande. On en raporte des peaux de Veaux marins & de Rennes, du *Morſil*, du *Narwhal*, & de la Baleine.

Les Danois, animés par l'Auteur, ont érigé trois Contoirs ſur la Côte Occidentale; le plus

au

au Nord eſt à 69 dégrés, l'autre à Népiſet, & le plus au Sud, qui porte le nom de l'Eſpérance, à 64. Mr. *Egede* recommande fort à ſa Nation d'en placer à la Côte Orientale par les 62 ou 63 de latitude, & d'y former des Colonies: les Mers Orientales n'étant pas navigables, *il n'*y a pas de Contrebande à craindre, au-lieu qu'à l'Oueſt les Etrangers enlèvent aux Danois le plus clair du profit.

Les Groenlandois ont une eſpèce de Religion, ſi l'on peut donner ce nom à un tiſſu de Fables, & qui ne mène à aucun devoir, ni à aucune obligation envers Dieu. Ils croient l'Immortalité de l'Ame, & deux ſéjours après la mort. Celui du Ciel eſt le moins déſirable, ſuivant leurs idées, le commun des hommes y va. Ils ne connoiſſent le Ciel que par des Tempêtes & des *Météores* effraians. Mais il y en a un autre ſous la Terre, c'eſt-là leur Paradis, où il y a abondance de Rennes & de Veaux marins, & ou leur Dieu réſide avec ſa mère. Auſſi n'y va-t-il pas qui veut, ces Champs Eliſées ſont réſervés pour les femmes qui meurent en couches, & pour les hommes qui ſe noient à la pêche. Voila leurs Héros. Sont-ils moins raiſonnables que nous, lorsque nous donnons ce nom aux deſtructeurs du Genre-humain.

Outre ce Dieu, dont ils ont une idée des plus groſſières, il y a nombre de Démons, les uns familiers, & les autres errans par les Mers & par les Montagnes. Pour ceux de la prémière eſpèce, chaque Magicien doit en avoir ſa proviſion, ſans cela il ne ſeroit pas *Angekokke*, cela

cela veut dire *Grand-homme*, dans leur Langue.

Ces miſérables abuſent indignement de la ſtupidité du Peuple, & lui font croire les choſes du monde les plus éloignées de la Raiſon. A les entendre, rien ne leur eſt plus ordinaire, que de monter au Ciel, aſſis ſur l'Arc-en-Ciel, & de revenir de même après une converſation avec leur Eſprit. Sans les faire aller ſi loin, ces Génies commodes les viennent viſiter dans leurs Cabanes, ils leur parlent devant tout le monde, bien entendu, qu'avant l'entretien on a ſoin d'éteindre la lumière. Il ont eu l'audace de tenir de ces ſortes de converſations en préſence de l'Auteur, ſans rougir, quand il leur reprochoit la groſſiereté de leurs fourberies.

Entre ces Magiciens il y en a qui ſe diſtinguent du commun, on les appelle *Angekokke Poglits*, ce ſont les favorits de *Jongarſuk*, le Dieu Souterrain, & ils ſavent charmer la garde de Veaux marins, qui défend l'approche de ſon Palais.

Ces malheureux ſont aſſez impudens pour faire croire aux Malades, que leur Ame s'eſt perdue, & ceux-ci ſont aſſez imbécilles pour en acheter une autre. Ils leur débitent encore des Amuletes faites d'os ou de pierre, ou même de bois; cela les préſerve, diſent-ils, de maladie & d'accidens. Ne fait-on pas le même manège dans la plus belle partie de l'Europe?

La miſère de l'homme eſt la véritable cauſe de la Superſtition, comme ſon orgueil l'eſt de l'Athéiſme. Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi les Groenlandois, toujours entourés de mille

maux,

maux, ſont crédules ſur les moyens de s'en garantir.

Les Groenlandois ont de trop longues nuits pour avoir entierement négligé l'obſervation des Etoiles. Ils en connoiſſent les plus belles, ſous des noms de leur invention. Le Taureau eſt chez eux une couple de Chiens, la grande Ourſe eſt une Renne, & Aldebaran une lumière. Ils comptent leur tems par mois, & par révolutions du Soleil, à commencer par ſon retour du Capricorne, époque mémorable pour les Peuples du Nord.

L'Auteur finit par ce qui a été le principal objet de ſon voyage. Il parle fort au long de la converſion de ces Peuples, extrêmement difficile, à cauſe de leur vie ambulante, & de leur naturel indifférent. Il l'écoutoient, ils l'aplaudiſſoient, ils venoient de loin entendre parler du Créateur du Ciel & de la Terre, ils lui envoyoient des Ambaſſades pour l'appeller chez eux: mais tout cela ne changeoit pas le fond de leur cœur. Ils ne daignoient pas lui faire des objections, ils l'écoutoient ſans attention, & retournoient à leurs ſuperſtitions, peu de jours après avoir promis d'y renoncer.

Le zèle de Mr. *Egede* ſurmonta toutes ces difficultés. Il s'attacha ſur-tout à la converſion de la Jeuneſſe, & il y réuſſit aſſez bien, vu les grands obſtacles qui s'y oppoſoient. Il baptiſa, dans les quinze ans de ſon ſéjour, environ trente perſonnes adultes, & cent cinquante enfans ou jeunes gens. Il eut même la conſolation de trouver des Néophites, ou la Religion paroiſſoit avoir produit un changement ſincère dans

dans leur intérieur. Il ne faut pas douter, qu'il n'en eût fait beaucoup davantage, ſi la Petite Vérole n'avoit enlevé, en 1733, la plus grande partie de ſes Convertis, & n'eût inſpiré aux Groenlandois une terreur panique, qui les porta à abandonner leur Patrie & le voiſinage des Européens, pour ſe retirer au fond du Nord.

Sa mauvaiſe ſanté, & ſon âge avancé, le forcèrent à la fin, à ſonger à ſe retirer; des accès violens de Mélancolie, qu'il raconte avec beaucoup d'ingénuité, le menèrent bien près d'une mort funeſte; il obtint ſon rapel, & retourna en Danemarc en 1736.

La Miſſion de Groenlande ne fut pas abandonnée par ſa retraite. Le Roi regnant, animé d'un zèle d'autant plus louable, qu'il eſt rare, le remplaça par quatre Miſſionnaires & quatre Catéchiſtes, qu'on entretient actuellement en Groenlande: le fils de l'Auteur eſt du nombre des Prêtres, & ſe deſtine à remplir ce qui peut manquer au ſacrifice de ſon Père.

Mr. *Egede* ne demeura pas ſans récompenſe, il eut celle qu'il aimoit le mieux; c'eſt d'avoir été mis à la tête d'un Seminaire deſtiné à la Miſſion Septentrionale: il y enſeigne la Langue du Païs à de jeunes gens, qui paſſeront par le dégré de Catéchiſte à celui de Miſſionnaire.

Après ce long Extrait du dernier Ouvrage de l'Auteur, je n'ai que peu de choſes à dire du prémier. C'eſt un Journal fort ingénu & fort naturel, de tout le ſéjour que l'Auteur a fait en Groenlande; les mêmes choſes y reviennent, & ne diffèrent que par l'ordre & le

détail de ce que nous avons tiré de l'Hiſtoire imprimée en Danois.

On y voit le bon accueil que lui firent les Sauvages, & la grande opinion qu'ils avoient de lui : elle alloit juſqu'à lui faire amener des Malades & des Morts mêmes, qu'on le prioit de guérir ou de reſſuſciter. Il y détaille la profonde ignorance de ce Peuple ſur les choſes divines, car leur Dieu a Père, Mère, Femmes, & Enfans ; il a vêcu, & il eſt mort, & malgré cela c'eſt lui qui a créé le Ciel & la Terre. La Rélation du voyage qu'il fit vers le Sud, en 1723, eſt intéreſſante. Il y trouva les maſures des Egliſes des anciens Norvégiens : il s'y aſſura de la ſuppoſition du Détroit de *Forbisher*, il s'inſtruiſit touchant les Habitans de la Côte Orientale, il y trouva des Eaux Minérales, naturellement chaudes, & de la Terre jaune, preſque auſſi haute en couleur que le Cinabre.

Mr. *Egede* nous raconte, avec ſon ingénuité ordinaire, les peines qu'il s'eſt données pour faire la Pierre Philoſophale, deſſein qu'il avoit conçu uniquement pour ſe mettre en état de ſoutenir ſa Miſſion. L'évènement en fut aſſez remarquable : il ouvrit par hazard la Fiole où il avoit mis ſes Minéraux pour les faire fermenter. Une vapeur inviſible en ſortit, qui manqua d'exterminer ſa Famille, & qui cauſa la mort d'une Fille ſauvage, qui le ſervoit. Mr. *Egede* ſe remit, il examina ce qui étoit reſté dans la Fiole, & trouva ſon Or changé en matière noire, qui reſſembloit au Plomb, & qu'il ne put jamais réduire en Or. On ſait que

les Adeptes regardent la deſtruction de l'Or, comme une préparation néceſſaire au Grand-œuvre: Mr. *Egede* étoit donc ſur le bon chemin, quand il ouvrit la Fiole, mais il ne put jamais y retrouver ſon opération, quoiqu'il ſoit toujours très perſuadé de la réalité des eſpérances des Adeptes.

ARTICLE III.

THEOLOGIE *des* INSECTES, *ou* DEMONSTRATION *des* PERFECTIONS *de* DIEU *dans tout ce qui regarde les* INSECTES. Traduit de l'Allemand de *Mr.* LESSER. Avec des Remarques de *Mr.* P. LYONNET. Deux Tomes *in* 8. Pag. 350 pour le Tome I, & 317 pour le Tome II. A la *Haye* chez *Jean Swart*, 1742.

L'Hiſtoire des Inſectes offre à un Philoſophe mille ſujets d'admiration & d'étonnement. De quelque manière qu'on les enviſage, on diroit que l'habile Ouvrier qui les a formés, ſe ſoit ſurpaſſé lui-même, & ait fait un dernier effort, pour donner des preuves ſenſibles de ſa toute-puiſſance. Tout concourt à nous faire remarquer cette prédilection du Créateur en faveur des Inſectes. Leur nombre prodigieux répandu dans preſque tous les Elémens; la variété infinie de leurs Eſpeces; la ſtructure admirable de leurs organes; &, enfin, la fineſſe & la grande délicateſſe de leur mécanique, ne laiſſent aucun lieu de douter que la plupart de ces petites Créatures n'aient

ſur

sur les grands Animaux bien des avantages.

L'Homme même, que l'on regardoit autrefois comme le Roi de tous les Animaux, se trouve aujourdhui dégradé de ses prérogatives; il est, à plusieurs égards, au dessous des Insectes & des plus petits Vermisseaux. Il ne lui reste guère que l'avantage de l'esprit; encore même peut-on le lui disputer. *Si l'on veut bien*, dit Mr. de *Fontenelle* (*a*), *honorer du nom d'*Esprit *les* Instincts *naturels des Animaux, les Insectes sont certainement ceux qui ont le plus d'esprit; & si cet esprit dépend, comme en nous, des dispositions organiques du Cerveau, les Insectes sont ceux de tous les Animaux, dont le Cerveau est le plus & le mieux travaillé.*

Ces reflexions ne partent point de l'envie d'humilier l'Homme, d'abaisser son orgueil, ni de diminuer en rien ses perfections. Je prétend seulement qu'à le comparer avec quantité d'Insectes, il perd beaucoup de son mérite & des droits qu'il s'arroge, en un mot que le parallèle ne lui est point du tout avantageux. Si les Théologiens m'attaquent, s'ils veulent me juger & me condamner, j'en appelle alors à tous les plus habiles Naturalistes, aux *Rédi*, aux *Vallisnieri*, aux *Albin*, aux *Aldrovand*, aux *Swammerdam*, aux *Goedart*, aux *Ray*, tous Juges compétens en cette matière, & sur-tout à Mr. de *Réamur*, qui s'est le plus étudié à connoître le génie, le naturel, les mœurs, les allures, l'industrie de ces petits Animaux, & qui a employé avec fruit une bonne partie de sa vie

(*a*) Hist. de l'Acad. An. 1734, pag. 26.

vie à faire l'anatomie de leurs Organes, à examiner les reſſorts qui les font agir, & à pénétrer ſouvent, par des voies qu'il a ſçu ſe frayer, juſques dans le Sanctuaire de leurs plus ſecrètes opérations. J'en appelle enfin à Mr. *Leſſer*, Auteur de l'Ouvrage que j'annonce, & à ſon Editeur Mr. *Lyonnet*, que la tendreſſe & l'amour, ou ſi vous voulez la belle & louable paſſion qu'il a pour les Inſectes, a porté à faire une infinité de recherches curieuſes, qui, en même tems qu'elles prouvent ſa grande ſagacité, ſa pénétration, ſon érudition même, en fait d'Hiſtoire Naturelle, tendent à nous faire voir les merveilles & les beautés admirables renfermées dans tous ces petits Corps organiſés, ſi finement conſtruits, & doués d'un eſprit ſouvent philoſophique, & qui ſemble avoir eu en partage la connoiſſance de la plus ſublime Géométrie (*a*).

L'Ouvrage, dont nous allons rendre compte, eſt une Traduction de l'Allemand en François. C'eſt aux Auteurs des Actes de Leipſic qu'on eſt en quelque ſorte redevable de cette Traduction. Ils avoient fait l'éloge de l'Original; & c'eſt cet éloge qui a déterminé le Libraire à le faire paroître en François. Il y a tout lieu de croire que la Traduction n'a pas été

(*a*) C'eſt-ce qu'on a fait voir à l'égard des Abeilles, à moins qu'on ne diſe avec Mr. de *Fontenelle*: *Qu'à la fin les Abeilles en ſauroient trop, & que l'excès de leur gloire en eſt la ruine; qu'il faut remonter juſqu'à une Intelligence infinie qui les fait agir aveuglément ſous ſes ordres, ſans leur rien accorder de ces lumières capables de s'accroître & de ſe fortifier par elles-mêmes, qui font tout l'honneur de notre Raiſon.*

été faite avec toute la fidélité & l'exactitude poſſibles. Pour remédier à cet inconvénient, le Libraire pria Mr. *Lyonnet* de l'*examiner*, & *de vouloir corriger les endroits où le Traducteur pourroit s'être trompé, faute d'entendre la matière.* Les habiles Naturaliſtes ne ſont pas en grand nombre en Hollande, ainſi le Libraire ne pouvoit guère faire un meilleur choix, peut-être même ce choix étoit-il le ſeul qu'il pût faire, pour donner un grand relief à ſon Ouvrage, & en augmenter le mérite. Mr. *Lyonnet*, né pour cette Science, & qui a aquis une infinité d'autres belles connoiſſances, que ſa modeſtie lui fait cacher, s'eſt aquité, en habile homme, de la tâche qu'il a bien voulu s'impoſer. Il a enrichi le Texte de ſon Auteur de quantité de *Remarques*, il l'a *expliqué, amplifié, limité*, & y a *ajouté diverſes refléxions qui ne ſeront pas inutiles à ceux qui veulent aprofondir cette Science.*

C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans l'*Avertiſſement*, & ceux qui examineront avec ſoin ce qu'il a fait, & qui peſeront les difficultés que cette entrepriſe a dû lui faire braver, trouveront qu'il parle de ſon travail en termes extrêmement modeſtes. Joignez à cela, qu'il a *pris ſoin, en bien des endroits, d'alléguer des exceptions aux règles les plus générales.* Voici la raiſon qu'il en donne. „ Outre, *dit-il*, que „ ces ſingularités que la Nature nous offre „ quelquefois, lorſqu'on s'y attendroit le „ moins, tendent à nous conduire à une con„ noiſſance plus parfaite des Inſectes, elles „ ſont, ce qu'en fait d'Hiſtoire Naturelle on

„ peut regarder comme le vrai Merveilleux,
„ qu'il eſt tems de ſubſtituer au Faux, qui n'a
„ que trop longtems regné dans cette Science.
„ Je n'ai ſur ce point, *ajoute-t-il*, qu'une gra-
„ ce à demander, c'eſt que le Lecteur veuille
„ me croire de bonne foi, dans tout ce que
„ j'allègue: je ſens que j'ai d'autant plus be-
„ ſoin de ſupport, que j'avance quelques Faits,
„ qui paroiſſent peu croyables, & que j'aurois
„ eu moi-même de la peine à croire, ſi des ex-
„ périences très certaines ne m'en avoient con-
„ vaincu ". Il a fait encore quelque choſe de plus. Il a ajouté au Livre de Mr. *Leſſer* diverſes Figures, tant pour repréſenter ce qui caractériſe les divers genres de Transformations des Inſectes, que pour expoſer à la vue la manière admirable dont les Abeilles conſtruiſent leurs Raions.

En voila aſſez ſur ce qui concerne le plan général qu'a ſuivi Mr. *Lyonnet* dans ſes Remarques, paſſons au corps même de l'Ouvrage, dont voici la diſtribution. Le Tome I contient, outre l'*Introduction*, quatorze Chapitres, dans leſquels l'Auteur traite des matières ſuivantes. I. De la *Création* & de la *Génération*. II. Ce que ſont les *Inſectes*. III. De leur *Diviſion*. IV. De leur *Nombre* & de la *proportion* ſelon laquelle ils ſe multiplient. V. De leur *Reſpiration*. VI. De leur *Génération*. VII. De leur *Transformation*. VIII. De leur *Sexe*. IX. De leur *Demeure*. X. De leur *Mouvement*. XI. De leur *Nourriture*. XII. Des *Armes* qu'ils ont pour ſe défendre contre leurs Ennemis, & des moiens qu'ils ont pour évi-

éviter les autres dangers. XIII. Du *Soin paternel* qu'ils ont de leurs *Oeufs* & de leurs *Petits*. XIV. De leur *Sagacité*.

L'*Introduction* contient 44 pages. Mr. *Lesser* la commence par juſtifier l'étude des Inſectes contre ceux qui cherchent à la tourner en ridicule, ou qui la regardent comme une occupation beaucoup plus pénible qu'avantageuſe. Il tire cette juſtification de l'autorité des Pères, de celle des Payens, & du Raiſonnement. Il cite, à cette occaſion, St. *Auguſtin*, St. *Baſile*, St. *Jérôme* & *Tertullien*. Je me contenterai de tranſcrire ici le témoignage de *Tertullien*. „ C'eſt ſans raiſon, *dit ce Père* (*a*), „ que vous mépriſez ces Animaux, dont le „ grand Ouvrier de la Nature a pris ſoin de „ relever la petiteſſe, en les douant d'induſtrie „ & de force. *Il* a montré par-là que la gran„ deur peut ſe trouver dans les petites choſes, „ auſſi bien que la force dans la foibleſſe, ſe„ lon l'expreſſion d'un Apôtre. Imitez, ſi „ vous pouvez, les Edifices des Abeilles, les „ Gréniers des Fourmis, les Filets des Arai„ gnées, & le tiſſu des Vers à ſoie. Mettez „ votre patience à l'épreuve, eſſaiez de ſup„ porter les inſultes des Animaux, qui vous „ attaquent juſques dans votre lit, le venin „ des Cantharides, l'aiguillon des Mouches, „ & la trompe des Couſins ? Que ne feroient „ pas des Animaux plus conſidérables, ſi ceux„ ci peuvent vous être utiles ou vous nuire ? „ Apprenez donc à reſpecter le Créateur, juſ„ ques

(*a*) Adverſ. *Marcion*. L. I. §. 14.

„ ques dans les Ouvrages qui vous paroiſſent
„ les plus vils.

Je trouve ce que nous dit *Pline* (*a*) ſur cet article, encore plus beau, plus magnifique, plus ſublime, & plus digne d'attention, que ce qu'en ont dit les Pères que je viens de citer. Je tranſcrirois volontiers le paſſage entier qu'en allègue notre Auteur; mais, comme il eſt un peu long, je me bornerai à en expoſer une partie.

„ Comment s'eſt-il pu trouver, *dit ce Natu-*
„ *raliſte*, aſſez d'eſpace dans le corps d'un
„ Moucheron, ſans parler d'autres Animaux
„ encore plus petits, pour y placer des orga-
„ nes capables de tant de ſenſations différentes?
„ Où la Nature a-t-elle pu fixer celui de ſa
„ Vue? Dans quel lieu a-t-elle pu trouver
„ de la place pour y loger le ſentiment du
„ gout & celui de l'Odorat? Où a-t-elle trou-
„ vé la matière des Organes du Son aigu &
„ bruiant de ce petit Animal? Avec quel art
„ ne lui a-t-elle pas attaché des Ailes, donné
„ des Jambes, & formé un Eſtomac & des In-
„ teſtins, avides de ſang, & ſur-tout de ſang
„ humain? Avec quelle induſtrie ne l'a-t-elle pas
„ pourvu d'un moien pour ſatisfaire ſon appétit?
„ Elle l'a armé d'un dard; &, comme ſi cet inſ-
„ trument preſque imperceptible étoit capable de
„ pluſieurs formes, elle l'a rendu aigu, & elle
„ l'a creuſé, afin qu'il ſervît d'inſtrument à per-
„ cer, & d'un tuiau pour ſucer en même tems.
„ Quelles dents n'a-t-elle pas donné à l'Ar-
„ tiſon? Nous pouvons en juger par le bruit
„ qu'il

(*a*) Lib. XI *Natur. Hiſt.* C. II.

» qu'il fait, en cariant le bois qu'elle a deſtiné
» à ſa nourriture. La maſſe des Eléphans
» nous étonne, nous voyons avec admiration
» bâtir des tours ſur le dos de ces Animaux;
» nous ſommes ſurpris de la force du cou des
» Taureaux, & des fardeaux qu'ils élèvent
» avec leurs cornes: ..... cependant, ce n'eſt
» pas par ces endroits que la Nature brille le
» plus. Sa ſageſſe ne ſe remarque nulle part
» mieux que dans ce qui eſt petit. Elle s'y
» réunit comme dans un ſeul point, & elle
» s'y retranche toute entière.

Le Raiſonnement nous conduit auſſi là. Un Philoſophe, quelque accoutumé qu'il ſoit au merveilleux, ne ſauroit refléchir ſérieuſement ſur les Inſectes, ſans entrer dans une eſpèce d'admiration & d'étonnement. Plus on les conſidère, plus on eſt ſurpris de ce qui ſe paſſe en eux. Que penſeroit-on, dit Mr. *Leſſer*, d'un Artiſte, qui auroit aſſez d'habileté pour réduire les reſſorts & les dimenſions d'une Montre à un tel dégré de petiteſſe, que l'ouvrage entier pourroit être enchaſſé dans une Bague, au-lieu d'un Diamant? On l'admireroit, ſans doute, auſſi un pareil chef-d'œuvre mériteroit-il d'être admiré, & l'emporteroit-il de beaucoup ſur une Montre de groſſieur ordinaire. Diſons-en autant des Animaux. La puiſſance & la ſageſſe du Créateur ſemblent briller avec le plus d'éclat dans la formation des plus petits Inſectes.

L'exemple raporté par *Galien* (*a*) juſtifie les con-

(*a*) De *Uſu Part.* L. XVII. C. I. in fin.

conſéquences que l'on tire de ce Raiſonnement. Il dit qu'un Graveur de ſon tems repréſenta ſur une Bague la figure de *Phaéton* ſur un Char, tiré par quatre Chevaux. L'ouvrage étoit fait avec une ſi grande délicateſſe, qu'on y voyoit juſqu'aux rênes des Chevaux; qu'on diſtinguoit clairement les dents dans leurs bouches, & que leurs jambes égaloient la fineſſe de celles d'une Puce.

Voila donc l'étude des Inſectes bien juſtifiée. Mr. *Leſſer* auroit encore pu alléguer, outre ces raiſons, celles que Mr. de *Réaumur* a détaillées dans ſon prémier *Mémoire* (*a*) de ſon *Hiſtoire des Inſectes*. Après avoir fait voir que l'*Hiſtoire Naturelle eſt l'hiſtoire des Ouvrages de l'Etre Suprême*, cet Académicien démontre par un grand nombre d'exemples que les recherches, qui ont les Inſectes pour objet, ne devroient pas même être regardées comme inutiles, par ceux qui ne font cas que de ce que le commun des hommes appelle des *biens réels*, puiſqu'elles peuvent nous conduire à augmenter le nombre de ces biens. Si on n'eût jamais obſervé les Chenilles, eût-on découvert celle qui fournit tant à notre luxe, & même à nos beſoins? Eût-on pu eſpérer que le travail d'une ſeule Eſpèce d'Inſecte deviendroit l'objet d'une des principales parties de notre Commerce; qu'il eût pu donner de l'occupation à tant d'Arts & à tant de Manufactures différentes? La Cire & le Miel des Abeilles ont certainement des utilités réelles pour nous.

Ceux

(*a*) Voyez le *Tome* I. *Part.* I. *pag.* 1, *& ſuiv.*

Ceux qui ont observé ces Mouches industrieuses dans les Forêts, qui ont songé à en faire des Animaux domestiques, qui les ont transportées dans les jardins ou aux environs des maisons, pour les y faire multiplier davantage, & pour profiter des fruits de leurs travaux, ne se sont-ils pas occupés utilement? C'est ainsi que parle Mr. de *Réaumur* dans le *Mémoire* que je viens de citer.

Le reste de l'*Introduction* de notre Auteur roule sur la difficulté de l'étude des Insectes; sur les secours que fournissent les Cabinets; sur les Desseins & les Gravures; sur les descriptions des diverses parties de ces petits Animaux; & enfin, sur l'histoire que nous en ont donnée les Anciens & les Modernes. Il y a sur tout cela, tant dans le Texte, que dans les Notes de Mr. *Lesser* & de son Editeur, bien des choses qui méritent d'être remarquées, & & auxquelles nous renvoyons le Lecteur.

Une matière importante, & qui mérite attention, est celle qui fait le sujet du premier Chapitre. L'Auteur y traite de la *Création & de la Génération des Insectes.* Il n'y a rien, dit-il, dans l'Univers, qui ne doive son existance à quelque Cause, différente de l'Univers même. C'est dans cette Cause qu'il faut chercher la raison pourquoi une chose existe d'une manière plutôt que d'une autre, parce que c'est elle qui leur a donné à chacune la forme qu'elles ont, & qui ne les a pas voulu former autrement. Comme les Insectes font partie des Corps qui composent l'Univers, ils

ſont ſoumis avec tous les autres à cette Loi générale.

Cela poſé & bien établi, Mr. *Leſſer* examine ſi le Principe, qui a formé les Inſectes, tels qu'ils ſont, réſide originairement en eux, ou s'il émane d'une Puiſſance étrangère. Il fait voir qu'il ne ſauroit réſider en eux, & qu'ils ne peuvent avoir reçu leur exiſtance d'aucune Subſtance, ſoit matérielle, ou immatérielle créée. Il faut donc néceſſairement remonter à un Etre, qui exiſte par ſa propre vertu, qui ſoit permanent, immuable, & qui renferme en lui la cauſe de toutes choſes. Cet Etre, ce prémier Principe, eſt Dieu lui-même.

Reſte à ſavoir comment les Inſectes ſe ſont perpétués depuis le moment de la création de chaque Eſpèce. Ils ſe multiplient, ſuivant notre Auteur, par la Génération, de la même manière que tous les autres Animaux. En recevant l'éxiſtance, ils reçurent la vertu de produire leurs ſemblables, & de conſerver ainſi leurs différentes Eſpèces. Mr. *Leſſer* fait voir enſuite, par les expériences de *Rédi* & de *Malpighi*, que les Inſectes ne s'engendrent point de toutes ſortes de matières, & que le Syſtême de la *Génération équivoque*, adopté par les Anciens, eſt un Syſtême inſoutenable, & qui n'eſt abſolument fondé que ſur de fauſſes obſervations.

Cette Loi générale, que tous les Animaux ſe multiplient par la voie de la Génération, donne lieu à Mr. *Lyonnet* de faire ſur cette matière quelques Remarques extrêmement importantes, &

& dignes de l'attention des Naturaliſtes. *Quelque générale*, dit-il, *que ſoit cette règle, on n'eſt pas encore trop ſûr de ſon univerſalité. Les variétés qui s'obſervent à cet égard, dans les Inſectes, rendent ſur ce ſujet les doutes légitimes.* Quelques-uns ſont mâles & fémelles tout enſemble, comme les Limaçons, les Eſcargots, les Vers de terre. D'autres ne ſont ni mâles ni fémelles; & il y en a qui engendrent ſans s'accoupler. On en trouve enfin, en qui un ſeul accouplement ſuffit pour produire une poſtérité de pluſieurs générations. Tout cela nous conduit à préſumer qu'il ſe pourroit bien qu'il y eût des Inſectes, qui multipliaſſent ſans accouplement & ſans génération proprement dite, & dont chaque individu ſe ſuffit à lui-même pour produire ſon ſemblable.

Mr. *Lyonnet* n'oſe en rien dire davantage. Il regarde la choſe comme poſſible, mais il ne veut rien affirmer. Il veut éviter l'erreur, & il ſe renferme pour cela dans le doute. Ce doute eſt bien fondé, du moins à ſon égard. *Juſques ici*, dit-il, *aucun Auteur, que je ſache, n'a démontré le fait par un exemple certain.* En matière de Phyſique & de ſimple ſpéculation, il faut des démonſtrations pour affirmer qu'une choſe eſt, ou qu'elle n'eſt pas. Il n'y en a point ici, malgré les faits allégués par *Leuwenhoek*, *Ceſtoni*, & Mrs. de *Réaumur* & *Mery*. Les deux prémiers ont prétendu que l'idée d'Animaux, qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes, ſe trouve établie par les expériences faites ſur les Pucerons. Ni eux, ni Mr. de *Réaumur* n'ont jamais vu d'accouplement; ni pu dé-

découvrir de mâle parmi cette Eſpèce. Cependant Mr. *Lyonnet* aſſure avoir vu des Pucerons s'accoupler; & il fait voir contre Mr. *Mery*, que les faits qu'il allègue ne prouvent pas encore que les Moules des Etangs ne ſoient deux ſexes diſtingués.

Le *Solitaire*, eſpèce de Ver qui croît dans le Corps humain, & qui a quelquefois juſqu'à 80 aunes de long, eſt peut-être le ſeul Inſecte que l'on puiſſe ſoupçonner ſe ſuffire à lui-même pour multiplier. La plupart des Naturaliſtes ne ſavent que penſer de ſon origine. Il ne ſe trouve jamais que ſeul dans le Corps où il habite; il y naît, ſans que l'on ſache comment; il s'y forme, il y croît, il y vieillit. Il ne s'en rencontre point de ſemblables hors des corps animés. Ce Ver eſt donc une de ces eſpèces d'Hermaphrodites dont il eſt ici queſtion. Il faut bien qu'il ait les deux ſexes, ou qu'il contienne tout ce qu'il faut pour engendrer & produire ſon ſemblable, puiſqu'il eſt toujours ſeul. Mais cette ſuppoſition ne leve pas les grandes difficultés qu'on peut former ſur ſon origine. Pourquoi, dira-t-on, ne ſe trouve-t-il jamais que ſeul, & quel chemin prennent ſes Oeufs, ou ſes Petits, pour entrer dans le corps d'un autre homme?

Avec de l'eſprit, de l'invention, de la ſagacité, on peut rendre raiſon de tout, ſouvent même de ce qui n'a rien de réel. C'eſt ce qu'a fait ici Mr. *Lyonnet*, & il le reconnoit lui-même; car il a l'eſprit trop philoſophique pour donner pour vrai & pour certain ce qui n'eſt qu'une ſimple ſuppoſition. *Je viens, peut-*

être,

être, dit-il, *d'imiter ces Philoſophes* (qui entreprennent de rendre raiſon de tout avec des ſuppoſitions), *en bâtiſſant, par rapport au Solium, ſur des faits, qui pour avoir été généralement reçus, n'en ſont peut-être pas pour cela plus véritables.* Voici ce qui le porte à ne pas trop s'appuier ſur ces faits, & à ne propoſer que comme de ſimples conjectures les conſéquences qu'il en tire. Mr. *Vallisnieri*, qui eſt, à l'égard de l'Hiſtoire Naturelle, ce qu'eſt le fameux *Morgagni* pour l'Anatomie, je veux dire, entrêmement exact, n'avançant preſque jamais rien qui ne ſoit bien fondé, a établi que le *Solium* n'eſt qu'une chaine de Vers qu'on nomme *Cucurbitaires*, qui ſe tiennent tous accrochés les uns aux autres, & forment ainſi tous enſemble la figure d'un ſeul Animal. *Les raiſons qu'il en allègue*, dit notre Editeur, *ont beaucoup de vraiſemblance, & ont paru ſi fortes, qu'on paſſeroit aujourd'hui pour entêté ſi l'on n'étoit pas de ſon ſentiment.*

Tout cela n'ébranle pas encore aſſez Mr. *Lyonnet*, les raiſons de *Vallisnieri* ne l'ont point encore entierement perſuadé. Il veut, pour ſe déterminer, examiner lui-même un Ver ſi ſingulier, & d'une origine ſi incertaine. C'eſt ainſi que ce qui eſt démontré pour quelques Philoſophes, ne l'eſt pas pour d'autres. En Phyſique, ceux-là riſquent le moins qui tiennent le plus leur eſprit en ſuſpens, qui n'adoptent aucun ſentiment, s'il ne ſe préſente à eux avec tous les caractères de la Vérité. Peut-être n'oſeroit-on dire la même choſe des matières de Religion. Que deviendroient alors

les

les Myſtères, que l'on doit croire par proviſion, en attendant qu'ils ſoient éclaircis?

Dans la vue de faire pancher la balance en faveur de l'Hypothèſe de *Valliſnieri*, j'avois réſolu, en commençant cet Extrait, de confirmer ſes raiſons par de nouvelles expériences faites à Leyden avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, par un Médecin qui choiſit cette curieuſe matière pour le ſujet de ſa *Thèſe*. La Pièce eut l'approbation de Mrs. *Boerhaave* & *Albinus*. Mais, puiſque je voi que Mr. *Lyonnet* dit nettement qu'il ne veut ſe ranger d'aucun parti, *qu'après avoir examiné cet Animal vivant*, j'abandonne mon prémier projet, & je n'attens ſa converſion que des ſeules lumières que lui donneront ſes propres recherches. Je ne blâme point ſes doutes, ils lui font honneur, & ne peuvent que ſervir à lui faire découvrir plus ſûrement la Vérité. C'eſt par-là qu'ont commencé tous les Grands-hommes qui ont ſecoué le joug des Préjugés.

Une Remarque extrêmement curieuſe eſt celle que fait encore Mr. *Lyonnet*, dans le Chapitre Second, ſur cette eſpèce de *Polypode*, dont on vient d'annoncer la découverte au Public dans quelques Papiers hebdomadaires, & ſur lequel Mr. *Tremblay* a fait un grand nombre d'obſervations & d'expériences, toutes capables d'exciter l'attention de ceux qui prennent le moins d'intérêt à ce qui ſe paſſe dans la République des Inſectes. Comme ces faits extraordinaires ont été vérifiés par Mr. *Lyonnet*, & qu'il en a donné lui-même la figure

gûre (*a*), nous tranſcrirons ici ce qu'il en dit, pour ne pas priver le Lecteur de la ſatisfaction que peut lui cauſer un phénomène qui tient ſi fort du merveilleux.

La forme de cet Inſecte, ſi commun dans nos Foſſés, a quelque raport avec celle d'un grain de Semence de Dent-de-Lion. Il ſe tient ordinairement fixé, par ſon extrémité, à quelque corps, ſans en bouger que rarement. On ne lui apperçoit rien qui ait la figure d'un Etre animé. Si on le coupe en deux, & même en trois parties, chaque partie recroît & devient ce qu'étoit le tout, & l'on a deux ou trois Animaux pour un. Les Petits lui ſortent des côtés, par une eſpèce de végétation lente & inſenſible; &, après être crûs ainſi pendant un certain tems, comme des branches, & avoir ſouvent pouſſé eux-mêmes d'autres Petits, *ils ſe détachent enfin de la Mère, & en vivent ſéparés.*

A la plupart de ces caractères on n'héſiteroit preſque pas à le placer parmi les Végétaux communs; cependant, quand on l'examine de plus près, on s'apperçoit que, dès qu'on agite un peu l'eau où il ſe trouve, il ſe recourbe, il ſe racourcit, il s'allonge, & alors on voit qu'il faut le mettre au-deſſus des Plantes ordinaires, & le ranger au moins parmi les Plantes Senſitives. Mais quand, en le conſidérant de tems en tems, on trouve qu'il eſt capa-

(*a*) Voyez les Fig. XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII de la Planche I.

capable de mouvemens arbitraires, qu'il ne demeure pas toujours au même endroit, mais qu'il ſait ſe tranſporter d'un lieu à un autre par un mouvement, qui, bien que fort lent, ne laiſſe pas d'être très réel; qu'il affecte même de s'avancer vers les endroits les plus éclairés; que les barbes, qui ſont placées autour de ſon extrémité antérieure, lui fourniſſent, par leur viſcoſité, un moyen de prendre les petits Inſectes aquatiques qui les rencontrent; que ces mêmes barbes lui ſervent de bras pour porter ſa proie à la bouche, & qu'enſuite il l'avale: on trouve que ce n'eſt pas aſſez de le placer parmi les Plantes Senſitives, & qu'il faut abſolument le reconnoitre pour un véritable Animal. Au reſte le Règne Végétal & le Règne Animal paroiſſent ſi raprochés dans cet Etre équivoque, que Mr. *Tremblay*, Obſervateur très attentif, ne s'eſt trouvé en état, qu'après une étude de pluſieurs mois, de décider que c'étoit un Animal.

Joignons à des faits ſi ſinguliers, un phénomène prodigieux & des plus étonnans. Je veux parler de l'énorme multiplication de certains Inſectes, dont Mr. *Leſſer* fait le calcul dans le Chapitre où il traite du nombre des Inſectes, & de la Proportion ſelon laquelle ils ſe multiplient. Comme l'idée qu'il en donne eſt un peu trop vague, Mr. *Lyonnet* a fait ſur ce ſujet une Remarque, où il expoſe quelque choſe de plus précis & de mieux détaillé. L'expérience à laquelle il a eu recours, pour faire ſon calcul, regarde la Chenille-à-broſſe dont il eſt fait mention dans *Goedard*, dans Mde. *Mérian*, & dans les Mémoires de Mr. de *Réaumur*.

numur. Cette expérience mérite certainement d'être raportée. La voici.

Une couvée d'environ 350 œufs, que fit un Papillon de cette Eſpèce, produiſit autant de petites Chenilles. Pour éviter l'embaras, Mr. *Lyonnet* n'en éleva que 80. Toutes parvinrent à leur état de perfection, à la reſerve de cinq, qui moururent avant ce tems. Parmi tant de Papillons il ne ſe trouva que quinze fémelles, peut-être dans d'autres cas s'en ſeroit-il rencontré davantage. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt ſur ce petit nombre de fémelles que Mr. *Lyonnet* veut bien faire le calcul ſuivant. Si 80 œufs ont produit 15 fémelles capables de multiplier, la couvée de 350 œufs en auroit produit tout au moins 65. Ces 65 fémelles, en les ſuppoſant auſſi fertiles que leur mère, auroient mis au monde, pour la ſeconde génération, 22750 Chenilles, parmi leſquelles il y auroit eu au moins 4265 fémelles, qui auroient donné naiſſance à 1492750 Chenilles, pour la troiſième génération. Il eſt bon de remarquer que la Chenille, dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas du nombre de celles qui ſont les plus fertiles; il y en a qui le ſont au moins deux fois plus. Mais tout cela n'eſt encore rien en comparaiſon de certaines Mouches vivipares, qui font juſqu'à 20000 Petits d'une ſeule ventrée, & dont par conſéquent une ſeule Mouche, en ſuppoſant le nombre des fémelles égal à celui des mâles, pourroit fournir, à la troiſième génération, une poſtérité de deux mille milliards.

Que doit-on penſer d'une multiplication ſi

prodigieuſe qui ſeroit continuée pendant quelques années? L'imagination ſe revolte, elle ſe perd, lorsqu'on veut ſaiſir une progreſſion ſi énorme. Quelles difficultées n'ont donc pas à dévorer ceux qui admettent le Syſtême des Développemens, & qui prétendent que Dieu a placé dans le corps du prémier de ces Inſectes tous ceux qui en doivent naitre juſqu'à la fin du Monde. Certainement, ſi ce Syſtême eſt plauſible, il eſt en même tems fondé ſur des ſuppoſitions, qu'on ne ſauroit guère ſe repréſenter comme poſſibles, puiſqu'il faudroit alors pouvoir comprendre que la prémière mère des Mouches, dont il eſt ici queſtion, eût contenu un nombre de Petits ſi prodigieux, que, *parvenus à terme & réunis enſemble, ils formeroient une maſſe plus grande qu'il ne réſulteroit de la réunion de tous les Globes du Monde viſible.*

Tout le merveilleux ne ſe borne pas-là. Mr. *Lyonnet* le pouſſe encore plus loin. Comme chaque Petit qu'une Mouche renferme, eſt au moins trente mille fois plus petit que ſa mère, & qu'il faudra ſuppoſer que ces Petits renfermeront encore des germes au moins trente mille fois plus petits qu'ils ne le ſont eux-mêmes, & ainſi de ſuite, voici une nouvelle ſorte de progreſſion encore plus étonnante que la prémière, par laquelle chaque Mouche, à meſure qu'on la conſidère par dégrés, comme plus près de ſa prémière origine, diminuera beaucoup plus en volume, que chaque génération ne la fait augmenter en nombre; deſorte que tel Ver de Mouche, qui eſt aujourdhui tren-

trente mille fois plus petit que ſa mère, étoit trois cens millions de fois plus petit qu'elle, une génération plutôt, & trois mille milliards de fois plus petit, deux générations auparavant. Qu'on juge, après cela, de la petiteſſe infinie qu'il devroit avoir eu, lorſque la naiſſance de ce Ver étoit encore reculée de quelques milliers de générations. Il faudroit, en ſuppoſant que ces Mouches n'engendrent qu'une ſeule fois par année, au moins vingt-deux mille & pluſieurs centaines de chifres, rangés tout de ſuite pour exprimer en Arithmétique combien de fois il étoit plus petit qu'une Mouche de ſon Eſpèce, lorſqu'il étoit encore renfermé dans la mère commune dont cette Eſpèce a tiré ſon origine. La merveille augmentera encore de beaucoup, ſi l'on ſuppoſe que c'eſt dans les Animalcules de la ſemence du mâle qu'il faut chercher la ſource de la multiplication, puiſque ces Animalcules ſont infiniment plus petits, par raport aux mâles, que les fœtus des Mouches ne le ſont par raport à la fémelle.

Voila, dira-t-on, une terrible objection contre le Syſtême des Développemens. Mais n'y a-t-il pas de l'abus dans ce calcul de Mr. *Lyonnet*, & ne pouſſe-t-il pas trop loin ſa *Progreſſion*? Mr. *Hartſoeker*, qui n'admettoit point ce Syſtême, propoſa une objection à peu près ſemblable, dans une Lettre qu'il écrivit à l'Auteur de la *Bibliothèque Ancienne & Moderne* (*a*). Cette Lettre contient un calcul

(*a*) Voyez la *Biblioth. Anc. & Mod.* Tom. XVIII. Part. I. pag. 194, & *ſuiv.*

cul ſur la petiteſſe infinie de la graine d'un Arbre ou d'une Plante, qui ne doit paroître qu'à la fin du ſoixantième ſiècle du Monde. Mr. *Hartſoeker* aſſure que le prémier grain de ſemence de la prémière Plante ſeroit à la dernière & la plus petite qui paroitroit à la derniere année du ſoixantième ſiècle, comme l'unité ſuivie de trente mille Zéros eſt à l'unité, d'où il conclut que ce Syſtême eſt entierement inſoutenable.

Mr. *Bourguet*, Philoſophe-Naturaliſte, a fait à cette objection une réponſe (*a*) qui me paroit fort ſolide, & qui peut être appliquée en partie aux difficultés propoſées par Mr. *Lyonnet*. Suivant Mr. *Bourguet*, il y a une équivoque ſur cette matière de la part de Mr. *Hartſoeker*. Celui-ci calcule la petiteſſe d'un grain de ſemence ſur le raport de groſſeur qu'aquiert, par exemple, une Plante dans une année; au-lieu que ce calcul ne doit ſe prendre que du tems qu'il faut pour faire paroitre le grain de ſemence depuis ſa conception juſqu'à ſa maturité. Mr. *Bourguet* appelle *Conception*, l'état dans lequel eſt une graine, dès que la précédente eſt ſortie de ſa Plante ſéminale, parce que l'expérience a appris que les graines ſont déja dans la petite Plante, où elle croiſſent dans une certaine proportion, pendant que toutes les parties de la Plante qui les porte, croiſſent auſſi de leur côté. Il prétend que, dans le Syſtême des Développemens, on ne doit pas ſuppoſer que toutes les parties qui forment le

(*a*) Voyez ſes *Lettres Philoſophiques*.

le volume d'une Plante, aient exiſté auparavant dans la ſemence; & que, par conſéquent, on ne doit pas juger de la petiteſſe primitive de la ſemence des Plantes, des Oeufs, ou des Vers ſpermatiques des Animaux, en les comparant avec la groſſeur & la grandeur que ces divers Corps organiſés aquièrent après un certain tems plus ou moins conſidérable.

Suivant le calcul de ce même Philoſophe, la graine, qui parut la prémière année du Monde, doit avoir été à celle qui doit paroître la dernière année du ſoixantième ſiècle, comme le nombre des minutes que contiennent ſix mille ans, eſt à cinq. Soixante ſiècles n'ont que trois milliars, cent cinquante-trois millions, & ſix cent mille minutes. Ce nombre eſt fort petit en comparaiſon de celui que Mr. *Hartſoeker* emploie.

Le calcul de Mr. *Lyonnet* & celui de Mr. *Hartſoeker* ne peuvent tout au plus qu'épouvanter l'imagination. C'eſt ce que fait encore voir Mr. *Bourguet* par un exemple ſenſible. Comparons, dit-il, un Ver ſpermatique, dans l'Hypothèſe de Mr. *Hartſoeker*, avec l'Eléphant de quatorze ans que le célèbre de *Peireſc* (*a*) fit peſer. On le trouva de cinq mille livres Romaines de douze onces. Et Mr. *Boyle* (*b*), en remarquant l'extrême différence qu'il y a entre cet Animal & la Mite, qui ronge le fromage, dont il faut pluſieurs pour égaler

(*a*) *Gaſſendi* in Vitâ *Peireſci*, pag. 156.
(*b*) *Boyle* Oper. Tom. II. pag. 598, 599. *Tract. de utilitate Philoſophiæ experimentalis*, Edit. de Veniſe, 1697. 4.

ler le poids d'un grain, fonde néanmoins ſon calcul ſur la ſuppoſition qu'une Mite pèſe un grain, & il conclut que l'Eléphant peſoit vingt-huit millions huit cens mille fois plus que la Mite. Or un Ver ſpermatique, vu avec l'un des plus excellens Microſcopes, ne paroit pas plus gros qu'une Mite vue à l'œil, de ſorte que, ſuivant le ſentiment de Mr. *Hartſoeker*, & ſon propre calcul, l'Eléphant, dont il s'agit, aura été, quatorze ans auparavant, vingt-huit millions huit cens mille milliars de fois plus petit, qu'il ne l'étoit quand il fut peſé. L'exemple ſera encore plus ſenſible, ſi l'on applique le même calcul à la Baleine dont on a donné les dimenſions. Elle peſoit cent trente mille livres; & en la comparant à une Mite, & enſuite à un Ver ſpermatique, elle aura été vingt ou trente ans auparavant, ſept cens quarante-huit millions huit cens mille milliars de fois plus petite. Voila donc deux cas où l'imagination ſe perd, & qui cependant ſont très poſſibles. On trouvera de pareils exemples dans les Auteurs qui ont traité de la *Diviſibilité de la Matière.*

Un article ſur lequel Mr. *Lyonnet* s'eſt extrêmement étendu, c'eſt celui qui regarde la formation du Fœtus, ſuivant le Syſtême de *Leuwenhoek* & de ſes Sectateurs. On ſait que cet Obſervateur a découvert, tant dans la Semence de l'homme, que dans celle de pluſieurs Animaux, un nombre prodigieux de Vermiſſaux, qui ſervent à la multiplication des Individus de l'eſpèce dans leſquels ils ſe trouvent. Pluſieurs Auteurs ont adopté le ſentiment de

Leu-

Leuwenhoek, quelques autres l'ont rejetté à cauſe des difficultés auxquelles il eſt ſujet. Mrs. *Leſſer* & *Lyonnet* ſont du nombre de ces derniers. Mr. *Leſſer* dit que ces Vers *ont été deſtinés par le Créateur à quelques uſages particuliers, mais* que *les hommes n'ont pas encore pu découvrir cette deſtination.* Mr. *Lyonnet* attaque vivement le Syſtême de *Leuwenhoek*, dans une longue Note qui contient environ douze pages. Je me contenterai d'expoſer les principales objections qu'il propoſe contre ce Syſtême, & qui ne me paroiſſent avoir quelque force que parce qu'elles roulent ſur un ſujet très difficile à éclaircir, & qui rencontrera toujours de très grandes difficultés, de quelque manière qu'on entreprenne de l'expliquer.

Comme il eſt juſte de prendre le parti des abſens & des morts, lorſqu'on les croit attaqués injuſtement, je joindrai aux objections de Mr. *Lyonnet* une courte *Réponſe*, ſoit pour appuier ſes raiſons, ſi elles me paroiſſent convaincantes, ou pour empêcher qu'il n'affoibliſſe mal-à-propos celles de ſes Adverſaires.

1. *Leuwenhoek* & ſes Sectateurs prétendent que les Vers ſpermatiques ne ſe trouvent point dans les Impuiſſans, dans la décrépitude, ni dans ceux qui ſont attaqués de certaines maladies; mais qu'ils ſe trouvent toujours dans ceux qui ont les qualités requiſes pour engendrer. *Il faudroit*, répond à cela Mr. Lyonnet, *une multitude d'expériences bien grande pour conſtater un fait pareil, & le Syſtême de* Leuwen-

hoek *pourroit peut-être n'y pas gagner à les répéter trop ſouvent.*

Réponſe. Mr. *Lyonnet* auroit dû faire voir que ce que ſon Adverſaire établit ſur des expériences, ſe trouve effectivement contredit par d'autres expériences. Si l'on ne prouve rien par un *peut-être*, on ne détruit point non plus par-là ce qu'un autre a avancé. Il peut d'ailleurs arriver, que la Semence d'un Animal très fécond, n'ait pas toujours les conditions requiſes pour être prolifique, ou, pour parler dans le Syſtême de *Leuwenhoek*, elle peut quelquefois manquer de ces Vermiſſaux qui doivent produire un fœtus. Tous les accouplemens, dans les Animaux les plus féconds, ont-ils toujours un heureux ſuccès? Quelques expériences contraires ne détruiroient donc point le Syſtême en queſtion, elles ne feroient que l'ébranler. Si cependant l'on pouvoit faire voir qu'une ſemence devenue prolifique dans un cas particulier, ne renfermoit alors aucun Vermiſſau, ce ſeul cas, cette ſeule expérience, prouveroit démonſtrativement que le Syſtême de *Leuwenhoek* n'eſt qu'une fauſſe ſuppoſition. Mais eſt-il bien poſſible de faire une expérience ſemblable? Ce ſeroit trop exiger de ceux qui combattent l'hypothèſe dont nous parlons.

2. Soit par grace, par faveur, ou par un motif de généroſité, Mr. *Lyonnet* veut bien céder quelque choſe à ſes adverſaires. „ Je veux „ bien, *dit-il*, qu'il ſoit démontré que toute „ ſemence fertile eſt ſeule remplie de Vers ſper-

„ ma-

„ matiques, par quelle raiſon en faudra-t-il „ plutôt conclurre que ce ſont ces Animalcu- „ les qui donnent la fertilité, que je n'en con- „ clurai que c'eſt la fertilité qui produit ces „ Animalcules "? Il allègue tout de ſuite quelques exemples qui augmentent la force de cette objection, & qui ſemblent répandre une eſpèce de ridicule ſur le ſentiment oppoſé. Je n'en expoſerai qu'un ſeul. „ L'eau croupiſſan- „ te, *dit-il*, nourrit une infinité d'Animaux „ extrêmement petits, qui ne ſe trouvent point „ dans l'eau fraiche; en conclura-t-on que ce „ ſont ces petits Animaux qui ont rendu l'eau „ croupiſſante: ou bien que c'eſt l'eau crou- „ piſſante qui a fait multiplier ces petits Ani- „ maux?

Réponſe. Je ſuis bien aiſe que Mr. *Lyonnet* s'égaie un peu aux dépens de ſes Adverſaires, & qu'il ſe paie par-là de la peine qu'il prend de les réfuter. Je ne ſai cependant ſi le ſujet de ſon triomphe eſt ſi réel. Il y a des faits dont la probabilité ou la certitude dépend du concours & de la réunion de pluſieurs circonſtances. Tel eſt celui dont il eſt ici queſtion. Par un ſemblable raiſonnement je pourrois auſſi faire voir qu'il eſt incertain ſi la ſemence renfermée dans les vaiſſeaux ſpermatiques eſt effectivement la cauſe de la fertilité. Si je me contentois de dire: *Il y a dans tels vaiſſeaux une certaine humeur, donc cette humeur eſt la cauſe de la fertilité*; ce raiſonnement ſeroit-il fort concluant? Non ſans doute. Cependant il eſt très certain que ſans cette humeur, ſans cette ſemence, il n'y a point de fertilité. Mais

cet-

cette certitude dépend d'autres circonſtances qu'il faut vérifier. Ces ſortes de raiſonnemens doivent être rangés dans la claſſe des Sophiſmes, que les Logiciens appellent *Enumeratio imperfecta.*

3. Voici une autre attaque, un nouvel aſſaut. *On trouve*, dit Mr. Lyonnet, *de grands & de petits Animaux dans tous les autres endroits du corps, ſous la peau, dans la maſſe du ſang, dans la craſſe des dents, &c. : Or ces Animaux ne ſont point la cauſe de la fertilité; pourquoi faut-il donc que ceux de l'humeur ſpermatique le ſoient?*

Réponſe. Que Mr. *Lyonnet* me permette de lui renvoyer la bale. Il ſera obligé à ſon tour de parer le coup comme il pourra. *Il y a dans toutes les autres parties du corps différentes ſortes d'humeurs, il s'en trouve même qui ont beaucoup d'analogie avec la ſemence: Cependant ces humeurs ne ſont point la cauſe de la fertilité; pourquoi faut il donc que l'humeur ſpermatique le ſoit?* N'eſt-ce pas là un jeu aſſez plaiſant? Mais pourquoi m'y faire jouer?

4. Les défenſeurs du Syſtême de *Leuwenhoek* prétendent tirer quelque avantage de la reſſemblance qu'il y a entre le *Ver ſpermatique* & le *Fœtus*, en ce que l'un & l'autre ont la tête fort groſſe à proportion du reſte. Ces Meſſieurs ont-ils lieu de ſe féliciter de cette découverte? Mr. *Lyonnet* ſoutient que non, & ſemble ſe moquer d'eux, ſans pourtant les choquer, car il eſt trop poli pour cela. Ecoutons-le parler. C'eſt un charme de voir comme il fait raiſonner ſes adverſaires. *L'Animalcule*, dit-

dit-il, *a la tête groſſe, le Fœtus a la tête groſſe*; ergo *l'Animalcule fait le Fœtus.*

Réponſe. Je veux bien parier que Mr. *Lyonnet*, malgré toute ſa gravité, n'a pu réduire en forme un ſi joli petit Syllogiſme, ſans rire ſous cape, & ſans ſe moquer un peu de la ſimplicité du bon Hollandois qui a fait la découverte des Vers ſpermatiques. Voyons cependant s'il a tant lieu de s'applaudir. Tout Oeuf qui n'a point été fécondé par la ſemence du Mâle, ne contient ni Vermiſſau, ni Embryon, en un mot aucun Corpuſcule qui puiſſe devenir Fœtus. Après l'accouplement vous trouvez dans l'Oeuf, en un endroit particulier, un Vermiſſau aſſez reſſemblant à ceux qui ſe voient dans la ſemence; n'eſt-il donc pas probable qu'il eſt un de ceux qui nageoient auparavant dans cette humeur, qui lui a ſervi de véhicule, pour être tranſporté dans l'œuf où il doit ſe métamorphoſer, ſe développer, comme une ſemence qui eſt jettée dans une terre qui lui tient lieu de matrice, & d'où elle doit tirer une nourriture qui puiſſe ſervir à ſon accroiſſement? Réuniſſez enſemble toutes ces circonſtances, & d'autres encore, & vous verrez que le petit Syllogiſme en queſtion aquérera quelques nouveaux dégrés de force, & qu'il n'aura rien à craindre du ridicule auquel on veut l'expoſer, en le privant de ce qui devroit ſervir à l'étaier.

5. Voici une nouvelle batterie, l'attaque va devenir plus ſérieuſe, & les coups plus terraſſans. L'objection me paroit en effet ſi forte, ſi accablante, que ſi le fait allégué par Mr. *Lyon-*

Lyonnet ſe trouve vrai, je romps entierement ma neutralité, & je me déclare ſans reſerve contre le Syſtême des Animalcules. Amateur de la Vérité, je n'aurois aucun regrèt à abandonner une opinion que j'ai autrefois ſoutenue comme probable. Voici dequoi il s'agit : je prie le Lecteur d'y donner toute ſon attention ; c'eſt Mr. *Lyonnet* qui va parler. „ Mr. *Swammerdam*, qui n'eſt pas accoutumé d'avancer des faits à la légère, poſe en fait certain „ que le *Fœtus* des Inſectes, dès la formation „ de l'Oeuf, & par conſéquent longtems avant l'accouplement, remplit déja toute la „ capacité de l'Oeuf dans lequel il ſe trouve. „ Si cela eſt, il faudra de toute néceſſité que „ ce *Fœtus* ne tire point ſon origine d'un Vermiſſau de la Semence du Mâle, qui ne peut „ être entrée dans l'Oeuf que longtems après „ ſa formation. Voila donc des *Fœtus* qui ſe „ formeront ſans le ſecours de Vers ſpermatiques, & cela même dans des Animaux qui „ en ont. En faudroit-il davantage pour renverſer le Syſtême que j'examine ?

Réponſe. Je le repète. Je donne gain de cauſe à Mr. *Lyonnet* ſi ce fait ſe trouve bien avéré & hors de doute. Examinons donc ce point ſi important. Je commence par prier Mr. *Lyonnet* d'indiquer l'endroit où *Swammerdam* enſeigne que le *Fœtus remplit déja toute la capacité de l'Oeuf longtems avant l'accouplement.* Cet endroit méritoit bien, ce me ſemble, d'être cité. Une queſtion, qui intéreſſe ſi fort les Naturaliſtes, ne ſauroit être décidée ſans l'exhibition des pièces. Je n'ai entre les mains

que

que l'*Hiſtoire générale des Inſectes* par *Swammerdam*. Il ne dit rien de ce qu'on lui attribue ici dans l'endroit où il explique ce que c'eſt que la Génération des Plantes & des Inſectes, par la comparaiſon qu'il en fait. La manière dont il en parle, eſt ſi vague, & ſi peu ſatisfaiſante, que ſes paroles méritent à peine d'être raportées. Son ſentiment là-deſſus, bien loin d'être fondé ſur l'expérience, comme il devroit l'être, ne doit être regardé que comme une ſimple conjecture deſtituée de toute preuve, ou comme une hypothèſe que ſon imagination lui a fait enfanter. Qu'on en juge par ſes propres paroles que voici. „ Comme cette „ Génération ſe fait dans les Plantes, par l'u„ nion des parties de la ſemence avec la terre „ & avec le ſuc & l'humidité qu'elle contient, „ de même auſſi la Génération des Inſectes „ ſe fait par l'union des parties fécondes & in„ viſibles de la ſemence du mâle avec la ſe„ mence de la femelle, qui eſt effectivement „ viſible, vivante & douée de ſentiment. Or „ quand cette ſemence de la femelle a reçu la „ ſemence du mâle, elle continue & perfec„ tionne, par la vertu de cette ſemence, la vie, „ le mouvement & le ſentiment qu'elle avoit „ déja; & c'eſt proprement dans la continua„ tion de ce mouvement, que nous croyons „ que conſiſte la Conception féconde de cette „ ſemence (*a*).

Vous voyez là un homme, qui, faute de rien comprendre au myſtère de la Génération,

a

(*a*) Swammerdam, *Hiſt. génér. des Inſectes*, pag. 60.

a mieux aimé propoſer un vrai galimatias, que d'avouer ſon ignorance ſur une matière ſi obſcure. Sa comparaiſon de la Génération des Plantes avec celle des Inſectes eſt tout-à-fait ridicule, & ne mérite pas d'être réfutée. A l'égard de ce qu'il avance, & cela ſans preuves, que la *ſemence de la femelle eſt vivante*, qu'elle *a du mouvement*, & qu'elle *eſt douée de ſentiment*, on ne voit pas, dans cette ſuppoſition, à quoi peut enſuite ſervir le concours de la ſemence du mâle, puiſqu'elle ne peut alors communiquer à celle de la femelle que ce qu'elle a déja.

Il eſt donc clair par le paſſage de *Swammerdam*, que je viens de citer, que cet Auteur ne prouve nullement que l'Embryon ſe trouve dans l'Oeuf avant l'accouplement, & qu'ainſi c'eſt à Mr. *Lyonnet* à indiquer l'endroit de ſes Ouvrages où il a puiſé ce qu'il lui attribue dans ſon objection. Il faut même que ce ſentiment de *Swammerdam* ſoit fondé ſur de bonnes obſervations réïtérées, car s'il ſe contente de ſuppoſer le fait ſans preuves, on pourra ſe diſpenſer de ſouſcrire à ſes déciſions, & par conſéquent la difficulté propoſée par Mr. *Lyonnet* ne ſera d'aucun poids & tombera d'elle-même.

Rien n'eſt plus favorable au Syſtême de *Leuwenhoek* que les obſervations du célèbre *Malpighi* ſur l'origine & la formation du Poulet (*a*). Suivant lui, tout Oeuf qui vient d'être fécondé par la ſemence du Coq, renferme un Fœ-

(*a*) Malpighius, *de formatione Pulli.*

Fœtus ou petit Embryon; & tout Oeuf ſtérile, ou qui n'a point été rendu fécond, ne renferme aucun corps qui ait la figure d'un Ver ou d'un Fœtus. Cet Embryon eſt renfermé dans un *Sac* ou *Follicule* de figure oblongue; & ce Follicule eſt renfermé lui-même dans la *Cicatricule* ou *Ongle du Jaune* de l'Oeuf, qui eſt une tache ou petit point blanc de figure orbiculaire. Pour plus grande ſureté *Malpighi* a répété ces obſervations, & a toujours découvert la même choſe (*a*).

Voila donc un point qui paroit décidé; c'eſt que l'Embryon ne ſe trouve point dans un Oeuf ſtérile, & qu'il ſe rencontre au contraire dans un Oeuf imprégné de la ſemence du Coq. Que devient donc la formidable objection de Mr. *Lyonnet*, cette objection capable de *renverſer le Syſtême qu'il examine*? Elle tombe d'elle-même, juſqu'à ce qu'il ait fait voir que les obſervations de *Malpighi* ſont fauſſes ou ſuppoſées.

Joignez maintenant à cette belle découverte le raport & la reſſemblance qu'il y a entre les Vers ſpermatiques & l'Embryon des Poulets, des Grenouilles, & de l'Homme même. Comparez, je vous prie, ces Vers, tels que *Leuwenhoek* nous les repréſente (*b*), avec les Têtards de Grenouille (*c*), les Fœtus humains & ceux des Lapins; & vous verrez que ſon Syſtême eſt du moins très probable, que tous ces Embryons

(*a*) Epiſtola ad *Oldenb.* 1672.
(*b*) *Epiſt. Phyſiol.* pag. 390. Fig. 5.
(*c*) Levin. Vincent, *Deſcriptio Pipæ.* Fig. 7.

bryons doivent leur origine aux Vermiſſaux renfermés dans la ſemence du mâle. Je vous renvoie, pour les Fœtus humains, aux Figures & deſcriptions que nous en ont données *Riolan* (*a*), *Harvée* (*b*), *Ruyſch* (*c*) & *Dodart* (*d*). Tous ces faits réunis forment un préjugé bien favorable à un Syſtême adopté par de Grands-hommes, & ſur-tout par l'illuſtre Mr. *Boerhaave*, dont l'autorité doit être ici d'un grand poids. On verra par le paſſage que je cite au bas de la page (*e*), qu'il n'a pas mépriſé quelques-unes des preuves dont Mr. *Lyonnet* fait ſi peu de cas.

Si cet Extrait ne s'étendoit déja au-delà des bor-

(*a*) *Hiſt. anat.* cap. 12.
(*b*) Lib. *de Generat. Animal.* Exercit. 56.
(*c*) *Theſaur. Anat.* VI. Tab. II. Fig. 1.
(*d*) *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Scienc. An.* 1701. pag. 23.
(*e*) Mr. *Boerhaave*, après avoir donné la deſcription des Vermiſſaux ou petites *Anguilles* qui ſe trouvent dans la ſemence de l'Homme, des Quadrupèdes, des Oiſeaux, des Poiſſons, des Amphibies, & des Inſectes, ajoute les paroles ſuivantes, où il dit beaucoup en très peu de mots. *Si hæc conferuntur cum mole, figura, loco, permutatione, Carinæ Pulli apud Malpighium deſcriptæ; & cum obſervatâ Naturæ lege in generatione Ranarum, probabile fiet, Animalcula hæc maſculini ſeminis continere rudimenta Corporis futuri humani; inprimis, cum teſtibus, aut hoc humore, deficientibus, ſterilitas ſemper à parte maris adſit. Animalcula hæc creſcunt demum, & explicantur, ubi calor, motus, nutrimentum ſubtiliſſimum, locus denique aptus, conſpirant ſimul ita, ut latentes hic adumbratæ partes evolvi queant; veluti Avium, Inſectorum, Teſtudinum, Plantarum, Ova, dies, menſes, annos inertia, fœcunda tamen quieſcunt, donec longa dies, conditiones enumeratas addat, vitamque ſuffocatam excitet.* Boerhaave, *Inſtit. Med.* pag. 327, 328, §. 651. Edit. 1734.

bornes que preſcrit ce Journal, j'entrerois dans un examen plus détaillé des autres difficultés propoſées par Mr. *Lyonnet*, quoique la plupart ne portent que ſur des conjectures hazardées quelquefois aſſez mal-à-propos par *Leuwenhoek* & *Andry*. Je ſerai donc fort court ſur ce qu'il me reſte à dire touchant cette matière, qui devroit être moins indifférente à l'Homme, puiſqu'elle regarde ſa propre origine. Qu'il ſeroit beau de ſavoir quel eſt le prémier point d'où nous partons!

6. Mr. *Lyonnet* ſuppoſe ſans fondement, & peut-être uniquement pour avoir lieu de former une nouvelle objection, que *ces Animalcules multiplient dans les corps où ils ſe trouvent*. C'eſt ſur cette ſuppoſition qu'il fait la demande ſuivante, à laquelle il répond enſuite comme il lui plait. *Y ſont-ils formés par une production immédiate, ou bien y multiplient-ils par la voie de la propagation?*

Réponſe. Mr. *Lyonnet* auroit trop beau jeu ſi l'on admettoit cette ſuppoſition. On en peut faire une autre plus vraiſemblable, & qui coupe le nœud de la difficulté qu'il forme. La voici. Tous les Germes des Corps organiſés, que nous voyons chaque jour ſe manifeſter & ſe développer, peuvent avoir été créés dès le commencement du Monde, enſorte qu'il ne ſe fait dans toute la Nature nulle propagation, ou génération proprement dite, mais ſeulement une manifeſtation de Corps qui exiſtoient déja auparavant, & dont l'énorme petiteſſe échapoit à nos ſens. Ces Germes peuvent avoir été répandus dans la vaſte capacité de notre Atmoſ-

phère, ou avoir été renfermés dans les prémiers Individus de chaque Eſpèce, lorſqu'ils ſortirent des mains du Créateur. Ils ſont peut-être à l'abri de toutes les injures auxquelles ſont expoſés les grands corps, juſqu'à ce qu'ils rencontrent enfin une matière propre à les faire développer. Il me reſte ici trop peu d'eſpace, pour étendre davantage cette idée, qui n'a rien de rebutant, rien qui revolte l'eſprit, rien qui ne ſoit conforme aux opérations ordinaires & conſtantes de la Nature, rien en un mot qui ne faſſe voir l'admirable économie de notre Globe, & la puiſſance infinie de l'Etre parfait qui l'a créé.

7. *C'eſt une choſe bien étrange*, dit Mr. Lyonnet, *que les Animaux ſpermatiques croiſſent avec tant de viteſſe dans* l'Uterus, *tandis qu'ils ne croiſſent point dans le* Semen *même, quoiqu'ils s'y trouvent environnés d'une ſubſtance dans laquelle ils ſont nés, qui les nourrit & qui leur conſerve la vie!*

Réponſe. Et moi, je trouve auſſi bien étrange que Mr. *Lyonnet*, qui certainement ne manque pas de pénétration, faſſe une objection ſi frivole, & que l'on peut retorquer contre lui-même. Il donne aſſez à entendre que l'Embryon ſe trouve déja tout formé dans l'Oeuf avant l'accouplement, avant le mêlange des ſexes. Or je demande à quoi l'accouplement peut ſervir, dans cette ſuppoſition. L'Embryon, dans l'Oeuf, ſe trouve dans la matrice qui lui convient, il eſt dans l'humeur propre à le nourrir, à le faire développer, à lui donner ſon accroiſſement. Que lui faut-il donc de

plus ?

plus? Que fait la ſemence du mâle ſur le petit corps de cet Embryon? Eſt-ce pour lui donner du mouvement? Mais il y eſt déja, ce mouvement, puiſque les humeurs ne doivent pas moins circuler dans les vaiſſeaux de ce petit Corps que dans les parties qui l'environnent, dans les Ovaires, dans les Tubes, dans la Matrice, &c. Je vous avoue que je ne conçois point quel peut être l'uſage de la ſemence du mâle ſi elle ne contient elle-même l'Embryon (*a*). La même difficulté n'a pas lieu dans le Syſtême des Animalcules, puiſque les Vaiſſeaux ſpermatiques ne ſont point la matrice de leur dernier développement; cette matrice eſt l'Oeuf de la femelle, où ils trouvent un logement propre à une nouvelle métamorphoſe. En vérité, Mr. *Lyonnet* auroit bien pu ſe diſpenſer de former cette objection. Y gagne-t-il quelque choſe? Je n'en crois rien, puiſque voila le point éclairci, & lui-même jetté dans l'embaras. On ſe perd ſouvent, & on s'égare, quand on veut pouſſer trop loin un ennemi.

8. Les objections croiſſent ſous la plume de notre Auteur, & ſi je voulois le ſuivre pas à pas, il me fournit aſſez de matière pour faire un Livre. Il prétend que ce ſentiment a beſoin de recourir à des ſuppoſitions précaires & ſi étranges, qu'il ne ſemble guère propre à faire fortune. „ Il préſuppoſe, *dit-il*, que le „ Créateur, pour produire un ſeul Animal „ parfait, auroit été obligé d'en former tant de „ centaines de millions d'imparfaits, que le nom-

(*a*) Voyez ci-deſſus la *Réponſe* à la 5. Objection.

„ nombre en effraie. Eſt-ce qu'une pareille „ conduite répond à celle que nous voyons „ regner dans les autres Ouvrages de la Natu- „ re, où toutes choſes tendent à leurs fins par „ les voies les plus directes, les plus ſimples „ & les plus courtes?

Réponſe. Cette objection a été faite mille fois au ſujet de la prodigieuſe quantité de graines, & de ſemences répandues par-tout avec une profuſion qui ſemble être à pure perte. Mais, ſi l'imagination de Mr. *Lyonnet* eſt ſi fort épouvantée de ce nombre prodigieux de Vermiſſaux, je vai lui faire voir un autre miracle de Phyſique non moins étonnant, & que cependant la Raiſon eſt obligée d'admettre. Je veux parler de la grande fécondité de l'Orme, ſuivant les expériences & les découvertes du fameux Mr. *Dodart* (*a*), qui nous a expoſé cette merveille.

Suivant cet habile Naturaliſte, il y a dans un Orme de 6 pouces de diamètre, & de 20 pieds de haut juſqu'à la naiſſance des branches, autant de fois 33 millions de graines, que 6 lignes ſont contenues dans la hauteur de 20 pieds, c'eſt-à-dire qu'il y a 1584000000 graines, & que cet Arbre contient actuellement en lui-même dequoi ſe multiplier & ſe reproduire un nombre de fois ſi étonnant. Joignez encore à cela que chaque graine d'un Arbre contient elle-même un ſecond Arbre, qui renferme le même nombre de graines; que l'on ne peut jamais arriver ni à une graine, qui ne contien-

ne

(*a*) *Hiſt. de l'Acad.* An. 1700, pag. 88.

ne plus d'Arbre, ni à un Arbre qui ne contienne plus de graine, ou qui en contienne moins que le précédent; & que par conſéquent voila une progreſſion géométrique croiſſante, dont le prémier terme eſt 1, le ſecond 15840000000, le troiſième, le Quarré de 15840000000, le quatrième ſon Cube, & ainſi de ſuite à l'infini. *La raiſon & l'imagination*, dit Mr. de *Fontenelle* à ce ſujet, *ſont également perdues & abîmées dans ce calcul immenſe, & en quelque ſorte plus qu'immenſe.*

Que Mr. *Lyonnet* nous explique à préſent pourquoi Dieu a placé dans un ſeul Arbre un nombre ſi prodigieux de ſemences, ou ſi vous voulez, d'Arbres imparfaits & en petit. Ne ſuffiſoit-il pas que cet Arbre en contînt ſuffiſamment pour propager & multiplier ſuivant le cours ordinaire de la Nature? Certainement de mille graines en voila du moins neuf cens quatre-vingt-dix neuf de perdues, ſi cependant c'eſt une perte que de ne pas parvenir à être Arbre parfait, qui plus eſt à ne pouvoir y parvenir que par une eſpèce de miracle de la Nature.

Mais puiſque Dieu, ſuivant Mr. *Lyonnet*, va toujours à ſes fins par les voies les plus courtes, qu'étoit-il beſoin qu'il y eût mâles & femelles, parmi les Animaux & les Plantes? Pour engendrer & propager, nous dira-t-il. Il pourra nous citer ce paſſage de l'Ecriture: *Croiſſez & multipliez.* C'eſt bien la meilleure réponſe qu'il puiſſe faire. Mais, lui dira-t-on, la multiplication ne pouvoit-elle pas ſe faire ſans l'union des deux Sexes; & n'étoit-ce pas

là *la voie la plus directe, la plus ſimple & la plus courte*?

Après tout, Mr. *Lyonnet* croit-il de bonne foi que la perte de tous ces millions de petits Vermiſſaux, ou de petits hommes en mignature, dérange en rien l'économie de l'Univers? Leur création n'a pas plus couté à Dieu, que celle des grains de ſable qui bordent le rivage de la Mer. Ce ſont autant de petites machines hydrauliques qu'il n'a fait naitre que pour les réduire bientôt dans l'état d'où il les a tirées.

9. Voici bien autre choſe. Mr. *Lyonnet* eſt dans une inquiétude affreuſe touchant la nature & le ſort des *Ames* de ces pauvres petits hommes. *De quelle nature*, dit-il, *eſt l'Ame qui les anime? Eſt-ce une Ame brute? Eſt-ce une Ame raiſonnable? Si c'eſt une Ame brute, voila l'Homme un compoſé de trois Principes diſtincts, d'un Corps, d'une Ame brute, & d'une Ame raiſonnable. Si c'eſt une Ame raiſonnable, quel ſera ſon ſort après cette vie*? Suivant les Catholiques, tous ces petits hommes ſont autant de Réprouvés, les voila donc condamnés au feu de l'Enfer, ou du moins relegués dans les Lymbes, car ils n'ont point été baptiſés. C'eſt ainſi que raiſonne Mr. *Lyonnet*.

Réponſe. Il y a des gens qui ſe chagrinent de tout, qui s'affligent de tout, & qui tombent enfin dans une noire mélancolie. Voici un homme d'eſprit qui s'inquiète ſur la nature de l'Ame d'un petit Vermiſſau, d'une petite Semence humaine, & qui ne ſauroit cependant encore nous dire ce que c'eſt que la ſienne.

Pour

Pour moi, je ſuis fort tranquile là-deſſus. J'ai tant penſé, tant réfléchi, tant rêvé ſur la nature de mon Ame, ſans pouvoir y rien comprendre, que je me garderai bien de faire des recherches inutiles ſur celle des Vers ſpermatiques. Je ſens que je penſe, je ſens que mes penſées partent de mon cerveau; voila tout ce que j'en ſai, & rien plus. Mr. *Locke* en a-t-il ſçu davantage, pour avoir fait l'anatomie, la diſſection de l'Ame? Et Mr. *Boulier*, qui a tant & ſi bien écrit ſur l'*Ame des Bêtes*, qui en a parlé avec tant de ſagacité, que nous en a-t-il appris? Rien du tout.

Mais voyons du moins, repliquera Mr. *Lyonnet*, ce que peuvent devenir ces Ames, dans le Syſtême des Catholiques. Cela l'inquiète fort, il craint beaucoup pour elles. Quant à moi, je ſuis fort tranquile ſur ce que je ne ſaurois, ſavoir & à quoi je puis encore moins remédier. Si ces Mrs. ſont aſſez inhumains pour les condamner au feu, ou les reléguer dans un lieu où règne la triſteſſe & le deſeſpoir, je ne puis que témoigner ma ſurpriſe du prodigieux égarement de l'Eſprit humain, lorſqu'il veut porter ſes vues beaucoup au-delà des bornes de ſon Entendement: Enveloppons-nous, lorſque nous ne pouvons faire autrement, dans les épaiſſes tenèbres de cette nuit obſcure qui nous environne, ſans vouloir trop pénétrer dans l'avenir.

ARTICLE IV.

LETTRES, MEMOIRES & NEGOCIA-

TIONS *de Monſieur le Comte d'*ESTRADES, &c. (*a*).

CEt Ouvrage eſt rempli d'un ſi grand nombre de Faits importans, que, pour ne pas trop groſſir ce ſecond Extrait, je me bornerai uniquement à ceux qui me paroitront les plus dignes de remarque, ou les plus capables d'intéreſſer davantage la plupart des Lecteurs. Il faudroit faire un Livre exprès, ſi l'on vouloit toujours ſuivre l'ordre des Négociations, & extraire de chaque Pièce tout ce qui mérite le plus d'être raporté. On juge bien par-là que je ne pourrai me diſpenſer de paſſer ſouvent, & même aſſez rapidement, d'un ſujet à l'autre, ſans chercher à lier enſemble trop ſcrupuleuſement des Faits qui n'ont quelquefois entre eux nul raport, & qui ſe trouvent diſperſés dans une infinité de Lettres & de Mémoires.

Le prémier evènement, qui me paroit mériter quelque attention, eſt le différend ſurvenu entre le Roi d'Angleterre & *Louis* XIV, au ſujet du Pavillon. C'eſt le Comte d'*Eſtrades* qui fait mention de cette affaire dans une Lettre (*b*) qu'il écrivit au Roi ſon Maitre. *J'appris*, lui dit-il, *à mon arrivée, que le Roi d'Angleterre étoit réſolu de faire baiſſer le Pavillon à la Flotte de Votre Majeſté, & que toute ſa Cour en parloit de manière, comme ſi c'étoit une querel-*

(*a*) On a donné le prémier Extrait de cet Ouvrage dans la Partie précédente de cette Bibliothèque, à la pag. 443.

(*b*) Datée de Chelſea, le 20 Janvier 1662.

nelle qu'elle lui voulût faire de gaieté de cœur, en s'y opposant. Le Roi d'Angleterre en parla lui-même au Comte, & lui dit: „ Qu'il ne „ croyoit pas que Sa Majesté très Chrétienne „ lui voulût contester un Droit établi, & à „ quoi *Henri* IV avoit consenti, lorsque la „ Reine *Elizabeth* lui prêta sa Flotte; qu'il en „ étoit en possession, & que cela lui seroit „ bien rude de voir que Sa Majesté, sur l'a„ mitié de laquelle il faisoit un fondement as„ suré, lui voulût retrancher les plus belles „ marques qu'il eût de la Royauté; & qu'il „ n'y avoit rien au monde qu'il ne fît pour le „ conserver, se trouvant engagé d'honneur de „ le maintenir dans toutes les Mers ". Les Ministres du Roi d'Angleterre parlèrent sur le même ton au Comte, & le Chancelier lui dit même nettement & sans détour, que le *Parlement ne consentiroit jamais à aucun expédient, & que les Peuples donneroient tout leur bien pour soutenir leur Roi dans ce Droit.*

Tout le monde sait que *Louis* XIV étoit extrêmement sensible au point d'honneur, ainsi on peut juger de l'impression que firent sur lui les menaces de Sa Majesté Britannique. „ Le „ Roi mon Frère, *dit-il au Comte dans la Let„ tre* (*a*) *qu'il lui écrivit à ce sujet*, ni ceux „ dont il prend conseil, ne me connoissent pas „ encore bien, quand ils prennent avec moi „ des voies de hauteur & d'une certaine ferme„ té qui sent la menace. Je ne connois Puis„ sance sous le Ciel, qui soit capable de me faire

(*a*) Du 25 Janvier 1662.

„ faire avancer un pas par un chemin de cette
„ ſorte; & il me peut bien arriver du mal, mais
„ non pas une impreſſion de crainte. Je pen-
„ ſois avoir gagné dans le monde qu'on eût
„ un peu meilleure opinion de moi; mais je
„ me conſole en ce que peut-être n'eſt-ce qu'à
„ Londres qu'on fait de ſi faux jugemens.....
„ Je ſuis aſſuré qu'à Madrid, ni en aucun lieu
„ de la Terre, il ne ſeroit ſorti de la bouche
„ d'un Miniſtre, parlant à mon Ambaſſadeur,
„ ce que le Chancelier *Hyde* a bien voulu vous
„ dire, *qu'il n'y avoit point d'accommodement*
„ *du Roi ſon Maitre avec moi, ſur le Pavil-*
„ *lon, ſi je voulois garantir leur Pêche aux*
„ *Hollandois*. A ouir parler le Chancelier, ne
„ diroit-on pas que je ſuis perdu ſi ce différend
„ du Pavillon ne s'accommode par quelque
„ tempérament.

La réponſe, que *Louis* XIV ordonna à ſon Ambaſſadeur de faire au Roi d'Angleterre & à ſon Chancelier, eſt conçue en des termes qui ne marquoient nullement que ce Prince conſentît jamais à ce qu'on exigeoit de lui. „ Je
„ deſire, *marquoit-il au Comte*, que, pour
„ toute réponſe à une Déclaration ſi hautaine,
„ ils ſachent par votre bouche au retour de ce
„ Courier, que je ne demande ni ne recherche
„ d'accommodement en l'affaire du Pavillon,
„ parce que je ſaurai bien ſoutenir mon Droit,
„ quoiqu'il en puiſſe arriver; & que, pour ce
„ qui eſt de la garantie de la Pêche, j'en uſe-
„ rai comme il me plaira, ſans aucune rélation
„ à l'autre affaire du Pavillon, parce que je
„ ſaurai bien ſoutenir mon Droit, & ſuivant

„ que

„ que je l'eſtimerai juſte, & que je trouverai „ le Droit des Hollandois bien ou mal fon- „ dé..... Avec des Princes comme moi, „ qui regardent l'Honneur & viſent à la Gloi- „ re, préférablement à toute autre conſidéra- „ tion, il y avoit de meilleurs chemins à pren- „ dre pour le Chancelier, s'il vouloit parvenir „ à ſa fin.

Cette fermeté de *Louis* XIV fit bien changer de langage au Roi d'Angleterre & à ſon Chancelier, comme il paroît par l'entretien qu'eut quelque tems après le Comte d'*Eſtrades* avec Sa Majeſté Britannique & Mr. *Hyde*. Entre autres choſes que le Roi dit au Comte, il l'aſſura : *Qu'il ne pouvoit pas croire que le Chancelier eût rien avancé, ni contre la bonne intelligence, ni contre le reſpect qu'il devoit à Sa Majeſté Très Chrétienne ; qu'il l'en déſavoueroit, ſi cela étoit* (*a*). Il eſt cependant certain que le Chancelier n'avoit rien dit que conformément aux intentions de ſon Maitre. Mais les Souverains n'y prennent pas toujours garde de ſi près, ils approuvent ou condamnent la conduite de leurs Miniſtres, ſuivant qu'ils le jugent à propos. C'eſt bien plus ſouvent leur Intérêt qui les guide, que la Vérité & la bonne foi.

Quant au pauvre Chancelier, il ſe vit en quelque ſorte obligé de chanter la palinodie. „ A „ ce diſcours, *dit le Comte d'Eſtrades dans ſa* „ *Lettre à Louis* XIV, il me parut fort éton- „ né, & me dit, qu'après le Roi ſon Maitre, „ il

(*a*) *Let. du Comte d'Eſtrades*, du 1. Février 1662.

„ il ne connoiſſoit point de Prince dans le „ Monde pour qui il eût tant de vénération „ qu'il en avoit pour Votre Majeſté, & pour „ qui il ſe ſentît plus obligé d'en avoir; qu'il „ n'avoit pas cru ſortir de ces ſentimens dans „ les diſcours qu'il m'avoit tenus; que la ma„ nière de s'expliquer en ſa Langue, moins „ civile & moins honnête que la Françoiſe, „ avoit pu donner lieu au jugement que j'en „ avois fait, & au compte que j'en avois ren„ du; mais qu'il m'aſſuroit que ſes penſées é„ toient pleines de reſpect, & fort éloignées de „ toute hauteur. Il pouſſa là-deſſus des cho„ ſes très obligeantes pour Votre Majeſté, par „ leſquelles il me parut ſenſiblement touché „ de voir, que ce qu'il m'avoit dit eût été ex„ pliqué contre ſon ſens.

Si Mylord *Stair* eût été à la place du Chancelier *Hyde*, eût il rampé de la ſorte? car j'appelle cela ramper, que de ſe retracter ſi lâchement. *Quod dixi, dixi*, eût été peut-être toute la réponſe qu'il eût faite au Miniſtre François, au hazard d'être obligé de réſigner toutes ſes Charges & ſes Emplois. Il a déja donné des preuves de ce qu'il peut faire en pareil cas. C'eſt un problême ſi cette conduite eſt toujours bonne à tenir. Si trop de roideur, trop de fermeté, des paroles trop choquantes, peuvent brouiller enſemble deux Souverains, & donner lieu à une guerre ſanglante, doit-on ſe retracter & faire des baſſeſſes? C'eſt-là le point, que je laiſſe à d'autres à décider. Le meilleur ſeroit de ne parler des Souverains qu'en termes modérés & reſpectueux, mais

ce-

cependant ſans flatterie, & ſans les encenſer mal-à-propos.

Je ne ſai pourquoi on a placé à la fin du prémier Tome de cet Ouvrage une Lettre extrêmement importante du Comte d'*Eſtrades* à *Louis* XIV, datée de *Wezel* le 17 Juin 1672. Elle n'apartient point à ce Tome, puiſqu'il ne contient que ce qui s'eſt paſſé depuis l'année 1637 juſqu'en 1662 inclufivement. Le fixième Tome finit par les Lettres & Négociations de 1668, & le ſeptième commence par les évènemens de l'année 1676. Comme il n'y a que cette ſeule Lettre, qui ait raport à ce vuide ou à cet intervalle, depuis 1668 juſqu'en 1676, on devoit naturellement l'inſérer ou à la fin du Tome fixième, ou au commencement du ſeptième. Cette Lettre eſt la ſeule de tout l'Ouvrage qui découvre les deſſeins qu'avoit alors *Louis* XIV, ſes vaſtes projets, ou plutôt les vues que lui ſuggéroit ſon Miniſtre pour réduire entierement la Hollande.

Je ſupprimerois volontiers juſqu'aux moindres circonſtances de cette Lettre, ſi l'on n'étoit ſoupçonné, & avec raiſon, d'uſer de partialité, lorſqu'on paſſe ſous ſilence, par quelque motif que ce ſoit, ce qui peut donner atteinte à la réputation d'un Souverain, dont on a parlé ſi diverſement. Dans le prémier Extrait que j'ai donné de cet Ouvrage, j'ai blâmé ouvertement (*a*) la conduite de l'Auteur de l'*Introduction*, qui ſemble ne s'être propoſé d'au-

(*a*) Voyez cette *Biblioth.* Tome XXX, Part. II, pag. 448, 449.

d'autre but que de décrier *Louis* XIV, ſoit en ne raportant que les Faits qui peuvent tourner à ſon deſavantage, ou en y joignant des reflexions malignes & tout-à-fait infamantes. On verra, par l'expoſé que je vai donner de la Lettre en queſtion, combien je ſuis éloigné de louer ou d'approuver dans ce Prince, ce qui ne mérite ni d'être loué ou approuvé, par quiconque peſe les actions des hommes à la balance de la Juſtice & de la Raiſon.

Cette Lettre commence par des éloges, que le Comte d'*Eſtrades* donne au Roi ſon Maître ſur les rapides progrès de ſes armes contre les Hollandois. „ Je ne puis, *dit-il*, aſſez exprimer à Votre Majeſté la joie que je reſſens, „ de voir tous les jours proſpérer ſes deſſeins, „ & qu'elle ait réduit en ſi peu de jours un „ Etat auſſi orgueilleux qu'eſt celui de Hollande; ce que toute la puiſſance des autres „ Rois enſemble n'eût pu faire, ſi Votre Majeſté, par ſa préſence, & donnant elle-même ſes ordres, n'eût fait agir ſes Armées avec une application & une patience qu'on ne „ peut aſſez admirer, & que je n'aurois jamais „ pu croire, ſi je ne l'avois vu, non ſeulement en une rencontre depuis le départ de „ Votre Majeſté de Charleroi, mais en pluſieurs qui étoient déciſives pour faire une auſſi „ grande conquête que celle qu'elle a faite. Car, „ Sire, je ſai, à n'en pouvoir douter, que ſi „ elle n'avoit reſté juſqu'à la nuit au-delà du „ Rhin à faire paſſer les Caiſſons de Pain, les „ Vivres, l'Artillerie, & l'Equipage néceſſaire, ſon Armée eût perdu un jour de tems à

„ paſſer

„ passer dans le Betuwe; &, si les Ennemis „ eussent eu ce jour-là, ils auroient fait mar- „ cher 2000 Chevaux & 6000 Hommes de pié „ pour défendre le passage, ce qui l'eût rendu „ impossible.

Après ce début, lequel devoit faire plaisir à *Louis* XIV qui ne haïssoit pas les louanges, le Comte lui donne avis des troubles & de la division qu'il y avoit alors à Utrecht, & de la disposition où étoient les Catholiques de cette Ville de favoriser les desseins de ce Prince. Il lui dit qu'il venoit d'apprendre, que le Peuple de la Ville d'Utrecht avoit pris les armes contre ceux qui vouloient faire sortir leurs effets & leurs hardes, & même qu'il les avoit pillés; qu'il y avoit dans cette Ville plus de 6000 Catholiques, dont les principaux étoient de sa connoissance, lesquels se voyant soutenus par l'Armée de Sa Majesté, pourroient ébranler le reste des Peuples, qui connoîtroient facilement qu'ils ne pourroient être maintenus par les Hollandois, qu'en leur fournissant des Subsides qui les ruineroient; qu'ainsi, s'ils pouvoient un jour sauver leurs biens & leur liberté, l'on pouvoit juger qu'ils traiteroient avec Sa Majesté, & qu'ils se donneroient à Elle. „ Par la prise de cette Ville, *ajoutoit le Com-* „ *te*, Votre Majesté réduira la Hollande à „ tout ce qu'elle voudra, en ne perdant pas de „ tems, & envoyant un Corps de Troupes „ pour se saisir de Muide, où sont les Eclu- „ ses, d'où il pourra pousser jusqu'aux portes „ d'Amsterdam, sans rien craindre, & l'obli- „ gera même à traiter. On en peut faire de

„ même à l'égard de Woerden, qu'un autre „ Corps peut emporter, & marcher enſuite à „ Swammerdam, & delà à la Ville de Ley- „ de, laquelle voyant les paſſages libres, ai- „ mera beaucoup mieux traiter que de laiſſer „ ruiner ſon territoire.

Toutes ces Places priſes, *Louis* pouvoit *abolir la République, & faire en deux mois ce que toutes les Puiſſances du Monde n'auroient pu faire enſemble.* C'eſt ce que prétend le Comte, & il s'explique ſur cela d'une manière à engager le Roi ſon Maitre d'entrer dans ſes vues. Voici quel étoit ſon raiſonnement. Par la priſe d'Utrecht, & à l'aide de ce que *Louis* XIV occupoit déja, il s'aſſujettiſſoit les Provinces de Gueldre, d'Overyſſel & d'Utrecht. Les Provinces de Friſe & de Groningue pouvoient être attaquées par les Alliés de ce Prince, leſquels tenoient déja Grol, Coevorden, & autres Places qui en donnent l'entrée. Il ne reſtoit donc plus reſté que la Hollande & la Zélande, dont on regloit auſſi le ſort de la manière ſuivante. La prémière pouvoit être diviſée par l'intérêt propre des Villes, leſquelles étant Souveraines, n'auroient pas eu de peine à ſe ſouſtraire de l'autorité des Etats Généraux, quand elles auroient vu qu'on leur conſerveroit leurs Privilèges, que le Magiſtrat gouverneroit le Peuple comme à l'ordinaire, & que leur Commerce & leurs Revenus demeureroient ſur le même pié qu'ils étoient, à la reſerve des prétenſions ridicules que les Etats s'attribuoient ſur la Mer, leſquelles ſeroient reglées ſuivant l'entention de Sa Majeſté.

Les

Les choſes étant ainſi diſpoſées, ſuivant le projet du Comte, la communication devoit reſter libre avec les conquêtes que le Roi ſon Maitre auroit faites, & qui ſubſiſteroient plus facilement que ſi tout le Païs ſe trouvoit détruit. Ce Prince en devoit tirer encore un grand avantage, car en reglant, par un accord, l'étendue du Territoire de chaque Ville, il auroit laiſſé entre elles une ſemence de diviſion, qui n'auroit fini que par l'arbitrage de Sa Majeſté, comme cela arrivoit preſque tous les ans ſous le Gouvernement général du feu Prince d'Orange *Henri*. Amſterdam a des démêlés, pour les Digues, les Paturages, & pour les Eaux, avec les Villes de Harlem & de Leyde. Rotterdam en a avec la Ville de Dort, pour des prétenſions de Commerce, pour des Iſles, & pour des Villages.

Le Commandant, que le Roi auroit laiſſé à Utrecht, auroit eu ſoin de fomenter la diviſion, ou de l'appaiſer, ſelon qu'il l'eût jugé à propos pour les intérêts de ſon Maitre. Les Villes de Nord-Hollande auroient ſuivi celle d'Amſterdam. La Zélande ſeule auroit conſervé ſa Souveraineté à part, & n'auroit pu ſubſiſter ſans le commerce & l'appui de la France & de l'Angleterre. Les autres Places, qui ſeroient reſtées aux Etats, comme Boiſleduc, Grave, Heusden, Bommel, Breda, Berg-op-Zoom & Maſtricht, devoient tomber d'elles-mêmes, n'étant plus appuiées des groſſes Villes de Hollande, & ne pouvant réſiſter aux armes du Roi lorſqu'il jugeroit à propos de les attaquer. „ Par ce moien, *ajoute le Comte*, la

„ République & la forme du Gouvernement „ seroient entierement ruinées & abolies; & ce „ sera le plus grand exemple de châtiment qui „ se soit jamais vu, & que la Postérité regar- „ dera comme un ouvrage digne de la grande „ puissance de Votre Majesté.

Tel est le plan que le Comte d'*Estrades* avoit formé, & qu'il proposoit au Roi son Maitre, pour s'emparer de toute la Hollande, & la soumettre à l'obéissance de ce Prince. Tout le monde sait quelles furent les suites de cette Guerre, qui ne répondirent nullement aux espérances dont les François s'étoient flattés.

Tout ce que j'ai raporté jusques ici, est tiré du *Tome* I, qui contient, comme je l'ai dit cidessus, ce qui s'est passé depuis l'Année 1637 jusqu'en 1662. Les autres Tomes contiennent les Lettres, Mémoires, &c. des Années suivantes, savoir: le *Tome* II, les Années 1663, 1664; le *Tome* III, l'Année 1665; le *Tome* IV, l'Année 1666; le *Tome* V, l'Année 1667, depuis Janvier jusqu'en Juillet inclusivement; le *Tome* VI, le reste de l'Année 1667 & l'Année 1668 jusqu'en Octobre inclusivement; le *Tome* VII, l'Année 1676; le *Tome* VIII, l'Année 1677, depuis Janvier jusqu'en Juin inclusivement; le *Tome* IX, le reste de l'Année 1677.

On voit, par cette distribution des matières, qu'il y a un Vuide dans l'Ouvrage, puisqu'on n'y fait nulle mention des évènemens arrivés depuis 1668 jusqu'en 1676. La seule Pièce qui ait raport à cet intervalle, est la Lettre du Comte d'*Estrades*, datée de Wezel le 17 Juin 1672.

1672. Pourquoi n'y a-t-il dans tout l'Ouvrage, que cette ſeule Pièce ſur les affaires de ce tems-là, & pourquoi l'a-t-on comme cachée à la fin du prémier Tome?

Parmi les Pièces intéreſſantes que contient le Tome II, on y trouvera pluſieurs Lettres, tant du Roi de France, que du Comte d'*Eſtrades* & de Mr. *de Lyonne*, touchant les Droits que ce Prince prétendoit avoir ſur les Bais-Bas, par ſon mariage avec la Reine ſon Epouſe. Cette affaire de la dernière importance y eſt fort diſcutée, & on remarque ſur-tout que *Louis* XIV, dans ſes Lettres à ſon Ambaſſadeur, n'oublie rien de tout ce qu'on pouvoit alléguer pour faire valoir ſes prétenſions, au cas que le Roi ou le Prince d'Eſpagne vînt à mourir. Le but du Roi Très Chrétien étoit d'engager Mr. *de Wit* & les Etats à entrer dans ſes vues, & à ne pas s'oppoſer aux démarches qu'il pourroit faire dans la ſuite pour s'emparer d'une ſi riche ſucceſſion. On verra, d'un autre côté, combien cette affaire cauſe d'inquiétude aux Hollandois, qui craignoient pour eux-mêmes, s'ils n'avoient une bonne Barrière qui les ſéparât de la France. C'étoit-là la pierre d'achopement, & il ſemble que plus *Louis* XIV trouvé de réſiſtance à cet égard de la part des Etats, plus il fait agir de reſſorts pour les calmer, pour les raſſurer, & lever toutes les grandes difficultés qui ſe préſentoient. Cette affaire mérite bien que j'en inſère quelque choſe dans cet Extrait, d'autant plus que les mêmes motifs qui faiſoient craindre alors aux Hollandois le trop grand voiſinage de la France, les a

toujours engagés depuis à s'oppoſer à l'agrandiſſement de cette Couronne, qui, devenant trop puiſſante, pourroit un jour profiter de la prémière occaſion pour leur donner la loi & les perdre ſans reſſource.

Louis XIV, pour faire valoir ſon Droit à la Couronne d'Eſpagne, devoit prouver auparavant l'invalidité & la nullité de la Renonciation faite par la Reine ſon Epouſe à Fontarabie, avant qu'elle paſſât en France. C'eſt ce que ce Prince tâche de faire dans une Lettre (*a*) qu'il écrivit au Comte d'*Eſtrades*, pour inſtruire ce Miniſtre de ce qu'il devoit repréſenter ſur cette matière à leurs Hautes Puiſſances les Etats Généraux. Ses raiſons ſe réduiſent aux trois chefs ſuivans. 1. Que quelque Renonciation que les Eſpagnols euſſent extorquée, elle étoit nulle, quand même ils euſſent ſatisfait au payement de la Dot, parce qu'aucun Acte Civil ne peut détruire le Droit de Nature, & que la Reine ſe trouvant l'aînée des filles du Roi d'Eſpagne, elle n'avoit pu faire aucun préjudice, ni à ſoi, ni même à ſes enfans; & qu'il étoit même conſidérable que ſon fils fût né avant le payement de la Dot, parce que, dès qu'il avoit vu le jour, il avoit eu ſon Droit aquis, qui ne lui pouvoit plus être conteſté. 2. Que la Reine n'avoit renoncé que conditionnellement, c'eſt-à-dire, en cas qu'on lui payât cinq cens mille Ecus d'or, aux termes portés par le Contrat de ſon Mariage, qu'ainſi, le Roi d'Eſpagne n'y ayant pas ſatis-

(*a*) Du 21 Septembre 1669, dans le Tome II.

satisfait, la Reine étoit rentrée dans tous ses Droits, n'étant pas juste que la principale héritière n'eût aucune part à la Succession. 3. Que ni *Louis* XIV, ni la Reine son Epouse, n'avoient point donné la Ratification de cette Renonciation, depuis que cette Princesse étoit passée en France, comme il étoit stipulé par le Contrat de Mariage; & que les Ministres d'Espagne n'avoient osé faire à ce Prince aucune instance de donner cet Acte, connoissant bien eux-mêmes, que le payement effectif de la Dot de la Reine devoit nécessairement le précéder, & que par conséquent ils n'avoient pu honnêtement en faire la demande.

A la suite de cette Lettre vient le *Projet d'un nouveau Traité entre le Roi & Messieurs les Etats*, lequel porte, entre autres choses remarquables: Que „ la sincère affection que le „ Roi a pour lesdits Sieurs Etats..... a por„ té Sa Majesté à condescendre, qu'en cas „ qu'il arrive ouverture à la Succession de la „ Couronne d'Espagne, elle n'usera pas de la „ plénitude de ses Droits en ce qui regarde les„ dites Provinces des Païs-Bas; mais, par un „ effet de modération singulière, se contente„ ra que les Peuples, qui naturellement de„ vroient être soumis à son obéissance par cet„ te ouverture, deviennent libres, & forment „ une nouvelle République, alliée desdits „ Sieurs Etats, sous la protection de Sa Ma„ jesté, à la reserve seulement de quelques „ Places desdites Provinces qui se trouvent à „ la bienséance de Sa Majesté, pour mieux „ couvrir les Frontières du Royaume, & pour

„ ſa plus grande ſureté, & à la reſerve auſſi
„ de quelques autres, qu'elle condeſcend
„ auſſi, nonobſtaut ſes Droits, à laiſſer en
„ propre auxdits Sieurs Etats, pour les mê-
„ mes raiſons de bienſéance & de plus grande
„ ſureté.

Ce Projet devoit être communiqué *confidemment* à Mr. *de Wit*, & on devoit y faire des changemens, après que le Comte & le Grand Penſionnaire auroient *encore mieux diſcuté enſemble la matière, & remarqué les écueils & inconvéniens qu'il falloit tâcher d'éviter* (*a*). Mr. *de Wit*, après avoir *étudié les Droits de la Reine ſur la Flandre*, répondit au Comte (*b*):

„ Qu'il avoit conſulté l'Hiſtoire, les Coutumes
„ & les Loix du Païs, pour s'inſtruire de l'or-
„ dre des Succeſſions, & que, dans tout ce
„ qu'il avoit vu, & qui lui avoit été raporté
„ d'ailleurs par ſes amis, il n'avoit trouvé au-
„ cun exemple depuis *Maximilien*, qui lui
„ pût faire connoître, que devant la mort du
„ Prince d'Eſpagne Sa Majeſté eût quelque
„ Droit à prétendre ſur aucun des Païs desdi-
„ tes Provinces;..... que ſi Sa Majeſté trou-
„ voit quelque Titre légitime à donner à une
„ telle Succeſſion par des Contrats de Maria-
„ ge, Teſtament, Loix ou Exemples, il ne
„ s'éloigneroit pas de s'y conformer dans le
„ Projet propoſé; mais que cela n'étant pas,
„ il l'eſtimoit ſi juſte, qu'Elle n'exigeroit de
„ Meſſieurs les Etats rien de contraire à l'or-
„ dre

(*a*) Tome II, *pag.* 290.
(*b*) Ibid. *pag.* 332.

„ dre & à l'uſage ancien; que c'étoit un fait „ nouveau, qui n'avoit pas été avancé dans „ les prémiers Projets, où toujours les pré- „ tenſions de Sa Majeſté avoient été remiſes „ après la mort du Roi & du Prince d'Eſpa- „ gne conjointement.

On voit par-là que Mr. *de Wit* n'adoptoit pas aveuglément tout ce que la Cour de France vouloit lui faire approuver; & c'eſt ce qui paroit davantage par la manière dont il s'expliqua encore ſur cette même matière, dans un autre entretien qu'il eut avec le Comte d'*Eſtrades*. „ Il me répondit, *dit ce Miniſtre*, que „ la difficulté qui ſe préſentoit étoit un fait „ nouveau, qui n'avoit jamais été allégué ſur „ deux Projets qui avoient été dreſſés, dans „ leſquels il avoit toujours été expliqué, que „ l'ouverture à la Succeſſion ſe devoit enten- „ dre par la mort du Roi & du Prince d'Eſ- „ pagne conjointement, ſans prétendre que la „ Reine, comme fille du prémier Lit, dût „ exclure l'Infant; que cela étoit conforme à „ l'uſage, & qu'il étoit obligé encore de me „ dire ſur ce ſujet, qu'ayant fait examiner, & „ examiné lui-même les exemples qui ſe trou- „ voient de ſemblables Succeſſions dans les „ Hiſtoires, il n'en avoit trouvé aucun, de- „ puis les prémiers Ducs de Bourgogne juſ- „ qu'à préſent, qui pût ſoutenir cette pré- „ tenſion.

Pour répondre aux difficultés propoſées par le G. P., *Louis* XIV fit faire auſſi des recherches ſur le ſujet en queſtion, & étala toutes les raiſons qui pouvoient être favorables à ſon

Projet, dans un Lettre qu'il écrivit au Comte le 20 Décembre 1663 (*a*). Ces raiſons étoient accompagnées de menaces, au cas que les Etats Généraux refuſaſſent de conſentir à ce qu'on exigeoit d'eux. *La moindre choſe*, dit ce Prince, *à laquelle je porterois mon reſſentiment d'un procédé ſi peu honnête, ſeroit de défaire tout ce que j'ai fait dans ce Traité d'Alliance, défendre tout commerce de mon Royaume aux Vaiſſeaux de leur Etat, me lier avec la dernière liaiſon avec l'Angleterre, ce que je puis faire du ſoir au lendemain, & mettre entre les mains des Anglois tout le Commerce que mes Sujets ne pourroient pas faire, faute d'avoir encore un nombre ſuffiſant de Vaiſſeaux* (*b*).

Comme on avoit propoſé une Ligue, qui pouvoit être extrêmement préjudiciable aux intérêts de ce Monarque, il s'en ouvrit au Comte, en lui marquant combien peu il s'en inquiétoit. *Je ne veux pas*, lui diſoit-il (*c*), *que le Sieur* de Wit *m'entraine à tout ce qu'il voudra, & dès qu'il le voudra, par des fraieurs de cette Ligue: mes affaires ne ſont pas en cet état-là. Je connois & ſens qui je ſuis, & ſuis perſuadé que mon amitié eſt déſirable, plus utile à ceux qui l'ont que ne m'eſt la leur, & partant que ceux à qui je l'ai accordée, en la perdant, y perdront plus que moi.*

Ce trait fait voir encore que le G. P. n'étoit pas ſi dévoué à la France que le prétend l'Au-

(*a*) Ibid. *pag.* 344, & *ſuiv.*
(*b*) Ibid. *pag.* 347.
(*c*) Ibid. *pag.* 348.

l'Auteur de l'*Introduction*, & je pourrois en citer d'autres, même en assez grand nombre, qui prouvent sensiblement qu'il ne cherchoit en effet que le bien de l'Etat. Je me bornerai à un seul, que je raporterai d'autant plus volontiers, que le motif qui lui fait tenir le discours que nous allons transcrire, ne diffère pas de celui qui engage aujourdhui les Hollandois à prendre parti en faveur de la Reine de Hongrie, pour empêcher que la France ne réussisse dans ses desseins. Il s'agit toujours ici des prétensions du Roi de France sur les Païs-Bas.

Pour détourner ce Prince d'entreprendre cette conquête, qui pouvoit devenir si préjudiciable aux Hollandois, Mr. *de Wit*, après avoir dit au Comte d'*Estrades* que les Etats accepteroient alors la Ligue, & écouteroient toutes les propositions qui leur seroient faites de la part de l'Empereur, tâcha de lui faire voir qu'il valoit mieux s'exposer à tous les dangers d'une longue & fâcheuse guerre, que d'avoir sur leurs Frontières un Monarque si puissant, que *les Espagnols dépeignoient tous les jours plein d'ambition & de désir d'envahir ses Voisins.*

Voici en entier la réponse du Grand Pensionnaire, qui peut avoir lieu dans les conjonctures où se trouve aujourdhui la Hollande. „ Il m'a repliqué, *dit le Comte* d'Estrades *au Roi son Maitre* (*a*), qu'il reconnoit „ que l'évènement de ce parti étoit périlleux, „ qu'il entraînoit avec soi une longue & sanglante guerre; que l'Empire & l'Espagne étoient

(*a*) Ibid. *pag.* 357.

„ toient foibles, la France puiſſante en la per-
„ ſonne d'un grand Roi, pleine de tréſors &
„ d'une nombreuſe & belliqueuſe Nobleſſe;
„ qu'il leur pouvoit arriver de plus grands
„ maux que celui dont ils étoient menacés par
„ ce Voiſinage tant redouté, mais du moins
„ que ce ne ſeroit pas ſitôt; que ſi Meſſieurs
„ les Etats ne ſe précautionnoient contre cet-
„ te conquête, elle ne pouvoit être que facile
„ à Votre Majeſté, & qu'ainſi ils la pou-
„ voient conſidérer déja comme faite; mais
„ que prenant des liaiſons pour s'y oppoſer,
„ elle ſeroit différée de quelques années; que
„ le tems amenoit quelquefois des révolutions
„ qui changeoient la face des affaires les plus
„ heureuſes; que cela s'étoit vu ſous Charle-
„ quint en deux entrepriſes qu'il forma, l'une
„ ſur Marſeille, l'autre ſur Mets, qui échouè-
„ rent toutes deux, bien que les Factions,
„ dont la France étoit diviſée en ce tems-là,
„ rendiſſent tout le monde perſuadé qu'elles
„ auroient un heureux ſuccès; qu'il en pou-
„ voit arriver de même des deſſeins de Votre
„ Majeſté, & que, par toutes les règles de la
„ prudence de Meſſieurs les Etats, ils n'a-
„ voient que ce parti à prendre, & que, pour
„ le ſoutenir, ils employeroient toutes choſes;
„ que de l'humeur qu'il connoiſſoit les Peu-
„ ples des Provinces-Unies, & l'impreſſion
„ que faiſoit ſur eux la crainte de la ſujettion,
„ il n'y avoit rien au monde qu'ils ne fuſſent
„ capables d'entreprendre pour l'éviter, &
„ qu'en cela même ils ne contrevenoient point
„ à la foi des derniers Traités; qu'il étoit dan-

„ ge-

„ gereux de leur faire des propoſitions pour les
„ détourner de ce parti ; que tout ce qu'il
„ pouvoit, c'étoit de différer encore huit jours
„ de déclarer à ſes amis, les preſſentimens
„ qu'il avoit des deſſeins de Votre Majeſté,
„ mais qu'après les leur avoir déclarés, il ne
„ falloit plus eſpérer de retour, ni même ten-
„ ter de les remettre dans les bonnes diſpo-
„ ſitions où ſes divers voyages dans les Villes
„ les avoient portés.

Le Comte d'*Eſtrades*, après avoir raporté tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre dans cette entrevue, fait connoitre au Roi ſon Maître le caractère du G. P. dont il parle en ces termes. *Votre Majeſté comprend bien que Mr.* de Wit *eſt un homme qui voit clair, qui ne ſe laiſſe pas mener facilement, & que l'intérêt de l'Etat eſt celui de ſa propre réputation, comme ayant à relever les choſes ſans beaucoup de dilation, ſur-tout ayant pris la hardieſſe de s'avancer de lui-même, & ſans ordre.*

Ce fut ſur ces entrefaites que l'Angleterre déclara la guerre aux Hollandois. Suivant le Traité de 1662, le Roi de France devoit leur donner un ſecours de douze mille hommes, & les Etats envoyèrent ordre à Mr. *van Beuningen*, leur Ambaſſadeur en France, de faire ſur cela de fortes inſtances auprès de Sa Majeſté Très Chrétienne, ne doutant pas qu'un Traité ſi ſolemnel ne fût accompli en tous ſes points. Mr. *de Wit* en parla auſſi au Comte d'*Eſtrades*, qui prévoyant bien que ſa Cour ne conſentiroit pas volontiers à la demande que lui faiſoient les Etats, ſe contenta de répon-

dre

dre qu'il n'avoit nulle connoiſſance du Traité, & qu'il ne croyoit pas que le Roi ſon Maitre y dût trouver le moindre avantage.

Sur ce que Mr. *de Wit* repréſenta au Comte, que le Roi de France devoit aider les Etats, lorſqu'ils étoient attaqués par le Roi d'Angleterre, de même qu'ils romproient eux-mêmes par Mer & par Terre avec le Roi d'Eſpagne, ſi celui-ci attaquoit Sa Majeſté Très Chrétienne, & cela ſuivant les conditions du Traité; le Comte fit au G. P. la réponſe ſuivante, qui fut enſuite approuvée du Roi ſon Maitre. „ Sur cela je lui dis, faiſant ſemblant „ de ne comprendre pas ce qu'il diſoit être porté dans ledit Traité, que ſi les Etats avoient „ trouvé des raiſons pour juſtifier qu'ils n'ont „ pas manqué à Votre Majeſté dans la Paix „ de Munſter, ils en trouveront bien quand „ le cas écherra, pour faire voir que Votre „ Majeſté attaque le Roi d'Eſpagne ſans ſujet, quoiqu'il y en eût pour ſe diſpenſer du „ ſecours qui eſt porté par ledit Traité de „ 1662; qu'il ſeroit bien mieux que Meſſieurs „ les Etats donnaſſent effectivement une nouvelle aſſurance à Votre Majeſté, en la forme qu'elle la déſireroit pour une entière ſureté, qu'ils n'entendront jamais à aucune „ propoſition de Ligue avec l'Empereur, ou „ d'autres Princes de l'Empire, ni avec le Roi „ d'Eſpagne pour la défenſe des Païs-Bas, ſi „ contraires à ſes intérêts (*a*).

Je ne doute point qu'on ne voie ici avec plaiſir

(*a*) Ibid. *pag.* 558.

ſur la réponſe que fit *Louis* XIV à la Dépêche de ſon Miniſtre, dont il approuva la conduite & toute ce qu'il avoit inſinué, comme de lui-même, au Grand Penſionnaire. Il lui marqua, qu'il ne ſeroit pas fort juſte qu'il ſoutînt les Etats dans toutes les guerres dont ils étoient menacés de divers endroits, pour ſe trouver, après cela, leurs forces ſur les bras, dès qu'il viendroit à avoir beſoin d'eux. „ Mais, „ *ajoutoit ce Prince*, mon inquiétude eſt, que „ quelque ſureté qu'ils me puiſſent préſentement donner contre cette crainte, elle ne ſera pas ſuffiſante pour me répondre à moi-„ même qu'ils n'en uſeront pas autrement „ quand cette occurrence ſurviendra, tant ils „ ſont frappés de la fâcheuſe opinion, qu'ils „ ont grand intérêt à avoir toujours une Barrière entre la France & leur Etat (*a*).

Louis XIV ne laiſſoit pourtant pas de ſe trouver dans l'embaras, comme il le témoigne lui-même à ſon Miniſtre. „ Si j'exécute à la „ lettre, *lui diſoit-il*, le Traité de 1662, je „ ferai un très grand préjudice à mes princi-„ paux intérêts, & cela pour des gens, dont „ non ſeulement je ne tirerai jamais aucune aſ-„ ſiſtance, mais que je trouverai directement „ contraires dans le ſeul cas, où j'aurois beſoin de les avoir favorables, & alors les aſ-„ ſiſtances, que je leur aurai données, tourneront contre moi-même. Outre cela, je perds „ l'Angleterre, qui eſt ſur le point de ſe lier „ étroitement avec les Eſpagnols pour le mê-

„ me

(*a*) Ibid. *pag.* 566.

„ me ſujet, en cas que je rejette ſes offres; & „ ces offres ſont, (je puis bien vous confier ce „ ſecret), la Carte-blanche en tout ce que je „ pourrois déſirer pour les Païs-Bas, ſans mê„ me y prétendre un pouce de terre pour el„ le (*a*).

D'un autre côté la Cour Britannique ſuggéroit elle-même à ce Prince des motifs de ſe diſpenſer de ſecourir les Etats. Le Roi d'Angleterre prétendoit que les Hollandois étoient les aggreſſeurs; qu'il avoit droit au Fort de Guinée dont ils s'étoient emparés; qu'ils avoient armé les prémiers; qu'ils avoient fait une querelle de Nation à Nation, pour un différend particulier entre deux Compagnies, auxquelles il falloit le laiſſer démêler; & enfin, qu'ils avoient commis la prémière action de fait & de violence, en maltraitant un Vaiſſeau chargé de Mâts qu'il faiſoit venir de Suède. A tous ces motifs *Louis* XIV ajoutoit encore celui-ci. *Je ne mets pas*, diſoit-il, *en ligne de compte le tour que les Etats me jouèrent à Munſter, qui auroit mis cèt Etat en grand péril, ſi même, pendant ſes mouvemens inteſtins, je n'euſſe trouvé aſſez de force en ma ſeule puiſſance pour réſiſter à toute la Maiſon d'Autriche* (*b*).

Il paroit par toutes les Depêches du Comte & les Réponſes du Roi ſon Maitre, que les Hollandois n'avoient aucun ſecours à attendre de ce Prince, ſi on ne lui donnoit des aſſurances

(*a*) Ibid. *pag.* 567.
(*b*) Ibid. *pag.* 568.

ce d'être lui-même ſecouru, lorſqu'il voudroit faire valoir ſes Droits ſur la Flandre. Les Hollandois connoiſſoient trop bien leurs véritables intérêts pour faire une démarche de cette nature, qui pouvoit leur être ſi préjudiciable. Le Comte d'*Eſtrades* n'ignoroit pas cette grande répugnance des Etats, & il donne aſſez à entendre dans une de ſes Dépêches, qu'il n'y avoit aucun lieu de ſe flatter de pouvoir jamais les gagner entierement, ou du moins de réunir les voix pour l'éxécution de ce qu'on auroit réſolu, après être tombé d'accord de ſe joindre au Roi pour la conquête de la Flandre. „ J'ai vu, *dit ce Miniſtre*, l'affaire de Malthe dix „ fois ajuſtée & rompue, par l'avis d'un ſeul Dé„ puté de la Ville d'Utrecht, qui n'y a pas „ voulu conſentir. Une infinité d'autres affai„ res ont été échouées par des Députés gagnés „ avant la réſolution. Quel fondement peut„ on faire ſur tant de têtes, qu'on diviſe par „ Cabales, par Argent, & par de fauſſes im„ preſſions qu'on leur donne de l'ambition & „ de la grandeur de Vôtre Majeſté ? Je ſai „ mieux que perſonne combien ils en ſont ſuſ„ ceptibles, & comment, dans toutes les af„ faires, il a fallu agir auprès d'eux; c'eſt a„ vec un ſoin & une application incroyable „ pour les détromper, &, apres tout cela, il „ vient une Aſſemblée en Hollande, remplie „ de nouveaux Députés, qui changent de ſen„ timens, & renverſent tout ce que les autres „ avoient fait.

Tout cela bien peſé, bien balancé, le Comte concluoit qu'il y avoit plus d'avantage &

plus de ſureté, pour le Roi ſon Maitre, de ſe lier avec les Anglois qu'avec les Hollandois, & qu'il étoit beaucoup plus à craindre d'avoir les prémiers pour ennemis que ceux-ci. *Car*, diſoit-il, *ſi ces derniers font quelque choſe contre les intérêts de Votre Majeſté, elle les peut châtier facilement, en aſſiſtant l'Electeur de Brandebourg, l'Electeur de Cologne, & le Duc de Neubourg, qui ont dequoi entretenir une Armée dans le Pais de Juliers & de Cleves, avec l'aſſiſtance de Votre Majeſté, & réduire les Etats à ce qu'ils voudront, étant impoſſible qu'ils puiſſent ſoutenir la guerre par Mer contre le Roi d'Angleterre, & par Terre contre ces Princes.*

Les raiſons du Comte ne prévalurent pourtant pas. *Louis* XIV prit la parti des Hollandois, & déclara enfin la guerre aux Anglois. Lorſqu'il fit part de cette nouvelle à ſon Miniſtre (*a*), il lui dit qu'en faiſant ce grand pas en leur faveur, il y préféroit leurs intérêts aux ſiens, ſans avoir voulu, par avance, rien ſtipuler avec eux pour ſa ſureté, ni pour ſes avantages, comme d'autres Princes l'auroient fait dans une pareille occurrence; mais qu'il ſe promettoit, qu'en uſant de cette ſorte avec franchiſe & généroſité à leur égard, ils y correſpondroient de même, & qu'il trouveroit la même ſureté en leur amitié, & qu'il n'auroit jamais ſujet de ſe répentir de les avoir ainſi obligés, ſans condition ni reſerve.

On

(*a*) Dans la Lettre de ce Prince, du 17 Août 1665. *Tome III, pag.* 296.

On fait quelles furent les ſuites de cette guerre, qui devint extrêmement onéreuſe aux Hollandois. Quelques échecs reçus ſur Mer, avec la ruine de leur commerce, excitèrent bientôt de grands murmures & des plaintes contre le Gouvernement préſent, & contre la France même, que l'on accuſoit de ne chercher que la perte de l'Etat. On vit paroître dans la plupart des Villes, des Libelles diffamatoires, le Peuple menaça de ſe ſoulever en quelques endroits contre le Magiſtrat, & des Provinces entières demandèrent hautement la paix, dans l'impoſſibilité où elles ſe trouvoient de ſupporter davantage les fraix de la guerre.

Louis regarda ces plaintes comme une marque du peu de reconnoiſſance des Hollandois, pour tous les ſervices qu'il prétendoit leur avoir rendus. „ Voila, *dit-il* (*a*), les ſatisfactions que l'on a, de faire des Unions & des „ Alliances avec les Etats populaires, qui, ne „ connoiſſant pas le plus ſouvent leur intérêt, „ font peu de compte de leur Honneur, de leur „ Parole, & de leurs Traités, & agiſſent encore moins par principe de gratitude; & leur „ Etat étoit perdu, ſi je ne l'euſſe ſoutenu „ contre la ſeule attaque de l'Evêque de Munſter, auquel, ſans ma déclaration, pluſieurs „ autres Princes de l'Empire ſe ſeroient encore joints. Le Roi de Dannemarc a embraſſé leur parti par ma ſeule conſidération. J'ai „ réduit le Roi d'Angleterre à n'avoir aucun „ Ami, ni Allié, dans cette guerre, & à la „ fai-

(*a*) Lettre du 17 Sept. 1660. *Tome IV, pag.* 462.

„ faire des ſeules forces d'un Royaume diviſé „ en ſoi-même par différentes Sectes, toutes „ fort mécontentes de ſon Gouvernement. Je „ ſuis moi-même entré en guerre contre un „ Roi mon proche Parent & mon Ami, pour „ leur ſeul intérêt, & contre tous les miens, „ quoiqu'il ne fût pas bien évident que ledit „ Roi eût été l'agreſſeur. Je pouvois même „ en demeurer à la ſimple rupture, & j'aurois „ ſatisfait en cela à notre Traité d'Alliance. Ce- „ pendant j'ai fait des dépenſes immenſes à ar- „ mer une Flote pour les appuier plus forte- „ ment; & ſept mois après que je me ſuis em- „ barqué de cette ſorte, de ſi bonne foi & a- „ vec tant d'affection, j'entens cinq Provinces „ crier à la Paix, & déclarer qu'elles ne con- „ tribueront plus rien pour les fraix de la guer- „ re; bien plus, je voi délibérer ſi on com- „ mettra l'indignité d'envoyer des Députés en „ Angleterre pour la demander.

L'alarme augmenta en Hollande lorſqu'on apprit que *Louis* XIV s'étoit enfin déterminé à faire la conquête des Païs-Bas. Il fit lui même part de cette réſolution aux Etats, & chargea en même tems ſon Ambaſſadeur de leur communiquer un Ecrit, où il tâchoit de faire voir la juſtice de ſes Droits & de ſes prétenſions. *Vous y verrez*, leur diſoit ce Prince (*a*), *les fondemens inconteſtables de notre conduite, & que ſans vouloir rompre la Paix, ni rien prétendre ou déſirer du bien d'autrui, tou-*

(*a*) Cette Lettre eſt du 9 Mai 1667. *Tome* V. *pag.* 220.

toutes nos penſées ne tendent qu'à nous tirer nous-mêmes d'oppreſſion, par un effort de nos Armes, ou par un Accommodement raiſonnable, auquel on nous trouvera toujours très diſpoſés.

Mr. *de Wit* avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour porter le Roi à ſuſpendre cette réſolution, & il ſe trouva aſſez embaraſſé, quand il vit que l'entrepriſe étoit ſur le point de s'exécuter. Lorſque le Comte d'*Eſtrades* lui en porta la nouvelle, il lui témoigna être fort ſurpris de ce que Sa Majeſté ſe diſpoſoit à marcher avec ſon Armée ſur la Frontière, dans le même tems qu'Elle donnoit connoiſſance aux Etats des Droits de la Reine ; qu'Elle avoit aſſuré pluſieurs fois le Sieur *van Beuningen*, qu'elle n'entreprendroit rien que de concert, & avec leur participation ; & que cependant, ſans donner le tems d'examiner ſi ces Droits étoient juſtes & légitimes, Sa Majeſté exécutoit & ſignifioit ſes intentions en même tems. Il ajouta que les Etats s'étoient flattés qu'on les traiteroit ſur ce point avec plus de confiance, en laiſſant un tems raiſonnable entre l'avis & l'exécution.

Après la Paix de Breda, on mit ſur le tapis bien des projets, pour porter la France & l'Eſpagne à finir ce grand différend, auquel les Hollandois n'étoient pas moins intéreſſés que ces deux Cours. On ne put cependant rien terminer, tant il ſe préſentoit chaque jour de nouveaux obſtacles. Le Comte d'*Eſtrades* en rejette la faute ſur les Hollandois. „ Si les

„ affaires, *dit-il à Mr. de Lionne* (a), ne „ réuſſiſſent pas ſi promptement que Sa Ma„ jeſté le déſireroit, il ne tient pas à moi & à „ mes ſoins, mais à la conſtitution de l'Etat, „ qui d'ailleurs eſt ſi rempli de Cabales d'inté„ rêts, & ſuſceptible d'ombrages contre la „ France, qu'il me faut recommencer une „ Négociation, lorſque je l'ai crue à ſa fin. „ Voila, Mr. l'état où j'ai été trois fois de„ puis la Paix de Breda; & plût à Dieu qu'el„ le n'eût jamais été faite, je vous aurois bien „ répondu que je n'euſſe pas été un mois ſans „ porter les Etats à déclarer la guerre contre „ l'Eſpagne: mais il n'en faut plus parler, & „ ne ſonger à autre choſe qu'à faire agir ces „ gens ici vigoureuſement pour les intérêts „ du Roi.

Si le Comte faiſoit aux Etats des propoſitions contraires à leurs véritables intérêts, pourquoi trouvoit-il mauvais qu'ils ne les acceptaſſent pas? N'étoient-ils pas fondés à concevoir de l'ombrage des vaſtes deſſeins & des entrepriſes de la France?

Peut-être ignore-t-on ce que veut dire le Comte par ces paroles, qu'il ne faut plus *ſonger à autre choſe qu'à faire agir ces gens ici vigoureuſement pour les intérêts du Roi.* Quel moyen croit-on qu'il vouloit mettre en uſage pour les *faire agir*? Un moyen bien puiſſant, & à l'aide duquel on fait réuſſir les entrepriſes les plus difficiles. C'étoit de donner de l'Argent à

(a) Dans une Lettre datée du 25 Novembre 1667. Tome VI, *pag.* 203.

à ceux qui devoient agir de concert avec lui, & ſe déclarer en faveur de la France. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans une Lettre à Mr. de *Lionne* (*a*). „ Je ne diſtribuerai „ rien, *lui marquoit-il*, de l'Argent du Roi, „ que je ne ſache auparavant ſi Sa Majeſté l'a„ gréera en la forme portée par ce Mémoi„ re (*b*), où vous retrancherez ce que vous ju„ gerez à propos. Comme ces Meſſieurs ont „ confiance en moi, ils ont agi ſur la promeſ„ ſe que je leur ai faite, de la part du Roi, de „ le reconnoitre lorſque les affaires ſeront ajus„ tées, afin de les tenir toujours dans la diſ„ poſition de bien ſervir, & auſſi ne hazarder „ pas l'Argent du Roi inutilement.

Il paroit par cette même Lettre du Comte, qu'il n'y avoit que ſept Villes de la Nord-Hollande, qui furent d'abord d'avis de ſe tenir bien unies avec la France, & qui en ayant gagné cinq autres, balancèrent pendant deux mois l'opinion de celles qui leur étoient oppoſées, ſans qu'il fût poſſible de prendre aucune réſolution. C'eſt ce qui engagea le Comte à demander l'avis de Mr. de *Lionne* ſur la queſtion ſuivante : *Si vous approuvez qu'on donne aux Chefs des Députés, par cette conſidération, ce qui eſt porté dans le Mémoire, ſans attendre davantage, je le ferai auſſitôt que j'aurai reçu votre réponſe.*

Cette queſtion fut bientôt éclaircie par la réponſe qu'y fit Mr. de *Lionne*. „ Sa Majeſ„ té,

(*a*) Ibid. *pag.* 206.
(*b*) Ce *Mémoire* ne ſe trouve pas ici; c'eſt dommage.

„ té, *dit-il au Comte* (*a*), approuve la distri-
„ bution que vous avez projettée des dix mille
„ Rixdalers, ſuivant le Mémoire que vous
„ m'en avez adreſſé. Il faut pourtant, s'il
„ vous plait, que vous retranchiez ſur quel-
„ ques articles, afin qu'on ne ſoit pas obligé
„ de vous envoyer un ſupplément de fonds ".
Le Comte d'*Eſtrades* touche encore ce même article dans une de ſes autres Dépêches, où, après avoir dit à Mr. *de Lionne* que l'Aſſemblée de Hollande ſeroit de retour le 10 Janvier 1668, & qu'il ne doutoit pas qu'on ne demeurât ferme dans les avis, il ajoute immédiatement après: „ Je leur donnerai les gratifica-
„ tions que le Roi approuve; je retrancherai
„ cinq cent de chaque ..... (*b*) de Nord-
„ Hollande, afin de n'employer que l'Argent
„ que Sa Majeſté a deſtiné.

C'eſt dans cette même Dépêche que le Comte d'*Eſtrades* donne des idées peu avantageuſes du Comte de *Waldeck*, qu'il dit être *un homme fort intéreſſé, & qui ne cherche que ſes avantages, aux dépens mêmes de ſes Maitres* (*c*). Le Miniſtre François avoit ſes raiſons pour décrier ce Comte; & l'on juge bien qu'il n'en fait ce portrait, que parce qu'il n'étoit pas dans les intérêts de la France. C'eſt ce qui paroit, en effet, par ce que dit au même endroit ce Miniſtre, qui en parle en ces termes. „ Dans la
„ courſe que le Comte de *Waldeck* a faite ici,
„ il

(*a*) Ibid. *pag.* 209.
(*b*) Cette lacune eſt dans l'Original.
(*c*) Ibid. *pag.* 214.

„ il n'a rien oublié pour donner des ombrages „ contre la France. Il a affecté de diner avec „ les Magiſtrats des Villes où il a paſſé, & les „ a échauffés contre nous tant qu'il a pu. Je „ ne doute pas qu'il ne faſſe de même près des „ Ducs de Brunswic, où il eſt à préſent. J'ai „ eſtimé d'en donner avis à Mr. de *Gourville*, „ afin qu'il avertiſſe les Ducs de Zell & d'Oſ„ nabrug de la conduite de ce Perſonnage ". Et, plus bas, l'Ambaſſadeur ajoutoit: „ Il n'y „ a pas de tems à perdre pour tâcher de ruiner „ le Comte de *Waldeck*, car il prend des me„ ſures contre nous de tous côtés.

On peut juger par-là de la diviſion qui regnoit dans les Villes & les Provinces, qui ſe laiſſoient ainſi gagner par les deux Factions, celle de France & celle d'Eſpagne. Les Provinces d'Utrecht, de Friſe & de Groningue, demandoient qu'on remît à un arbitrage les différends entre la France & l'Eſpagne, qu'il y eût une ſuſpenſion d'armes pour un an, & que les Etats fuſſent ſimples Médiateurs en cette affaire. Celles de Zélande, d'Overyſſel & de Gueldre ne ſe déclaroient ni pour ni contre l'avis de la Hollande, qui vouloit qu'on demeurât uni à la France. „ Il n'y a ſortes de „ diligences & de cabales, dit le Comte d'*Eſ„ trades* (*a*), que les Provinces de Friſe, „ Groningue & Utrecht n'ayent pratiquées „ pour débaucher les Villes d'Hollande, & les „ attirer à leur parti, qui eſt tout-à-fait porté „ pour celui d'Eſpagne; mais les diligences „ de

(*a*) Ibid. *pag.* 227.

„ de Meſſieurs *de Wit* & *van Beuningen*, & „ l'argent que je leur ai diſtribué, les a fait te„ nir fermes; & les Provinces n'ayant pu rien „ gagner ſur elles, j'eſpère qu'avec un peu de „ patience nous les ferons revenir des mauvais „ ſentimens qu'elles ont.

Malgré toutes ces diviſions, on ne laiſſa pas de s'accommoder, du moins pour quelque tems; & l'on ſigna enfin à Aix-la-Chapelle, le 2 de Mai 1668, un Traité de Paix entre les Couronnes de France & d'Eſpagne. Ce fut à cette occaſion que le Comte d'*Eſtrades*, écrivant à Mr. de *Lionne*, lui marqua, que les Etats avouoient *avec quelque confuſion, qu'on n'en pouvoit uſer plus ſincèrement & plus généreuſement que Sa Majeſté avoit fait en cette rencontre.* Mais, ajoutoit-il, „ nous n'en „ pouvons pas dire de même d'eux, qui ont „ pratiqué tous les Rois & Princes pour les „ attirer à leur Ligue, & leur donner des om„ brages de la grande puiſſance de la France; „ & il eſt certain que ſi Sa Majeſté, par ſa „ grande prudence, n'eût terminé les affaires, „ les Etats lui euſſent attiré une grande guerre „ ſur les bras: ..... les choſes ont pris un „ meilleur chemin, & Sa Majeſté voit claire„ ment, quelle ſureté il y a dans l'Amitié & „ dans l'Alliance des Etats, c'eſt-à-dire, qu'il „ ne la faut compter, qu'autant que leurs in„ térêts s'y rencontrent ".

Les Etats avoient-ils tort? Quand on craint d'être envahi, ou du moins d'avoir à ſa porte un Voiſin trop puiſſant, un Conquérant, qui fait trembler toute l'Europe, n'eſt-il pas natu-

rel

pal de chercher à l'éloigner de ſes frontières, & ſe fortifier contre lui par des Alliances, afin de repouſſer, en cas de beſoin, la force par la force. Puiſque la plupart des Souverains ont ſi peu d'égard pour les Traités les plus ſolemnels, ne fait-on pas bien, & n'eſt-il pas même de la prudence, de chercher quelque autre moyen pour ſe mettre à l'abri de leurs inſultes? Une puiſſante Monarchie eſt comme ces grands Fleuves impétueux & rapides, ou comme une Mer agitée, qui mine, qui détruit continuellement ſes bords, & ſe les aſſujetit enſuite pour toujours, ſi on n'oppoſe à ſon cours des digues & des barrières, capables de rompre ſes plus violens efforts, & de la fixer, malgré elle, dans de juſtes bornes.

ARTICLE V.

L'HISTOIRE NATURELLE, *éclaircie dans deux de ſes Parties principales, la Lithologie, & la Conchyliologie*, dont l'une traite des *Pierres* & l'autre des *Coquillages*: Ouvrage dans lequel on trouve une nouvelle Méthode, & une Notice critique des principaux Auteurs, qui ont écrit ſur ces matières. Enrichie de Figures deſſinées d'après Nature par *Mr.* ..... de la Société Royale de MONTPELLIER. A *Paris* chez *Debure*, pag. 456, *in* 4.

L'Empire de la Mode eſt plus étendu qu'on ne penſe; ce n'eſt pas ſeulement ſur des ajuſte-

juſtemens, qui ne dépendent que du caprice, qu'elle exerce ſon autorité. L'Eſprit, qui devroit être ſi libre dans ſes opérations, ſubit ce joug, ſouvent ſans s'en apercevoir. Dans le XVI Siècle la Critique étoit la Science la plus cultivée: le XVII a vu fleurir le Poëſie & la Belle-Littérature; la Phyſique Syſtématique & Expérimentale a pris la place, & eſt préſentement le plus en honneur, en attendant qu'elle diſparoiſſe à ſon tour, expulſée peut-être par la Médecine, ou par l'Algèbre, car que ne peut embellir ou juſtifier la mode. Tous ceux qui ſe livrent à la Phyſique, ne l'étudient pas de la même manière. Le Peuple des Phyſiciens ſe laiſſe ſéduire par les objets qui frapent les ſens; delà tant de Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, reſſemblés par ce qu'on apelle des *Curieux*, dont ſouvent toute la ſcience eſt d'être riches, & de payer cher une Coquille ou une Madrepore: il en faut pourtant excepter quelques-uns, qui étudient cette partie de la Nature en Philoſophes, ou facilitent les moiens de l'étudier dans cet eſprit. C'eſt ce que paroit avoir eu deſſein de faire Mr. *d'Argenville*, Maitre de la Chambre des Comptes de Paris, Auteur du Livre dont il eſt queſtion.

„ L'importance de l'étude de la Nature eſt, „ dit-il (*a*), connue de tout le monde; on ne „ peut diſconvenir cependant que l'Hiſtoire „ Naturelle n'ait des parties qui ne paroiſſent „ ſimplement que curieuſes, ne nous en pre„ nons qu'à notre ignorance qui n'a pu juſ„ qu'ici

(*a*) Pag. 2.

„ qu'ici pénétrer l'unité cachée de ces mêmes
„ parties.

Il eſt donc à ſouhaiter que lorſqu'on étudie ces parties de la Nature, on cherche à la ſuivre dans toutes les formes, ſous leſquelles elle ſe cache pour nous dérober ſon ſecret, & à la prendre ſur le fait, comme dit l'Auteur d'après Mr. *de Fontenelle*; c'eſt ce qu'on croit être le but du Livre en queſtion, & ce qu'on n'y trouve point, les Catalogues en faiſant la principale partie. Qu'un Hiſtorien ſeroit éloigné d'avoir les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, ſi, pour tous Mémoires, on lui donnoit les noms exacts & les Généalogies de ceux, dont il entreprendroit d'écrire les actions. Il en eſt ainſi des Catalogues des Coquilles, où l'on ne trouve que des noms, quoique ces Coquilles ſoient annoncées avec les Végétaux & les Minéraux, comme utiles à la Médecine, à la Chymie & à la Botanique.

„ On ne peut ôter à ces deux Traités, dit
„ Mr. *D*.... (*a*) le mérite de la nouveauté; ce
„ ſont les prémiers qui paroiſſent, en notre Lan-
„ gue, arrangés avec quelque ſorte d'ordre, &
„ dégagés de toutes les erreurs que nous trou-
„ vons dans les Ecrits de la plupart des Natu-
„ raliſtes ". On verra par l'Extrait de cet Ouvrage que l'Auteur promet plus qu'il ne tient.

Peu de Phyſiciens ont traité *ex profeſſo* les matières dont traite M. *D*. Ainſi il y a peu de Livres où l'on puiſſe chercher des connoiſ-

(*a*) Pag. 6.

noissances certaines sur cette partie de la Physique. Celle des Anciens étoit encore trop imparfaite, pour qu'on puisse se fier à ce qu'ils disent. *Aristote*, *Pline*, *Elien*, ont écrit, à la vérité, sur les Animaux, les Pierres, & les Coquilles, mais ce qu'ils ont écrit manque d'ordre, ou de vérité. Parmi les Modernes, *Agricola*, *Rondelles*, *Belon*, *Aldovrandus*, sont ceux qui se sont le plus apliqués à ces connoissances; mais ils ont aussi leurs défauts, principalement *Aldrovandus*, si fertile en digressions, que souvent son sujet principal est la moindre partie de son Ouvrage. M. *D.* donne un Extrait assez sec de tous ces Auteurs, se contentant d'indiquer, en peu de mots, ce dont ils traitent, sans en porter aucun jugement. Nous ne le suivrons point dans la liste qu'il donne, il suffit d'avoir cité les principaux, d'autant plus qu'à la fin de ce Chapitre il nomme en gros plusieurs Livres de cette espèce, où l'on peut avoir recours. Ces Livres auroient cependant mérité que Mr. *D.* les eût fait connoitre un peu plus en détail, puisque la plus grande partie traite de l'Histoire Naturelle de quelque Païs en particulier: ces sortes d'Ouvrages, lorsqu'ils sont bien faits, sont beaucoup plus utiles que ceux où l'Auteur, voulant parler de tout, ne donne que des principes généraux, ou des lumières souvent incertaines, étant ébloui ou surchargé de sa matière.

Le Principe que Mr. l'Abbé *Pluche* a établi dans son Histoire du Ciel, est le même que celui de notre Auteur. „ Les prémiers Principes des

„ Corps

„ Corps ſont toujours les mêmes, & la Chimie, „ qui les ſépare de ceux auxquels ils ſont joints „ dans les corps compoſés, ne peut parvenir à „ les anéantir; de ſorte, par exemple, que le „ Criſtal eſt toujours Criſtal, c'eſt-à-dire, „ que les corps qui forment l'Eſſence du „ Criſtal, reſtent toujours les mêmes " (*a*). Ce Principe poſé, il n'eſt queſtion que de ranger les Corps dans la claſſe qui leur convient. La Chimie les diviſe en Minéraux, Végétaux, & Animaux, auxquels elle donne, comme l'on ſait, le nom de Règne Minéral, &c.

L'Auteur n'entre point dans le détail du Règne Animal, & par rapport aux Minéraux, il ſe borne à ne parler dans cet Ouvrage que des Pierres, reſervant à traiter de tous les autres Minéraux dans un autre Ouvrage qu'il annonce.

Un fameux Botaniſte, & il n'eſt pas ſeul de ſon ſentiment (*b*), perſuadé que tout végétoit dans la Nature, avoit voulu attribuer cette végétation aux Pierres; „ mais, dit Mr. *D.* l'expé- „ rience a détruit tous ces raiſonnemens, on eſt „ deſcendu dans la carrière, on a conſulté la „ Nature, les yeux ont vu couler l'eau des „ voutes, goute à goute, & ſe congeler, pour „ ainſi dire, en préſence des Spectateurs: cet- „ te eau, qui eſt un amas de pluies, eſt diffé- „ rente de l'eau commune, ſe charge en ſon „ chemin des ſels, des herbes, de paille, „ juſqu'à ce qu'elle trouve quelque fond qui „ l'ar-

(*a*) Pag. 38.
(*b*) *Tournefort* & *Ferrante Imperato*.

„ l'arrête, tel que peut être un commencement „ de pierre congelée. La dilatation horizontale „ des pierres, dans la carrière, prouve, ſelon „ notre Auteur, que l'eau tombée goute à „ goute, s'eſt étendue naturellement, ne pou„ vant prendre une autre ſituation, & qu'ainſi „ les pierres ſe forment par une addition de „ parties qu'on nomme *juxtapoſition*. Si les „ matières terreſtres & ſalines, que ces eaux „ entrainent avec elles, ſont groſſières & im„ pures, ce ſera des Rochers; ſi cette matière „ s'étend en couches plus petites, & forme „ des grains plus fins, ce ſera du Marbre & „ des Cailloux; ſi ces parties ſont pleines de „ Sel & d'Air, & plus entrelacées, de manié„ re cependant qu'elles donnent paſſage à la „ lumière, en tout ſens, ce ſera du Criſtal; ſi „ elles ſont encore plus compactes, plus dures, „ & plus clarifiées, elles formeront le Dia„ mant; enfin ſi cette matière clarifiée ſe fil„ tre à travers des matières, où les différens „ Sels ou Concoctions métalliques aient don„ né quelque couleur, elle formera des Pier„ res fines colorées, des Agathes, des Jaſpes, „ dont la baſe fondamentale eſt toujours la „ matière du Criſtal". Tel eſt le précis du Syſtême de Mr. *D.* ſur la formation des Pierres. On a été obligé, pour le préſenter ſous un même point de vue, de réunir différentes parties du Chapitre, où il traite de la formation des Pierres, l'ordre n'étant pas la principale partie de cet Ouvrage. On n'entrera point dans

(*a*) Pag. 87.

dans l'examen de ce Syſtême, qui eſt principalement du reſſort des Phyſiciens, on ſe contentera ſeulement d'obſerver qu'il paroit bien difficile, que l'eau tombant goute à goute forme ces lits de Pierres que l'on trouve dans les Carrières, d'où l'on en tire continuellement, telles que ſont la plupart des Carrières, qui fourniſſent ſi abondamment à tous les beſoins de l'Architecture, où même l'on n'apperçoit aucun indice d'eau filtrée & congelée; quel tems ne faudroit-il pas pour former goute à goute les lits de Pierre de ces Carrières, & n'aurions-nous pas à nous plaindre de la Nature, d'avoir imaginé une voie ſi longue pour nous loger, tandis qu'elle paroit toujours agir par la voie la plus courte dans des choſes bien moins néceſſaires?

Les Pierres fines ſont (*a*) des Minéraux durs, compactes, c'eſt un ſuc acide de la Terre coagulé avec des matières hétérogènes, terreſtres & ſalines, ſulphureuſes & métalliques. Ces pierres ſe forment comme des nœuds, ou poreaux, entre les autres Pierres, dans les fentes des Rochers, & dans les Filons des Minéraux & des Métaux.

Telle eſt l'explication que donne Mr. *D.* de la formation des Pierres fines, dont la principale matière eſt toujours du Criſtal, mais qui prennent une couleur différente ſelon les Minéraux, plus ou moins abondans de l'endroit où ſe forme la Pierre fine. Le Plomb, par exemple, ou le Fer, fait le jaune des Topazes, &

(*a*) Pag. 38.

& le Plomb & le Fer joints enſemble, forment l'Hyacinthe, &c. On ne peut extraire ce qui forme le reſte de ce Chapitre, qui contient un Catalogue compoſé, ſelon l'ordre de notre Auteur, des Pierres cryſtalliſées, des Pierres opaques, des Pierres figurées, & des Pierres communes.

Les Pierres fines n'ont d'autre propriété, après celles de ſervir à la magnificence & au luxe, que d'être des Phoſphores naturels, & d'être électriques: propriété dont, juſqu'à préſent, on n'a point encore reconnu l'utilité, mais qu'il ne faut cependant point négliger, la Nature, dans les faveurs miſtérieuſes qu'elle fait aux Phyſiciens, n'ayant d'autre objet que de les mettre en état d'en mériter, ou de lui en ſurprendre de plus importantes.

On confond ſouvent les mots, *Coquille* ou *Coquillage*. Mr. *D*.... au commencement de la ſeconde Partie de ſon Ouvrage (*a*), définit ainſi le Coquillage. „ C'eſt un Animal cou-„ vert d'une enveloppe, qui a deux Parties, l'u-„ ne molle, qui eſt l'Animal même, l'autre de „ conſiſtance dure, qui eſt ſa Coquille. Lorſqu'il n'eſt queſtion que de l'écaille, ſans le Poiſſon, le mot de Coquille convient mieux; & celui de Coquillage, lorſque l'on parle du Poiſſon & de ſon écaille conjointement. Preſque tous ceux qui ont traité des Coquilles, n'ont point parlé des Animaux qui ſont dedans, leur recherche étant très difficile. Il ſemble qu'il en ſoit de ces Animaux, dont on admire la Robe, comme des Palais, dont on va voir la

(*a*) Pag. 109.

la magnificence, ſans ſonger à demander, qui eſt le maitre qui les habite.

L'ordre, dans lequel on a juſqu'à préſent rangé les Coquilles, ne paroiſſant pas juſte à l'Auteur, il en a imaginé un autre, ſuivant lequel on peut placer ſurement chaque Coquille dans la Claſſe qui lui convient. On les diviſoit autrefois en Univalves, Turbinées & Multivalves; il en forme trois Claſſes, les Univalves, les Bivalves, & les Multivalves. Chaque Claſſe contient 27 Genres, qu'il nomme Familles. Les caractères diſtinctifs, pour placer régulierement chaque Coquille dans ſa Famille, ſont expliqués fort au long dans le ſecond Chapitre, qui traite de la Parenté de ces mêmes Familles.

La formation des Coquillages eſt un objet plus intéreſſant pour les vrais Phyſiciens. On a rejetté depuis longtems l'opinion des Anciens ſur la Génération par corruption & putréfaction; mais on n'eſt point d'accord ſur la manière, dont les Coquillages engendrent. Les uns prétendent que c'eſt par des Oeufs, les autres par le frai, comme les Poiſſons; d'autres par l'Accouplement, & il y a enfin un quatrième ſentiment, que pluſieurs Coquillages ſont Hermaphrodites. On ne connoit point l'intérieur des Coquillages, on ſuppoſe qu'ils ont des parties qui équivalent à celles des autres Animaux, & qu'ils ſe forment, avant leur Coquille, une humeur viſqueuſe, qui ſort de leur Corps, & que le Poiſſon étend l'une ſur l'autre en pluſieurs couches; ce qui forme ſa Coquille. Des Coquillages, les uns ont quel-

que mouvement, comme les Nautiles, les autres comme les Huitres; & les Pinnes marines n'en ont aucun, & ſont attachées aux Rochers, ou au fond de la Mer. Les belles couleurs, que l'on voit ſur les Coquilles, proviennent des différens climats où elles naiſſent. L'Auteur l'attribue aux Minéraux, comme il leur attribue la couleur des Pierres fines; mais eſt-il à croire que la Nature, qui ne fait rien envain, ait placé des Minéraux dans la Mer, d'où le travail des hommes ne pourroit les tirer, & où par conſéquent ils ſeroient inutiles.

La couleur bleue eſt très rare dans les Nuances des Coquilles, ce qu'un Auteur (*a*) a reconnu par pluſieurs expériences être cauſé par les Sels corroſifs de la Mer, pluſieurs corps teints en bleu perdant leur couleur dans des Sels analogues à ceux de la Mer. C'eſt par la même raiſon des Sels de la Mer, que les Coquilles fluviotiles ne ſont point comparables aux Coquilles de Mer; l'eau douce, dont les prémières ſe nourriſſent, étant deſtituée de Sels, qui leur donnent le brillant des autres.

Il y a auſſi des Coquillages foſſiles, qui ſe trouvent dans le centre de la Terre, & ſur les plus hautes Montagnes, matière qui juſqu'à préſent a exercé les Phyſiciens. D'où peuvent venir ces couches abondantes de Coquillages pétrifiés la plupart, ſans aucune altération dans leur forme? Après avoir raporté les différens ſentimens des Auteurs, Mr. *D*.... attribue ce phénomène aux eaux de la Mer, toute la Na-

tu-

(*a*) *Bonnani.*

ture ayant été dans le tems du Déluge, dans un ſi grand bouleverſement, que les eaux de la Mer ont pu facilement charier ces Coquillages ſur les plus hautes Montagnes. L'uſage des Coquilles, à la reſerve des Coquillages bons à manger, eſt peu conſidérable. Mr. *D*..... en a cependant fait un Chapitre. On eſt étonné d'y voir qu'en Angleterre, dans les ſéances de la Chambre des Communes, lorsqu'on ouvre un avis, tous ceux qui s'y conforment paſſent du côté de celui qui l'a ouvert. On ne voit pas à quel propos vient cette Obſervation, par raport à l'uſage des coquilles.

La manière de les nettoyer, & de ranger un Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, compoſé, ſelon la Deſcription de l'Auteur, de bien d'autres choſes que de Coquilles, & la Deſcription des plus beaux Cabinets de l'Europe, forment le reſte de ce Traité de Conchyliologie. Il y a apparence que voiant qu'il avoit épuiſé ſa matière ſur les Coquilles, il a voulu donner à ſon Livre une juſte épaiſſeur, en y ajoutant ces deux Articles. Peut-être a-t-il voulu avoir occaſion d'y inférer la Deſcription de ſon Cabinet particulier, que l'on trouve à la page 209, avec les éloges dus à ſes recherches, & au gout nouveau dans lequel il l'a diſpoſé. Cet Article des Cabinets eſt utile pour les Voyageurs, indiquant où ils peuvent ſatisfaire leur curioſité.

La Deſcription de toutes les Coquilles, dans l'ordre imaginé par l'Auteur, termine ce Volume. Chaque Famille eſt nommée en Latin &

en François, & repréſentée au naturel. Rien n'égale la beauté de la Gravure, toutes les Coquilles ayant été deſſinées au miroir, & on peut dire qu'à cet égard le Livre eſt un Chef-d'œuvre.

ARTICLE VI.

LA RELIGION REVELE'E, *ou* RECUEIL *de* PASSAGES *de l'*ECRITURE SAINTE, ſur les Vérités & les Devoirs du Chriſtianiſme, *à l'uſage des Catéchumènes.* Par WOLFGANG *du* MOULIN *Paſteur de l'Egliſe Wallonne de Leide.* A *Leide* chez *Boudouin van der Aa.* 1742. Deux Parties, *in* 12. pag. 441, ſans compter l'Epitre Dédicatoire, les Tables des Sections, & un Avertiſſement qui eſt à la tête de la Seconde Partie.

IL n'eſt que trop ordinaire de voir des Gens qui ſubſtituent l'autorité humaine à l'autorité divine. Ce qu'ils ont appris dans leur Catéchiſme, ou ce que leurs Maitres leur ont enſeigné, paſſe chez eux pour Article de Foi. Quels inconvéniens cela ne peut-il pas cauſer! L'Ouvrage que nous annonçons ici obvie à ce préjugé. C'eſt un Recueil de Paſſages de l'Ecriture Sainte, rangés dans un ordre ſiſtématique. Il apprend à aller puiſer les Vérités & les Devoirs de la Religion dans leur véritable ſource, & à regarder la Parole de Dieu comme

que la ſeule Règle de la Foi & des Mœurs. Le travail de l'Auteur a été principalement deſtiné à l'inſtruction & à l'édification de ſon Egliſe. Auſſi l'a-t-il dédié à Mrs. ſes Collègues. La parfaite union, dans laquelle ils vivent, eſt trop rare, pour que nous ne tranſcrivions pas ce qu'il en dit: *L'amitié ſi cordiale, & l'unanimité ſi conſtante, que j'ai vu regner entre nous, depuis près de quatorze ans que je ſuis à Leide, m'ont fait éprouver une conſolation inexprimable, & d'autant plus grande, qu'elle n'a point été interrompue, ni lorsque nous jouiſſions de l'agréable commerce de ce Cher & Vénérable Collègue* (a), *qui, après avoir ſervi notre Egliſe avec un ſuccès extraordinaire, eſt mort comme il a vêcu, c'eſt-à-dire, dans les ſentimens d'une piété exemplaire, ni, lorsqu'après avoir fait cette grande perte, nous n'avons plus été que trois Paſteurs.*

Par rapport à l'Ouvrage même, l'Auteur a raiſon de croire que le tour qu'il a pris eſt préférable à celui des Catéchiſmes ordinaires, où tout ſe paſſe en queſtions & en réponſes, dont on charge la mémoire des Jeunes-gens, & où l'on ne voit, dit-il, que quelques Paſſages de l'Ecriture Sainte, par-ci par-là, en Lettres Italiques,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Au-lieu qu'ils font le principal & preſque le tout

(a) Mr. *Samuel Changuion*, appellé à Leide en 1724, & mort en 1738.

tout dans ſon Livre. Et la liaiſon qu'il met entre eux, n'étant qu'un raiſonnement ſimple & familier, & non une demande qui donne un air d'Examinateur à celui qui interroge, & qui met le Répondant ſur la ſelette, choque moins le Catéchumène, à qui on fait l'honneur de raiſonner avec lui. Il eſt obligé de s'étudier à comprendre les eſpèces de Thèſes, qui précèdent les Textes, pour ſe repréſenter les queſtions qu'on peut lui adreſſer, & la manière dont il doit y ſatisfaire. C'eſt la même méthode qu'on a ſuivie dans un plus petit *Recueil* de pareil genre, que les Nouvelles Littéraires de cette Bibliothèque (*a*), ont annoncé comme imprimé à Genève en 1740, pour l'inſtruction de la Jeuneſſe de cette Ville-là, & dont Mr. *du Moulin* dit qu'il a profité à quelques égards.

Quoiqu'il ait fait ſon Ouvrage, ſur-tout, pour des Catéchumènes, cependant il eſt d'un uſage plus étendu. Il a diſtingué, par une Etoile, les Paſſages auxquels ils peuvent ſe borner; mais il en a ajouté d'autres qui font de ce Livre un ſiſtème abrégé de Théologie & de Morale. On n'y verra point les épines dont les Lieux Communs de l'Ecole ſont trop ordinairement hériſſés. On s'eſt attaché à l'utile.

La prémière Partie a trente-deux Sections. Elle traite des Vérités du Chriſtianiſme. L'Auteur a prévenu, dans ſon Epitre Dédicatoire, une objection qu'on pouvoit lui faire, ſur ce qu'avant d'avoir démontré la Divinité de nos Saints

(*a*) Tome XXIV. I Partie, *pag.* 238.

Saints Cayers, il a cité des Paſſages pour énoncer, dans la prémière Section, les Vérités que la Raiſon nous enſeigne; &, dans la ſeconde, l'inſuffiſance de la Religion Naturelle. *Il n'a nullement eu en vue de faire valoir, dans ces endroits, l'autorité des Livres Sacrés. Son but a ſeulement été d'exprimer quelques preuves priſes de la Raiſon ou de l'Expérience, par les termes de l'Ecriture.*

Dans la troiſième Section, on voit que la Révélation ſupplée à tout ce qui manquoit à la Religion Naturelle; & on prouve que l'Ecriture eſt divinement inſpirée. Dans la quatrième, on établit que la Parole de Dieu contient parfaitement tout ce qui eſt néceſſaire au Salut, & qu'à cet égard elle eſt claire pour ceux qui la liſent avec des intentions droites. On montre la néceſſité qu'il y a de s'appliquer à cette lecture, & d'examiner ſi ce que les Hommes nous prêchent, eſt conforme à une ſi excellente Règle. La cinquième Section traite des Perfections de Dieu, & de l'influence que chacune d'elles doit avoir ſur notre conduite. L'Auteur ne laiſſe point échaper les occaſions d'aller au grand but d'un Ouvrage de piété, qui eſt de porter à la ſanctification.

Il produit, dans la ſixième Section, des Textes qui enſeignent l'Unité d'un Dieu, & la Trinité des Perſonnes. Et il poſe cette Thèſe: *Comme nous ne diſons pas que Dieu eſt Trois au même égard qu'il eſt Un, ce Miſtère n'eſt nullement contradictoire.* Non, il ne donne point lieu à cette raillerie, qu'on trouve dans

les Dialogues de *Lucien* (a). *La Divinité eſt donc un Nombre, & un ſecret d'Arithmétique, tel que celui de Nicomaque: & je n'entens point tes* TROIS D'UN *& ton* UN DE TROIS. Il eſt bien certain qu'il n'y a point-là de contradiction, puiſqu'on ne dit pas qu'Un ſoit Trois, & que Trois ſoient Un, dans le même ſens. On ne dit pas que trois Eſſences ſoient une Eſſence, ou que trois Perſonnes ſoient une Perſonne. Mais on dit qu'il y a trois Perſonnes dans une Eſſence Divine. Ne voions-nous pas, dans la Nature, qu'un Corps, qui eſt Un d'une unité numérique, a pluſieurs dimenſions? Ne voions-nous pas que notre Ame, qui eſt une dans ſa ſubſtance, peut être enviſagée ſous différens égards? Par exemple; l'*entendement*, c'eſt l'Ame qui raiſonne; la *Volonté*, c'eſt l'Ame qui ordonne; la *Mémoire*, c'eſt l'Ame qui ſe ſouvient du paſſé.

Quoiqu'il n'y ait point de juſtes comparaiſons à faire entre les Créatures finies & l'Etre infini, il ſuffit que l'on comprenne, par ces foibles images, qu'une choſe peut être une dans un ſens, & trois dans un autre ſens. Ces expreſſions de notre Auteur, *Nous ne diſons pas que Dieu eſt trois au même égard qu'il eſt un*, ſont les mêmes dont Mr. *Saurin* Paſteur de la Haye, & Mr. *de la Rivière* Paſteur d'Amſterdam, ſe ſont ſervis dans les Catéchiſmes qu'ils ont publiés. Quelque reſpectables que ſoient ces autorités, nous voudrions que l'on pût trouver des termes plus juſtes pour repréſenter ce Dog-

(a) *Lucien*, II Partie, *Dialogue de Critias & de Triephon.*

Dogme. Mais ce qui fait la difficulté, c'eſt que nous en avons des idées très incomplètes, parce qu'il ne nous en eſt dit que ce qui fait à notre Salut. Peut-être ne reſſemble-il à ce qui nous en eſt révélé que comme un Païs reſſemble à ſa Carte Géographique. Et il s'agit de l'*Infini*. *Il n'eſt pas étonnant que nos Eſprits bornés ne le comprennent pas.* Mr. *du Moulin*, met, à la ſuite de cette reflexion, trois Paſſages fort exprès ſur l'incompréhenſibilité de Dieu; *Job* XXI. 7, 8. XXXVI, 26. XXXVII, 23. *Il y a bien des choſes, dans la Nature, dont nous ſommes convaincus, quoique nous les connoiſſions très imparfaitement. A plus forte raiſon, devons-nous ne pas nier les choſes que l'Ecriture nous dit de la Divinité, & que nous ne comprenons pas bien.* Cette Thèſe de notre Auteur eſt accompagnée d'un Texte, qui y convient ſi exactement, que nous croions devoir le tranſcrire ici; „ Comme tu ne ſais point quel „ eſt le chemin du vent, ni comment ſe for- „ ment les os, dans le ſein de celle qui eſt „ enceinte: ainſi tu ne ſais pas l'œuvre de „ Dieu. *Eccléſiaſte* XI. 5 ". *Jéſus-Chriſt* fait un raiſonnement ſemblable à celui-là, dans le Chapitre III de l'Evangile ſelon Saint *Jean*. A l'occaſion de l'action du Saint Eſprit, qui nous régénère, bien que nous ne ſachions pas de quelle manière il opère, le Sauveur fait connoitre à *Nicodème*, qu'il y a des phénomènes dans la Nature, que nous apperçevons, & dont nous ſommes convaincus, quoique nous ne puiſſions pas en expliquer le *Comment*; qu'ainſi il n'eſt pas ſurprenant que nous ne ſoyons

yons pas acceſſibles à des idées parfaites ſur les grands Miſtères de la Religion, qui ſont cependant inconteſtables, puiſque l'Oracle infaillible nous eſt garant de leur certitude. „ Le „ vent ſouffle où il veut, & tu en entens le „ ſon; mais tu ne ſais ni d'où il vient, ni où „ il va. Il en eſt ainſi de tout Homme qui eſt „ né de l'Eſprit.

Notre Auteur établit encore, dans la Section VII, une choſe rélative au Miſtère de la Trinité. A l'occaſion de la Création du Monde, il dit: *Moïſe ſemble inſinuer qu'une pluralité de Perſonnes Divines a agi dans la Création; car il introduit Dieu parlant au pluriel.*

„ Faiſons l'Homme à notre image, ſelon „ notre reſſemblance. *Gen.* I. 26.

Le même Moïſe montre ailleurs plus clairement, que lorſqu'il introduit Dieu s'énonçant au pluriel, c'eſt une pluralité de Perſonnes Divines qui parle.

„ L'Eternel Dieu dit; Voici l'Homme eſt „ devenu comme l'un de nous. *Gen.* III. 22.

Il montre enſuite que la Création eſt attribuée au Père, au Fils, & au Saint Eſprit.

La Section VIII prouve, par l'ordre qui ſe maintient dans le Monde, & par la manière avec laquelle il eſt reglé, que Dieu n'a pas abandonné ſon Ouvrage, mais qu'il le conſerve & le gouverne. Elle fait voir que la Providence s'étend juſques ſur les plus petites choſes. Elle éclaircit tout cela par des Paſſages précis. Elle en allègue ſur cette vérité, c'eſt que Dieu dirige les actions & les penſées de l'Homme, & qu'il a particulierement ſoin

des

des Fidèles: mais qu'à l'égard des mauvaiſes actions, il n'en eſt pas l'Auteur, quoiqu'il conſerve à ceux qui les commettent, les forces pour agir, qu'il leur ôte ſes graces quand ils s'en ſont rendus indignes, qu'il les place dans des circonſtances, dont ils abuſent pour pécher, ce qui les endurcit, & qu'il ſe ſerve de la malice des Hommes pour la tourner à l'exécution de ſes bons deſſeins.

La Section IX regarde la Création des Anges, la fidélité des uns, l'infidélité des autres, leurs différentes fonctions, & leur ſort. Et la X traite de la Création de l'Homme, fait à l'image de Dieu, de ſa Chute, & des trois ſortes de Mort auxquelles il s'eſt expoſé. Dans la Section XI l'Auteur, après avoir montré qu'on auroit peu de raiſon d'accuſer Dieu d'injuſtice, pour avoir permis que les Deſcendans d'*Adam* héritaſſent & des inclinations bonnes ou mauvaiſes de leur Père, & des ſuites qui en devoient naturellement réſulter, il donne cette définition de la corruption que notre Ame, qui ſort pure des mains de Dieu, contracte par ſon union au Corps que nous avons reçu de nos Parens: C'eſt *une diſpoſition à commettre enſuite le mal*? Ces termes adoucis ne ſuppoſent pas une méchanceté déja exiſtante dans les Enfans avant leur naiſſance. En effet, on ne peut pas dire que dès-lors ils commettent le mal, ou *le Péché actuel*. Il s'agit ſeulement d'une inclination à devenir vicieux; & c'eſt ce que Mr. *du Moulin* appelle *le Péché Originel*. Il établit que nous avons *été formés dans l'iniquité*, il l'établit ſur ce que l'Ecritu-

re

re nous l'enſeigne, & que ſans cette tache originelle tous les Hommes ne ſeroient pas corrompus, & que chacun engendre ſelon ſon eſpèce. Après cela, il prouve, par les Déclarations de Saint *Paul*, que *les Hommes, laiſſés à eux-mêmes, ſont ſi dépravés qu'ils ne ſurmonteront jamais cette corruption*; & par celles de *Jéſus-Chriſt*, que *c'eſt ſur cette Impuiſſance Morale & Volontaire, qu'eſt fondée la néceſſité de la Grace Divine.* On peut voir, par cet échantillon, que lorsqu'il eſt queſtion des Dogmes qui rencontrent le plus de difficultés, notre Auteur tâche de les éclaircir d'une manière propre à diſſiper les illuſions.

Dans les Sections ſuivantes, il parle du Rédempteur que Dieu avoit promis aux Hommes. Il vérifie que les Oracles avoient annoncé, qu'il ſeroit Deſcendant d'*Abraham*, de la Tribu de *Juda*, & de la Famille de *David*, qu'une Vierge ſeroit ſa Mère, qu'il naîtroit à *Bethléhem*, & cela lorſque le ſecond Temple exiſteroit encore, & ſur la fin des ſeptante ſemaines d'années de *Daniel*. Nous remarquons ſeulement ici, que l'Auteur n'allègue pas la Prophétie de *Jacob*, *le Sceptre ne ſe départira point de Juda*, *&c.* dans l'idée qu'en ont les Théologiens, qui prétendent en conclurre que le *Scilo* devoit venir, lorſque les Juifs ne ſeroient plus maîtres d'eux-mêmes. Il ne dit rien des raiſons de ſon ſilence à cet égard. Mais il paſſe aux autres Oracles; &, en juſtifiant toujours, ſoit par leurs expreſſions, ſoit par la liaiſon des Chapitres dont il les tire, qu'ils ont le ſens dans lequel il les prend, il montre qu'il avoit été

été prédit, que le Meſſie auroit un Précurſeur, que le *Chriſt* ſeroit Fils de l'Homme & Fils de Dieu, c'eſt-à-dire, *Homme-Dieu*; qu'il ſeroit oint du Saint Eſprit pour être Prophète, Sacrificateur, & Roi; qu'il paſſeroit par un profond dégré d'abaiſſement; qu'il naitroit dans la baſſeſſe; qu'il mourroit ſur une Croix pour nous racheter; que ſa mort ſeroit accompagnée de telles & telles circonſtances; mais qu'il ſeroit enſéveli honorablement; qu'il ſortiroit glorieuſement du Tombeau; qu'il monteroit au Ciel; qu'il iroit ſe ſeoir à la Droite de ſon Père; que delà il devoit répandre les dons du Saint Eſprit avec abondance; que ſa glorification ſeroit ſuivie de la converſion d'une partie des Juifs, & ſur-tout de celle des Gentils; & que toutes ces choſes ont été accomplies dans la Perſonne de *Jéſus-Chriſt*. L'Auteur range les évènemens ſous le même ordre qu'il a donné aux Oracles; deſorte que les uns répondent aux autres. Il rend raiſon de ces différens évènemens, & des vérités qui y ſont rélatives, & il finit ſa prémière Partie, en achevant d'expliquer les Articles du Symbole.

La ſeconde n'a que dix-ſept Sections; mais elles ſont plus étendues. Il y traite d'abord des Devoirs généraux, de la Foi, de la Répentance, & de l'obéiſſance, dont il prouve que l'Alliance de Grace ne nous diſpenſe nullement. Enſuite, il entre dans le détail de nos Obligations envers Dieu, envers nos Prochains, & envers nous-mêmes. A cette occaſion il explique le Décalogue, la Prière Dominicale, & la matière des Sacremens. Il ne

pro-

propoſe jamais un devoir, ſans y joindre les motifs qui en preſſent l'obſervation.

Ajoutons à tout cela, qu'il a ſoin de réfuter les Erreurs de l'Egliſe Romaine, à meſure que l'expoſition des Dogmes & des Préceptes l'y conduit.

D'autres Journaliſtes on déja témoigné, combien cet Ouvrage leur paroiſſoit utile & néceſſaire. Et les Approbateurs, en *le recommandant*, l'ont déclaré *très propre à donner aux Chrétiens, & ſur-tout aux Catéchumènes, les notions les plus juſtes & les plus claires des grandes Vérités de notre Sainte Religion, à rectifier les fauſſes idées que la plupart des Chrétiens ſe forment des Devoirs du Chriſtianiſme, & à leur faire ſentir, avec la dernière évidence, toute la beauté & l'utilité de la Morale Chrétienne.*

ARTICLE VII.

EXPOSITION ANATOMIQUE *de la Structure du* CORPS HUMAIN, *par* JAQUES-BENIGNE WINSLOW, *de l'Académie Royale des Sciences, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, ancien Profeſſeur en Anatomie & en Chirurgie de la même Faculté*, &c. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de Figures. Quatre Tomes in 12. *Pag.* 360 pour le Tome I, ſans compter l'*Avertiſſement* & les *Tables*, qui en contiennent 80; 434 pour le Tome

me II; 407 pour le Tome III, & 402 pour le Tome IV. A *Amſterdam*, chez *J. Wetſtein*, 1743.

RIen de plus ingénieux, & qui mérite davantage d'être appliqué au Corps humain, que la comparaiſon qu'en fait Mr. *de Fontenelle*, dans le Jugement qu'il a porté lui-même de cet excellent Ouvrage de Mr. *Winſlow*. „ Que l'on s'imagine, *dit-il* (*a*), un Vaiſſeau de „ cent pièces de Canon, dont on veuille décrire „ exactement, & dans tout le détail poſſible, „ toutes les différentes parties, en les comptant „ pour différentes, quelque peu qu'elles le „ ſoient; toutes les Planches, telles qu'elles ont „ été employées dans la conſtruction, leurs é„ tendues, leurs poſitions, leurs courbures; tous „ les Mats, tous les Cordages, toutes les Voiles, „ toutes les Poulies, toutes les Chambres, tou„ tes les Cavités, les Cloiſons, & juſqu'aux „ Ferrures & aux Clous; on voit que ce ſe„ roit une deſcription immenſe, & d'un pro„ digieux travail. Si l'on conçoit maintenant „ le Vaiſſeau réduit au volume du Corps d'un „ Homme, en conſervant les mêmes parties „ dans leurs prémières proportions, quoiqu'ex„ trêmement diminuées, on voit que la deſ„ cription deviendra beaucoup plus difficile, „ non par le nombre des parties qui ne ſera „ pas augmenté, mais par leur petiteſſe, qui, „ le plus ſouvent, ne permettra preſque pas „ qu'on

(*a*) *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Scienc. An.* 1732, *pag.* 50.

„ qu'on les démêle les unes d'avec les autres. „ Et que ſera-ce donc, ſi, à cette même Ma- „ chine ainſi réduite, on y ajoute dans toute „ ſa capacité, & ſans augmenter ſon volume, „ une infinité de Machines Hydrauliques & „ Chimiques, de Tuiaux qui porteront & „ raporteront des Liqueurs, de Vaiſſeaux diſ- „ tillatoires, de Récipiens, &c.? Tel eſt ce- „ pendant le Corps humain, ſujet du Livre de „ Mr. *Winſlow*.

Mr. de *Fontenelle* ne dit rien de trop dans ce parallèle. Je trouve même qu'il n'en dit pas encore aſſez par raport au Corps humain. Il ne porte pas en compte cette fine anatomie que l'on doit faire de la moindre partie, dont il faut d'écrire les Membranes, les Fibres, les Nerfs, les Veines, les Artères, en expoſant en même tems leur cours, leur direction, leurs différentes poſitions, tantôt longitudinales, tantôt obliques, circulaires, ou transverſaires. La deſcription du Cerveau ſeul demande un travail immenſe, & des détails infinis. Celle de l'Oeil & de l'Oreille n'eſt pas moins difficile à faire, à cauſe de la petiteſſe, de la délicateſſe, & du nombre prodigieux de pièces qui entrent dans la compoſition de ces Organes. Joignez encore à cette deſcription des moindres parties, l'explication que donne Mr. *Winſlow*, de leur jeu, de leur mécanique admirable, de leurs opérations & de leurs effets, lors même qu'il ſe borne à ce qu'il y a de plus ſenſible & de plus connu.

On juge bien que, pour donner un Extrait ſuivi de cet Ouvrage, il faudroit entrer avec

l'Au-

l'Auteur dans un détail immenſe d'une infinité de parties. Mais où nous conduiroit une telle entrepriſe? Il n'y a pas une ſeule deſcription que l'on puiſſe abréger & expoſer autrement que l'a fait l'Auteur. D'ailleurs, l'Ouvrage eſt aſſez gros, & il n'y a point de paroles perdues; chaque mot ſignifie, & manqueroit s'il n'y étoit pas. Enfin, il règne d'un bout à l'autre, une brieveté, une préciſion, qui ne permet pas à un Journaliſte de rien retrancher. Tout ce qu'il peut faire, c'eſt de donner de l'Ouvrage, qui eſt un vrai Chef-d'œuvre, une idée générale, en ſuivant le plan même qu'en a tracé l'Auteur dans ſon *Avertiſſement*. La réputation de Mr. *Winſlow* eſt ſi grande, ſi reconnue, ſi répandue par tout le Monde ſavant, qu'il ſuffit preſque d'annoncer ſes productions pour faire naître l'envie de les acheter. On eſt ſi ſûr de ſa grande capacité, qu'on ne craint point d'être trompé en achetant ce qui ſort de ſes mains.

Cette Anatomie de Mr. *Winſlow* n'eſt point un ſimple Recueil de ce que d'autres ont enſeigné ou écrit avant lui ſur les ſujets qu'il traite, c'eſt une expoſition fidèle & exacte de découvertes qu'il a faites lui-même par des Diſſections fréquemment & différemment réitérées. Il ne s'étend pas beaucoup ſur les Uſages. Il ſe contente quelquefois d'en indiquer ceux qui lui paroiſſent être le mieux fondés ſur la Structure connue. Lorſqu'il n'en peut rien découvrir, il avoue ingenûment ſon ignorance. Il a mieux aimé faire une bonne proviſion de Faits bien conſtatés, bien avérés, que de ha-

zarder de vaines conjectures & de faux raiſonnemens, qui donnent ſi ſouvent lieu à l'erreur dans les choſes de pratique.

L'ordre qu'il a obſervé par-tout eſt merveilleux. Lorſqu'il traite de quelques parties qu'il veut faire connoitre, il évite avec ſoin de parler de celles qui ne ſont pas encore connues, & cela dans la vue d'éviter la confuſion, l'embaras. Entre-t-il dans le détail de quelque Expoſition, il en donne toujours auparavant une idée générale. C'eſt ainſi que, dans le Traité des Muſcles, il ſe borne à l'expoſition de ceux qui ſont uniquement attachés aux Os, parce qu'il traite de ces mêmes Os dans le Traité précédent. C'eſt encore ce qui l'a porté à placer le Traité des Os ſecs, avant celui des Os frais & de tout ce qui en dépend.

Pour faciliter la connoiſſance des Muſcles, Mr. *Winſlow* a compoſé deux Tables, qui peuvent être d'une grande utilité pour diriger & les raiſonnemens des Médecins, & les opérations des Chirurgiens. L'une fait voir d'un coup d'œil à combien d'Os chaque Muſcle particulier eſt attaché, ſoit qu'il ſerve à les mouvoir, ou non; & l'autre fait connoitre à combien de Muſcles chaque Os particulier s'attache. Ces deux Tables donnent une idée claire & diſtincte de la liaiſon & de la dépendance mutuelle des parties, dont la parfaite connoiſſance demande toujours beaucoup d'attention, & même l'attention la plus ſcrupuleuſe.

On peut juger par-là des difficultés que Mr. *Winſlow* a dû ſurmonter, pour fraier à ſes Lec-

Lecteurs une route facile & commode. Il a ſuivi à peu près le même plan dans ſon *Traité Sommaire*. Il y donne un dénombrement abrégé de toutes les parties externes & internes du Corps humain, en ajoutant immédiatement après chacune de ces parties une liſte des principales Ramifications d'Artères, de Veines, & de Nerfs, qui y ont pour l'ordinaire quelque raport, ſoit par leur route, ſoit par leur connéxion ou leur communication.

Comme le but de l'Auteur a été de compoſer un Ouvrage entierement dogmatique, & qui n'eût d'autre fondement que ſes propres expériences, il a évité quantité de récits, d'hiſtoires, de circonſtances étrangères dont, il n'auroit pu être toujours garant, comme il l'eſt des Faits dont il a été temoin lui-même, & des obſervations qu'il a tant de fois vérifiées.

La diviſion de l'Ouvrage eſt fort ſimple, fort méthodique, & par conſéquent très propre à donner une idée claire, nette & préciſe, de ce qu'il contient. L'Auteur l'a partagé en pluſieurs Traités particuliers, dont les Titres indiquent la matière qu'ils renferment; & il a indiqué dans chaque Traité, par des Titres ſubalternes, les différens articles qui en dépendent.

Voila une idée générale de l'Anatomie de Mr. *Winſlow*, imprimée pour la prémière fois en France, mais avec tant de négligence, qu'il n'a pu ſe diſpenſer d'avertir lui-même qu'*il s'y eſt gliſſé une grande quantité de fautes d'impreſſion*, & qu'il *ſupplie fort qu'on en faſſe la correction avant que de lire l'Ouvrage, pour ne pas*

ſe méprendre dans les expreſſions, ou imputer à l'Auteur les erreurs dont il n'eſt pas coupable. Dans l'Edition, qui s'en fit à Amsterdam en 1732, on eut ſoin de corriger les fautes dont ſe plaint ici Mr. *Winſlow*, & l'on fit encore d'autres changemens qui ne pouvoient que mériter ſon approbation. On mit à leur place toutes les *Omiſſions*, qui ſe trouvoient à la fin de l'Edition de Paris; on rétablit les *Numéros* des divers Traités, & on les marqua auſſi avec toute l'exactitude dans la Table des Titres, en y ajoutant les pages des Volumes, pour la commodité de ceux qui voudroient y avoir recours. Comme il ſe trouvoit encore des fautes dans l'Edition d'Amſterdam, on les a corrigées dans celle que l'on donne aujourd'hui, & on a même pris la peine de revoir & de vérifier encore tous les *Numéros* de chaque Traité, dont il s'en eſt rencontré quelques-uns de défectueux. Il eſt aſſez étonnant que, dans cette prémière Edition d'Amſterdam, on ait imprimé deux fois les Tables des Tomes II, III, & IV, car elles ſe trouvent toutes trois au commencement du prémier Tome, & on les a encore placées dans les Tomes ſuivans, chacune à la tête du Tome auquel elles appartiennent. C'étoit groſſir un Livre aſſez mal-à-propos. Dans cette nouvelle Edition on a remédié à cet abus, dont il étoit ſi facile de s'appercevoir.

On a l'obligation à Mr. *Winſlow* d'avoir inſéré dans ſon Ouvrage une excellente Pièce, devenue extrêmement rare, & qui eſt de l'illuſtre Mr. *Stenon* ſon Grand-oncle. Cette Piè-

Pièce a pour Titre : *Discours de Mr.* Stenon, *sur l'Anatomie du Cerveau, à Messieurs de l'Assemblée de chez Monsieur* Thevenot (1668). „ On y voit, dit Mr. de *Fontenelle* en parlant „ de cet Ecrit, avec plaisir, quel étoit le ca„ ractère d'esprit de ce Grand-homme, quelle „ idée il avoit de l'Art de faire des Décou„ vertes en Anatomie, son courage à n'y é„ pargner aucune peine, sa prudente crainte de „ croire trop vite qu'il en eût fait, sa modestie „ à les proposer. On ne pourra guère s'em„ pêcher de croire que le Petit-neveu a hérité „ de ces qualités, ou les a bien imitées.

Ce *Discours* mérite bien qu'on en donne au Lecteur une légère idée. Avant Mr. *Stenon*, la plupart des Philosophes & des Anatomistes avoient fait mille conjectures sur l'usage des différentes parties du Cerveau, & quelques-uns même d'entre eux avoient donné ces conjectures pour autant de vérités & de démonstrations. Il y avoit, sans doute, beaucoup de témérité & de présomption, de parler si affirmativement de l'Organe du Corps humain le plus difficile à connoître, & dont le jeu & les ressorts sont si cachés.

Mr. *Stenon*, beaucoup moins hardi & moins décisif que ces Messieurs, parce qu'il en savoit davantage, commence par dire, *qu'il fait une confession sincère & publique qu'il ne connoît rien à l'Anatomie du Cerveau.* On doit l'en croire, lorsqu'il assure que *ceux qui cherchent une science solide, ne trouveront rien, qui les puisse satisfaire, dans tout ce que l'on a écrit du Cerveau.* Tout ce qu'il y a de certain, &

même de très certain, c'eſt que le Cerveau eſt le principal Organe de l'Ame, & l'inſtrument avec lequel elle exécute des choſes admirables. Cette même Ame, qui connoit tant de choſes qui ſont hors d'elle, ne ſe connoit pas elle-même, ni le lieu qu'elle habite.

La prémière choſe qui ſe préſente à conſidérer dans le Cerveau, c'eſt cette grande maſſe de matière dont il eſt compoſé. Sa ſurface a quelque choſe d'admirable, mais elle n'offre rien qui faſſe connoitre ce qu'elle renferme au dedans. L'entamez-vous, la diſſéquez-vous, vous n'y découvrez rien qui ſoit capable d'éclaircir vos doutes. Tout ce que vous pouvez en dire, „ c'eſt qu'il y a deux Subſtances „ différentes, l'une griſâtre & l'autre blanche; „ que la blanche eſt continue aux Nerfs, qui „ ſe diſtribuent par tout le corps; que la griſâtre ſert, en quelques endroits, comme „ d'Ecorce pour la Subſtance blanche, & „ qu'en d'autres elle ſépare les Filamens blancs „ les uns des autres ". La nature de ces Subſtances eſt entierement inconnue. On ignore de quelle manière les Nerfs ſe joignent dans la Subſtance blanche, & juſqu'où leurs extrémité s'y propagent.

Tout ce qu'on a débité des Ventricules du Cerveau, les a-t-il fait connoitre? Tant s'en faut. Les uns y ont logé les Eſprits animaux, tandis que les autres les ont deſtinés pour recevoir les excrémens. Ces deux ſentimens ne ſont appuiés d'aucune preuve. Parmi ceux qui placent les Eſprits dans ces Cavités du Cerveau, les uns les font paſſer des Ventricules antérieurs

vers

vers les postérieurs, pour y trouver les entrées des Nerfs; les autres croient que les extrémités des Nerfs se trouvent dans les Cavités antérieures. Voila des conjectures, & rien plus. A l'égard des Esprits animaux, en connoit-on bien la nature? Est-ce le Sang même? Seroit-ce une Substance particulière séparée du Chyle dans les Glandes du Mésentère? Les sérosités n'en seroient-elles pas la source? Il y en a qui les comparent à l'Esprit de vin, & l'on peut douter si ce ne seroit point la matière même de la Lumière. Les dissections dont on se sert d'ordinaire ne sauroient nous éclaircir sur aucun de ces doutes.

Mais en quel endroit du Cerveau placera-t-on l'Ame, cet Etre indéfinissable qui gouverne tout le Corps? Les Anciens, comme nous l'apprend Mr. *Stenon*, ont pris les Ventricules antérieurs pour le siège du Sens-commun, & ont destiné les postérieurs à la Mémoire, afin, disoient-ils, que le Jugement étant logé dans celui du milieu, pût faire plus aisément ses réfléxions sur les idées qui lui viennent de l'un & de l'autre des Ventricules. Ce sentiment n'est plus aujourdhui en vogue.

Celui de *Willis* a encore des Partisans, quoiqu'il ne soit peut-être pas mieux fondé. Il loge le Sens-commun dans le *Corpus striatum*, ou Corps rayé, l'Imagination dans le *Corpus calloſum*, & la Mémoire dans l'Ecorce ou dans la Substance grisâtre qui envelope la blanche. Quelles difficultés n'auroit-on pas à surmonter, s'il falloit examiner en détail toutes ses hypothèses? Il décrit le Corps rayé, com-

me *s'il y avoit* deux ſortes de raies, dont les unes montent & les autres deſcendent; & néanmoins ſi vous faites une ſéparation du Corps gris d'avec la Subſtance blanche, vous verrez que ces raies ne ſont toutes que d'une même nature, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont partie de la Subſtance blanche du Corps calleux, qui va vers la Moelle du Dos, ſéparée en diverſes lamelles, par l'entremiſe de la Subſtance griſâtre. Quelle aſſurance peut-il donc avoir, pour nous faire croire que ces trois opérations ſe font dans les trois Corps qu'il leur deſtine? Qui eſt-ce qui peut dire ſi les Fibres nerveuſes commencent dans le Corps rayé, ou ſi elles paſſent plutôt par le Corps calleux, juſqu'à l'Ecorce ou à la Subſtance griſâtre? *Certes*, dit Mr. *Stenon*, *le Corps calleux nous eſt ſi inconnu, que, pour peu qu'on ait d'eſprit, on en peut dire tout ce qu'on veut.*

Deſcartes, le fameux *Deſcartes*, eſt ici fort ménagé, & il paroit que l'Auteur en faiſoit un cas tout particulier. Il prétend que ce Philoſophe, dans ſon *Traité de l'Homme*, n'a pas entrepris d'en expliquer la véritable compoſition, mais de nous décrire une Machine qui faſſe toutes les actions dont les Hommes ſont capables. C'eſt ainſi, au raport de Mr. *Stenon*, que *Deſcartes* l'entendoit, & dans ce ſens on peut aſſurer qu'il a ſurpaſſé tous les autres Philoſophes qui ont traité le même ſujet. „ Perſonne que lui, *dit-il*, n'a expliqué mécaniquement toutes les actions de l'Homme, & principalement celles du Cerveau. Les autres nous décrivent l'Homme même: Mr. *Deſcartes* ne nous parle que d'une Machine,

„ ne, qui pourtant nous fait voir l'inſuffiſance „ de ce que les autres nous enſeignent, & nous „ apprend une méthode de chercher les uſages „ des autres parties du Corps humain, avec la „ même évidence qu'il nous démontre les „ parties de la Machine de ſon Homme, ce „ que perſonne n'a fait avant lui.

Malgré ces éloges, Mr. *Stenon* ne laiſſe pas de critiquer ce Traité de Mr. *Deſcartes*, &, ſur-tout, ce qu'il y a avancé touchant la Glande de Pinéale. Mais ſa grande admiration pour ce Philoſophe ſemble l'avoir empêché de l'attaquer directement, il s'en prend à ſes Sectateurs, qui veulent faire paſſer le Traité en queſtion pour une rélation fidèle de ce qu'il y a de plus caché dans les reſſorts du Corps humain. „ Puiſque ces gens-là, *dit-il*, ne ſe rendent „ pas aux démonſtrations de Mr. *Sylvius*, qui „ a fait voir ſouvent que la deſcription de Mr. „ *Deſcartes* ne s'accorde pas avec la diſſection „ des Corps qu'elle décrit, il faut que, ſans „ raporter ici tout ſon Syſtême, je leur en „ marque quelques endroits, où je ſuis aſſuré „ qu'il ne tiendra qu'à eux de voir clair, & de „ reconnoître une grande différence entre la „ Machine que Mr. *Deſcartes* s'eſt imaginée, & „ celle que nous voyons, lorſque nous faiſons „ l'anatomie des Corps humains ".

Mr. *Stenon* entre enſuite en matière. Il commence par raporter l'opinion de *Deſcartes* touchant la Glande Pinéale, d'où il paſſe à l'examen de tout ce que ce Philoſophe en a dit. Cette réfutation eſt fondée ſur des Faits ſi certains & ſi bien avérés, qu'il n'y a pas lieu de croire

croire qu'on puiſſe y rien oppoſer de ſolide. Après tout, le ſentiment de *Deſcartes* & de ſes prémiers admirateurs, ſur cette matière, eſt aujourdhui ſi peu en vogue, & même ſi décrié, qu'il n'eſt nullement à craindre qu'on le faſſe jamais revivre, du moins parmi ceux qui n'admettent rien qui ne ſoit fondé ſur de fidèles obſervations. En Phyſique l'autorité des plus Grands-hommes n'eſt plus d'aucun poids, ſi elle n'a pour compagnes l'Expérience & la Raiſon.

ARTICLE VIII.

HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1739. Avec *les* MEMOIRES *de* MATHEMATIQUE *& de* PHYSIQUE *pour la même Année, tirés des Regiſtres de cette Académie.*

LA plupart des Ouvrages perdent toujours quelque choſe de leur mérite & de leur réputation à meſure qu'ils groſſiſſent & que le nombre des Volumes ſe multiplie. L'eſprit de l'homme n'aime pas les longues marches, toujours dans le même ſentier & dans la même route, ſi celui qui le conduit, qui cherche à l'entretenir, à l'amuſer, à le divertir, à l'inſtruire, ne lui préſente à chaque pas de nouveaux objets, qui fixent de plus en plus ſon attention. Que ces objets ſoient vrais ou faux, n'importe, pourvu que l'Ame puiſſe s'en occu-

cuper, & en être agréablement frappée. *Il ſemble*, dit Montagne (*a*) *que l'Ame esbranlée & eſmuë ſe perde en ſoy-meſme, ſi on ne lui donne priſe: & faut tousjours lui fournir d'object où elle s'abutte & agiſſe.*

Le préſent nous ennuie, il ceſſe bientôt de nous être agréable, & nous cherchons dans l'avenir de nouveaux ſujets de ſatisfaction. Tel eſt l'effet de notre inconſtance. „ Notre façon „ ordinaire, c'eſt d'aller apres les inclinations „ de noſtre appetit, à gauche, à dextre, con„ tre-mont, contre-bas, ſelon que le vent des „ occaſions nous emporte. Nous ne penſons „ ce que nous voulons, qu'à l'inſtant que nous „ le voulons: & changeons comme cet ani„ mal, qui prend la couleur du lieu où on le „ couche. Ce que nous avons à cett' heure „ propoſé, nous le changeons tantoſt, & tan„ toſt encore retournons ſur nos pas: ce n'eſt „ que branle & inconſtance:

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum (*b*).

„ Nous n'allons pas, on nous emporte: com„ me les choſes qui flottent, ores doucement, „ ores avecques violence, ſelon que l'eau eſt „ ireuſe (*c*), ou bonaſſe.

. . . . . *nonne videmus*

Quid

(*a*) Dans ſes *Eſſais*. Tome I, *pag.* 36. Edit. de 1739.

(*b*) On nous fait aller comme une Marionnette, ou un Sabot. *Horat. L. II. Sat.* 7, *vs.* 82.

(*c*) C'eſt-à-dire, *egiſtè*, du mot *ira*, colère.

Quid sibi quisque velit nescire, & quærere semper,
Commutare locum quasi onus deponere possit (*a*)?

„ Chaque jour nouvelle fantaisie, & se meu-
„ vent nos humeurs avecques les mouvemens
„ du temps.

Tales sunt hominum mentes, quali Pater ipse
Jupiter auctifero lustravit lumine terras (*b*).

„ Nous flottons entre divers advis (*c*), nous
„ ne voulons rien librement, rien absolument,
„ rien constamment (*d*).

Il faut donc toujours à l'homme quelque chose de nouveau, d'agréable, & d'intéressant. Tout cela se trouve réuni dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. Les Membres, qui la composent, ont choisi un champ si vaste & si fertile, en prenant la Nature & les Arts pour les objets de leurs études & de leurs occupations, que des siècles entiers ne suffiroient suffire

(*a*) Ne voyons-nous pas que l'Homme ne fait ce qu'il veut, & le cherche pourtant sans fin; qu'il va de lieu en lieu, comme s'il pouvoit y décharger le fardeau qui l'accable? *Lucret. Liv. III, vs.* 1070, *&c.*

(*b*) Tel est le jour qui éclaire les Hommes, telle est leur humeur. *Cic.* Fragm. Poëmatum. *Tom. X, pag.* 1221, Edit. Gronov.

(*c*) *Fluctuamur inter vana consilia: nihil libere volumus, nihil absolute, nihil semper.* Senec. *Epist.* 52.

(*d*) Montagne, *Liv.* Tome II, *pag.* 267, *& suiv.*

ſire pour remplir le plan qu'ils ont formé. A peine croit-on avoir épuiſé un ſujet, qu'il ſe repréſente ſous une nouvelle face, tandis qu'on en découvre une infinité d'autres qui s'offrent de toutes parts. La Nature eſt ſi riche, ſi féconde, que tout le Genre-humain ne ſauroit jamais l'épuiſer, fût-il même philoſophe, & n'eût-il d'autre occupation que de l'étudier & la ſonder. Les grands avantages qu'on a déja retirés d'un Ouvrage, qui ne vient, pour ainſi dire, que d'être commencé, nous donnent lieu d'eſpérer qu'on fera chaque jour de nouveaux progrès. *Il eſt à croire que des études ſi profondes & ſi ſuivies, des calculs ſi exacts, des découvertes ſi fines, des vues ſi grandes, produiront enfin quelque choſe qui ſervira au bien de l'Univers* (*a*).

Le Volume que nous annonçons eſt dans le même goût que tous ſes aînés, il eſt conforme au plan qu'on s'eſt d'abord propoſé, & tend au même but. Plein de recherches importantes, d'Obſervations rares & curieuſes, il ne ſauroit que ſatisfaire pleinement l'attente du Public. Il fournit, par ſa grande variété, dequoi contenter le Lecteur, pour peu qu'il s'intéreſſe au bonheur de la Société. De tant d'Obſervations, qui roulent toutes ſur des ſujets différens, je n'en raporterai ici qu'un petit nombre, encore même aurai-je ſoin de les abréger, lorſque le ſujet le permettra. En voici une qui regarde un Sommeil extraordinaire d'u-

(*a*) C'eſt ce que dit Mr. *de Voltaire* dans ſes *Lettres ſur les Anglois*, Let. XXIV, *pag.* 202.

d'une Femme agée de 27 ans. Ce phénomène eſt aſſez ſurprenant, quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple. Voici ce que nous en apprend l'Hiſtorien de l'Académie, qui en avoit appris les circonſtances par le canal de Mr. *Winſlow*.

Cette Femme, mariée depuis le 22 Avril 1738 avec un homme de 60 ans, a vêcu avec lui, ſans aucune indiſpoſition, juſqu'au 22 Juin de la même année qu'elle s'endormit pendant 3 jours ſans s'éveiller, & ſans qu'on la pût éveiller, de quelque manière qu'on s'y prît. Elle s'éveilla enfin naturellement, demanda auſſitôt du pain, & ſe rendormit en le mangeant, au bout de cinq ou ſix minutes. Ce ſecond ſommeil dura 13 jours entiers, ſans qu'elle mangeât, ni bût, ni fît aucune évacuation, à la reſerve de ſes Règles, qui lui ſurvinrent bien conditionnées. S'étant reveillée, elle ne le fut à peu-près qu'autant que la prémière fois. Elle mangea encore du pain, ſatisfit aux autres beſoins naturels, & ſe rendormit, mais ſeulement pour 9 jours, car on croyoit que le ſommeil iroit toujours en augmentant. Enfin, pendant tout le reſte de 1738, ſa vie n'a été qu'une alternative continuelle & biſare de ſommeils exceſſivement longs & de veilles très courtes & très diſproportionnées. Le moindre ſommeil a été de 3 jours, & le plus long de 13. La plus longue veille a été de demi-heure, ſi on en excepte deux, l'une de 3 heures, l'autre de 24, celle-ci après avoir pris l'Emétique, & avoir été ſaignée du bras & du pied.

Le

Le ſommeil de cette Femme étoit ſi profond, qu'on ne pouvoit l'en tirer, en lui chauſſant les doigts des mains, preſque juſqu'à les brûler. Du reſte, il étoit extrêmement doux & naturel, nulle agitation, nulle chaleur extraordinaire, la reſpiration très libre, le poux reglé, même avec une certaine force, la couleur du viſage point altérée, une petite moiteur, comme dans l'état de ſanté.

Quoiqu'on ait, comme je l'ai dit, des exemples de Sommeils ſi extraordinaires, ces ſortes de cas n'en ſont pas moins ſurprenans, & il eſt toujours bien difficile d'en rendre raiſon. C'eſt dommage que l'Hiſtorien de l'Académie n'ait pu nous donner la ſuite de cet évènement.

Voici un autre Fait non moins ſingulier, mais plus facile à comprendre. Une Femme étant accouchée fort heureuſement de ſon ſixième Enfant, ſentit quelques jours après ſes Couches une douleur, mais fort ſupportable, dans la région hypogaſtrique du côté gauche. Son ventre commença à augmenter toujours de volume peu-à-peu; la douleur, qui avoit été fixe au côté gauche, devint générale dans toute la capacité du Ventre, & toujours plus vive. N'ayant reçu, pendant 5 ans, aucun ſoulagement, ni de tous les Médecins, ni de tous les Empiriques, qu'elle put voir, elle s'abandonna à ſon mal, qui cependant croiſſoit perpétuellement. L'enflure vint à tel point, dans les deux années ſuivantes, qu'enfin la Malade ne pouvoit plus repoſer dans ſon lit qu'à genoux, appuiée ſur ſes Coudes, la face contre le Chevet, parce qu'il falloit que ſon ven-

tre ſe logeât dans un grand vuide pratiqué au milieu du lit. Elle n'en ſortit plus les trois derniers mois de ſa maladie; juſques là elle n'avoit pas laiſſé d'agir un peu dans ſon ménage. Elle avoit fait auſſi aſſez librement ſes fonctions naturelles. Le cours des Menſtrues avoit été aſſez régulier pendant les trois prémières années, mais dans les trois dernières il fut ſupprimé.

Lorſque cette Femme fut morte, on tira de ſon corps, par la Ponction, 42 Pintes d'eau, pour le moins, ſemblable en conſiſtance & en couleur à du Café, & du reſte ſans odeur. A l'ouverture du corps, on vit un grand Kiſte, d'où cette prodigieuſe quantité d'eau étoit ſortie, qui occupoit preſque toute la capacité du Ventre, & à tel point qu'il avoit réduit tous les Inteſtins au tiers de leur groſſeur naturelle, & qu'au prémier coup d'œil on étoit ſurpris de ne voir paroitre aucun des Viſcères du Basventre. Le Foie, devenu ſquirreux, avoit été pouſſé contre le Diaphragme, porté lui-même juſques vers le milieu de la Poitrine. La Rate & la Véſicule du Fiel étoient preſque entierement effacées. Il eſt facile de rendre raiſon de tous ces deſordres, cauſés par l'extenſion du Kiſte. Mais ce Kiſte lui-même, qu'étoit-il; & qu'étoit la partie qui avoit pris cette énorme extenſion? C'étoit l'Ovaire gauche, à ce que prétend le Chirurgien qui fit la diſſection de ce Cadavre.

Tout Médecin, tout Chirurgien, qui réfléchira ſur les circonſtances de cette terrible maladie, pourra juger avec plus de certitude de ſa nature, de ſes progrès, & de ſes effets, lorſque

que pareil cas ſe préſentera ; & peut-être s'eſt-il préſenté bien des fois, ſans qu'on ait pu deviner ce que c'étoit. C'eſt là un des fruits qu'on peut retirer de cette Obſervation. En voici quelques autres d'une utilité bien plus grande & plus générale. Ce ſont celles qui ont été faites ſur le Remède communiqué par Mlle. *Stephens* pour la guériſon de la Pierre, Remède qui intéreſſe infiniment le Genre-humain, puiſqu'on le délivreroit par-là d'un des maux les plus cruels dont il puiſſe être attaqué.

Comme la manière de préparer ce Remède, ſuivant la méthode de Mlle. *Stephens*, eſt aujourdhui connue du Public, il n'eſt plus queſtion que d'en éprouver les effets. C'eſt ce qu'a fait Mr. *Geoffroy*, auquel s'eſt joint, dans le même deſſein, Mr. *Morand*, qui connoit bien cette funeſte maladie, & qui aura pu s'aſſurer par la Sonde ſi les Malades avoient effectivement la Pierre. La plus conſidérable & la plus déciſive des expériences communiquées juſqu'à préſent à l'Académie, eſt celle d'un homme de 55 ans, qui avoit ſouffert longtems tous les ſymptômes de la Pierre, & les plus douloureux, & qui fut parfaitement guéri en trois mois. Il eſt vrai qu'on ne le ſonda pas après cette guériſon, pour s'aſſurer qu'il n'eût plus de Pierre dans la Veſſie, ainſi on ne peut point encore compter bien ſurement ſur cette expérience. On dira toujours que ce Malade peut avoir été ſoulagé, & que la Pierre, ſans avoir été diſſoute, peut avoir ceſſé pour un tems de ſe faire ſentir. N'a-t-on pas trouvé des Pierres, même des Pierres d'un volume

considérable, dans des cadavres de personnes, qui, pendant leur vie, n'avoient jamais éprouvé les cruelles douleurs que cause cette Maladie? J'en pourrois citer un assez grand nombre d'exemples, capables de faire douter du parfait succès du Remède après de pareilles expériences. *On ne sera plus dans cette incertitude*, dit Mr. *de Fontenelle, quand des Malades bien guéris, suivant toutes les apparences, & à qui on avoit trouvé la Pierre par la Sonde, avant l'usage du Remède, seront encore sondés après cette guérison, ou seront ouverts, étant morts de quelque autre maladie, sans qu'on leur trouve de Pierre.*

Reste cependant à savoir si la Sonde est toujours un expédient bien sûr pour connoître si un Malade a effectivement la Pierre. Il y en a qui prétendent qu'on y a été trompé. J'avouerai cependant que ce moyen est le moins équivoque pour s'en assurer: ainsi toute la certitude de l'efficacité du Remède dépendra alors entierement d'un grand nombre d'expériences bien constatées, bien avérées, & faites par d'habiles gens.

Je ne dirai rien des autres Observations renfermées dans ce Volume, & qui roulent toutes sur des matières intéressantes & curieuses. Pour finir cet Extrait, j'exposerai le précis de ce qui est contenu dans les deux Eloges que l'Illustre Historien de l'Académie nous a donnés de Mrs. *Manfrédi* & *du Fay*.

Eustachio Manfrédi naquit à Bologne le 20 Septembre 1674, d'*Alphonse Manfrédi*, Notaire dans cette Ville, & d'*Anne Evrini*. Il eut

ent trois Frères & deux Sœurs. Son eſprit fut toujours au-deſſus de ſon âge. Il fit des Vers, dès qu'il put ſavoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philoſophie. Il fit même dans la Maiſon paternelle de petites Aſſemblées de jeunes Philoſophes ſes Camarades, où ils repaſſoient & approfondiſſoient davantage ce qu'on leur avoit enſeigné dans leur Collège. Il étoit le Chef de cette Académie, à laquelle celle des Sciences de Bologne dut dans la ſuite ſon origine.

Mr. *Manfrédi* ne fut pas libre de ſe livrer entierement à ſon gout, ſoit pour la Poëſie, ſoit pour la Philoſophie. Il fut obligé de s'appliquer auſſi au Droit Civil & au Droit Canonique, & il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de 18 ans. Il devint auſſi fort habile dans la Géographie, dont il poſſéda parfaitement la partie hiſtorique. La Gnomonique ſuccéda à la Géographie, & il parvint enfin juſqu'à la Géométrie pure, dont il prit les principes du fameux *Guglielmini*. Il ne s'arrêta pas-là. Il remonta juſqu'à l'Algèbre, quoique peu cultivée alors en Italie. Il ſe livra bientôt avec tant d'ardeur aux Mathématiques, qu'il abandonna entierement la Juriſprudence. Il ne renonça pourtant pas à la Poëſie, il la cultiva, & eut même pour elle une préférence bien marquée. Il étoit grand Imitateur, non pas Imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours aſſervi à copier quelqu'un, mais Imitateur libre, & de deſſein formé, qui prenoit le caractère de tel Poëte qu'il vouloit,

& ne le prenoit point ſans s'y rendre ſupérieur à ſon Original même. Il fit un grand nombre de Sonnets, & ſur toutes ſortes de ſujets. Il y en a de ſimple Galanterie, d'Amour paſſionné, de Dévotion, ſur les évènemens des Guerres d'Italie de ſon tems, à la louange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs.

A l'âge d'environ 22 ans, Mr. *Manfrédi* réſolut de devenir Aſtronome, & il fut ſecondé par Mr. *Stancari*, ſon ami particulier. Ils ſe mirent à étudier de concert les Livres d'Aſtronomie, bientôt ils paſſèrent les nuits à obſerver avec les meilleurs Inſtrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les prémiers en Italie qui eurent une Horloge à Cycloïde. Ils s'étoient fait un petit Obſervatoire chez Mr. *Manfrédi*, où venoient auſſi ſes trois frères, tous gens d'eſprit, devenus Aſtronomes, ou du moins Obſervateurs. Le prémier, mais le moins aſſidu, étoit de la Compagnie de Jéſus; le ſecond, *Gabriel*, Auteur d'un Livre ſur l'Analyſe des Courbes; le troiſième, Médecin, & grand Philoſophe. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les deux Sœurs alloient auſſi à l'Obſervatoire, pour obſerver, pour apprendre, pour s'inſtruire dans l'Aſtronomie.

Sur la fin de 1698, Mr. *Manfrédi* fut fait Lecteur public de Mathématique dans l'Univerſité de Bologne. Il y avoit alors dans toute la Lombardie, & même au-delà, de grandes conteſtations au ſujet des Rivières. Bologne & Ferrare avoient à cette occaſion un ancien

ein différend, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à Mr. *Manfrédi*, par un Décret du Public, l'importante Charge de Surintendant des Eaux; ce fut en 1704. La contestation de Bologne & de Ferrare intéreſſa auſſi Mantoue, Modène, Veniſe, ce qui couta à Mr. *Manfrédi* une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatigantes, de lectures deſagréables, quelquefois inutiles & indiſpenſables, malgré leur inutilité, d'Ecrits qu'il falloit compoſer avec mille attentions gênantes. Les démêlés de l'Etat Eccléſiaſtique avec la Toſcane ſur la Chiana, les différends de la Toſcane & de la République de Lucques, les fraieurs continuelles de Lucques ſur le voiſinage de la Rivière du Serchio, la réparation des Ports, le deſſéchement des Marais, tout ce qui regardoit les Eaux en Italie, vint à lui, tout eut beſoin de lui. La plus grande partie de ce qu'il a écrit ſur les Eaux a été imprimée à Florence en 1723, dans un Recueil qu'on y a fait de Pièces, qui appartiennent à une matière ſi intéreſſante pour l'Italie; & d'excellentes Notes, qu'il ajoutoit à *Guglielmini*, s'imprimoient quand il mourut.

Dans la même année qu'il fut fait Surintendant des Eaux du Bolonnois, il fut mis auſſi à la tête du Collège de Montalte, fondé à Bologne par *Sixte* V, pour de jeunes gens deſtinés à l'Egliſe, qui auroient au moins 18 ans. En 1711 il eut la place d'Aſtronome dans l'Académie des Sciences de Bologne, & dès-lors il renonça abſolument au Collège Pontifical,

& à la Poëſie même qu'il avoit toujours cultivée juſques-là. Quatre ans après il publia deux Volumes d'Ephémérides, dédiés au Pape *Clément* XI. Le prémier eſt une Introduction à toute l'Aſtronomie, & le ſecond contient les Ephémérides de dix années, depuis 1715 juſqu'en 1725. Il parut enſuite deux nouveaux Tomes de ces Ephémérides, l'un qui va depuis 1726 juſqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 juſqu'en 1750. Cet Ouvrage s'eſt répandu & s'eſt rendu néceſſaire dans tous les lieux, où l'on a quelque idée de l'Aſtronomie. Ses deux Sœurs firent la plus grande partie des Calculs des deux prémiers Tomes.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une Conjonction de Mercure avec le Soleil, & Mr. *Manfrédi* l'obſerva avec beaucoup de ſoin dans l'Obſervatoire de l'Inſtitut, qui à peine venoit d'être achevé. L'Obſervation fut publiée par lui-même en 1724. Il fut choiſi en 1726 pour Aſſocié Etranger de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il fut auſſi reçu en 1729 dans la Société Royale de Londres. Vers ce tems-là il ſe fit en Angleterre une nouvelle découverte des Aberrations ou Ecarts des Etoiles fixes. Cette découverte excita la curioſité de Mr. *Manfrédi*, qui publia ſur ce ſujet en 1729, un Ouvrage dédié au Cardinal *da Via*. Il traita la même matière en 1730, dans un nouvel Ouvrage, qu'il adreſſa à Mr. *Leprotti*, Prémier Médecin du Pape. En 1736 il donna un autre Ouvrage ſur la Méridienne de Ste. Pétrone. Comme il avoit toujours conſervé la fatigante Surintendance des Eaux du Bolonnois,

rois, la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoiſſance d'un différend du Ferrarois avec l'Etat de Veniſe, ce qui l'engagea à faire beaucoup de recherches pénibles, dont il publia le réſultat en 1735. Ses deux Sœurs lui furent encore infiniment utiles dans cette occaſion.

Mr. *Manfredi* eut beſoin de tout ſon courage pendant les cinq ou ſix dernières années de ſa vie, qu'il fut tourmenté de la Pierre, dont il reſſentit ſouvent les douleurs les plus vives & les plus piquantes. Il mourut de cette maladie, le 15 Février 1739, après 18 jours de douleurs continuelles. On trouvera dans l'Eloge, que nous abrégeons, une idée exacte & fidèle de ſon caractère & de ſes belles qualités.

Le ſecond Eloge, dont il nous reſte à rendre compte, eſt celui de *Charles-François de Ciſternai du Fay*, né à Paris le 14 Septembre 1698, de *Charles-Jerôme de Ciſternai*, Chevalier, & de Dame *Eliſabeth Landais*, d'une très ancienne Famille originaire de Touraine. Celle de *Ciſternai* étoit noble, & avoit fait profeſſion des Armes ſans diſcontinuation depuis la fin du quinzième Siècle. L'Ayeul paternel de Mr. *du Fay* mourut Capitaine des Gardes de Mr. le Prince de *Conti*, frère du Grand *Condé*. Quoiqu'homme de guerre, il s'entêta de la Chimie, dans le deſſein de parvenir au Grand-œuvre. Il travailla beaucoup, dépenſa beaucoup, avec le ſuccès ordinaire. Le Père de Mr. *du Fay*, étant Lieutenant aux Gardes, eut une jambe emportée d'un coup de Canon, au Bombardement de Bruxelles en

1695. Il n'en quitta pas le Service; il obtint une Compagnie dans le Régiment des Gardes, mais il fut obligé d'y renoncer par les incommodités qui lui ſurvinrent, & par l'impoſſibilité de monter à cheval. Heureuſement il aimoit les Lettres, & elles furent ſa reſſource. Comme il recherchoit avec ſoin les Livres rares, les belles Editions, les Manuſcrits, il ſe fit une Bibliothèque bien choiſie, qui alloit bien à la valeur de 25000 Ecus.

Mr. *du Fay* fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres. Il n'avoit que 14 ans lorſqu'il fut fait Lieutenant dans le Régiment de Picardie. C'étoit en 1712. A la guerre d'Eſpagne, en 1718, il ſe trouva aux Sièges de St. Sébaſtien & de Fontarabie, où il ſe fit de la réputation dans ſon métier. Il ſe mit, dans ce tems-là, à étudier la Chimie, mais ſans aſpirer au Grand-œuvre. Ayant accompagné le Cardinal de *Rohan*, dans le voyage qu'il fit à Rome, il y devint Antiquaire, & il en raporta le gout des Médailles, des Bronzes, & des Monumens antiques. En 1723 il obtint une place de Chimiſte de l'Académie des Sciences. Il étoit en même tems Capitaine dans le Régiment de Picardie. Bientôt après il quitta le Service, & il ne fut plus qu'Académicien. Outre la Chimie, il embraſſa encore l'Anatomie, la Botanique, la Géométrie, la Méchanique. Aucune de ces Sciences ne lui fut étrangère. Il eſt juſqu'à préſent le ſeul, qui ait donné à l'Académie, dans tous les ſix genres de Sciences qui font ſon objet, des Mémoires qui ont été jugés dignes d'être préſentés

tés au Public. Dans ce qu'on a de lui, c'eſt la Phyſique Expérimentale qui domine. On voit, dans ſes opérations, toutes les attentions délicates, toutes les ingénieuſes adreſſes, toute la patience opiniâtre, dont on a beſoin pour découvrir la Nature. Après avoir débuté par le Phoſphore du Baromètre, par le Sel de la Chaux, inconnu juſques là aux Chimiſtes, il vint à des recherches nouvelles ſur l'Aiman, & enfin à l'Electricité.

Par un Réglement du Roi, toutes ſortes de Teintures, tant en Laine qu'en Soie, devoient être ſoumiſes à certaines Epreuves, afin que l'on pût juger de leur bonté, avant que d'être reçues dans le Commerce. Mr. *du Fay* fut nommé par le Conſeil pour examiner & déterminer quelles devoient être ces Epreuves. L'Arrêt du Conſeil eſt du 12 Février 1731. Delà eſt venu un Mémoire, que Mr. *du Fay* donna, en 1737, ſur le Mêlange de quelques Couleurs dans la Teinture. La direction du Jardin Royal des Plantes ayant été jugée digne d'une attention particuliere & continue, le Roi la lui donna, ſous le nom d'Intendance. Mr. *du Fay* n'étoit pas Botaniſte, comme Mrs. de *Juſſieu*, mais il le devint bientôt avec eux, autant qu'il étoit néceſſaire. Comme le Jardin étoit alors en très mauvais état, Mr. *du Fay* entreprit deux voyages, l'un en Hollande, l'autre en Angleterre avec Mr. de *Juſſieu* le Cadet, pour voir des exemples, & prendre des idées dont il profiteroit, & ſur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de Plantes. Au bout de quelques années il arriva de ſi prodi-

digieux changemens au Jardin Royal, qu'il paſſe aujourdhui pour le plus beau de l'Europe. Le grand accès qu'avoit Mr. *du Fay* chez les Miniſtres, de qui il étoit fort connu, lui fit obtenir de la Cour bien des graces, qu'il ne demandoit qu'en faveur du Jardin.

Malgré les grandes occupations de Mr. *du Fay*, on ne laiſſa pas de jetter les yeux ſur lui pour l'admettre aux Aſſemblées de la Grande Police, compoſées des prémiers Magiſtrats de Paris, qu'on tient toutes les ſemaines chez Mr. le Prémier Préſident. Là il étoit conſulté ſur pluſieurs choſes qui intéreſſoient le Public, & pouvoient ſe trouver compriſes dans la variété de ſes connoiſſances. Son dernier travail, pour l'Académie, a été ſur le Criſtal de Roche & celui d'Iſlande. Quoique cet Ouvrage ne ſoit pas entierement fini, il eſt en état d'être annoncé, & peut être publié.

Ce fut au milieu de ces occupations que Mr. *du Fay* tomba malade, & dès qu'il s'apperçut que c'étoit la Petite Verole, il ſe condamna lui-même à la mort, & demanda courageuſement ſes Sacremens. Il mourut le 16 Juillet 1739, après ſix ou ſept jours de maladie. Par ſon Teſtament il donna au Jardin une Collection de Pierres précieuſes, qui devoit faire partie d'un grand Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, dont il étoit preſque le prémier Auteur. Le Public & ſur-tout l'Académie ont été fort ſenſibles à la perte d'un Sujet déja ſi diſtingué par ſes talens, deſtiné naturellement à aller fort loin, & arrêté au milieu de ſa courſe. Il étoit extrêmement connu, & perſonne ne l'a connu

ne qui ne l'ait regretté. *Les qualités, qui plaiſoient en lui, étoient*, dit l'Auteur de ſon Eloge, *préciſément celles qui plaiſent le plus généralement, des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie de ſervir & d'obliger, & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de ſavoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée*, &c. Qu'il eſt rare de trouver tant de mérite, tant de belles qualités, tant de ſavoir, réunis dans un ſeul homme!

ARTICLE IX.

HISTOIRE *de* NAPLES *traduite de l'*ITALIEN, de Mr. GIANNONE, troiſième Volume, qui contient 776 *pages*, & eſt diviſé en onze Livres.

NOus avons vu, dans les deux prémiers Volumes (*a*) de cette Hiſtoire, les différentes révolutions qui arrivèrent à l'Italie, & comment la Couronne de Naples & de Sicile paſſa des Lombards aux François, enſuite aux Normands, à la Maiſon de Suabe, & enfin à la Maiſon d'Anjou: nous allons voir, dans ce Volume, de quelle manière elle paſſa enſuite à la Maiſon d'Eſpagne.

Lors

(*a*) On a donné l'Extrait des Tomes I & II, dans les deux Parties précédentes de ce Journal, *pag.* 26 & 310.

Lors de la décadence de l'Empire Romain, les Francs habitèrent le Païs, qui s'étend le long des bords du Rhin, entre la Bavière & la Saxe, & que l'on nomme aujourdhui Franconie, du nom de cette Nation. Les forces de l'Empire affoiblies, la terreur qu'inſpiroit la puiſſance Romaine diſſipée, les Francs animés par l'exemple des autres Peuples leurs voiſins, réſolurent de ſe procurer, les armes à la main, une habitation plus étendue que celle qu'ils poſſédoient, & où ils puſſent trouver plus d'avantage que dans les lieux qu'ils occupoient. Ils abandonnèrent la Franconie au vieux Prince *Marcomire*, choiſirent pour leur Roi *Pharamond*, l'un de ſes fils, paſſèrent le Rhin, ſous ſes ordres & ſa conduite, & conquirent les Gaules, environ l'an 419.

Clodion joignit aux conquêtes du Roi *Pharamond*, ſon Père, la partie des Gaules plus voiſine des bords du Rhin; connue ſous le nom de Belgique. Mérovée lui ſuccéda, & c'eſt ainſi que la Royauté ſe tranſmit ſucceſſivement dans la race des Mérovingiens, juſques à ſon dernier Roi, nommé *Childéric*. Pepin la fit enſuite paſſer dans la Maiſon des Carlovingiens, & cette ſeconde race des Rois ſe trouvant éteinte, *Hugues Capet* fut l'Auteur de la troiſième, que l'on nomma des Capétiens. C'eſt de cette troiſième race que ſortirent les *Philippes* & les *Louis*, par leſquels la France fut gouvernée dans ces tems-là, comme elle l'eſt encore aujourdhui. Les Deſcendans de *Hugues Capet* règnoient depuis pluſieurs Siècles en France, lorſque *Louis* IX, l'un d'eux, monta ſur le Trô-

ne

né en 1226. *Charles* de Provence & d'Anjou étoit frère de ce Roi. L'on a vu, dans l'Extrait précédent, comment, & par quelle raiſon, les Papes l'invitèrent à conquérir les Royaumes de la Pouille & de la Sicile, & comment encore d'heureux ſuccès lui aſſurèrent ces Couronnes, & firent règner la Maiſon d'Anjou ſur ces Provinces. Nous n'entrerons pas dans un long détail ſur les divers évènemens du Gouvernement Civil des Rois de la Maiſon d'Anjou, pluſieurs Auteurs ayant écrit ſur la vie, & les actions des Princes de cette Maiſon. Nous nous contenterons donc de rapporter ce qu'il y a de plus intéreſſant.

Après que *Charles* ſe fut établi, par les moyens dont on a parlé à la fin du ſecond Volume, dans les deux Royaumes de la Pouille & de la Sicile, il s'attacha, par de grandes largeſſes, divers Barons. Pour ſe fortifier d'autant mieux, *Charles* engagea auſſi divers Seigneurs François à fixer leur demeure dans le Royaume: il leur donna différens Fiefs, & ainſi pluſieurs Familles nouvelles s'établirent. Par ce moyen, ce Prince ſe rendit formidable à toute l'Italie & fut regardé comme un des plus puiſſans Rois de l'Europe. Alors il porta ſes forces au dehors de ſes Royaumes, & rendit tributaire celui de Tunis. Son ambition ne fut pas ſatisfaite par cette conquête, il aſpira encore au Trône de Conſtantinople, & toute ſon attention & tous ſes deſirs tendoient à pouvoir en dépoſſéder *Paléologue*, qui commandoit alors en Orient. Peut-être *Charles* auroit réuſſi dans ce projet, s'il eût trouvé dans le Pape *Grégoire*,

la même bonne volonté que *Clément*, son prédéceſſeur, lui avoit témoignée.

Après la mort de *Clément*, la diſcorde, qui regnoit entre les Cardinaux, tint le St. Siège vacant pendant près de trois ans, & il ne fallut pas moins que la préſence & l'autorité de *Philippe* de France, de *Henri*, & d'*Edouard*, l'un Frère, & l'autre neveu du Roi d'Angleterre, pour contraindre les Cardinaux à nommer un Succeſſeur au St. Siège. Enfin le prémier de Septembre de cette année 1271, les Cardinaux élurent *Thibaut*, natif de Plaiſance, qui fut nommé *Grégoire* X; & c'eſt à ce Pontife, bien inſtruit de tous les deſordres qu'avoient occaſionné les précédentes Elections, qu'eſt due la prémière Loi, qui a preſcrit qu'après la mort du Pape, les Cardinaux ſeroient enfermés dans le Conclave, & ne pourroient point en ſortir, juſqu'à ce que l'Election d'un autre Pape fût faite. Auſſitôt que le Roi *Charles* fut informé de l'exaltation de *Grégoire* X, il le prévint de toutes la manières, pour l'engager à ſeconder le deſſein qu'il avoit d'ôter l'Empire à *Paléologue*; mais voyant que le Pape n'étoit pas de ce ſentiment, & qu'il ne vouloit en aucune manière favoriſer les projets qu'il avoit formés ſur Conſtantinople, il en ſuſpendit l'exécution; il fixa ſon ſéjour dans Naples, s'occupa de l'embellir, & de donner une nouvelle forme aux affaires du Royaume. C'eſt ſous ſon Règne que ces Provinces commencèrent à regarder Naples comme leur Capitale. Mais ce Prince ayant appris l'empriſonnement de ſon Fils, & la perte du Royaume de Sicile, que *Pierre* avoit conquis

quis pendant le voyage qu'il avoit fait à Bourdeaux, pour ſe battre avec lui en duel, il en fut ſi chagrin qu'il mourut à Foggia, au Mois de Janvier 1284, dans le tems qu'il mettoit ſon Armée en état, pour aller rendre la liberté à ſon Fils, & recouvrer le Royaume qu'il avoit perdu. Ce ſeroit ici le lieu de parler des Vêpres Siciliennes, mais tant d'autres en ont fait mention, que cela ne ſerviroit qu'à allonger inutilement cet Extrait.

La mort du Roi fut avantageuſe au Roi d'Arragon, à qui elle aſſura la poſſeſſion du Royaume de Sicile, & le préſerva du danger de perdre ſes Etats Héréditaires, dans lesquels *Philippe*, Roi de France, étoit entré. Mais autant que cette mort favoriſa les intérêts du Roi *Pierre*, autant & plus elle devint préjudiciable & douloureuſe pour le Royaume de la Pouille. Ses Provinces ſe virent expoſées à tous les ravages, que l'Amiral *Roger de Loria* voulut y faire; le Royaume étoit ſans Chef, le Prince de *Salerne*, Succeſſeur de *Charles* Prémier, étant encore priſonnier en Eſpagne. Le Roi *Pierre* délivré, par la mort de *Charles*, de l'inquiétude de perdre la Sicile, porta en Arragon, toutes les forces qu'il avoit en cette Iſle, pour y arrêter le cours des Victoires du Roi de France, qui s'étoit déja rendu maître de *Perpignan*, de *Gironne*, & de pluſieurs autres Places du Royaume d'Arragon, qu'il vouloit aquérir à *Charles de Valois*, ſon ſecond Fils, en conſéquence de l'Inveſtiture que le St. Siège lui en avoit accordée. Quoique les forces du Roi *Pierre* ne fuſſent pas égales à celles du

Roi de France, ſa bravoure, juſques alors accompagnée d'heureux ſuccès, le détermina à chercher la Bataille; mais ſon Armée fut défaite, & lui-même ayant été bleſſé, il ne put qu'avec bien de la peine ſe retirer à Ville-Franche, où il mourut peu de jours après, le ſixième Octobre de cette même année 1285. *Jaques* ſon Fils lui ſuccéda.

Après la perte de la Bataille, & la mort du Roi *Pierre*, le Royaume d'Arragon auroit indubitablement été conquis par les François, ſi d'un côté une violente contagion n'eût attaqué l'Armée du Roi de France, & que de l'autre la grande valeur de *Roger de Loria* ne l'eût porté à venir juſques dans le Port de Roſe bruler la Flotte Françoiſe. Cette heureuſe entrepriſe obligea le Roi *Philippe* de ſe retirer à *Perpignan*, parce que dès-lors il ne put plus avoir les proviſions de bouche, que ſa Flotte lui fourniſſoit avant qu'elle fût détruite. Il tomba malade dans cette Ville, & y mourut le huitième Novembre de cette même année 1285. *Philippe* ſon Fils fut ſon Succeſſeur.

Le Roi *Jaques* avoit déja été couronné à Palerme, & ſoutenoit la guerre contre le nouveau Roi de France, qui croyoit que le ſeul moyen de procurer la liberté au Prince de *Salerne*, étoit de réduire le Roi de Sicile à lui demander la Paix. Mais le Prince de Palerme, conſidérant que ce moyen d'obtenir ſa liberté étoit très long dans ſon exécution, impatient d'en jouir, & de pouvoir retourner à Naples, fit ſolliciter la Princeſſe ſa Femme d'envoyer au Pape *Honorius*, & à *Edouad* Roi d'An-

d'Angleterre, des Ambaſſadeurs, pour les engager à traiter de ſa liberté avec le Roi *Alphonſe*.

Edouard entra dans cette Négociation, avec beaucoup d'empreſſement & de bonne volonté: il y employa d'abord des Ambaſſadeurs, mais enſuite il y travailla lui-même, & alla juſques à Oléron en Béarn, pour s'aboucher avec le Roi *Alphonſe*. Le Pape envoya auſſi en cet endroit un Légat Apoſtolique, & enfin ils parvinrent à procurer la liberté au Prince de *Salerne*, ſous pluſieurs conditions, dont la principale étoit, que ce Prince céderoit au Roi *Jaques*, toutes ſes prétenſions ſur le Royaume de Sicile; mais le Pape n'agréa point ce dernier article, & auſſitôt que le Roi d'Angleterre en fut informé, il ſe donna de nouveaux ſoins pour engager le Roi *Alphonſe* à le changer. Ce Prince y conſentit, après quelques difficultés, ne voulant point choquer le Roi d'Angleterre, ni le Pape. Peu de tems après, *Charles* fut couronné à Rome, & fit une Trève de deux ans avec le Roi *Jaques*, qui fut changée enſuite en une Paix ſolide, par la démiſſion que *Frédéric* donna du Royaume de Sicile en faveur de *Charles*, qui en étoit le légitime héritier. Après que le Roi *Charles* eut récouvré le Royaume de Sicile, il ne ſongea qu'à l'embelliſſement de la Ville de Naples, & à vivre tranquillement. Il employa tout le cours de ſa vie à faire proſpérer le Royaume de Naples; enfin, âgé de ſoixante & un ans, après en avoir regné vingt-cinq, accablé par une fièvre ardente le 5 Mai 1309, il mourut dans ſon Pa-

lais nommé *Caſſa nova.* Ce Prince fut extrêmement regretté, ſa généroſité, ſa bonté, & toutes les autres vertus qui compoſoient ſon caractère, avoient plus attaché ſes Sujets à lui par inclination, que par devoir.

Après la mort de ce Prince, l'on vit ſur le champ paroitre la fameuſe & grande difficulté entre l'Oncle & le Neveu, pour la Succeſſion au Royaume de Sicile. Le jeune Roi de Hongrie envoya des Ambaſſadeurs au Pape *Clément*, pour lui en demander l'Inveſtiture, non pas comme Neveu, mais comme Fils, & repréſentant *Charles Martel*, Fils aîné du Roi *Charles* II.

D'un autre côté *Robert*, Duc de Calabre, qui étoit pour lors auprès du Pape à Avignon, prétendoit que l'Inveſtiture du Royaume de Naples devoit lui être donnée par ſon Droit de Fils, & de plus proche, en dégré, du Roi défunt. La queſtion fut examinée avec beaucoup de détail, par devant le Collège des Cardinaux. *Barthélémi de Capoue*, ce grand Docteur, qui pendant longtems avoit occupé la prémière place dans le Conſeil du Roi *Charles*, rendit en cette occaſion, par ſon travail, de ſignalés ſervices au Duc de Calabre. On ignore par qui les Droits du jeune Roi de Hongrie furent défendus, & même ſi l'on en croit ce que *Balde de Perouſe* a écrit ſur cette matière, les Droits de ce Prince ne furent pas défendus par devant le Pape, avec tout le ſoin que la difficulté & l'importance de cette queſtion méritoient.

La déciſion que le Pape donna en faveur de Ro-

Robert, fut généralement approuvée, parce que *Barthélémi de Capoue* ne s'en tint pas à défendre ſa cauſe, par les ſeuls moyens que les Loix & la Juriſprudence pouvoient lui fournir: il ſçut employer enſuite efficacement les raiſons de convenance, & démontra au Pape & aux Cardinaux, que l'utilité publique, & l'intérêt du nom Chrétien, demandoient que *Robert*, Prince également ſage & prudent dans la guerre, comme dans la Paix, & reconnu pour le *Salomon* de ſon tems, fût élu Roi. Toutes ces repréſentations déterminèrent les ſuffrages en faveur de *Robert*. Dans un Conſiſtoire public tenu le prémier d'Aout de l'année 1309, il y fut proclamé Roi de Sicile, & Succeſſeur aux autres Etats du Roi *Charles* ſon Père. Le 26 du même mois, il prêta ſerment de fidélité, & fit hommage-lige entre les mains du Pape, qui lui donna l'Inveſtiture du Royaume de la Pouille, & de celui de Sicile; parce que, comme les Rois d'Arragon ne recevoient point d'Inveſtitures des Papes, les Souverains Pontifes accordoient, ſuivant l'ancien uſage, aux Rois Angevins, pour ne donner aucune atteinte aux Droits de l'Egliſe, l'Inveſtiture, tant de la Pouille que de la Sicile.

Le huitième Septembre, *Robert* fut couronné Roi dans la Ville d'Avignon, avec toutes les cérémonies & ſolemnités ordinaires. Le Pape, favorablement diſpoſé pour ce Prince, lui donna encore une nouvelle marque de ſa bienveillance; il lui fit préſent, par une Bulle qui fut ſignée de tous les Cardinaux, d'une ſomme conſidérable, que l'on a cru aller au-delà

de trois cent mille onces d'or, qui étoit due au St. Siège par les Rois *Charles* I & II ſes Père & Grand-père, à l'occaſion des dépenſes que *Boniface* VIII & ſes Prédéceſſeurs avoient faites pour les expéditions contre la Sicile.

Après que le Roi *Robert* eut ainſi obtenu tant de faveurs du Pape *Clément*, qu'il eut heureuſement terminé la guerre que le Roi de Hongrie lui faiſoit, & placé la Couronne de Sicile ſur ſa tête, il partit de Provence, & vint en Italie : il en parcourut toutes les Villes, protégea le parti des Guelfes, & déclara qu'il ſeroit ennemi de tous ceux qui chercheroient à troubler l'Etat Eccléſiaſtique, & à inquiéter ſes partiſans.

Ce Prince ſe rendit enſuite à Naples, où il fut reçu avec une magnificence & une ſatisfaction extraordinaires. Il nomma, peu de tems après ſon retour en cette Ville, *Charles* ſon Fils unique, Duc de Calabre, & poſſédant alors ſon Royaume en paix, il s'occupa, à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, à rendre la Ville de Naples toujours plus magnifique & mieux policée. Ce ſage Roi finit ſes jours, accablé d'années, le 16 Janvier 1343, après avoir fait reconnoître par ſerment ſa Petite-fille *Jeanne*, pour ſeule Maîtreſſe & Reine après ſa mort, & avoir déclaré que ſon intention étoit qu'elle établît un Conſeil qui ne dépendît que d'elle, enſorte que le Duc de Calabre, ſon Mari, n'eût aucune part au Gouvernement. Ce ſeroit ici le lieu de parler de la Tranſlation du Siège Papal à Avignon, mais la crainte d'allonger

trop

trop cet Extrait m'oblige à renvoyer le Lecteur à l'Auteur même.

Les funérailles de l'illuſtre Roi *Robert* étant faites, la Ville de Naples publia, ſur le champ & par tout le Royaume, les noms de *Jeanne* & d'*André*. Frère *Robert*, qui étoit un ruſé Moine, & à qui la diſpoſition du Teſtament du feu Roi ne plaiſoit pas, ſe mit à la tête de tous les Hongrois, qui compoſoient la Cour d'*André*, & ſçut avec eux s'emparer du Gouvernement, & éloigner inſenſiblement du Conſeil les plus ſages & les plus affidés Conſeillers du défunt Roi *Robert*, dans la crainte que, par leur préſence, ils ne donnaſſent des bornes à l'autorité qu'il vouloit uſurper. *Jeanne*, qui n'avoit encore alors que ſeize ans, n'étoit Reine que de nom, & étoit en effet ſoumiſe à toutes les volontés des barbares Hongrois. Cette ſituation lui paroiſſoit d'autant plus affligeante, qu'*André*, ſon mari, les reconnoiſſoit lui-même pour ſes maîtres. Les Chevaliers Napolitains, qui virent le Roi *André* plongé dans une honteuſe oiſiveté, perſuadés qu'il ne leur fourniroit aucunes occaſions de ſignaler leur valeur, allèrent offrir leurs ſervices à *Robert*, Prince de Tarente, qui armoit pour paſſer en Grèce. Ce Prince les accepta avec empreſſement, & s'en ſervit fort utilement. Frère *Robert* prévit, par la retraite des Princes du ſang, & par les mouvemens qu'ils ſe donnoient, qu'ils projettoient de lui enlever l'exceſſive autorité qu'il avoit uſurpée. Il envoya ſolliciter *Louis*, Roi de Hongrie, Frère aîné d'*André*, de venir prendre poſſeſſion du Royaume de Naples, com-

me lui appartenant à titre de plus proche héritier de ſon Grand-père. Cependant la Reine *Jeanne* avoit déja été ſolemnellement couronnée à Naples par le Cardinal *Amérie*, que le Pape *Clément* VI envoya pour cet effet. Elle obtint auſſi l'Inveſtiture, & fut intitulée Reine de Sicile & de Jéruſalem, Ducheſſe de la *Pouille*, Princeſſe de Salerne, de Capoue, de Provence, & de Forcalquier, & Comteſſe de Piemont; en échange, elle promit de payer au St. Siège le cens ordinaire. La Commiſſion du Cardinal *Amérie* ne conſiſtoit pas ſeulement à recevoir l'hommage de la Reine *Jeanne*, ce Pape vouloit qu'il ſervît de Gouverneur à cette jeune Princeſſe; mais Frère *Robert* & les Hongrois, qui diſpoſoient de tout, s'y oppoſèrent.

La nouvelle que l'on apprit dans ce tems-là que le Pape, à la ſollicitation du Roi de Hongrie, avoit accordé des Bulles pour le couronnement d'*André*, accéléra ſa perte. Il ſe forma une conjuration parmi un certain nombre de Barons, qui ne pouvoient plus ſouffrir l'inſolence des Hongrois, laquelle ils exécutèrent dans la Ville d'Averſa, le 18 Septembre de l'année 1345, ayant étranglé ce Prince, dans le tems qu'il ſortoit de l'appartement de la Reine. Cette Princeſſe fut fort effraiée en apprenant cette nouvelle, & retourna ſur le champ à Naples. Elle y reçut les complimens de Condoléance, que toutes les perſonnes de différens états lui firent ſur la mort du Roi. Quelque tems après ayant appris que le Roi de Hongrie venoit l'attaquer, elle réſolut d'épouſer *Louis de Taren-*

te,

se, ce qui n'empêcha pas cependant que le Roi de Hongrie ne ſe rendît maitre de ſon Royaume, ce qui obligea cette infortunée Princeſſe à prendre la fuite, & à ſe retirer à Avignon. Elle revint cependant peu de tems après dans le Royaume, & fit ſa paix avec le Roi de Hongrie, par le ſecours & les bons Offices que le Pape lui rendit auprès de ce Prince.

Mais cette Princeſſe n'en fut pas plus tranquille, car le Roi *Louis de Tarente* étant venu à mourir, elle épouſa en troiſièmes noces, l'Infant de Majorque Roi d'Arragon, qui mourut peu de tems après. Elle ne lui ſurvêcut pas longtems, car *Charles de Duras* s'étant emparé de ſon Royaume, & l'ayant fait priſonnière, il eut la cruauté, par le conſeil de quelques Grands, de faire étouffer cette infortunée Princeſſe entre deux lits de plumes.

La mort de la Reine *Jeanne* aſſura à *Charles* III de *Duras*, la poſſeſſion du Royaume. Toute la Nobleſſe ſe ſoumit à lui, à l'exception de trois Comtes, ſavoir ceux de *Fondi*, d'*Ariano*, & de *Caſerto*, qui eurent la généroſité de reſter fidelement attachés au Roi *Louis*, Duc d'Anjou, que la Reine avoit nommé pour lui ſuccéder. Mais *Charles*, ſans s'embaraſſer du parti qu'avoient pris ces trois Comtes, donna toute ſon attention à rétablir l'ordre & la tranquilité dans le Royaume. Il en chaſſa tous les Soldats étrangers, que la Reine y avoit appellés pour ſa défenſe, & d'un autre côté il envoya dans toutes les Provinces & Terres de la Couronne, des Gouverneurs & des Capi-

taines, chargés de l'administration de la Justice. Le Comte de *Nola Orsino*, qui étoit en grand crédit auprès de *Charles*, lui persuada de convoquer une Assemblée Générale pour le Mois d'Avril de l'année suivante 1382, & d'y demander un subside. Le Roi sentoit parfaitement bien la nécessité d'être bien pourvu; il prévoyoit déja que le Duc d'Anjou ne tarderoit pas à faire valoir les Droits, qui lui étoient aquis par l'adoption que la Reine *Jeanne* avoit faite de lui: il se détermina donc à inviter, par des Lettres Circulaires, toute la Noblesse à une Assemblée Générale. Il n'étoit pas moins important pour le nouveau Roi *Charles* de se conserver l'amitié du Pape *Urbain*. Dans cette vue il fit emprisonner *Gifoni*, Cardinal de la création de *Clément*: on le conduisit dans l'Eglise de Ste. Claire, où on le dépouilla publiquement de l'habit & du Chapeau de Cardinal, tous ses ornemens furent jettés dans un feu que l'on prépara au milieu de l'Eglise. *Gifoni* renonça à sa dignité, & confessa de bouche, que *Clément* étoit un faux Pape, & lui un Cardinal illégitime. Après cette humiliante cérémonie, il fut reconduit en prison, & son sort remis à la disposition du Pape *Urbain*.

Dans le Mois de Novembre suivant, *Marguerite*, Epouse de *Charles*, arriva à Naples, avec ses petits Enfans, *Jeanne* & *Ladislas*. Le jour de Ste. *Catherine* elle fut ointe & couronnée Reine avec beaucoup d'appareil, & ensuite menée sous un dais, suivant l'usage, par toute la Ville.

Ce-

Cependant le ſouvenir de la triſte fin de la Reine *Jeanne* avoit laiſſé dans tous les cœurs de ſes Sujets une ſecrette triſteſſe, qu'il importoit à *Charles* de diſſiper. Dans cette intention, il donna un grand nombre de Fêtes magnifiques, de Tournois, & autres Jeux d'armes, dans leſquels il parut, & combattit lui-même avec l'aplaudiſſement de tous les aſſiſtans. *Charles* ne s'en tint pas à ces prémiers traits de Politique. A l'exemple du Roi *Louis de Tarente*, il voulut inſtituer un nouvel Ordre de Chevalerie, qu'il nomma la *Compagnie du Vaiſſeau*, faiſant alluſion au Vaiſſeau des Argonautes, afin que les Chevaliers qu'il admettoit dans ce nouvel Ordre, ſe propoſaſſent d'imiter leur courage & leur valeur.

Le jour aſſigné pour l'Aſſemblée Générale étant arrivé, toute la Nobleſſe du Royaume ſe rendit à Naples. Le Comte de *Nola*, ſoit en conſidération de ſon âge & de ſon rang, ſoit par le relief que lui donnoit le grand crédit de *Robert* & *Raymond*, ſes deux Fils, porta le prémier la parole dans cette Aſſemblée, & propoſa que chaque Baron & Ville, dépendant de la Couronne, eût à ſecourir le Roi d'une forte ſomme d'argent, pour pouvoir être en état de réſiſter à *Louis* I d'Anjou, qui étoit prêt d'entrer dans le Royaume. Et, pour ſervir d'exemple, il ſe taxa lui-même à dix mille Ducats. Il étoit dangereux de desobliger un Roi qui avoit la force en main. Toute la Nobleſſe ſe ſoumit donc à la propoſition du Comte de *Nola*, & l'on promit au Roi un ſubſide de trois cent mille florins. Cette Aſſemblée

s'é-

s'étant ainſi terminée, la Nobleſſe prit congé de ſon Prince, & chacun promit d'envoyer la ſomme qu'il devoit fournir. Avec ce ſecours & l'amitié du Pape, le Roi *Charles* pouvoit eſpérer de ſe maintenir dans le Royaume, & n'avoit pas beaucoup à craindre de tous les projets dont le Duc d'Anjou preſſoit de jour en jour l'exécution.

On peut voir, dans l'Auteur, le détail de cette guerre. Je me contenterai de dire que *Charles* III, ayant été appellé en Hongrie pour recevoir cette Couronne, y périt malheureuſement. *Ladiſlas* lui ſuccéda. Il eut à ſoutenir la guerre contre le Roi *Louis* II d'Anjou, compétiteur de ce Prince; mais il eut des ſuccès ſi favorables, qu'il demeura paiſible poſſeſſeur du Royaume de Naples. Mais il ne fut pas ſi heureux dans ſon expédition contre la Hongrie, car elle ne lui réuſſit pas. A ſon retour à Naples, il ſe brouilla avec le Pape *Alexandre*, qui l'excommunia, & donna à *Louis* une nouvelle Inveſtiture pour ce Royaume. *Ladiſlas* piqué prépara une Armée formidable pour l'en faire répentir; mais ſa mort mit fin à ſes projets. Ce Prince fut regretté de toute la Nobleſſe de Naples, qui s'étoit adonnée aux armes. Les Soldats n'obſervèrent plus cette exacte Diſcipline, qu'ils pratiquoient auparavant, ſe débandèrent, abandonnèrent les Capitaines ſous leſquels ils ſervoient, & s'engagèrent preſque tous avec divers Seigneurs, qui les emmenèrent dans leurs Terres, & les y entretinrent, en attendant l'occaſion de les employer au ſervice de quelque Puiſſance, comme firent dans

dans la ſuite quelques-uns d'entre eux. Ainſi ſe diſſipa, en peu de tems, cette nombreuſe & formidable Armée, que le Roi *Ladiſlas* avoit raſſemblée ſous ſes Enſeignes. De toutes ſes conquêtes la Reine *Jeanne* ſa ſœur, veuve du Duc d'Autriche, qui fut proclamée Souveraine le même jour de la mort de ſon Frère, ne put conſerver qu'Oſtie & le Château de St. Ange à Rome ; elle ne prit point alors l'Inveſtiture du Pape. *Sforce*, informé de la mort du Roi, ſe rendit à Naples auprès de cette Princeſſe, & s'attacha à ſon ſervice ; mais dès le commencement du Règne de *Jeanne* Seconde, le Gouvernement changea ſi fort de face, que les gens les plus ſages prévirent bientôt que dans peu de tems le parti de *Duras* n'auroit pas beaucoup d'avantage ſur celui d'Anjou, & que cette égalité occaſionneroit la perte générale du Royaume. *Jeanne* s'attira d'abord la haine de la Nobleſſe, pour avoir fait empriſonner *Sforce*, par le conſeil de *Pandolfe* ſon favori, ſans la participation des Grands du Royaume. Auſſitôt que cette nouvelle fut répandu dans Naples, elle chagrina beaucoup tous ceux du parti de *Duras*, & particulierement ceux qui avoient été du Conſeil du Roi *Ladiſlas*. Ils allèrent ſur le champ repréſenter à la Reine, qu'ils ne pouvoient aſſez lui marquer leur étonnement de ce que dans une affaire de cette importance, où il s'agiſſoit d'un Capitaine, dont les forces étoient à craindre, elle n'eût conſulté que *Pandolfe*, tandis qu'elle auroit dû reprendre l'avis de tous ſes Conſeillers, puiſque cet évènement pouvoit

inté-

intéreſſer la Couronne & l'Etat, & mettre tout à feu & à ſang, ſi les Troupes de *Sforce* ſe joignant à celles des *Orſini*, entreprenoient de délivrer par la force leur priſonnier.

La Reine répondit à ces repréſentations que ſon deſſein avoit été de conſulter le Conſeil, mais qu'il ne lui étoit pas reſté de tems pour le faire, parce que le péril ne ſouffroit aucun délai; mais qu'elle ordonneroit que l'on examinât avec ſoin toutes les raiſons que *Sforce* pourroit alléguer, afin que s'il étoit innocent, on lui rendît une prompte & brieve Juſtice. On peut voir, dans la ſuite de ce Livre, les troubles que cet empriſonnement occaſionna dans le Royaume. Nous dirons ſeulement que cette Princeſſe mourut à l'âge de ſoixante & cinq ans, le deuxième de Février de l'année 1435. *Alphonſe*, Roi d'Arragon, lui ſuccéda. Quoique déja maitre de tant de différens Royaumes, il ne traita pas cependant celui de Naples comme un Païs conquis, ou comme une Province dépendante du Royaume d'Arragon. Il la regarda au contraire comme ſon Royaume Héréditaire, & inſtitua même à Naples, un Tribunal ſi conſidérable, qu'il voulut qu'on y portât par voie d'apel, non ſeulement tous les procès qui ſe jugeoient dans ſes Provinces, mais généralement tous ceux qui s'élevoient dans la vaſte étendue des autres Païs ſoumis à ſa vaſte domination. Il préféra ce Royaume à tous ſes autres Etats, & Naples ne fut jamais floriſſant que ſous ſon Règne. La Sicile, qui depuis les Vêpres Siciliennes en étoit ſéparée, s'y trouva alors réunie, ce qui fut encore d'une gran-

grande utilité, & d'un grand avantage pour le Royaume de Naples. C'eſt pour cette raiſon que, maître de ces deux Royaumes, il ſe fit nommer Roi de l'une & de l'autre Sicile. *Ut & hinc*, comme a dit Fazzel, *Pontificum Romanorum Auctoritatem non improbare, & vetuſtam obſervationem non negligere videretur, non ignarus, cum eruditiſſimus eſſet, illius uſurpatam eſſe, & novitiam vocem.* Les Rois ſes Succeſſeurs portèrent le même titre.

Mais la principale raiſon, qui contribua plus que toutes choſes à rendre le Royaume de Naples floriſſant, même après la mort d'*Alphonſe*, & qui le préſerva de dépendre des Princes Etrangers, qui, fixant ailleurs leur ſéjour, font adminiſtrer la Juſtice en ces Royaumes par des Miniſtres, ou Vicerois, ainſi que cela arriva dans la ſuite du tems ſous *Ferdinand* le Catholique; cette principale raiſon, dis-je, fut l'attention, qu'eut le Roi *Alphonſe* d'aſſurer, tant par le moyen de légitimation, que par l'Inveſtiture, & le conſentement de tous les Peuples, la Succeſſion de la Couronne de Naples à ſon Fils Naturel *Ferdinand* d'Arragon, & de regler qu'au cas que lui, *Alphonſe*, vînt à mourir ſans Enfans Légitimes, ce Royaume ne paſſeroit point, avec ſes autres Etats, au pouvoir de *Jean* ſon Frère, & des autres Rois d'Arragon ſes Succeſſeurs, mais que *Ferdinand* ſon Fils Naturel en ſeroit mis en poſſeſſion. Cette diſpoſition ayant eu ſon exécution, ce Prince perpétua, pendant pluſieurs années, cette Succeſſion dans ſes Deſcendans, juſqu'à *Frédéric d'Arragon*, le dernier Roi de cette Branche,

che, enſorte que le Royaume de Naples eut juſques au Roi *Ferdinand* le Catholique, ſes propres Princes; ce qui lui étoit d'autant plus avantageux, que n'ayant aucuns Etats, ni domaines ailleurs, Naples devenoit leur unique Siège, & leur vraie Patrie. Ce Prince tomba malade au commencement du Mois de Mai de cette année 1458, & ſon indiſpoſition devenant toujours plus ſérieuſe, la nouvelle s'en répandit, & cauſa une affliction générale; enfin il mourut au Mois de Juin de cette année, âgé de ſoixante-quatre ans. Telle fut la fin d'un ſi grand Roi, illuſtre par toutes les qualités dont il fut orné, & particulierement par ſon extrême généroſité, & par ſa magnificence. Les Napolitains pleurèrent amèrement ſa mort, elle les priva de la tranquilité dont jouïſſoit ce Royaume, & qui ſe changea en longues guerres, ſuivies de nouveaux malheurs.

Autant que le Règne d'*Alphonſe* fut, ſur la fin de ſes jours, tranquile & pacifique, autant & plus éprouva-t-on de troubles & de deſordres, ſous celui de *Ferdinand* ſon Fils. Les Peuples furent expoſés à toutes les calamités, qu'ils avoient déja précédemment ſouffertes, tantôt déchirés par des guerres inteſtines, & bientôt après ployant ſous le joug des Etrangers, qui vinrent les attaquer. *Charles*, Prince de Vienne, lia des intrigues avec les Napolitains, pour les engager à le reconnoitre pour leur Roi. Le Pape prétendoit, de ſon côté, que la Couronne étoit dévolue au St. Siège, la Nobleſſe la déféroit au Roi *Jean*, ſous prétexte que la conquête en avoit été faite avec les armes d'Ara-

ragon. Ce Prince, n'ayant pas voulu écouter les propoſitions qui lui furent faites, les Barons du Royaume ligués enſemble, s'adreſſèrent à *Jean* d'*Anjou*, qui, en qualité de Fils & Succeſſeur de *René*, prétendoit que la Couronne de Naples lui appartenoit, & ſe faiſoit en conſéquence nommer Duc de Calabre. Ces prémières tentatives ayant été ſans ſuccès, ils en firent de nouvelles, qui furent ſoutenues par le Pape *Innocent* VIII, & par la guerre qu'il déclara à *Ferdinand*; c'eſt contre tant, & de ſi puiſſans ennemis, que ce Prince eut à combattre pour ſe maintenir en poſſeſſion du Royaume de Naples.

Cependant la Ville de Naples, & une partie des Barons, reſpectant le ſerment & les promeſſes qu'ils avoient faites au Roi *Alphonſe*, crièrent d'abord après ſa mort, *Vive le Roi* Ferdinand, *notre maitre*. Ce Prince monta ſur le champ à cheval, parcourut toutes les places de la Ville, & reçut les acclamations du Peuple en ſa faveur. Le Prince de Vianne, étonné par ce prémier ſuccès, ſe détermina à abandonner ſon projet, & monta ſur un Vaiſſeau qui étoit à l'ancre, au Port: il ſe retira en Sicile, avec tous les Catalans qui n'avoient point obtenu du Roi *Alphonſe*, des Donations d'Immeubles dans le Royaume. Mais ſi *Ferdinand* ſe trouvoit ſi heureuſement débaraſſé de ce Compétiteur, il n'avoit pas moins à craindre, de la part du Pape *Caliſte*, quoiqu'il mît en uſage auprès de lui toutes les aſſurances de reſpect & de ſoumiſſion propres à

le fléchir. Ce Pape perſiſtoit toujours dans ſa mauvaiſe volonté contre lui, il ne vouloit point conſentir qu'il poſſédât la Couronne, & la regardoit comme dévolue au St. Siège, ſur ce fondement qu'*Alphonſe* ne pouvoit pas la donner à *Don Ferdinand* qui n'étoit ſon Fils ni légitime, ni naturel; & il prétendoit même qu'il avoit en cela commis une injuſtice évidente contre le Roi *Jean* ſon Frère, en ôtant de la Succeſſion le Royaume de Naples, qui n'ayant été aquis que par les armes d'Arragon, & par les travaux de *Jean*, ne devoit point être démembré des Couronnes d'Arragon & de Sicile. C'eſt ainſi que, ſous les apparences d'un feint zèle pour la Juſtice, *Caliſte* cachoit ſes véritables intentions: il ne vouloit enlever la Couronne à *Ferdinand*, & la faire paſſer ſur une autre tête, que pour procurer, par ce moyen, de grands biens à *Pierre-Louis Borgia* ſon neveu, qu'il avoit déja fait Duc de Spolette. *Ferdinand* informé des deſſeins de ce Saint Homme, ne s'en mit pas en peine, il redoubla ſes ſoins pour s'aſſurer de tout le Royaume, il fit en conſéquence une Aſſemblée générale de tous les Corps de l'Etat, dans laquelle on lui jura fidélité, ſans qu'il parût aucune répugnance à cet engagement de la part de qui que ce fût. Mais le Pape *Caliſte* étant venu à mourir, & *Pie* Second lui ayant ſuccédé, *Ferdinand* obtint de ce Pontife deux Bulles; par la prémière ce Pontife donnoit avis au Roi qu'il lui envoyoit, en qualité de Légat Apoſtolique, le Cardinal La-

Latino pour le couronner Roi de Naples, & qu'il lui prêteroit l'hommage-lige accoutumé. Par la seconde, il cassoit & annulloit la Bulle de *Calixte* III, qui déclaroit la Couronne dévolue au St. Siège, & rapportoit les raisons qui l'avoient déterminé à la révoquer. Il donna encore une autre Bulle, dans laquelle il donnoit pouvoir au Cardinal *Latino*, de faire le Couronnement de *Ferdinand*.

Ce fut ainsi que ce Prince surmonta toutes les difficultés, qui s'étoient présentées d'abord, & qu'il se vit enfin paisible possesseur de ce Royaume. Nous ne devons pas passer ici sous silence la plus grande obligation dont Naples, le Royaume, & tous les gens de Lettres sont redevables à *Ferdinand*; c'est celle d'avoir établi & introduit l'Art de l'Imprimerie. Ce fait est assez intéressant pour que nous en faſſions ici mention. Ce fut au commencement de ce Siècle, vers l'an 1428, que parut l'invention de l'Imprimerie; mais si l'on s'en raporte à ce qu'a écrit *Polidore Virgile*, ce fut seulement en l'année 1451, que *Jean Guttemberg*, Allemand, commença à introduire cet Art dans Harlem, Ville de Hollande, il se répandit ensuite dans les Villes d'Allemagne, & dans celles de France qui en étoient voisines. *Volaterran* prétend aussi que deux Frères Allemands furent les prémiers qui firent connoitre l'Imprimerie en Italie, en 1481. L'un d'eux s'en alla à Venise, & l'autre à Rome. Les prémiers Livres qu'ils y imprimèrent, furent ceux de Saint *Augustin*,

de Civitate Dei, & les *Divines Inſtructions de Lactance*. *Paſſaro* aſſure auſſi qu'en l'année 1473, *Arnauld* de Bruxelles apporta à Naples l'Art de l'Imprimerie; que le Roi le reçut, lui donna pluſieurs marques de ſon eſtime, & lui accorda diverſes prérogatives & Franchiſes. Quoiqu'il en ſoit, il eſt hors de doute que *Ferdinand* reçut avec empreſſement ceux qui exerçoient cet Art, & qu'on ne tarda pas à imprimer des Livres à Naples.

Entre les prémiers qui furent imprimés, l'on compte les *Commentaires* ſur le ſecond Livre du Code, par le fameux *Antonin d'Alleſſandro*, & les Ouvrages d'*Ange Colonne*, &c. Dans le tems que *Charles* VIII vint en Italie, & qu'il ſéjourna à Naples, pendant les ſix Mois qu'il fut par ſes Conquêtes en poſſeſſion du Royaume, quelques Maitres Imprimeurs François, ayant ſuivi ce Prince, mirent l'Impreſſion ſur un meilleur pied; elle ne fut pas ſi groſſière, comme elle étoit auparavant, & dans ſes commencemens; ainſi, par gradation, comme il arrive ordinairement dans tous les Arts, l'impreſſion ſe perfectionna. On peut s'en convaincre par celle de quelques Livres, faits en ce tems-là, & particulièrement par celui de l'*Arcade de Sannazar*, que *Pierre Summonte*, ſon ami, fit réimprimer à Naples, ſur du papier très beau, & en bons caractères, tandis que l'Auteur, ſuivant la Fortune du Roi *Frédéric* ſon maitre, demeuroit en France.

Mais, de même que dans les tems dont nous par-

parlons préſentement, l'Imprimerie fut regardée, comme l'invention la plus utile & la plus néceſſaire au commerce des Lettres, de même auſſi dans les tems ſuivans elle ne leur fut pas avantageuſe. Les hommes de Lettres adonnés à la lecture de ce grand nombre de Volumes, qui ſortoient de la preſſe, chargoient leur mémoire d'une vaſte érudition, & ne ſe donnoient ni le tems, ni les moyens de refléchir. On ne vit que très rarement paroitre de ces génies élevés, capables de faire un bon uſage de leurs talens, & de pouſſer plus loin leurs connoiſſances & les Sciences.

La facilité de l'Impreſſion a produit encore pendant le cours du Siècle précédent, dans le Royaume de Naples, pluſieurs inconvéniens. Chacun ſe croyant docte entreprit de faire imprimer tout ce qui ſortoit de ſa tête & de ſa plume, en tout genre de ſcience : par-là le XVII Siècle s'eſt trouvé accablé ſous le poids d'un nombre incroyable de Volumes, auſſi inſipides que remplis de puérilités, dont quelques Moines ignorans, ou d'ennuyeux Juriſconſultes étoient ordinairement les Auteurs. Les Imprimeurs excitoient eux-mêmes ces Ecrivains; &, pour ne les pas effrayer par la dépenſe de l'Impreſſion, ils firent faire un papier d'une qualité inférieure, à celui dont ils ſe ſervoient auparavant, qu'on appella enſuite Papier d'Imprimerie. Voila un précis de ce que l'Auteur dit à ce ſujet. Il parle enſuite des abus, qui concernent la permiſſion d'impri-

mer les Livres, & d'en défendre la lecture. Il fait voir que les Papes ſe ſont mal-à-propos arrogés ce Droit; mais comme cela nous meneroit trop loin, ſi nous voulions ſuivre l'Auteur dans tout ce qu'il dit à ce ſujet, nous renvoyons le Lecteur au Livre XXVII, Chapitre IV, de cette Hiſtoire.

Juſqu'ici le Royaume de Naples, attaqué par tant de différentes Nations, n'avoit cependant point été obligé de ſe défendre contre les Turcs; mais comme s'il eût dû combattre contre autant d'ennemis, qu'il y a de différens Peuples, nous allons à préſent voir paroitre le plus puiſſant & le plus formidable de tous. On ſe trompe, ſi l'on croit que les Empereurs Ottomans ne fondent leur prétenſion à ce Royaume, que ſur leur ambition & la Loi du plus fort; ils prétendent que maitres de Conſtantinople, & vainqueurs de *Conſtantin Paléologue*, dernier Empereur des Grecs, l'Empire d'Orient ayant paſſé ſur leurs têtes, ils ſont en droit d'y réunir tout ce qui en a été démembré, & qui ſe trouve poſſédé par d'autres Princes. Ils ſoutiennent donc que l'Italie, & particuliérement la Pouille, la Calabre, & les Provinces du Royaume de Naples, leur appartiennent, comme aux vrais légitimes Succeſſeurs de *Conſtantin* le Grand, & des autres Empereurs d'Orient. Rivaux de la Grandeur des Romains, ils ſe vantent de vouloir les imiter dans leurs conquêtes, & ils y ont réuſſi en effet, ſi l'on conſidère tous les progrès que les Turcs ont faits depuis l'année 870, juſques

à

à nos jours. Peut-être trouvera-t-on qu'ils n'ont pas ſoumis moins de Peuples ſous leurs Loix, que firent les Romains ; &, comme eux, ils ont en toute occaſion fait connoitre qu'ils aſpiroient à la Monarchie univerſelle.

Ces heureux ſuccès que l'Empereur *Mahomet* II avoit eus pendant les commencemens de ſon règne, lui firent concevoir le projet de ſoumettre l'Italie, qu'il prétendoit lui appartenir comme Empereur de Conſtantinople. Les Venitiens, qui craignoient que ce fameux Conquérant ne tournât ſes armes contre eux, lui inſinuèrent d'abandonner la conquête de l'*Iſle* de *Rhodes*, qu'il vouloit enlever aux Chevaliers Hoſpitaliers de St. *Jean* de Jéruſalem, & de s'attacher au Royaume, dont l'entrepriſe lui ſeroit bien plus avantageuſe, que celle d'une ſimple *Iſle*. *Ange* de *Conſtanzo* rapporte que ce fut *Laurens* de *Médicis*, qui fit propoſer à *Mahomet*, par quelques Marchands qui alloient négocier en Turquie, d'attaquer le Royaume de Naples. Il ſe peut très bien que les Florentins, auſſi bien que les Venitiens, alors également ennemis du Roi *Ferdinand*, donnèrent, les uns & les autres, ce conſeil à *Mahomet*.

Quoiqu'il en ſoit, on fit connoitre au Prince infidèle que, tôt ou tard, l'ambition & l'agrandiſſement des Rois de Naples, ſeroient auſſi funeſtes à ſes Etats, qu'au reſte de l'Italie ; mais qu'il en avoit encore plus à craindre que tout autre, parce que ſous prétexte de l'avance-

ment de la Religion Chrétienne, toute entreprise contre lui ſeroit repréſentée comme ſainte & juſte, & qu'on s'y porteroit avec d'autant plus de facilité, par la conſidération que le trajet de la Mer n'étoit pas conſidérable. *Mahomet* avoit d'ailleurs divers ſujets de mécontentement contre le Roi *Ferdinand*, particulièrement à cauſe du ſecours qu'il avoit donné contre lui aux *Rhodiens*, qu'il attaqua ſans ſuccès. Ainſi les Florentins n'eurent pas beaucoup de peine à déterminer *Mahomet*, de tourner ſes armes contre le Royaume de Naples.

Ce Prince envoya le *Bacha Acubat*, avec une Flotte qui débarqua dans la Pouille, à la fin du Mois de Juin de la même année. Outre une nombreuſe infanterie, cinq mille Hommes de Cavalerie ſe joignirent à ces Troupes, & entreprirent le Siège d'*Otrante*. Cette Ville n'étoit gardée que par mille hommes. *François Zurulo* en amena encore quatre cent de Naples. Les Citoyens, devenus braves guerriers, firent des prodiges de valeur; mais cependant il fallut ſuccomber ſous le nombre des ennemis, & après une réſiſtance d'environ deux Mois, la Ville fut priſe d'aſſaut. Après la priſe de cette Ville *Mahomet* rapella *Acubat*, & mit à ſa place *Ariadeno*, Baillif de Négrépont, avec ſept mille Hommes d'Infanterie, & cinq cens de Cavalerie. *Acubat*, avec douze Galères chargées du butin qu'il avoit fait, ſe rendit à Conſtantinople. *Ariadeno* projettoit d'attaquer Brindes, & quelques autres Villes, & par-là le Royaume étoit ſur le point de ſa perte.

Dans

Dans une telle extrémité, le Roi *Ferdinand* s'adreſſa preſque à tous les Princes de l'Europe, pour obtenir du ſecours, & il rappella ſur le champ, de Toſcane, *Alphonſe*, avec les Troupes qu'il y avoit conduites. Le Duc de Calabre, ayant donc d'abord abandonné la guerre de Toſcane, & laiſſé en paix les Florentins, arriva avec ſon monde à Naples, le 10 Septembre de la même année. On équipa une Flotte compoſée de 80 Galères, & de quelques petits Vaiſſeaux, & on ſe mit en état de faire face aux Turcs; mais la mort de *Mahomet*, ayant arrêté le cours de ſes entrepriſes, délivra auſſi le Royaume d'une guerre ſi cruelle. *Alphonſe*, Duc de Calabre, revint, après l'expédition d'Otrante, dans Naples, tout enivré de ſes heureux ſuccès. Il projetta d'abord d'abaiſſer les Barons, dont il croyoit n'avoir pas lieu d'être content, & contre leſquels il nourriſſoit toujours quelques ſoupçons. Uniquement occupé de ce déſir, il ne ſçut pas le diſſimuler. La Nobleſſe commença à prendre de la défiance, & les Barons ayant appris qu'*Alphonſe* les avoit menacés, commencèrent à penſer aux moyens d'en prévenir les effets: ils firent ſavoir leur deſſein au Pape *Innocent* VIII, qui ayant envie d'enrichir *François*, ſon Fils naturel, approuva tous leurs projets; il ſe flatta que cette réſolution lui procureroit des moyens promts & certains d'enrichir d'abord ſon Fils naturel; il mit d'abord en œuvre les mêmes expédiens, dont les Papes ſe ſervoient ordinairement pour chagriner les Rois, c'eſt-à-dire

qu'il fit propoſer à d'autres Princes, d'entreprendre la conquête du Royaume de Naples, dont, en ce cas, il promettoit de donner l'inveſtiture. Il envoya donc, pour cet effet, en Provence, à *René* Duc de Loraine, pour traiter avec lui d'une entrepriſe contre Naples, dont il promettoit de lui donner l'inveſtiture, à condition néanmoins que le petit *François*, ce cher Fils, auroit une bonne partie des terres qu'on ôteroit à *Ferdinand*.

Alphonſe, Duc de Calabre, ayant découvert les mouvemens que ſe donnoit la Nobleſſe, réſolut de les prévenir, & de déranger leurs projets, avant qu'ils fuſſent en état de les exécuter. Il s'empara donc, tout d'un coup, du Comte de *Nola*, ſe rendit maître de cette ville, & fit arrêter la femme & les deux fils du Comte, qui furent conduits au Château-neuf de Naples. Lorſque les autres Conjurés furent informés de cette prémière expédition, chacun d'eux craignant le même ſort, on n'uſa plus d'aucun ménagement, & de toute part on courut aux armes. En un inſtant, le Royaume ſe vit bouleverſé, les grands-chemins furent fermés, le commerce interrompu, les Tribunaux de juſtice ſans fonction, & tous les différens Corps de l'Etat dans le trouble & dans l'agitation. Le Roi *Ferdinand*, étonné par cette ſédition, chercha les moyens de l'apaiſer, & le Prince de *Béſignano*, qui vouloit donner aux autres Conjurés le tems de s'armer, entra en quelques Négociations de paix. *Ferdinand* feignit de la déſirer, mais au fond il étoit bien réſolu de n'exé-

n'exécuter aucune des choſes qu'il auroit promiſes, ſi une fois il avoit appaiſé le tumulte. Chacun cherchoit donc à tromper ſon ennemi, ce qui fit que les Négociations n'eurent point lieu, & qu'on ſe prépara à la guerre. *Ferdinand*, voyant à quel excès les choſes étoient portées, pour punir cette félonie, & l'ambition du Pape, réſolut d'aller attaquer les Etats de l'Egliſe, afin de faire une diverſion, qui empêchât *Innocent* de pouvoir ſecourir les Conjurés. Toutes les proviſions de guerre étant faites, le Duc de Calabre s'avança avec une puiſſante Armée juſques aux confins du Royaume. Il la conduiſit enſuite aux portes de Rome. Le Pape, ne voyant paroître aucun ſecours, ſe détermina à faire ſa paix, & perſuada aux Barons révoltés de s'y prêter, par l'eſpérance qu'il leur donna de leur faire obtenir des conditions avantageuſes. La néceſſité les obligea de ſe ſoumettre à ſes conſeils; la paix fut donc conclue au mois d'Aout 1486. On y convint que le Roi payeroit, comme Vaſſal au St. Siège, le Tribut ordinaire, & qu'il ne pourroit prendre aucune vangeance des Barons révoltés. *Ferdinand* promit tout ce qu'on voulut, mais il ne tint pas parole; car il les fit mettre en priſon, & les fit condamner peu après à avoir la tête tranchée. Une ſi ſanglante tragédie, exécutée au mépris des engagemens les plus ſolemnels, fit regarder, par tout le monde, le Roi *Ferdinand* comme un cruel Tiran. Ce Prince ne profita pas longtems du repos que cette paix lui avoit procuré, car il mou-

mourut peu de tems après à Naples, le 25 Janvier 1494. Cette mort fut d'autant plus funeſte, qu'elle entraina avec elle, non ſeulement la perte de toute la famille de ce Roi, & celle de ſon Royaume, mais elle couvrit encore de maux l'Italie entière.

Après la mort du Roi *Ferdinand*, *Alphonſe* Second, ſon Fils, lui ſuccéda, & fut, ſur le champ, & par les mains du Cardinal *Borgia*, couronné Roi. Il eut à ſoutenir la guerre que *Charles* VIII, Roi de France, entreprit contre lui, à la ſollicitation de *Louis Sforce*. *Charles* ſe mit en marche pour l'Italie, avec une puiſſante Armée, & vint à Rome, où il demeura un mois. Pendant ſon ſéjour en cette Ville, il envoyoit à chaque inſtant des Détachemens de ſes Troupes, juſques aux limites du Royaume, où elles inſpirèrent tant de terreur, que preſque toute l'Abruzze & la Ville d'Aquila ſe déclarèrent en ſa faveur, avant même qu'il fût parti Rome. Le reſte du Royaume ne paroiſſoit pas mieux diſpoſé : c'eſt ce qui engagea *Alphonſe*, qui craignoit de ne pouvoir réſiſter à un Prince ſi puiſſant, & qui connoiſſoit la haine que les Peuples lui portoient, à abdiquer la Couronne, en faveur de ſon Fils, eſpérant que la jeuneſſe de ce Prince, qui n'étoit pour lors âgé que de vingt-trois ans, engageroit les Peuples à prendre ſa défenſe avec plus de chaleur.

Après que ce Prince eut cedé la Couronne à *Ferdinand*, ſon Fils, il ne voulut plus demeurer en cette Ville, il ſe réfugia en Sicile, s'arrêta quelques tems à Maſara, & ſe rendit à Mes-

Meſſine, où il ſe donna tout entier à la dévotion, & vêcut avec des Moines, nuit & jour en prières, en jeûnes, & faiſant des aumones. A peine y avoit-il demeuré dix mois, qu'il fut attaqué d'une cruelle maladie, qui lui fit ſouffrir des douleurs inouies : il les ſupporta cependant, avec beaucoup de réſignation & de patience, enfin ſuccombant ſous le mal, il mourut le 19 Novembre 1495, dans la quarante-ſeptième année de ſon âge, après avoir regné un an moins deux jours. *Ferdinand* ne ſe vit pas plutôt ſur le Trône, par l'abdication de ſon Père, qu'il mit tout en œuvre pour pouvoir réſiſter à *Charles*, qui dès qu'il avoit paru proche Capoue, en avoit été reconnu pour Souverain par les habitans de cette Ville, qui lui avoient ouvert leurs portes, & ayant traverſé la Ville, avec toute ſon Armée, étoit venu à Averſe. Ce fut pour lors que les Napolitains ſuivirent le torrent. Ils lui firent propoſer de lui envoyer des Ambaſſadeurs, à ſa rencontre, & de ſe ſoumettre à lui, à condition qu'il leur conſerveroit leurs anciens privilèges.

Ferdinand, informé de ces démarches, & voyant la Nobleſſe & le Peuple, les armes à la main, révoltés contre lui, jugea qu'il ne pouvoit plus réſiſter à l'impétuoſité de ſa mauvaiſe fortune, & prit la réſolution d'abandonner Naples. Il fit donc aſſembler ſur la place du Château-neuf les habitans de cette Ville, les dégagea du ſerment de fidélité, qu'ils lui avoient prêté peu de tems auparavant,

vant, & leur permit de faire leur Traité avec le Roi de France. *Charles* entra dans Naples, le 21 de Février de cette année 1495. Il y fut reçu avec tant de marques d'empreſſement & de joie, que l'expreſſion ne ſauroit atteindre à les bien repréſenter; c'eſt ainſi que ce Royaume changea encore de Maitre. On peut voir dans l'Auteur les révolutions qui y arrivèrent enſuite, & combien peu dura le règne des François dans ce Royaume, les guerres que les Succeſſeurs de *Charles* entreprirent pour recouvrer ce Royaume, & comment enfin il paſſa ſous la Domination des Eſpagnols, en la perſonne de *Ferdinand* Roi d'Eſpagne.

Après que *Ferdinand* eut fait la conquête de ce Royaume, il y laiſſa le Grand Capitaine *Gonſalve*, pour le gouverner en ſon nom. Pendant ce tems-là il fut à l'abri des invaſions étrangères. *Louis* XII dégouté de toute entrepriſe en Italie, bornoit ſes ſoins à la ſeule conſervation du Duché de Milan; &, quoique la mort de la Reine *Iſabelle*, arrivée le 26 Novembre 1504, occaſionna bien des déſordres en Eſpagne, & qu'elle affligea particuliérement le Grand Capitaine qui devoit toute ſon élevation à cette Princeſſe, cependant ce même évènement procura la paix & le repos au Royaume de Naples. La Reine *Iſabelle* s'étoit rendue recommandable à ſes Peuples, par ſa ſageſſe, par ſa grandeur, & par ſa prudence. Le Royaume de Caſtille, beaucoup plus étendu & plus puiſſant que celui d'Eſpagne, lui

lui appartenoit en propre. Elle en avoit hérité par la mort de *Henri* ſon Frère, & après avoir ſoutenu une ſanglante guerre, elle en jouit. La mort de la Reine *Iſabelle* fit disparoître toutes les difficultés, qui avoient auparavant empêché la concluſion de la Paix, entre *Ferdinand* ſon mari, & le Roi de France; mais auſſi cette mort occaſionna des conteſtations entre le Beau-père, & le Gendre. Dès-lors *Louis* XII, craignant l'exceſſive puiſſance à laquelle l'Archiduc Philippe alloit parvenir, penſa à en diminuer, autant qu'il dépendroit de lui, l'étendue. *Ferdinand* étant auſſi informé que ſon Gendre ne tenoit aucun compte du Teſtament d'*Iſabelle*, qui l'avoit laiſſé Gouverneur de la Caſtille, & qu'il projettoit de le dépoſſéder, pour s'aſſurer d'autant mieux dans ſon Etat, penſa à faire, par le moyen d'un nouveau Mariage, quelque alliance qui pût lui être utile. Il épouſa donc *Germaine de Foix*, Fille d'une Sœur du Roi de France, & à cette occaſion il fut convenu entre eux, que *Louis* XII lui donneroit pour dot de ſa Nièce, la portion du Royaume de Naples dont il avoit été dépouillé, à la charge que *Ferdinard* lui payeroit, dans l'eſpace de dix années, ſept cens mille ducats, & qu'il doteroit de trois cens mille ducats ſa nouvelle Epouſe. Par ce Mariage, la paix fut conclue entre les deux Rois à Blois, le 12 Novembre 1505. Le Roi d'Angleterre ſe rendit, de part & d'autre, garant de ſon obſervation. Alors preſque tous les Seigneurs Napolitains, qui s'étoient

toient retirés à la Cour de France, ſuivirent la Reine *Germaine*, en Eſpagne, & l'infortunée *Iſabelle*, veuve de *Frédéric*, n'ayant pas voulu ſe livrer avec ſes deux Fils au pouvoir de *Ferdinand*, ſortit de France, & ſe retira à Ferrare.

Auſſitôt que le Roi Catholique, après s'être retiré de Caſtille, fut arrivé dans ſes États d'Arragon, il ſe prépara à ſon départ pour Naples. L'empreſſement des Napolitains, pour le recevoir, étoit extraordinaire: chacun eſpéroit que ce Prince, ſi ſouvent victorieux, releveroit ce Royaume des pertes qu'il avoit éprouvées, depuis la mort de *Ferdinand* Prémier, eſpace de tems qui alloit à près de dix années, pendant leſquelles on avoit vu ſept différens Rois, & toujours le fer & le feu à la main, perſécuter les Peuples. Pendant le ſéjour que le Roi Catholique fit dans cette ville, il apprit la mort de *Louis* XII, & que *François* Prémier lui ſuccédoit, & ſe préparoit à venir avec une puiſſante Armée pour faire valoir ſes droits ſur le Royaume de Naples. Il donna tous ſes ſoins à prévenir les deſſeins que le Roi de France avoit ſur l'Italie, & ſur le Royaume de Naples. Mais, tandis qu'il étoit occupé aux préparatifs néceſſaires pour ſoutenir la guerre, & qu'il avoit fait un voyage en Eſpagne, pour avoir les ſecours dont il avoit beſoin, il mourut à Madrid, âgé de 75 ans, au Mois de Janvier de l'année 1516. Ici finit le troiſième Volume de cette Hiſtoire, nous verrons, dans le quatrième & dernier Volume, comment les Princes de la Maiſon d'Autriche poſſédèrent ce Royaume.

A R-

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES,

DE CAMBRIDGE.

MR. *Tunſtall*, Membre du Collège de St. Jean, & Orateur de cette Univerſité, a publié une Lettre adreſſée au Dr. *Middleton*, où il critique la Vie de Ciceron de ce Docteur, par rapport aux Lettres de Ciceron qu'il a citées, & prétend qu'il s'y trouve pluſieurs omiſſions conſidérables: il examine en même tems l'autenticité des Lettres de Ciceron à Brutus, & de Brutus à Ciceron. Cette Lettre de Mr. *Tunſtall* eſt accompagnée d'une Diſſertation Chronologique de Mr. *Jean Chapman* ſur le tems que Ciceron écrivit ſon Traité *de Legibus Epiſtola*, &c. La Critique de Mr. *Tunſtall* a porté Mr. *Middleton* à nous donner *The Epiſtles of* M. T. Cicero *to* M. Brutus, *and of Brutus to Cicero, with the Latin Text*, &c. C'eſt-à-dire, *Lettres de Ciceron à Brutus & de Brutus à Ciceron, avec le Texte Latin ſur la page oppoſée, & des Notes en Anglois ſur chaque Lettre: à quoi l'on a ajouté une Diſſertation préliminaire, où l'on défend l'autenticité de ces Lettres, & où on réfute toutes les objections de Mr.* Tunſtall. *Par* Conyers Middleton, &c. Mr. *Tunſtall* y a fait cette réponſe: *Obſervations on the Vulgate Epiſtles between* M. T. Cicero, *and* Mr. Brutus, &c. C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur les Lettres communément attribuées* à Ciceron & à Brutus, *où l'on fait un examen libre de l'autenticité de ces Lettres*,

tres, & où l'on examine & réfute la Dissertation du Dr. Middleton, *en leur faveur. Avec plusieurs Remarques générales sur le Caractère des Epitres de Ciceron, & sur divers faits importans de sa Vie ou de l'Histoire Romaine qui ont été déguisés ou mal rapportés. Par* Jean Tunstall, *etc. in* 8.

On fait actuellement une Nouvelle Edition des Oeuvres du célèbre Shakespear. Cette Edition s'imprime, dit-on, sous les auspices d'une personne de considération; ainsi il est à présumer qu'on n'épargnera rien pour la rendre également belle & correcte. Toutes les Editions de cet Auteur ont été jusqu'ici très défectueuses, malgré tous les soins que d'habiles gens se sont donnés pour rectifier les fautes qui s'y trouvent. Ces fautes viennent ou de l'Auteur même, qui n'avoit qu'une très médiocre connoissance des Lettres, & dont le style est par conséquent rude, obscur, & plein de contre-sens. D'ailleurs, il n'a rien publié lui-même. Ce sont les Comédiens qui jouoient ses Pièces qui les ont fait imprimer après sa mort, & qui, n'étant pas capables de les corriger, les ont laissées telles qu'ils les avoient trouvées. Voilà qui fournit un beau champ à la Critique. Deux ou trois Auteurs s'y sont exercés, & ont tâché de rétablir le Texte tel qu'il auroit dû être d'abord; mais ils n'y ont pas réussi. Mr. *Warburton* s'est aussi mis sur les rangs, & il travaille à nous donner un nouveau Shakespear.

De Londres.

Mr. *Hales*, connu par sa Médecine expérimentale, & par d'autres Ouvrages qu'il a publiés, a trouvé le moyen de donner de l'air frais par-tout où l'air étouffé peut être nuisible. *A Description of the Ventilators* (*a*), &c. C'est

(*a*) Je n'ai point trouvé de terme Français pour exprimer ce mot.

C'eſt-à-dire, *Deſcription de la maniere d'introduire facilement une grande quantité d'air frais dans les Mines, les Priſons, les Hôpitaux, les Ateliers, & les Vaiſſeaux, à la place de leur mauvais air. On marque auſſi la grande utilité qu'on en peut tirer à pluſieurs autres égards, comme de conſerver toute ſorte de grain ſec, empêcher qu'il n'ait aucune mauvaiſe odeur, & qu'il ſoit détruit par les Baleines, dans les Greniers & dans les Vaiſſeaux; & auſſi pour ſécher le Blé, le Mais, le Houblon, le Poudre à Canon*, &c. Ouvrage qui a été lu à la Société Royale, en Mai 1741. Par Etienne *Hales*, Docteur en Théologie, &c. *In* 8.

A Diſſertation on Deiſtical and Arian Corruptions, &c. C'eſt-à-dire, *Diſſertation ſur les ſentimens corrompus des Deiſtes & des Ariens; où l'on examine particulierement la Diſſertation de Mr.* Jackſon *ſur la Matiere, & l'Eſprit, & l'Eſſai de Mr.* Locke *concernant l'Entendement*, &c. *In* 8.

The Spiritual Criſis, &c. C'eſt-à-dire, *la Criſe Spirituelle: ou Portrait de la Religion qui conduit au Salut, par où on peut facilement diſtinguer la véritable Religion d'avec les fauſſes embraſſées par tant de Sectes différentes. A quoi l'on a ajouté quelques Remarques deſtinées à combattre quelques Doctrines erronées & oppoſées à l'Ecriture, qui ont été depuis peu renouvellées par Mr.* Jackſon, *Mr.* Chubb, *& autres*. In 8.

Mr. le Docteur *Hoadley* a publié l'Oraiſon anniverſaire qu'il prononça au Mois d'Octobre dernier devant le Collége des Médecins, ſelon l'Inſtitut du célebre Harvey: *Oratio anniverſaria in Theatro Collegii Medic. Lond. ex Harvei inſtituto habita die* 18 *Octob. An. D.* 1742. *à Benj. Hoadley, M. D. Collegii Medic. & Soc. Reg. Soc.* In 4.

Les Mémoires de Mr. du Gué Trouin ont été tra-

traduits en Anglois : *Memoirs*, &c. C'eſt-à-dire, *Mémoires de Mr. du* Gué Trouin, *Chef d'Eſcadre, écrits par lui-même. Traduits par* George Shelwocke, *Ecuyer, Sécrétaire du Bureau de la Poſte.* In 12.

Original Letters and Papers of State, &c. C'eſt-à-dire, *Lettres Originales & Mémoires d'Etat adreſſés à* Olivier Cromwel, *par les perſonnes les plus célèbres de ſon tems, touchant les affaires de la Grande Bretagne & de l'Irlande, depuis l'année* 1649 *juſqu'en* 1658. *Trouvés parmi les Manuſcrits Politiques de Mr.* Jean Milton, *& publiés à préſent pour la prémière fois d'après les Manuſcrits Originaux. Par* Jean Nickolls *le jeune, Membre de la Société des Antiquaires.* In folio.

Un Anoyme nous a donné des Mémoires des quatre dernières Années du Règne de la Reine *Anne. Memoirs of the four laſt years of the Reign of Queen* Anne, *&c.* Ces Mémoires commencent en 1710, & finiſſent à la Mort de cette Princeſſe. On y donne le caractère des Perſonnes les plus diſtinguées qui ont eu part aux affaires de ce tems-là, & un détail de ce qui s'y eſt paſſé de plus important. On y a auſſi ajouté, par manière de préliminaire, un récit abrégé des Diſputes des différens Partis juſqu'à l'année 1710. *in* 8.

An Eſſay on Ridicule. C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur le Ridicule, par* Guillaume Whitehead, *Membre du Collège de Clare à Cambridge.* In 8. Cette brochure eſt aſſez bien écrite.

A Letter Showing why our Engliſh Bibles, &c. C'eſt-à-dire, *Lettre où l'on fait voir pourquoi nos Bibles Angloiſes ſont ſi différentes de celles des LXX, quoique les unes & les autres ayent été traduites ſur l'Original Hébreu.* In 8.

On a fait une Nouvelle Edition de l'Aſtronomie du Dr. *Keill*: *An Introduction to Aſtronomy, or Aſtro-*

Aſtronomical Lectures, &c. C'eſt-à-dire, *Introduction à l'Aſtronomie, ou Leçons Aſtronomiques lues dans l'Ecole Aſtronomique de l'Univerſité d'Oxford.* *Par* Jean Keill, *Membre de la Société Royale, & Profeſſeur en Aſtronomie*, &c. *In* 8. On nous aſſure que cette Edition a été corrigée avec beaucoup de ſoin.

A new and correct Map of Middleſex, &c. C'eſt-à-dire, *Carte Nouvelle & correcte des Comtés de Middleſex, Eſſex, & Hertfort, avec les routes*, &c. *Par* Jean Warburton, *Ecuyer, Héraut du titre de Sommerſet, & Membre de la Société Royale.* On continue de publier par brochures, *in* 8. les *Oeuvres du Dr.* Tillotſon. L'édition qu'on en fit il y a quelques années contenoit vingt & un Volumes in 8. Celle qu'on publie à préſent, & qui ſera plus correcte, n'en contiendra que douze, dont on diſtribuera huit feuilles tous les ſamedis, brochées en papier bleu, pour le prix de 3. Shillings, 6. ſous.

An Enquiry into the Time of the firſt foundation of Weſt-minſter Abbey, &c. C'eſt-à-dire, *Recherches ſur le tems de la fondation de l'Abbaye de Weſtminſter, autant qu'on l'a pu découvrir par les meilleurs Monumens qui nous reſtent, tant imprimés que manuſcrits. A quoi l'on a ajouté une Notice des Ecrivains qui ont fait l'Hiſtoire de l'Egliſe. Par* Richard Widmore, *Maitre ès Arts, Bibliothécaire du Doyen & du Chapitre de Weſt-minſter.* In 8.

An Eſſay on Virgili celebrated Gates of Sleep, &c. C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur les fameuſes portes du ſommeil décrites par Virgile; contenant, outre des recherches particulières ſur un ſujet ſi embaraſſé, auſſi bien que ſur de ſemblables portes qu'on trouve dans Homere, la ſolution du* falſo damnati crimine mortis, *de Virgile: & à la fin de l'Ouvrage la véritable Clé de l'Eneïde. Par* Theodore de la Faye, *Maitre ès*

Arts. In 8. Voici une nouvelle Relation du Levant, qui ſera également curieuſe & intéreſſante: *A view of the Levant*, &c. C'eſt-à-dire, *Deſcription du Levant, particulierement de Conſtantinople, de Syrie, d'Egypte, & de Gréce: où l'on s'attache à en faire connoître les Antiquités, le Gouvernement, la Politique, les Maximes, les Mœurs & les Coutumes:* Par Charles Perry, *Docteur en Médecine.* In folio.

The Work of Heſiod, &c. C'eſt-à-dire, *les Ouvrages d'Héſiode, avec des Notes Critiques, Philoſophiques, &c. Seconde Edition en un Volume in* 12. A cette ſeconde Edition on a ajouté des Conſidérations ſur le ſentiment du Chevalier *Newton* & du Docteur *Samuel Clarke*, touchant le tems qu'a vécu Héſiode: des Remarques ſur la Critique que le Dr. *Bentley* a faite du Caractére que Manile donne d'Héſiode, &c.

The Reaſonableneſs of the Chriſtian Religion, &c. C'eſt-à-dire, *Que la Religion Chrétienne eſt raiſonnable, telle qu'elle nous eſt donnée dans l'Ecriture: ou Réponſe à un Ecrit publié depuis peu, où l'on prétend faire voir que* la Religion Chrétienne n'eſt pas fondée ſur le raiſonnement. *Diviſée en trois parties, dont la* 1. *contient les preuves de la vérité de la Religion Chrétienne.* 2. la ſeconde, la Réponſe aux Difficultés & aux Objections propoſées par cet Auteur, 3. & la troiſiéme, l'explication du Texte qu'il a pervertis. Par *George Benſon.* In 8.

Voici encore deux Ecrits ſur le même ſujet: *The Ground of the Chriſtian Faith rational*, &c. C'eſt à-dire, *Les fondemens de la Foi Chrétienne conformes à la Raiſon: pour répondre à l'Ecrit intitulé*, que la Religion Chrétienne n'eſt pas fondée ſur le raiſonnement. Par *Thomas Mole.* In 8.

Chriſtianity founded, &c. C'eſt-à-dire, *le Chriſtianiſme fondé ſur le raiſonnement: Sermon prêché*

devant l'Université d'Oxford, le Dimanche des Rameaux (27. *de Mars*) 1743. *Par* Jean Cookesey, *Maître ès Arts, Recteur des Paroisses Unies de St. Antoine & de St. Jean Baptiste à Londres.* In 8.

DE LEYDE.

Les Frères *Verbeek* ont achevé *Eustachii Anatomia ex Editione Albini.* Cette Edition est augmentée considérablement, & enrichie de nouvelles Planches. Les mêmes Libraires ont imprimé *Uteri Humani gravidi Anatome & Historia, Authore* Wilhelmo Noortwyk, *Med. Doct. cum figuris*, 4. Ils ont aussi sous presse G. *van Swieten, Med. Doct. Commentaria in Hermanni Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis Morbis. Tomus Secundus*, 4.

D'AMSTERDAM.

Une Société de Libraires de cette Ville & de la Haye imprime *Nouveau Dictionnaire Historique & Critique, composé d'Articles qui ne se trouvent point dans celui de* Mr. Bayle. Cet Ouvrage formera quatre Volumes *in folio*, dont les deux prémiers seront publiés à la fois par voye de souscription. On ne négligé rien pour le rendre digne de l'approbation du Public, & pour le mettre en état de soutenir le Titre de *Dictionnaire Historique & Critique.*

Une autre Société se dispose à donner une Edition Nouvelle des *Mémoires de Condé, ou Recueil pour servir à l'Histoire de France, contenant ce qui s'est passé de plus mémorable dans ce Royaume sous le Regne de François II, & sous une partie de celui de Charles IX. &c.* en six Volumes in quarto. Cette Edition ne renfermera pas seulement tout ce qui a été tronqué & supprimé dans l'Edition de Paris,

qui en eſt tout-à-fait défigurée, mais elle ſera auſſi enrichie de pluſieurs Pièces de la dernière importance qui n'ont pas encore paru, & qui intéreſſent extrêmement l'Hiſtoire de ce tems-là.

Wetſtein a fait mettre ſous preſſe & donnera dans peu l'*Hiſtoire Romaine de Mr. Rollin*, Tome IX, *in* 12. Il publiera auſſi bientôt le *Traité des Sens par Mr. du Cat*, enrichi de Figures. Cet Ouvrage eſt très important & des plus curieux. Le même Libraire fait encore imprimer, ſur les Originaux, pluſieurs Lettres de JEAN CALVIN, dont il a fait la découverte.

ARTICLE XI.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité d'Ingolſtadt.

Meſſieurs

Hermann-Antoine-Marie de Chlingenſperg, Docteur en Droit, Profeſſeur du Code & du Droit Public, & Recteur de l'Univerſité.

Maximilien-Ferdinand-Ignace de Planckh, Docteur en Théologie, Profeſſeur des Controverſes de Foi & Vice-Chancelier de l'Univerſité.

Jean-Joſeph-Antoine Hertel, Docteur en Théologie, & Profeſſeur de l'Ecriture Sainte, Doyen de ſa Faculté.

Le R. P. *Chrétien Knaebl*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de la Théologie Spéculative. Il enſeigne avant midi.

Le R. P. *Jean Nepomuck Reſſ*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de la Théologie

logie Spéculative. Il enſeigne après Midi.

Le R. P. *Joſeph Fitterer*, Profeſſeur de la Théologie Morale.

Jean-Pierre Schiltenberger, Docteur en Droit, Profeſſeur des Pandectes & du Droit Féodal, Doyen de ſa Faculté.

Félix-Tobie Heeg, Profeſſeur des Inſtituts de Juſtinien & des Affaires criminelles.

Jean-Jaques Treyling, Docteur en Médecine & en Philoſophie, Profeſſeur de Thérapeutique & d'Anatomie, Doyen de ſa Faculté.

François-Antoine-Ferdinand Stebler, Profeſſeur de Médecine Théorique.

George-Chriſtofle-Emanuel Hertel, Profeſſeur des Inſtitutions de Médecine.

Le R. P. *François Horan*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de Métaphyſique, Doyen de ſa Faculté.

Le R. P. *Henri Hiſſ*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de Mathématique & pour l'Hébreu.

Le R. P. *Antoine Schallenberger*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de Phyſique.

Le R. P. *Ignace Rhemberg*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de Logique.

Le R. P. *Jean-Baptiſte Fackler*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur en Hiſtoire.

Le R. P. *Sebaſtien Hoirand*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de Rhétorique.

Jean-George Agricola, Licencié en Droit, Sécrétaire & Notaire de l'Univerſité.

Ignace-Dominique-Cyriac Schmid, Bibliothécaire de l'Université.

WIRTZBOURG.

Liste des Professeurs de l'Université de Wirtzbourg.

LES PROFESSEURS EN THEOLOGIE SONT:

Messieurs

Le R. P. *François Schwartz*, de la Compagnie de Jésus, Docteur en Théologie & Doyen de la Faculté.

Le R. P. *Jodocus Eimer*, de la même Compagnie, Docteur en Théologie.

Le R. P. *Geoffroi Herman*, de la même Compagnie, Docteur en Théologie.

Le R. P. *Ignace Seitz*, de la même Compagnie.

Le R. P. *Adrien Daude*, de la même Compagnie, Professeur en Histoire.

LES PROFESSEURS EN DROIT SONT:

Messieurs

Jean-Gaspar Barthel, Docteur en Théologie & en Droit, Professeur du Droit Canonique.

Philippe-Adam Ulrich, Docteur en Droit, & Professeur du Code & des Pandectes, Ancien de la Faculté.

Léonard Carlier, Docteur en Droit, & Professeur des Instituts de Justinien.

Jean-Pierre Rannika, Docteur en Droit, Professeur du Droit Criminel.

Jean-Jaques-Joseph Sandermann, Docteur en Droit, & Professeur du Droit Public.

LES

LES PROFESSEURS EN MEDECINE SONT:

Meſſieurs

Jean-Martin-Anaſtaſe Orth, Docteur en Philoſophie, Chirurgie & Médecine, & Profeſſeur en Médecine.

Laurent-Antoine Dercun, Docteur en Philoſophie & en Médecine, Profeſſeur de Botanique.

George-Louis Hueber, Docteur en Philoſophie & en Médecine, & Profeſſeur en Médecine & en Chirurgie.

François-Joſeph de Oberkamp, Docteur en Philoſophie & en Médecine.

LES PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE SONT:

Meſſieurs

Le R. P. *François-Xavère Widenhofer*, de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur de Métaphyſique & de Morale.

Le R. P. *Edmond Voit*, de la même Compagnie, Profeſſeur en Phyſique.

Le R. P. *Lucas Opffermann*, de la même Compagnie, Profeſſeur de Mathématique.

Le R. P. *Joſeph Thorwæſten*, de la même Compagnie, Profeſſeur de Logique.

TABLE DES ARTICLES.

I. LES OUVRAGES *de* LUCIEN, *avec la Traduction de Meſſieurs* HEMSTERHUIS *&* GESNER, *le Scholiaſte Grec*, &c. 3

II. RELATION *de la Miſſion de* GROENLANDE, *avec une nouvelle Deſcription de l'ancienne* GROENLANDE, &c. Par HANS EGEDE. 37

III. THEOLOGIE *des* INSECTES, &c. Par *Mr.* LESSER. Avec *des Remarques de Mr.* P. LYONNET. 66

IV. LETTRES, *Mémoires & Négociations du Comte d'*ESTRADES, &c. Second Extrait. 105

V. L'HISTOIRE NATURELLE, *éclaircie dans deux de ſes Parties principales, la Lithologie, & la Conchiliologie*, &c. 139

VI. LA RELIGION REVELE'E, *ou Recueil de Paſſages de l'*ECRITURE SAINTE, &c. Par *Mr. du* MOULIN. 150

VII. EXPOSITION ANATOMIQUE *de la Structure du Corps humain*, par *Mr.* WINSLOW. 160

VIII. HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1739. 172

IX. HISTOIRE *de* NAPLES, par *Mr.* GIANNONE. Troiſième Extrait. 189

X. NOUVELLES LITTERAIRES. 225

XI. NOUVELLES ACADEMIQUES. 232

CATALOGUE

DES

LIVRES

NOUVEAUX

Qui ſe trouvent chez WETSTEIN.

LIBRI LATINI.

BErnouilli Opera omnia, tam antea ſparſim edita quam hactenus inedita, in quatuor Tomos diſtributa, 4. fig.

Boerhave Prælectiones Academicæ in proprias Inſtitutiones Rei Medicæ, ex editione ac notis Haller, 8. Tomus IV.

Briſſonii Lexicon Juridicum, ex editione Heineccii, fol.

Homeri Opera omnia Græce & Latine, accedunt fragmenta Græce juxta Editionem emendatiſſimam & accuratiſſimam Samuëlis Clarke. 2 vol.

Horatius ex Recenſione Heinſii, editio elegantiſſima ſine notis, cum Variantibus Bentlei & Sanadonis. 24.

Livius (Titus) cum Commentariis Variorum, ex Editione ac notis Drakenburgi. Tomus Quintus, 4.

Luciani Opera omnia Græce & Latine nova verſione Hemſterhuſii & Geſneri, Græcis ſcholiis ac notis omnium proximæ editionis Commentatorum, additis, Brodæi, Jenſii, Kuſteri, Boſii, Vi-

Vitringæ, &c. aliisque ineditis ac præcipuis Moſis Solani, Geſneri & Hemſterhuſii. 4. III Tomi.

—— idem Charta Magna. 4. III Tomi.

Millii Diſſertationes Selectæ, varia Litterarum & Antiquitatum Orientalium Capita illuſtrantes. 4.

Rieger Introductio in Notitiam Rerum naturalium & Arte factarum. 4. II Vol.

Schwencke Hæmatologia, ſive Hiſtoria Sanguinis. 8.

Stephani Theſaurus Linguæ Latinæ, editio noviſſima auctior & emendatior, cura Birrii. fol. IV Tomi, Baſileæ.

Trioen Obſervationum Medico-Chirurgicarum Faſciculus. 4. cum figuris.

Wolfii Compendium Mathematicum. II Tom. fig. 8.

LIVRES FRANCOIS.

Anatomie de la ſtructure du Corps humain par Mr. Winſlow, Nouvelle Edition, corrigée, & enrichie de Figures. 12. *IV Vol.*

Bible qui contient le Vieux & le Nouveau Teſtament, revue ſur les Originaux & retouchée dans le Langage, avec de petites Notes marginales, par David Martin, Nouvelle Edition. 4.

Bible avec un Commentaire Littéral, compoſé de Notes choiſies tirées de divers Auteurs Anglois, le Tome prémier contenant le prémier Livre de Moïſe. 4.

Chronique des Rois d'Angleterre, par Nathan Ben Saddi. 8.

Commentaires de Céſar, d'une Traduction toute nouvelle. 2 *vol. fig.* 12.

Cyclope Errant, ou Lettres Allégoriques ſur les Affaires du tems. 8.

Etat

Etat Politique de l'Europe. 8. *Tome X.*

Explication des Fables par l'Abbé Banier. 12. *III Vol. Paris.*

Fables choisies en Italien & en François du Sieur Pruneau, enrichies de Figures à chaque Fable. 8.

Le Fanatisme ou Mahomet, Tragédie, par Voltaire. 8.

Histoire Céleste ou Recueil de toutes les Observations Astronomiques faites par ordre du Roi, par Mr. le Monnier. 4. *Paris, avec figures.*

——— *de France par le P. Daniel, nouvelle Edition.* 12. *XVI Vol.*

——— *Générale des Païs-Bas, contenant la Description des XVII Provinces, nouvelle Edition augmentée de Remarques & de nouvelles Estampes.* 8. 4 *vol. fig.*

——— *Universelle depuis le commencement du Monde, traduite de l'Anglois, le Tome IV.* 4.

Institution d'un Prince par l'Abbé Duguet. 12. *III Vol.*

——— *Physiques de Mad. la Marquise du Chastelet.* 8. *II vol. figures.*

L'Englet du Freſney, Méthode pour étudier la Géographie, où l'on donne une Description exacte de l'Univers. Nouvelle Edition enrichie de Figures. 12, *Paris, VIII vol.*

——— *Principes de l'Histoire pour l'Education de la Jeunesse.* 8. *Tom. VI.*

Lettres de Critique, de Littérature & d'Histoire, écrites à divers Savans de l'Europe, par feu Mr. Gisbert Cuper, publiées sur les Originaux & enrichies de Figures. 4.

——— *Historiques, Politiques & Galantes.* 8.

——— *Mémoires & Négociations de Mr. le Comte*

te d'Estrades. *Nouvelle Edition augmentée.* 12. IX Tomes.

Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. Tome I avec fig. 4.

——— *des Spectacles de la Foire.* 12. 2. *vol. Paris.*

Nouveau Théatre François. 12. *le Tome XII.*

——— *Recueil Choisi du Théatre Italien & François.* 8. *le Tome VIII.*

Oeuvres de Machiavel. VI vol. 12.

——— *de Mr. Nericault Destouches. Nouvelle Edition considérablement augmentée.* 12. *IV Vol.*

Orthopédie ou Art de prévenir & corriger dans les Enfans les Difformités du Corps, par Mr. Andry. 12. 2 *Vol. fig.*

Observations de la Médecine pratique, 12. *Paris.*

Paméla ou la Vertu récompensée, traduit de l'Anglois. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de figures, en IV Vol. 12.

Pufendorff, Introduction à l'Histoire. Nouvelle Edition augmentée. 12. *X Vol.*

Racine, Poëme sur la Religion & sur la Grace. 12. 2 *Vol.*

Reaumur, Mémoires des Insectes. Tome VI. 4. *fig. Paris.*

Recueil des Actes, Négociations, &c. par Rousset. 8. *Tome XVI.*

Recherches Philosophiques sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la vérité & de la certitude de nos Connoissances. 8.

Rollin, Histoire Romaine, le Tome IX. 12.

Synonimes François, leurs différentes significations, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse, par Mr. l'Abbé Girard, avec le Traité de la Prosodie Françoise, par Mr. l'Abbé d'Olivet. 12.

Théologie des Insectes ou Démonstration des Perfections de Dieu dans tout ce qui concerne les Insectes. 8. 2 *Vol. fig.*

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE

1743.

TOME TRENTE-UN.

Seconde Partie

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIII.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novembre & Décembre, 1743.

ARTICLE I.

RECHERCHES *sur la Sépulture de* MOISE.

UN Savant, qui auroit à traiter ce ſujet dans quelque Académie, & qui voudroit y faire un Diſcours d'apparat, pourroit débuter d'une maniére fort Oratoire, en invitant ſes Auditeurs à venir aſſiſter aux funérailles de *Moiſe*, ce Légiſlateur fameux, ce Prophète ſi privilégié au-deſſus de tous les autres, & qui opéra un ſi grand nombre de prodiges, ſoit dans l'Egypte, ſoit dans le Déſert; ce Conducteur du Peuple d'Iſraël, qui le gouverna pendant pluſieurs années avec tant de dignité. Notre Orateur ſau-

roit imiter, dans ſon Exorde, le tour que donnent les Recteurs de pluſieurs Univerſités, à leurs *Programmes* d'invitation au Convoi funèbre de quelque Homme Illuſtre, que l'on vient de perdre. Mais il auroit un beau champ pour renchérir ſur tout ce qui s'eſt dit juſqu'à préſent dans ces occaſions. Il ne manqueroit pas d'ajouter, qu'outre les qualités admirables du défunt, cette Sépulture doit encore, par un autre endroit, reveiller l'attention, & attirer un grand concours; c'eſt que c'eſt Dieu lui-même qui doit faire les frais des funérailles de ſon Envoié, qu'il n'y doit point employer la main des Hommes, mais celles des Anges; circonſtance qui ne peut que rendre cette Cérémonie encore plus auguſte.

Je me garderai bien de le prendre ſur un ton ſi haut. Ce ſtile pompeux ne me conviendroit point du tout. Il ne s'accorderoit pas avec le but que je me propoſe, qui eſt de tâcher de prouver qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce que l'on a dit juſqu'à préſent ſur le merveilleux de cette Sépulture. Mon deſſein eſt donc d'examiner, d'une manière fort ſimple, ce que l'on doit penſer du ſentiment généralement reçu des Juifs & des Chrétiens, que quand *Moiſe* fut mort, Dieu lui-même ſe chargea du ſoin de l'enſévelir, & qu'il trouva à propos, par des raiſons de ſa Sageſſe, de dérober la connoiſſance du lieu où repoſoit le Corps de ſon Envoyé.

Il s'agit donc de voir ſi l'Hiſtoire Sainte nous marque bien préciſément cette particularité. J'avoue que la vie de ce Saint Homme eſt remplie de prodiges & d'évènemens hors du cours ordi-

ordinaire de la Nature. Nous ne devons pas héſiter à les croire quand ils nous ſont raportés d'une manière formelle. Mais cela ne nous autoriſe pas à y en mettre d'autres de notre chef, ſur quelques paroles équivoques de l'Ecriture, & dont on ne s'eſt pas donné la peine de bien pénétrer le ſens.

Il eſt dit dans le dernier Chapitre du *Deutéronome*, que *Moïſe* regarda la Terre de Canaan de deſſus la Montagne *Nébo*, dans le Païs de Moab, & *qu'il y mourut ſelon la parole du Seigneur* (*a*). Dieu lui avoit dit que c'étoit ſur cette Montagne qu'il devoit mourir (*b*). Il y finit donc ſes jours, comme Dieu l'avoit prédit & ordonné. *Il mourut là, ſelon la Parole du Seigneur, & il l'enſévelit*, continue l'Hiſtorien, *dans la vallée, vis-à-vis du Temple de Péhor*. On trouve à propos de raporter à Dieu, dont il eſt parlé dans le verſet précédent, la Sépulture de *Moïſe*, & l'on prétend que ce ne ſont point les Hommes qui lui ont rendu ce dernier devoir. Voici le Commentaire de *Dom Calmet*. „ Naturellement, ces Paroles, *il l'enſévelit*, ſe raportent à Dieu, qui fit enterrer „ *Moïſe* par le Miniſtère des Anges. C'eſt „ l'ancienne Tradition des Juifs & des Chrétiens. L'Apôtre St. *Jude* nous apprend que „ ce fut St. *Michel* qui prit ce ſoin, puiſqu'il „ conteſta avec le Démon qui vouloit avoir „ le Corps de *Moïſe*, afin d'engager les Iſraëlites à lui rendre les honneurs Divins". Voi-

la

(*a*) *Deuter. XXXIV. 5.*
(*b*) *Deuter. XXXII. 50.*

le qui eſt expliqué & motivé d'une maniere qui ſemble devoir entraîner tous les ſuffrages. *Il l'enſevelit*, ne peut que ſe rapporter au Seigneur, dont il eſt parlé immédiatement auparavant. Il paroît donc que le Texte dit formellement, que Dieu fit l'honneur particulier au Corps de ſon Prophète, de lui donner lui-même la Sépulture, ou de le faire par le Miniſtère des Anges.

Mais ſi la choſe eſt claire pour ceux qui ſuivent une Verſion trop littérale, ceux qui connoiſſent le génie de la Langue Sainte penſent un peu autrement. Une petite Remarque de Grammaire ſuffit pour faire diſparoître ce *Relatif*, ſur quoi porte tout le merveilleux de cette Sépulture. Quand les Hébreux vouloient dire que l'on avoit fait telle & telle choſe, ils prenoient un tour un peu différent de celui de notre Langue. Au lieu de dire, comme nous, *on fit cela*, ils diſoient, *il firent cela*, ce qui eſt l'équivalent. Mais ils employoient auſſi quelquefois ſimplement le ſingulier. *Il fit cela*, étoit chez eux la même choſe que, *on fit*. La phraſe, j'en conviens, n'eſt pas ſi régulière que l'autre. Mais, comme tout le monde ſait, l'uſage décide en matiere de Langue. Or que cette maniere de s'exprimer fût uſitée, c'eſt ce qui paroît par pluſieurs Paſſages de l'Ancien Teſtament. Je m'en tiendrai à celui-ci, qui eſt extrêmement connu. *On appellera ſon nom Emmanuël* (a). Il y a dans l'Hébreu, *il appellera ſon nom Emmanuël*. Quand il eſt donc dit, à la

(a) *Iſaie VII. 14. Matth. I. 22.*

la fin du *Deutéronome*, que *Moïse* mourut, & *il l'enſévelit*, il faut traduire de même, *on l'enſévelit*. Les LXX Interpp. l'ont rendu de cette manière. Ils ont traduit, *ils l'enſévelirent* (*a*), qui eſt préciſément le tour que prenoient les Grecs pour dire, *on l'enſévelit*. Il n'y a donc rien-là, qui ne ſoit dans l'ordre naturel des choſes. *Moïſe* étant mort, *on l'enſévelit*. C'eſt ce qui ſe pratique à l'égard de tous les Hommes.

Cette petite Remarque Critique, priſe du génie de la Langue Hébraïque, ſuffiroit pour détruire la Tradition qui a cherché fineſſe dans la Sépulture de *Moïſe*. Mais il ne faut pas s'en tenir-là. Il eſt abſolument néceſſaire de répondre à quelques difficultés que l'on ne manquera pas de nous faire, ou, ce qui eſt la même choſe, il faut réfuter les raiſons que l'on allégue pour ruiner le ſentiment ordinaire. C'eſt-là ce qu'il y a de plus important pour éclaircir cette matière.

Après la Sépulture de *Moïſe*, l'Auteur de ce dernier Chap. du *Deutéronome* ajoute cette circonſtance, c'eſt *que nul homme juſqu'alors n'avoit connu le lieu où il a été enſéveli*. On allégue cela comme une preuve que *Moïſe* ne fut pas enterré par la main des hommes, mais par Dieu lui-même, qui ne voulant pas que l'on ſût où repoſoit le Corps, le plaça dans un lieu qui eſt toujours demeuré inconnu.

Tout le monde convient que des circonſtances de la mort de *Moïſe* ont été ajoutées longtems après par quelque Anonime. On eſt partagé

Q 4

(*a*) Καὶ ἔθαψαν αὐτὸν.

gé sur celui qui peut avoir fait cette Addition au Deutéronome. Les uns l'attribuent à *Josué*, d'autres à *Samuel*, d'autres enfin à *Esdras*. On peut donc présumer, avec beaucoup de vraisemblance, que l'espace de tems qui s'étoit écoulé depuis la mort de *Moïse* jusqu'au tems de l'Apostille, avoit fait oublier l'endroit précis où ce Corps avoit été déposé.

On pourroit aporter des raisons encore plus particulières qui avoient empêché de faire cette découverte; celle-ci, par exemple, que quand cette Addition fut écrite, les Israélites n'étoient pas les maîtres du Païs de Moab où ce Législateur avoit été enseveli. *M. Lenfant*, dans son *Histoire de la Bible*, dit que *s'ils n'a pas trouvé le Corps de Moïse, cela vient de quelque circonstance particulière*. Peut-être, ajoute-t-il, *fut-ce parce que les Israélites étoient tout occupés alors du soin de la conquête de Païs*. Mais la première raison prise du tems qui s'étoit écoulé entre la mort de *Moïse*, & l'Addition de la fin du Deutéronome, suffit pour faire entendre ignorer l'endroit précis où étoit son Sépulcre.

Supposons qu'à la dernière page de quelqu'un des Ouvrages de *Calvin*, on trouvât, d'une main inconnue, cette petite Note manuscrite: *Jean Calvin, ce fidèle Serviteur de Dieu, mourut à Genève l'an 1564. Il fut enterré dans le Cimetière de Plein-Palais, & personne ne sait plus aujourd'hui où est son Sépulcre*; qu'en devroit-on conclure? Faudroit-il chercher du mistère, & se figurer qu'on cacha avec beaucoup de soin le Corps de ce Réformateur, de peur

peur que dans la suite l'estime qu'on avoit eue pour lui ne dégénérât en vénération superstitieuse pour son Tombeau, ou peut-être aussi pour empêcher que les ennemis de la Réformation ne vinssent enlever son Corps, & ne se vangeassent sur son Cadavre des coups qu'il avoit portés à l'Eglise Romaine ? Ce seroit prêter là des vues qu'ils n'eurent jamais. La Note postiche que j'ai supposée à la fin d'un Livre de *Calvin*, ne voudroit dire autre chose, sinon que ce Grand homme fut enterré tout simplement comme un homme du commun, qu'on ne lui érigea ni Tombeau, ni Epitaphe, ce qui a été cause que dans quelques années sa fosse s'est trouvée confondue avec les autres.

Quand on nous demande donc, pourquoi on n'avoit plus su dans la suite où étoit le Sépulcre de *Moïse*, il faut répondre de même, que c'est parce qu'on n'y avoit mis aucune marque distinctive. Il paroît que c'est satisfaire à cette question, mais nous en pouvons faire, à notre tour, qui doivent être plus embarrassantes. Si Dieu a voulu cacher avec soin le Tombeau de *Moïse*, comme on le dit ordinairement, il semble qu'il devoit l'enterrer dans l'endroit le plus solitaire de la Montagne où il étoit mort ; pourquoi le deffendre dans le Vallon qui étoit un endroit habité ? Comment l'Auteur de l'Addition a-t-il pu savoir que *Moïse* fut enterré vis-à-vis d'un Temple des Moabites qu'il désigne ? Il faudroit qu'il l'eût su par révélation, & dans ce cas-là il auroit été une imprudence à lui de donner ces différens indices du lieu

où ce Conducteur des Hébreux avoit été enterré. Vouloit-il donc les mettre sur les voyes, & les exciter à faire la recherche de ce précieux Corps ? C'étoit-là aller précisément contre les vûës qu'on suppose qu'avoit eues la Divinité, en le cachant avec soin.

Mais, en supposant que la Sépulture de *Moïse* s'est faite tout naturellement, ces difficultés disparoissent. Voici, sans y chercher de mistère, à quoi semble se réduire le narré de la fin du Deutéronome. *Moïse* étant mort sur la Montagne de *Nébo*, son Corps fut transporté dans le Valon, comme dans un lieu plus commode pour ses funérailles. Il y a beaucoup d'apparence que ce furent *Josué* & *Eléazar* qui se chargèrent de ce soin. On l'enterra vis-à-vis du Temple de *Péhor*, Idole des Moabites. Les Israëlites pleurèrent leur Chef pendant trente jours, qui étoit la durée du deuil pour les personnes distinguées. Ce sont-là les seules circonstances que l'on sait de la mort de ce Grand homme. On ne peut pas marquer précisément où est son Sépulcre, parce que le tems en a effacé le souvenir. Il semble que voilà tout ce que nous avons à dire, celui qui a ajouté ce petit Supplément au Deutéronome.

On allegue encore, en faveur du sentiment ordinaire, de tirer parti de la Transfiguration du Sauveur, rapportée dans le XVII Chap. de St. *Matthieu*. Cet Evangéliste marque que *Moïse* y parut avec *Elie*. Cela semble insinuer quelque conformité entre ces deux Prophètes. *Elie* fut enlevé au Ciel, comme tout le monde sait. Il doit donc être arrivé quelque-

quelque chose d'extraordinaire à *Moïse*, quand il disparut de dessus la Terre.

Mais on ne gagne rien par-là. On ne peut pas soutenir que *Moïse* soit sorti du monde comme *Elie*, qui fut transporté au Ciel tout en vie, l'Ecriture marque trop expressément sa Mort & sa Sépulture, qu'il ait été enlevé par les Hommes, ou par Dieu lui-même, cela ne fait rien à la Transfiguration, car afin qu'il y ait pu assister, il faut nécessairement que Dieu l'ait ressuscité. Les Juifs avoient une autre opinion, qui s'ajusteroit mieux avec la Transfiguration, & que quelques-uns des Pères de l'Eglise adoptèrent un peu trop légèrement, qu'ils avoient imaginé que Dieu avoit fait enlever le Corps de *Moïse* dans le Ciel. *Maimonides* dit, dans sa Préface sur le *Talmud*: *Nos Rabins ont enseigné que Moïse, notre Maître, n'est point mort, mais qu'il est monté au Ciel, où il sert Dieu.* Si l'on adoptoit ce sentiment, on pourroit en faire usage pour l'apparition de *Moïse* à la Transfiguration; mais il est trop contraire à l'Ecriture pour qu'il puisse avoir lieu.

Une autre Objection, que l'on ne manquera pas de faire, c'est qu'il est parlé dans l'Epître de St. *Jude*, d'une dispute que eut *Michel* l'Archange avec le Démon au sujet du Corps de *Moïse* (*a*). En voici comment on explique ces paroles. On prétend que Dieu fit enterrer *Moïse* par les Anges, que *Michel* prit ce soin, comme Chef de ces Intelligences célestes. On veut qu'il y ait de la convenance entre la ma-

(*a*) *Jude*, 9.

nière, dont la Loi fut publiée, & *Moïse* enſéveli; que Dieu, qui avoit donné ſa Loi par le miniſtère des Anges, les employa auſſi pour cette Sépulture. On y fait préſider l'Archange, & on le poſte même pour la garde du Sépulcre.

Je répons que ce Paſſage de St. *Jude* eſt trop obſcur pour en conclurre ce que l'on prétend. Tout au plus, on en doit tirer la conſéquence qu'en tire cet Apôtre; c'eſt la manière reſpectueuſe dont on doit parler des Puiſſances. Il n'en a pas prétendu inférer autre choſe. C'eſt dans cette vue qu'il cite ce fait, qu'on croit avoir été une Tradition reçue des Juifs de ſon tems, & qui ſe trouvoit, dit-on, dans un Livre Apocriphe, qui avoit pour titre, *l'Aſſomption de Moïſe*. „ St. *Jude*, ſans garantir cette „ Hiſtoire, dit *Dom Calmet*, a pu emploier „ cette Tradition pour donner plus d'éloigne„ ment du défaut qu'il vouloit combattre, je „ veux dire le manque de reſpect pour les „ Puiſſances. Comme les Juifs faiſoient beau„ coup de cas de ce Livre, cet Apôtre les „ prend par leurs propres principes". On ne doit donc tirer de ce combat de *Michel* l'*Archange*, où il parle d'une manière modérée à ſon adverſaire, d'autre concluſion que celle que l'Apôtre lui-même en tire.

Mais de bons Critiques expliquent tout autrement cet endroit de St. *Jude*. Ils en ont cherché la Clé, non dans ce Livre Apocriphe, mais dans la Prophétie de *Zacharie*. On trouve dans le commencement du Chap. III, une viſion qui y eſt raportée d'une manière

aſſez

assez étendue, & qui éclaircit extrêmement ce que St. *Jude* n'a indiqué qu'en deux mots. Le Prophète dit qu'il vit le Souverain Sacrificateur *Jehoſua*, qui étoit debout devant l'Ange du Seigneur, & Satan de l'autre côté qui le contrarioit. Il décrit une eſpèce de Plaidoié devant le Seigneur, qui doit être le juge de cette Cauſe. Par le ſimple début on eſt déja frapé de la conformité qu'il y a entre cette viſion & le Paſſage de St. *Jude*. On l'eſt encore davantage quand on entend, dans cette viſion, l'Ange qui dit à ſon Adverſaire : *Que le Seigneur te réprime, Satan*; qui ſont les propres termes que St. *Jude* met dans la bouche de l'Archange, & ſur quoi porte tout ſon raiſonnement.

Pour entendre donc St. *Jude* il n'y a qu'à expliquer *Zacharie*. Le Souverain Sacrificateur repréſente ici tout le Peuple Juif. *Michel* l'*Archange* y paroit comme le Protecteur de la Nation. Dans divers endroits de l'Ecriture il eſt dépeint comme l'un des Chefs des Anges, à qui Dieu avoit commis le ſoin du Peuple d'Iſraël (*a*). Reſte à voir qui ſera le *Satan* qui conteſte dans ce Plaidoié. Ce mot ſignifie ſouvent, dans l'Ecriture, ſimplement un Adverſaire, & le mot de *Diable* ſe prend auſſi pour un Ennemi, un Antagoniſte, un Calomniateur. Nous verrons bientôt, plus particulierement, à qui l'on doit apliquer ce nom dans cette diſpute.

Mais il s'agit de voir auparavant quel étoit le

(*a*) Voyez *Dan.* X. 13, 21; & XII. 1.

le sujet de cette contestation. Il est visible que la question roulait sur le rétablissement de Jérusalem, & du Culte public chez les Juifs de retour de la Captivité de Babylone. Les Protecteurs de la Nation étoit pour l'affirmative, & leurs Adversaires s'y opposoient fortement. Mais qui étoit donc ce génie qui les traversoit ainsi? Ce furent ceux qui portèrent leur accusation devant *Darius*, & qui essaierent de faire interrompre l'ouvrage du Temple recommencé depuis peu. On sait que *Josué* ramena le Peuple de son Exil, & que conjointement avec *Zorobabel*, il entreprit de rétablir la Maison du Seigneur, & les Murs de Jérusalem. Mais ils rencontrèrent bien des contradictions. *Tathenai*, qui commandoit pour les Assyriens du deça de l'Euphrate, vouloit détruire & la Religion & la République que *Moïse* avoit établies, & il employoit pour cela la ruse & la violence (a).

La vision de *Zacharie*, envisagée sous cette face, n'a plus d'obscurité. *Michée Ben-Imla*, qui soutient le parti du Peuple de Dieu, dit au Gouverneur des Assyriens: *Que le Seigneur te réprime, toi qui a choisi Jérusalem pour son heritage, & qui n'a, pour ainsi dire, retiré ce tison du milieu du feu.* On ne sauroit mieux prendre sur le sujet de cette Controverse. Il s'agissoit entre les Parties contestantes, de savoir si le Culte cérémoniel établi par *Moïse*, & qui avoit été interrompu pendant la Captivité de Babylone, devoit être rétabli, & si ce Pen-

(a) *Esdras* IV. 3.

Peuple devoit former encore une République. Le but du Prophète en général, dans son Livre, est d'encourager les Juifs à rebâtir le Temple, & à rétablir le Culte de leur Religion. *Zacharie* étant éclairci, St. *Jude* l'est aussi, puisqu'il n'a fait que rappeller incidemment, & d'une manière concise, ce que le Prophète avoit rapporté avec plus d'étendue.

Mais, dit-on encore, l'altercation rapportée par St. *Jude*, roulait sur le *Corps de Moïse*, & on ne voit rien de semblable dans *Zacharie*. On voudroit en conclurre, que ce sont deux Disputes différentes. Il s'agit donc d'expliquer cette expression, qui fait encore de la peine. Ce n'est que sur l'ancien préjugé, que l'on prétend que le *Corps de Moïse*, doit nécessairement signifier ici le Cadavre de ce Législateur. J'avoue que quand il s'agit d'un simple particulier, dès que l'on parle de son Corps, cela ne peut recevoir qu'un sens, & qu'il n'y a guère lieu à l'équivoque. Mais ce n'est plus la même chose, s'il est question d'une personne publique, du Chef, du Conducteur d'un Peuple, tel qu'a été *Moïse*. Son Corps peut fort bien signifier alors cet amas de personnes qu'il a gouvernées, la République dont il a jetté les fondemens. Sans recourir au Stile figuré des Orientaux, nous parlons encore aujourd'hui de cette manière. Si je disois, en parlant d'un certain combat, que le *Corps* d'un tel Officier Général y fut fort maltraité, cela ne devroit point s'entendre de sa propre personne. Il pourroit n'y avoir point été blessé; je voudrois dire seulement par-là que le Corps de Troupes, le

Corps

Corps d'Armée qu'il commandoit, souffrit beaucoup dans cette occasion. Le *Corps* de *Moïse*, peut donc fort bien désigner le Peuple Juif, dont *Moïse* avoit été le Chef ou le Législateur. Plusieurs Interprètes l'ont entendu de la Sinagogue Judaïque. Le *Corps* de *Moïse* peut aussi bien signifier l'Eglise Juive, que le *Corps* de *Christ* l'Eglise Chrétienne. Rien n'est plus commun dans les Epitres de St *Paul*, que de le voir employé dans ce sens (*a*).

On ne se contente pas d'avancer comme un fait certain, que Dieu lui-même ensévelit *Moïse*, on nous dévelope encore les motifs de cette Sépulture mistérieuse. Il falloit cacher ce Corps avec soin, pour prévenir l'abus qu'on auroit pu en faire. Il étoit à craindre que les Hébreux, prévenus du mérite de leur Législateur, ne se portassent à lui déférer les honneurs divins, s'ils eussent connu le lieu de sa Sépulture. Ces précautions contre l'Idolatrie conviennent tout-à-fait à la sagesse de Dieu, dit-on, & l'on prétend apuier encore par-là le sentiment ordinaire.

Il faut se rappeller ici cette sage Règle que nous donnent les Philosophes, de n'entreprendre jamais d'expliquer un fait, avant qu'il soit bien constaté. C'est là une bonne leçon pour tant de Théologiens qui, après avoir avancé un peu légerement que Dieu trouva à propos de se charger de la Sépulture de *Moïse*, nous épron-

nent

(*a*) Voyez 1. *Cor. XII.* 27. *Ephes. I.* 23. *IV.* 12-16. *Coloss. I.* 18. Voyez aussi les *Notes de Mr. le Clerc sur Hammond, Jude, vs.* 9.

pouvoit même tems pourquoi il voulut le faire, & qui n'hésitent pas plus là-dessus que s'ils avoient assisté à son Conseil.

Outre cette Réflexion générale, on en pourroit faire de plus particulières pour faire voir que la raison que l'on allègue de cette conduite de Dieu, n'est pas d'un aussi grand poids qu'on le prétend.

Si c'étoit pour prévenir le danger de l'Idolatrie que Dieu cacha soigneusement le *Corps de Moïse*, on demande premièrement pourquoi sa sagesse ne prit pas la même précaution pour le tombeau d'*Abraham* & celui de *Jacob*? On avoit une si grande vénération pour ces Patriarches, qu'elle auroit bien pu aussi dégénérer en superstition. Les Hébreux savoient parfaitement où reposoit le *Corps d'Abraham*, ce Chef de la Nation, dont ils se glorifioient d'être les Enfans. Cependant il ne paroît pas qu'ils se soient jamais avisés de vénérer son Tombeau, ou de rendre à son Corps aucune espèce de Culte.

Quelcun a remarqué judicieusement que si les Juifs avoient eu le *Corps de Moïse*, & qu'il eût été exposé tout naturellement, la seule corruption du Cadavre auroit servi de correctif au Culte qu'ils auroient entrepris de lui rendre. Le danger de les attirer des honteux excès, & qui allassent jusqu'à l'Idolatrie, étoit plus grand en cachant son Corps, & en le dérobant à la connoissance des Hommes. *Epiphane*, dans l'Héréſie 55, nous aprend que quelques Peuples de l'Arabie Pétrée, comme les Ismaëlites & quelques autres, qui ne se

vantoient pas de posséder le *Corps de Moïse*, ne laissèrent pas de l'adorer. Ils se prosternoient devant son image, & ils le regardoient comme un Dieu, à cause de tant de miracles qu'il avoit opérés.

Il est vrai que cette raison ne frappe point *Corn. à Lapide*. „ On est beaucoup plus porté à vénérer un Saint, dit-il, quand on a son „ Corps, que quand on ne l'a pas ; témoin „ *Sainte Catherine*, qui ayant été ensévelie „ par les Anges sur le Mont Sina, attire les Fidèles qui y accourent avec une grande dévotion, de toutes les parties du monde, depuis que ces Intelligences Célestes ont bien „ voulu découvrir aux Hommes où repose „ ce précieux Corps".

Ce même Jésuite donne une raison particulière, pourquoi Dieu voulut cacher le Corps de *Moïse*, c'est que son visage avoit conservé dans le Tombeau, par une faveur spéciale de la Divinité, le même éclat qu'il avoit lorsqu'il descendit de la Montagne. Or ces rayons de gloire étoient fort propres à lui attirer, de la part des Juifs, une espèce d'adoration. Admirable raisonnement ! Dieu conserve miraculeusement sur le visage de son Envoyé, après la mort, cet éclat lumineux dont il l'avoit favorisé pendant sa vie. Il le lui conserve comme une marque de faveur & d'approbation, mais de peur que quelcun n'en abuse, il prend grand soin que cet éclat ne paroisse plus. *On n'allume point une Lampe pour la mettre sous un boisseau*, dit J. C. (*a*). Suivant ce raisonnement, à quoi

(*a*) *Matth. V.* 15.

quoi bon cette lumière dans le fond d'un Tombeau, qui doit toujours demeurer inconnu, à moins que ce ne ſoit pour y tenir lieu des Lampes ſépulcrales des Payens?

Enfin, ce qu'il y a à dire de plus fort contre la raiſon, que l'on prête à la Divinité pour cacher ſoigneuſement le Corps de *Moïſe*, c'eſt qu'il n'y avoit aucun danger qu'il devînt un objet d'Idolatrie. On a béau alléguer le penchant du Peuple à la ſuperſtition, & à rendre les honneurs divins à d'autres qu'au vrai Dieu. Jamais les Iſraëlites n'ont fait paroitre la moindre diſpoſition au Culte des Reliques, non pas même dans le tems qu'ils s'abandonnoient le plus à l'Idolatrie. Jamais ils n'ont été portés à rendre aux Cadavres des Saints Hommes qui étoient morts parmi eux, le Culte Religieux qu'on leur rend aujourdhui chez une partie des Chrétiens. C'eſt donc prêter aux anciens Juifs des pratiques aſſez modernes, que de craindre qu'ils n'adoraſſent le Corps de *Moïſe*.

Il eſt vrai que les Payens avoient des uſages qui approchoient fort du Culte des Reliques. Ils ne ſe contentoient pas de rendre des Honneurs religieux aux Ames de leurs Héros déïfiés, leur vénération s'étendoit encore juſqu'à leurs Cadavres. L'Oracle ayant ordonné aux Athéniens d'honorer les Os de *Théſée*, *Cimon*, qu'on pourroit regarder comme le prémier des Princes Croiſés, ſe mit en devoir, par un principe de Religion, de conquérir le Païs où ſe trouvoit ſon Tombeau.

Ayant découvert ce Saint Corps, par une eſpèce d'inſpiration, à ce que dit *Plutar-*

que (a), il le fit transporter à Athènes. Les Athéniens en marquèrent une grande joye. Ils reçurent ces Reliques de *Théſée*, avec des proceſſions & des ſacrifices, comme ſi c'eût été *Théſée* lui-même.

Pour les Juifs, on ne voit rien de ſemblable chez eux. Nous liſons bien qu'un mort, qui ſe trouva placé près du Tombeau d'*Eliſée*, reſſuſcita pour avoir touché ſes os. C'étoit une belle occaſion de conſerver précieuſement ces Reliques du Prophète. Ce miracle étoit une recommandation bien forte en leur faveur. Cependant on les laiſſa où ils étoient. On ne s'aviſa pas de les porter dans le Temple, de les enfermer dans un riche Reliquaire, & de les expoſer à la vénération des Fidèles. Rien de ſemblable ne paroit dans l'Hiſtoire. Auſſi c'eſt inutilement que les Docteurs de l'Egliſe Romaine cherchent dans les Livres de l'Ancien Teſtament quelque autorité pour le Culte des Reliques. Ils n'ont rien pu trouver qui le favoriſât le moins du monde.

Je me trompe. *Dom de Vert*, que je viens de conſulter, me fournit un paſſage des plus formels. Il nous aprend que, lorsque dans la proceſſion des Rogations, on porte des Reliques, on chante cet endroit d'Iſaie, *De Jeruſalem exeunt Reliquiæ* (b). Voila un Texte précis en faveur des Reliques. Il eſt vrai qu'à s'en tenir au ſens littéral, le Prophète mar-

(a) *Vie de Théſée.*

(b) *Iſaie XXXVII.* 32. *Dom de Vert, Traité des Cérémonies.* Tom. II, pag. 233.

marque seulement par-là qu'il y avoit des gens dans Jérusalem qui en sortiroient, qui échaperoient de sa ruine, & que même cette Ville seroit rétablie dans la suite. Mais on peut prêter à *Isaie* des vues plus étendues. Qu'est-ce qui empêche que, perçant dans un avenir plus éloigné, il n'ait pu prédire que les Princes Croisés apporteroient de Jérusalem & de la Terre-Sainte de précieuses Reliques? Rien de plus clair que ces paroles, *Reliquiæ exeunt de Jerusalem.*

Voici la dernière Objection que l'on peut faire sur la manière dont nous avons expliqué la Sépulture de *Moïse*. „ Vous convenez, „ nous dira-t-on, que le Texte du Deutéro„ nome est équivoque. *Moïse* mourut dans „ un endroit du Païs de Moab, selon l'ordre „ du Seigneur, *& il l'enterra* dans la Valée, „ ou bien, *on l'enterra* dans le Valon. L'ori„ ginal peut se traduire de ces deux manières. „ La dernière est plus naturelle, il est vrai. „ Elle est aussi, à ce que l'on prétend, con„ forme au génie de la Langue Hébraïque. „ Mais si cela est, d'où vient, nous dira-t-on, „ que les Juifs qui devoient savoir leur Lan„ gue tout autrement que nous, n'ont pas „ donné à ces paroles le sens qui nous paroît „ le meilleur & le plus simple. D'où vient „ qu'ils y ont trouvé que Dieu s'étoit chargé „ de la Sépulture de *Moïse*? *Philon*, par exem„ ple, dit positivement dans *la Vie de Moïse*, „ que *personne n'a jamais connu le lieu de sa* „ *Sépulture, parce qu'il avoit été enséveli,* „ *non par des mains mortelles, mais par des*

„ *Puissances immortelles.* Tous les Interprè-
„ tes Chrétiens ont dit à peu près la même
„ chose. Comment prétendez-vous donc que
„ votre Explication puisse prévaloir sur cette
„ espèce de consentement universel ?

Il ne faut pas douter que cette difficulté ne frappe bien des gens, elle mérite donc d'être examinée un peu en détail. On nous oppose d'abord le sentiment des Juifs sur la Sépulture de *Moïse*. S'il s'agit des anciens Juifs, ils sont visiblement de notre côté. C'est ce qui paroit clairement par la Version des LXX, que nous avons citée, & qui est tout-à-fait pour nous. Il est vrai que les Juifs, qui sont venus après, se sont écartés de cette Explication si simple & si naturelle. Mais il s'agit de voir si leur suffrage doit l'emporter sur celui de leurs Prédécesseurs. On nous oppose *Philon*, par exemple, qui étoit un Grec de naissance, qui avoit passé presque toute sa vie à Alexandrie, & qui n'étoit nullement en état d'entendre l'Original Hébreu. Il est vrai que presque tous les Rabbins, qui sont venus ensuite, ont trouvé du merveilleux dans la Sépulture de *Moïse*. Mais on sait assez quel a été le goût des Docteurs Juifs qui ont vécu depuis J. C. C'étoient des gens, à qui les événemens simples & communs ne plaisoient point. Ils s'écartoient en tout de la Nature. Il leur falloit des faits hors du cours des choses humaines. „ Les Juifs, par une
„ extrême dépravation de goût, & par un
„ excès d'amour pour le merveilleux, dit *Dom*
„ *Calmet* précisément à cette occasion, ont
„ cru devoir encore embellir par de nouveaux

„ traits

„ traits les Miracles des Livres sacrés. Ils ont „ entassé prodiges sur prodiges, souvent sans „ goût, sans choix, sans esprit, & ce qui est „ pis que cela, sans respect pour la vérité. La „ vie & la mort de *Moïse*, ajoute-t-il, ont „ ressenti plus qu'aucune autre partie de l'Hist„ toire Sainte, la liberté que se sont donnée „ les Auteurs Hébreux, d'y mettre du mer„ veilleux de leur cru (*a*)". La grande idée, que les Juifs avoient de leur Législateur, leur a fait chercher de l'extraordinaire dans toutes les circonstances de sa vie & de sa mort. C'est-là ce qui leur a fait avancer des choses fort douteuses sur *Moïse*, mais qu'ils ont données pour vraies, parce qu'elles lui étoient honorables.

„ L'amour du merveilleux, dit encore un „ Auteur qui a travaillé sur l'Histoire Eccléi„ siastique, l'amour du merveilleux, qui a été „ trop longtems le goût dominant & qui pa„ roit si naturel à l'homme, a fort altéré l'Hist„ toire. On a voulu donner à quelque Chef „ de sa Nation, une origine illustre, & jusques „ aux circonstances de sa mort, on a affecté „ d'y mettre tout ce qui pouvoit faire le plus „ d'honneur, on y a placé des marques de „ distinction. L'imagination, le désir de flater, „ la prévention n'ont pris que trop souvent la „ place du vrai". On peut appuier ce que dit ce judicieux Auteur, du penchant que l'on a à mettre du merveilleux dans le genre de mort des

(*a*) *Dom Calmet, Dissert. sur la Sépulture de Moïse*, à la tête de l'*Epitre de St. Jude*.

des Grands-hommes, par ce que les Hiſtoriens Romains ont dit de la Mort de *Romulus*. Ils le font diſparoître de deſſus la terre au milieu d'un orage horrible. *Philoſtrate* dit quelque choſe de ſemblable d'*Apollonius* de *Thiane*. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ſes Diſciples prirent ſoin de cacher la mort, pour tâcher de perſuader qu'il jouiſſoit de l'immortalité dans le Ciel.

Les Juifs n'ont pas voulu en dire moins de leur Fondateur. *Joſephe* dit que „ *Moïſe*, après „ avoir embraſſé *Joſué* & *Eléazar*, comme il „ parloit encore avec eux, une nuée ſurvint „ tout d'un coup qui l'enleva dans une Valée „ où il diſparut (*a*)". Pluſieurs de leurs Auteurs, ſur-tout de la Secte des Phariſiens, ſont allés plus loin. Ils ont prétendu que *Moïſe* étoit monté au Ciel tout vivant, de même qu'*Enoc* & *Elie*; & c'eſt là-deſſus, que roule leur Livre de l'*Aſſomption de Moïſe*. Le Paraphraſte Chaldéen, ſur le Pſeaume LXVIII, aſſure qu'il fut élevé ſur le Firmament. Il lui aplique ces paroles: *Vous êtes monté en haut*, &c. Le gout ſi déclaré de cette Nation pour les Fictions & pour les Fables doit donc nous rendre fort ſuſpect le merveilleux qu'ils ont trouvé à propos de mettre dans la Sépulture de *Moïſe*.

Les anciens Interprètes Chrétiens ne doivent pas non plus nous impoſer beaucoup. Les Pères de l'Egliſe ont non ſeulement admis le ſentiment des Hébreux ſur la Sépulture de leur Légiſlateur; mais quelques-uns, comme St. *Hilai-*

(*a*) *Antiq. Liv. IV. Ch. 9.*

Hilaire & St. *Ambroiſe*, ſemblent avoir adopté la tranſlation de *Moïſe* dans le Ciel, la croiant favorable à l'Hiſtoire de la Transfiguration du Sauveur. Ils ſe laiſſoient impoſer à de miſérables Livres compoſés par les Juifs, lors ſurtout que leurs faux récits ſembloient confirmer quelques faits raportés par les Evangéliſtes. On ne devoit donc pas s'attendre que de ſemblables Auteurs rectifiaſſent ce que les Juifs avoient débité ſur la manière ſingulière dont *Moïſe* avoit été enſéveli.

Les Interprètes de l'Egliſe Romaine ont dû ſuivre les Pères; c'eſt là leur marche ordinaire. Leur ſuffrage ne doit donc pas donner beaucoup de relief au ſentiment que nous combattons. Comme dans cette Communion on publie bien des choſes extraordinaires qui ſont fort ſuſpectes, pour ne rien dire de plus, on ne doit pas être ſurpris de les voir ſe déclarer pour d'anciennes merveilles qui ne ſont pas trop bien prouvées. Quand ils iroient juſqu'à parler favorablement du Livre Apocriphe de l'*Aſſomption* de *Moïſe*, on ne devroit pas s'en étonner. Ce ſeroit là préparer les eſprits à la Légende de l'*Aſſomption* de la Ste. *Vierge*, à quoi pluſieurs d'entr'eux s'affectionnent beaucoup, & dont on célèbre la Fête fort ſolemnellement dans leur Egliſe.

Reſte les Interprètes Proteſtans, qui, par leur principe de l'examen, auroient dû être plus réſervés & plus difficiles à donner dans le merveilleux de la Sépulture de *Moïſe*, & qui cependant l'ont admis comme les autres. Tant d'habiles Critiques du Parti Réformé auroient-

ſils trouvé, dit-on, cette ſingularité dans le Texte Hébreu, ſi elle n'y étoit pas effectivement? Cette difficulté pourroit embaraſſer quelques perſonnes, & les tenir encore en ſuſpens ſur la manière dont il faut entendre la Sépulture de *Moïſe*. Voici donc quelques Réflexions qui pourront peut-être diſſiper ce ſcrupule.

On peut dire d'abord qu'il y a tant de merveilles dans le Pentateuque, que celle-ci, qui ſe trouve tout-à-fait à la fin, ne doit pas réveiller autant l'attention qu'elle le feroit, ſi elle y étoit ſeule. On en a tant vu d'autres dans le cours du Livre, & qui ſont bien conſtatées, qu'une de plus n'arrête pas un Interprète. Il la paſſe aiſément avec ſes dévanciers.

Les Proteſtans n'ont fait que ſuivre ici les Catholiques qui les avoient précédés. Ils ne les ont point regardés, dans cette occaſion, comme des Adverſaires ſuſpects. Au contraire, il leur a paru que l'explication, généralement reçue, étoit beaucoup plus favorable aux Réformés qu'à l'Egliſe Romaine. Comment ſe défier d'un Auteur Catholique, qui vous dit que Dieu jugea à propos d'enſévelir le *Corps* de *Moïſe*, à l'inſçu des Hébreux, de peur qu'ils ne fuſſent tentés de lui rendre des honneurs qui auroient pu dégénérer en Idolatrie? Par-là ils ſe font leur procès à eux-mêmes ſur le Culte qu'ils rendent aux Reliques des Saints. Il ſemble donc qu'on pourroit ſoupçonner ici les Proteſtans, d'avoir voulu ſe prévaloir des armes que leurs propres Adverſaires leur fourniſſent.

Il

Il eſt vrai que le fameux Commentateur *Corn. à Lapide* a cru avoir paré le coup. Il s'eſt même imaginé qu'il pourroit trouver une preuve en faveur du Culte des Reliques, dans le ſoin que Dieu prit d'enſévelir lui-même le Corps de *Moïſe*. Voici ſon raiſonnement. „ Dieu lui-même, dit-il, a voulu marquer „ combien il honoroit les Reliques de *Moïſe*, „ quand il les cache aux Hommes, & qu'il ne „ permet qu'aux Anges ſeuls de toucher ce „ Corps pour l'enſévelir. Il falloit des Intel„ ligences auſſi pures pour manier décemment „ ce Saint-Homme après ſa Mort. Dieu a „ donc voulu nous montrer par ſon exemple, „ que nous devons vénérer les Saints & les „ Reliques.

Voila une Réponſe triomfante. Jamais on ne plaide ſa cauſe d'une manière plus victorieuſe, que quand on a l'art de convertir en preuves les Objections mêmes que les adverſaires font contre nous. Il ne tiendra pas à moi que les Proteſtans ne ſe payent de ce raiſonnement du Jéſuite, & ne le trouvent concluant. Si l'on pouvoit les faire convenir qu'ils ne gagnent rien au merveilleux de la Sépulture de *Moïſe*, peut-être reviendroient-ils plus aiſément du préjugé ordinaire.

Quoique l'on regarde cette Sépulture merveilleuſe comme appuiée du conſentement univerſel, il reſteroit à voir s'il n'y a abſolument aucun Interprète, ou Catholique ou Réformé, qui ait fait enterrer *Moïſe*, tout naturellement par d'autres Hommes, comme la Critique, de concert avec la coutume, ſemble l'exiger.

J'ai

J'ai consulté sur cela les *Grands Critiques*, mais j'avoue que ça été inutilement. Je suis venu ensuite aux *Petits Critiques* de *Polus* qui cite *Malvenda* & *Vatable*, comme ayant fort bien pris la chose. Ils remarquent que, dans le Stile des Hébreux, *il l'ensévelit*, est équivalent à, *on l'ensévelit* (*a*). Après cette découverte, je suis allé à *Vatable* lui-même, mais malheureusement il se trouve qu'il n'a rien dit de semblable. Tout se réduit donc au seul *Malvenda*, que je n'ai pas pu vérifier, n'aiant pas son Commentaire; mais que je crois pourtant cité fidelement.

Entre les Protestans, je n'ai trouvé que le seul *Le Cène*, qui dans sa Version de la Bible, qui paroit depuis peu, a rendu le narré du Deutéronome de cette manière. Moïse, *le Ministre de Dieu*, *mourut là dans le Païs de Moab*, *selon l'oracle de Dieu*. *Et il fut enséveli dans la Valée*. On voit assez qu'il n'a point cherché de mistère dans cette Sépulture. Il est vrai que si l'on s'arrêtoit à son Argument de ce Chap. XXXIV, on le croiroit encore dans le sentiment ordinaire. Voici comment il est conçu. Moïse.... *monte sur la Montagne de Nébo*, *où il meurt*... *& où Dieu l'ensévelit*. Mais comme la fin du Deutéronome est d'une main différente que le Livre même, je serois fort tenté de croire que, dans la Bible de *Le Cène*, les Sommaires des Chapitres sont aussi d'une au-

(*a*) *Quidam volunt tertiam personam præteriti activi sumi passivè seu impersonaliter, more Hebraico.* Et sepelivit, *pro* Et sepultus est.

autre main que le Texte. La contradiction eſt ici trop palpable pour l'attribuer au Traducteur lui-même.

ARTICLE II.

SPLANCHNOLOGIE, *ou* l'ANATOMIE *des* VISCERES, *avec des Figures originales tirées d'après les Cadavres, ſuivie d'une Diſſertation ſur l'origine de la Chirurgie, par* RENE' CROISSANT DE GARENGEOT, *Maitre ès Arts & en Chirurgie, Démonſtrateur Royal d'opérations, Conſeiller-Chirurgien Ordinaire du Roi en ſon Chatelet de Paris, de l'Académie Roiale de Chirurgie, & de la Société Roiale de Londres.* Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur. A *Paris* chez *Oſmont*, 1742. In 12. deux Volumes. *Tome* I, pag. 352. *Tome* II, pag. 372, ſans les Préfaces, avec vingt Planches.

MR. *Garengeot* vient de nous donner une nouvelle Edition de ſon Anatomie des Viſcères; il y a ajouté par-ci par-là des Remarques anatomiques, & très ſouvent des Repliques aux Réponſes & aux Critiques de Mr. *Heiſter*. La vogue qu'a eu cet Ouvrage, dont on a fait une Traduction en Allemand, nous engage à en parler avec cette équité que le Public demande d'un Journaliſte. Il attend de nous la vérité, mais il nous permet tous

tous les ménagemens, dont elle eſt ſuſceptible.

La Préface de cette ſeconde Edition nous annonce un fait aſſez ſurprenant, & qui paroit devoir être vrai, puiſque rien n'empêche Mr. *Garengeot* d'en être parfaitement inſtruit. Il nous aprend, qu'à l'occaſion de ſon Livre, Mr. le *Chancelier* a ôté aux Médecins la *Cenſure* des *Livres* d'*Anatomie* & de *Chirurgie*, pour la donner aux ſeuls Chirurgiens (*a*). Si le fait eſt vrai, il y a lieu de s'étonner que le Magiſtrat ait donné un emploi de cette nature à des Chirurgiens, qui fort ſouvent ne peuvent qu'en être embaraſſés. Car enfin, la Langue ſavante n'eſt pas celle de la plupart des Chirurgiens, ni même des plus fameux de ce Corps: donneront-ils une *Cenſure* de ce qu'ils n'entendent pas même littéralement?

D'ailleurs, quels avantages ont-ils procuré à l'Anatomie, pour en être les Cenſeurs? Qu'on y faſſe attention, & qu'on liſe les Ouvrages anatomiques des Chirurgiens de Paris, on y verra régner l'Anatomie de *Riolan*, juſqu'au tems de Mr. *Winſlow*, & celle de Mr. *Winſlow*, depuis que ce grand Anatomiſte a fait des Cours d'Anatomie. Je ne veux, pour ſoutenir ma remarque, que la comparaiſon de cet Ouvrage même avec l'Expoſition Anatomique de Mr. *Winſlow*. La remarque ſur ce qu'on appelle *Origine*, dans les Muſcles; la mé-

(*a*) Nous trouvons cependant que Mr. *Vernage*, Docteur en Médecine, porte le nom de *Cenſeur Royal*, à la tête de quelques Livres, p. e. de la Chirurgie de Mr. *Col de Villars*.

mécanique des Muſcles du Bas-ventre, connue à *Piccolhomini*, à *Sligil*, à *Gliſſon* & à *Cowper*; l'excluſion donnée à la lame externe du Péritoine; la véritable ſituation de l'Eſtomac; la ſtructure du Méſocolon; la deſcription du Pancréas; la véritable figure de la Veſſie; les Sinus de la Dure-Mère, & une infinité d'autres pièces eſſentielles, ſont dues entierement à Mr. *Winſlow*, ſans que Mr. *Garengeot* ait preſque jamais daigné en parler, ou laiſſer entrevoir qu'il en étoit redevable à qui que ce fût.

Il ſeroit inutile de chicaner ſur les dates. Quoique l'Ouvrage de Mr. *Winſlow* (*a*) n'ait paru qu'en 1732, & que la prémiére Edition de celui de Mr. *Garengeot* ſoit de 1728, il eſt cependant de notorieté publique, que les Cayers de Mr. *Winſlow* rouloient tout Paris longtems avant 1728, & nous en avons entre les mains de l'an 1726, qui n'ont qu'une reſſemblance trop marquée avec le Livre de Mr. *Garengeot*.

Seroit-il permis d'ajouter, que, malgré le grand nombre de Cadavres diſſéqués par les Chirurgiens de Paris, & nonobſtant leur cinq Chaires de Démonſtrateurs en Anatomie, il n'a rien paru, de leur façon, qui ſoit comparable aux Ecrits des Médecins contemporains.

Qu'on liſe l'éloge de Mr. *Mery*: quel fruit a-t-il tiré, par raport au Public, de cette multitude de Sujets, qui lui ont paſſé par les mains, & de cette paſſion extrême pour l'Anatomie, dont

(*a*) On a publié tout nouvellement, à Amſterdam, une Edition fort correcte de cet excellent Ouvrage.

dont Mr. de *Fontenelle* parle avec tant d'éloge (*a*). La Postérité ne lui doit aucune découverte d'importance, elle peut même lui reprocher d'avoir tâché d'introduire des Systêmes, ou très douteux (*b*), ou même entièrement faux (*c*). C'eſt un mérite *négatif* envers le Genre-humain.

Notre remarque ne tombe point ſur ce ſeul Auteur. Elle s'étend ſur tous ceux qui, à l'imitation de Mr. *Mery*, prétendent découvrir ſans avoir lu, ou inſtruire les autres ſans être inſtruits que par eux-mêmes. Il eſt aiſé de trouver les raiſons, qui doivent rendre inutiles les travaux, & l'adreſſe de ceux qui négligent l'étude des Langues & des bons Auteurs.

Les Médecins aportent, ou peuvent aporter par leur éducation, à l'Anatomie, la connoiſſance des Langues les plus néceſſaires, celle des meilleurs Ouvrages dans leur genre d'étude, & une bonne idée de la Phyſique & de la Phyſiologie. Ce ſont des avantages que les Chirurgiens n'ont preſque jamais, & que les *Merys* & les *Garengeots* ne ſont que mépriſer.

Quand on a lu, & qu'on a lu avec attention, on ſe trouve en pais de connoiſſance ; lorſqu'on diſſèque un corps, on ſait ce qu'il faut voir, on eſt inſtruit de ce qui eſt ou connu, ou

(*a*) Hiſt. de l'Acad. des Sciences, 1722, p. 179.

(*b*) Le Syſtême de la Circulation du ſang dans le Fœtus, qui n'a plus, que je ſache, d'Adhérens, & qui n'en a jamais eus hors de Paris.

(*c*) P. e. la ſécrétion des Eſprits animaux, attribuée aux Glandes de la Dure-mère, dans les Lettres de Mr. *Mery* à *Pacchioni*.

dû conteſté; on regarde avec des yeux d'intérêt les grandeurs, les ſituations, & les figures. Soit que l'on veuille vérifier les découvertes des bons Auteurs, ſoit qu'on veuille corriger des deſcriptions défectueuſes, on s'attache au travail avec émulation, & avec un plaiſir inconnu aux Anatomiſtes non lettrés. D'ailleurs, on a ſes vues, & des projets qui encouragent; le Corps humain n'eſt pas un païs barbare, où rien ne nous apartient, c'eſt ſa Patrie, qu'on aprend à connoître, & l'on y veut faire des aquiſitions. On a devant les yeux les uſages des Parties, on ſait qu'il faut les chercher au fond de la Nature, & que le travail le plus fin ne ſuffit encore qu'à peine pour y pénétrer. Voila ce qui a fait les *Véſales*, les *Euſtaches*, les *Fallopes*, les *Douglas*, & ce qui fait les *Morgagni*, les *Winſlow*, & les *Albinus*.

Les Chirurgiens, & combien y en a-t-il qu'on puiſſe excepter, n'ont lu d'ordinaire que peu de Livres écrits en leur Langue, ils ſe trouvent étrangers, quand ils doivent travailler ſur le Corps humain; rien ne les y intéreſſe, ils n'y diſtinguent ni le nouveau, ni le douteux, ni le commun; ils ne raportent à rien leurs diſſections, ou ils ne les raportent qu'à des opérations, qui ne demandent, ou ne paroiſſent demander qu'une connoiſſance ſuperficielle; & fort ſouvent, à Paris même, leur Anatomie n'eſt qu'un art de dégraiſſer les Muſcles.

Voila ce qui a empêché les *Merys* d'être des *Winſlows*, & les *Coupers* de devenir des *Douglas*. Ce n'eſt pas ſans connoiſſance de cauſe, qu'on en parle, on a vu diſſéquer ces Mrs. &

même, au-lieu d'aller à St. *Côme*, on n'a qu'à comparer leurs Ecrits avec ceux de *Morgagni*, de *Douglas*, d'*Albinus*, & de *Winslow*, il ſera aiſé d'apercevoir la différence de ce que peut produire un eſprit éclairé par l'étude, & de ce que la Nature ſeule nous aprend. Les découvertes de Mr. *Petit*, le Médecin, ſur la Cataracte & ſur les Yeux, ſurpaſſent ſi fort ce que les Oculiſtes & les Chirurgiens ont produit dans ce genre, ſi intéreſſant pour eux, qu'il paroît que leur émulation devroit les engager à tâcher d'égaler de ſi fameux adverſaires, plutôt qu'à en parler avec mépris.

Ce n'eſt pas qu'on veuille condamner des Corps entiers, rien n'empêche qu'un génie ſupérieur ne s'élève dans le ſein de la Chirurgie, & ne ſe procure des avantages que mépriſent ſes Confrères, & dont les Médecins ſeuls ont joui juſques à préſent. Qu'il paroiſſe ce génie, & nous ſerons les prémiers à lui rendre juſtice, comme nous la rendons au mérite de Mr. *Morand*.

Finiſſons cette digreſſion, que nous a fait faire l'amour de l'équité, & ajoutons-y une dernière preuve de la différence du gout anatomique d'un Chirurgien, & de celui que l'on peut aquérir à la faveur des Etudes. Après avoir condamné, ſans exception, les Figures anatomiques qu'il a eues, dreſſées, dit-il, dans le Cabinet, ſur les Livres ou ſur l'Imagination, Mr. *Garengeot* nous offre les ſiennes, dont il eſt charmé: il y trouve un gout d'Anatomie, qu'il n'avoit jamais remarqué juſqu'alors, & dont il ne peut finir les éloges;

&

& cependant, ſans faire tort, ni à Mr. *Garengeot*, ni à Mr. *Stakhauſen* (*a*), ces Figures ſi vantées ſont ſi viſiblement imparfaites, & ſi évidemment au-deſſous de celles de pluſieurs Auteurs Anciens & Modernes, que ſurement elles ne ſeroient rien du tout, ſi la vérité de l'Anatomie & la nouveauté n'en relevoient quelques-unes; & quelle part n'y a pas Mr. *Winſlow* (*b*)? Si Mr. *Garengeot* avoit vu les Planches de *Véſale*, d'*Euſtache*, de *Caſſerius* (*c*), de *Ruyſch*, d'*Albinus*, de *Cheſelden* même & de *Cowper*; il faut eſpérer de ſon équité, qu'il auroit été plus retenu ſur les ſiennes propres.

Dans l'Ouvrage même, on ne voit qu'avec peine une éternelle controverſe, qui recommence à chaque page, entre Mr. *Garengeot* & *Heiſter*. Il eſt des exemples où le Public a gagné à ces animoſités ſavantes, la paſſion de vaincre a fait faire des efforts extraordinaires aux combattans, & ils n'ont rien négligé pour ſur-

(*a*) Médecin de Magdebourg, qui les a deſſinées à la plume.

(*b*) Les Planches I, II, III, IV, V, XII, XVI, XVII, XIX, & XX, ne ſont que des ébauches bien imparfaites. La VI, VII, X, & XIII, tirent leur mérite des découvertes de Mr. *Winſlow*, & la VIII n'eſt pas de l'Auteur.

(*c*) Mr. *Garengeot* traite *Caſſerius* de Médecin-Chirurgien d'Italie, dont il a lu le nom, à ce qu'il nous apprend, dans les Ouvrages de *Barthólin*, p. 126. Peut-on ignorer un Auteur ſi célèbre, & qui a donné de ſi excellentes Planches, lorſqu'on condamne toutes celles des Auteurs, ſans en faire d'exception. Il eſt poſſible d'être Anatomiſte, ſans avoir lu; mais il eſt impoſſible d'être Critique, ſans cet avantage.

surpasser leur Ennemi, ou pour ne lui point laisser de prise. Il seroit à souhaiter, que l'on pût dire la même chose de la controverse dont nous parlons, & qu'elle nous eût valu des *Adversaria*, tels que la critique de Mr. *Bianchi* en a fait produire à Mr. *Morgagni*. Il faut tout dire. Le Public y a profité; mais on a lieu de croire que Mr. *Morgagni* préféreroit à présent d'avoir donné les mêmes choses par quelque autre occasion.

Mr. *Garengeot* répète, à la pag. 17, une pensée de Mr. *Winslow*. Mais il sera toujours dangereux de copier les Grands-hommes. Ils peuvent faire des conjectures, & un imitateur aura le malheur de s'en approprier une, lorsqu'il croit s'enrichir d'une découverte. Mr. *Winslow* avoit cru voir, il y a trente ans, dans les conduits de la Bile, un duvet, à l'aide duquel il expliqua alors la sécrétion de cette Liqueur. Mr. *Garengeot* adopte cette idée, & il la fait servir à expliquer la sécrétion en général, sans faire attention que ce duvet est uniquement dans les vaisseaux de la Bile (*a*), & que ceux de la Salive, ceux de la Semence, ceux de l'Urine, & généralement tous les autres Canaux sécrétoires en sont absolument dépourvus.

Passera-t-on à Mr. *Garengeot* sa *Chair parenchymateuse*, qui, à son avis, achève, avec les vaisseaux, la composition des Glandes. Le

(*a*) Il n'y a pas même de véritable duvet dans les vaisseaux de la Bile; c'est plutot un *froncé en mailles polygones*, très différent du duvet des Intestins.

Le nom de *Parenchyme* eſt devenu odieux ; & la choſe même, ſi elle exiſte, eſt inconnue à Mr. *Garengeot* ; car tout ce qui n'eſt pas Vaiſſeau ou Nerf, dans une Glande, ou dans un Viſcère, n'eſt qu'un tiſſu cellulaire, plus ou moins ſerré, que perſonne n'a jamais appellé *Parenchyme*, mot qui ſignifie une humeur épanchée.

Mr. *Garengeot* auroit dû citer le célèbre *Ruyſch*, à qui l'on doit la découverte de la diverſité des Houpes nerveuſes, telle qu'elle eſt raportée à la page 47. Ce que Mr. *Garengeot* croit nous dire de nouveau ſur l'Epiderme, ſe trouve, de ſon aveu même, dans Mr. *Winſlow*, & n'eſt même qu'une partie de ce qui en eſt connu. Mr. *Garengeot* n'a aucune connoiſſance des découvertes de *Ruyſch*, de *Price*, & de Mr. *Kaauw*, qui ont élargi du double l'étendue de l'Epiderme ; car effectivement cette membrane fait beaucoup plus que recouvrir la peau, elle ſuit tout le canal des alimens, ſurface preſque égale à celle de tout le corps.

Toutes les difficultés, que Mr. *Garengeot* forme contre la ſtructure de l'Epiderme, telle que *Boerhaave* l'a donnée, ne me paroiſſent pas avoir dequoi nous convaincre. C'eſt chez ce Grand-homme une dernière couche de tous les vaiſſeaux excrétoires des tégumens, rendue calleuſe par la compreſſion, les frottemens, & l'approche de l'air. Il eſt fort aiſé d'expliquer par-là comme elle ſe répare. Les mêmes vaiſſeaux, qui ont perdu leur dernier cercle, ſe prolongent par l'effort du cœur ; un nouveau

cercle prend la place de celui qui a été détruit, & l'action de l'air le rend bientôt auſſi calleux, que celui auquel il ſuccède.

Bientôt après Mr. *Garengeot* attribue, ſans balancer, des vaiſſeaux à l'Epiderme, & même des vaiſſeaux aſſez gros pour charier du ſang. Il ignore que le plus habile, en fait d'injections, n'en a jamais trouvé, qu'il en nie abſolument l'exiſtance, & qu'il lance même un défi à Mr. de St. *André*, qui les croyoit pouvoir démontrer. On n'a jamais ſoupçonné Mr. *Garengeot* d'avoir aſpiré à ſurpaſſer *Ruyſch*, pour les injections; art qui ſemble ne pas vouloir ſortir de la Hollande. S'il en avoit imité les expériences, il auroit trouvé que, dans les Fœtus les mieux injectés, l'Epiderme reſte parfaitement blanche, & ſe ſépare de la peau, ſans qu'on voie le moindre vaiſſeau coloré ſe rompre, pendant qu'on l'enlève.

Mr. *Garengeot* parle des uſages de la Graiſſe, p. 96, comme s'il les devoit à ſes fréquentes Diſſections. Ils avoient pourtant été propoſés par *Malpighi*, il y a plus d'un demi-ſiècle, & ils avoient été rapportés, d'après ce Grand-homme, dans preſque toutes les Phyſiologies. D'ailleurs, *Malpighi* même a desavoué le premier de ces uſages, & il eſt convenu que la Graiſſe fondue par la fièvre, ou par l'exercice du corps, étoit plus propre à augmenter l'acreté du Sang qu'à l'adoucir. Il arrive une infinité de fois à Mr. *Garengeot* de faire la même choſe, dont nous venons de nous plaindre, & de propoſer une deſcription pour nouvelle, qui

qui ne l'étoit pas pour nos Ayeux ; & il lui arrive fort rarement de citer l'Auteur, auquel il en a l'obligation.

La remarque sur l'origine du petit Oblique est entierement fausse, p. 124. Mr. *Garengeot* en nie les attaches vertébrales ; & cependant, un peu de patience lui auroit apris le contraire. Auroit-il dû insulter Mr. *Heister*, avancer même qu'un de ses Disciples avoit convaincu ce célèbre Anatomiste, sans aller chercher dans la Nature même, de quel côté pouvoit être le tort ? C'est un peu plus que se tromper simplement, quand, non content d'être dans l'erreur, on y veut jetter un adversaire, qui défend la vérité ; &, dans ce cas, on est assurément doublement coupable envers le Public.

Mr. *Garengeot* se trompe, p. 261, quand il attribue les Glandes Solitaires du *Jejunum* à *Brunner* : elles sont de *Peyer*, aussi bien que les Glandes en grape ; & *Brunner* n'a jamais prétendu en avoir découvert d'autres, que celles du *Duodenum*.

Il n'y a point de Trousseau charnu, ni de Sphincter à la Valvule du *Colon*, p. 268 ; & les fibres charnues de cet intestin n'y entrent pour rien, puisqu'on peut détruire la Valvule, sans endommager ces fibres en aucune manière. Sa mécanique ne dépend pas non plus des brides de *Morgagni*, dont le plus souvent la plus gauche n'existe point, & elles sont trop petites pour déterminer l'usage des deux Valvules qu'elles unissent.

P. 307. La membrane de la Rate est trop ferme pour être une production de l'Epiploon,

& elle n'est à vue d'œil du Péritoine, qui tapisse le Diaphragme. Telles sont les principales Remarques que nous avions à faire sur le Premier Tome de l'Ouvrage de Mr. *Garengeot*. Nous suivrons la même méthode dans l'examen que nous allons faire du Second, & nous croyons rendre par-là quelque service à tous ceux qui s'intéressent aux progrès d'une Science, dont la parfaite connoissance contribue si fort au bien-être du Genre-humain. Les avantages, qui peuvent résulter de ces sortes de discussions, nous tiendront lieu d'excuse auprès de ceux qui pourroient se plaindre que nous sommes entrés dans de trop longs détails sur cette matière.

Tome II. p. 12. Il n'y a jamais eu de Conduit d'*Highmor* dans le Testicule de l'Homme. Mr. *Garengeot*, qui repète tant de fois, qu'il ne voit que par lui-même, n'a pourtant vu ce conduit que dans des Livres, & dans de mauvais Livres, car il y a cinquante ans qu'il est banni de tous les bons Auteurs.

P. 23. Mr. *Garengeot* répond à une critique de Mr. *Heister*; mais il ne faut pas être habile Anatomiste pour condamner cette Figure, qu'il défend. Elle représente une situation si forcée, si peu naturelle, qu'elle ne peut qu'induire en erreur les personnes moins instruites, & il auroit fallu en avertir.

P. 37. Les deux Muscles Accélérateurs, que Mr. *Garengeot* donne pour nouveaux, sont les *Petits Transverses* décrits par *Santorini*, il y a vingt ans. Ce sont des portions des Transverses ordinaires, qui, le plus souvent, n'en sont point séparées; il ne les falloit donner, ni pour nouveaux, ni pour constans. P. 72.

P. 72. Il seroit à souhaiter qu'il fût aussi aisé de voir l'Oeuf humain dans son calice, que le prétend Mr. *Garengeot*, qui en parle sans marquer le moindre doute. Mr. *Sbaragli*, *Valisnieri*, *Morgagni*, & presque généralement les plus habiles gens de l'Italie, n'ont jamais pu trouver un Oeuf dans le calice, & ils se sont vus réduits à soutenir, que le véritable œuf est invisible, & entierement différent de ceux que connoit le Public. Mr. *Garengeot* auroit-il mieux vu? Sans s'apercevoir, qu'il voyoit une chose très contestée & très rare, n'auroit-il pas écrit, de bonne foi, ce qu'on lui a enseigné, & ce qu'il n'a jamais vu?

Mr. *Garengeot* paroit très satisfait de sa Figure du Diaphragme, p. 83, & il condamne toutes les Figures qu'on en a données, avec une liberté qui nous enhardit à dire, que la sienne est très imparfaite en tout sens, qu'elle n'exprime rien de la belle structure de ce Muscle, que le Tendon y est très mal marqué, & que les petites Appendices latérales y manquent, quoique dessinées chez *Cowper*, chez *Heister*, & chez d'autres Auteurs plus modernes. On en a surement des Planches auxquelles Mr. *Garengeot* ne voudroit pas qu'on comparât la sienne.

P. 105. L'espace triangulaire du Médiastin n'est décrit, selon Mr. *Garengeot*, que par des Auteurs qui n'ont jamais manié le Scalpel: Il est pourtant bien avéré qu'il éxiste, rien n'est plus aisé que de le souffler. C'est une trainée de Vessies, qui s'étendent depuis le haut du *Thymus* jusqu'au Diaphragme. Il falloit se

contenter de nier que cet espace fût un vuide continu.

P. 157. Nous voila à une nouveauté fort considérable pour la Médecine. Mr. *Garengeot* rapporte, sur la foi d'un Ami, qu'un Chirurgien Suisse, nommé *Rueff* (*a*), a découvert la Circulation du Sang, cent ans avant *Harvée*, non sans soupçonner ce Grand-homme d'avoir dérobé cette fameuse découverte chez *Rueff*. Le zèle pour ses Confrères engage l'Ami de Mr. *Garengeot* à se plaindre de *Lindenius Renovatus*, qui apparemment par jalousie a négligé de donner le titre de Chirurgien à *Rueff*, à l'endroit de son Livre *de Scriptis Medicis*, où il en fait mention.

Mrs. la F. & *Garengeot* nous permettront de les avertir que ce prétendu Mr. *Lindenius Renovatus* n'est pas un Auteur, & que c'est simplement une Edition augmentée d'un Livre de Mr. *van der Linden*. Ces Messieurs ne veulent pas lire; mais alors il ne faudroit pas citer.

Il faut d'ailleurs se laisser aveugler par l'amour de son métier, pour ne pas voir, que *Rueff* n'a parlé, à l'endroit en question, que de l'Esprit vital, poussé par le Cœur dans toutes les Artères, & agité par la constriction & la dilatation alternative des Artères & du Cœur: car ce sont là les parties *quæ constringuntur*. Le

(*a*) Dans un Traité assez médiocre sur la Génération, p. 5, 6, & qui a été imprimé 74 ans avant l'Ouvrage de *Harvée*, & non pas plus de cent ans, comme dit Mr. *Garengeot*, qui en parle apparemment sur une contrefaction de ce fameux Livre de la *Circulation*.

Le seul nom d'Esprit vital auroit dû désabuser M. la F. c'est un terme dont on ne s'est jamais servi pour une liqueur qui coule dans les veines, & qui n'a été donné qu'à un fluide subtil, mêlé avec le sang artériel. Il auroit dû réfléchir encore, que les veines n'y sont pas même nommées, que *Rueff* ne prétend en aucune manière rien dire de nouveau, qu'il ne rapporte ni preuve, ni circonstance, & que dans le Chapitre même, où l'on trouve ce passage, il suit absolument le Système de son Siècle, en conduisant tout droit son Esprit vital, non dans les veines, mais au Cerveau pour y produire des Esprits animaux, suivant le Système de *Galien*.

P. 178. Un Adversaire trouvera ici dequoi railler Mr. *Garengeot*, mais un Journaliste n'est pas un Ennemi, il est fait pour servir le Public, sans desservir personne. Mr. *Garengeot* nous y fait présent d'une découverte; &, à son ordinaire, il y fait des reproches très vifs au reste des Anatomistes. Il s'agit des Artères intercostales supérieures. Mr. *Garengeot* dit qu'elles proviennent de la Souclavière, il a trouvé qu'elles ne viennent que du tronc même de l'Aorte. Nous ne dirons pas absolument, que Mr. *Garengeot* a mal vu, quoique très tentés de le dire, ayant vu plus de cinquante fois une Artère particulière venir de la Souclavière pour arroser les intervales des prémières côtes. Il faut que Mr. *Garengeot* soit tombé sur un Sujet extraordinaire; mais, assurément, il falloit réitérer ses expériences, & ne pas se hâter de donner une variété pour

une

une découverte; encore moins auroit-il dû se fâcher de l'opposition que cette nouveauté trouva dans l'Académie des Sciences. Mais il ne faut que Mr. *Garengeot* même pour le condamner. Dans la seconde Edition de son Livre, il nous donne quelques observations plus récentes, & plus vraies, qui sont absolument contre lui. S'est-il dédit pour cela? Un homme médiocre n'a pas une réputation, dont il puisse perdre quelque chose, & il n'appartient qu'à un Grand-homme d'avouer ses fautes.

P. 202. Mr. *Garengeot* retombe, à l'occasion de la Veine *Azygos*, dans le défaut même, qu'on vient de lui reprocher. Si jamais il a vu l'*Azygos* donner toutes les Veines intercostales, ce doit avoir été un cas bien rare, & bien extraordinaire. Nous avons vu, plus souvent qu'il n'est nécessaire pour en parler avec assurance, une Veine intercostale particulière venir de la Souclavière de chaque côté; & celle du côté gauche est si facile à trouver, qu'on est embarassé à excuser Mr. *Garengeot*. Lui, qui reproche si souvent aux Médecins, de ne faire que lire, il auroit dû assurément ou lire ici, ou disséquer. S'il avoit fait l'un ou l'autre, il ne seroit pas tombé dans cette erreur.

P. 224. Mr. *Garengeot* fait valoir une Remarque qu'il tire d'une Observation de Mr. *Morgagni*. Nous avons pourtant vu nous-mêmes le Sinus d'*Hérophile* se fendre en deux branches, pour se joindre aux deux branches du Sinus longitudinal; & c'est cette mécanique mê-

même, que Mr. *Garengeot* croit répugner à la raiſon : hardieſſe toujours dangereuſe dans les queſtions de Phyſique, où le raiſonnement ne ſuffit jamais pour déterminer la Nature, ni même pour la deviner.

P. 233. Pour défendre les Glandes très équivoques de la Dure-mère, Mr. *Garengeot* ſe ſert d'une raiſon, qui ſurement ne prouve rien. Il demande comment ſe feroit, ſans ces Glandes, la ſécrétion de la moiteur, dont s'enduit la Dure-mère. On répond que cette roſée vient des artères, & que l'injection d'une eau colorée prouve, à vue d'œil, qu'elle part de mille & mille points de cette membrane, où perſonne ne ſoupçonne des Glandes. Il y a plus, on eſt très perſuadé, qu'il n'y a point d'exemple dans le Corps humain, où une liqueur pareille ſoit préparée dans des Glandes.

P. 237. Mr. *Garengeot* veut que l'Arachnoïde ſoit une lame de la Pie-mère. Cela n'eſt pas nouveau, mais le contraire eſt fort aiſé à démontrer. Il ne faut que ſuivre l'Arachnoïde dans l'Epine du Dos : on l'y verra deſcendre juſqu'au coccyx, dans le tems que la Pie-mère, plus courte d'un pié entier, ſe termine entre la prémière & la ſeconde Vertèbre des Lombes. D'ailleurs rien n'eſt moins reſſemblant que ces deux Membranes. La Pie-mère n'eſt qu'un tiſſu de vaiſſeaux, & on n'en a jamais vu à l'Arachnoïde.

P. 276, 277. Il n'y a abſolument rien de nouveau à la deſcription de la Corde du Tambour, que Mr. *Garengeot* raporte avec tant d'emphaſe. Il auroit même pu tirer de Mr. *Caſ-*

ſe-

ſebahm bien des circonſtances eſſentielles, qui manquent à la ſienne.

P. 281. L'Artère vertébrale n'eſt point accompagnée de la Veine de ce nom: Elle n'a pour compagne, tout le long de la nuque, qu'une petite branche de cette Veine, qui la quite même, avant qu'elle perce la Dure-mère. Mr. *Garengeot* auroit pu s'en inſtruire dans une des excellentes Diſſertations de Mr. *Waithet*. Le Nerf, que Mr. *Garengeot* dit deſcendre avec cette Artère, eſt bien douteux auſſi, & il a échapé à des recherches bien attentives. On croit pouvoir douter de ſon exiſtance, avec tout le reſpect dû à Mrs. *Lancisi* & *Winslow*, dont Mr. *Garengeot* a dû avoir pris la deſcription.

P. 282. Mr. *Garengeot* aſſure avoir pris du Cadavre même ſa deſcription de la dixième Paire des Nerfs. Il eſt pourtant bien ſûr qu'il omet les trois quarts de l'Hiſtoire de ce Nerf, & même ce qu'il y a de plus eſſentiel; comme ſes origines, (dont il en a d'antérieures & de poſtérieures, preuve évidente que c'eſt un Nerf du cou), & ſes communications avec le Nerf acceſſoire, l'Intercoſtal, & la ſeconde Paire de la Nuque. Mr. *Garengeot* auroit dû s'inſtruire bien exactement de tout cela, puiſque c'eſt à l'occaſion même de ce Nerf, qu'il fait des reproches très amers à Mr. *Heiſter*.

Nous voici parvenus à la partie de cet Extrait, qui doit intéreſſer un plus grand nombre de Lecteurs. Mr. *Garengeot* donne, à la fin de ſon Livre, une Hiſtoire abrégée de la Médecine & de la Chirurgie; & ſon intention

eſt

eſt d'y faire paſſer celle-ci pour l'ainée & pour la principale des deux. Nous ne voulons point de mal à la Chirurgie, elle eſt d'un très grand ſecours au Genre-humain, quoique ces ſecours ſoient plus rares que ceux de la Médecine, parce que, dans un Peuple en paix, les maladies qui dépendent de la Chirurgie ne ſont pas fréquentes. Et quand nous voudrions du mal à cet Art, ſon peu d'antiquité ne prouveroit rien contre lui. L'étude du Droit, & celle du Génie, ſont plus nouvelles en date, que la plupart des Arts mécaniques, & aſſurément cela ne les a point avilies.

Mais peut-on voir, ſans être tenté de l'en punir, un Auteur écrire ſur une Hiſtoire qui lui eſt parfaitement inconnue, & ſans avoir fait aucune des études, qu'il eſt néceſſaire de faire pour en parler. Il eſt évident que Mr. *Garengeot* ne s'eſt ſervi que du Livre de Mr. *Le Clerc*, heureuſement écrit en François: & il s'en eſt ſervi pour faire dire à ce célèbre Médecin le contraire de ce qu'il a penſé.

Les Egyptiens & les Chinois ſont les Peuples les plus anciens du monde, c'eſt-à-dire, les Peuples où la Police & les Arts ſe ſont perfectionnés plutôt que parmi le reſte des hommes. Mais les Egyptiens & les Chinois ont toujours cultivé preſque uniquement la Médecine proprement dite, & il eſt démontré par-là même que cette partie de l'Art de guérir eſt la plus ancienne.

Il n'y a qu'à lire *Diodore* de *Sicile* (*a*), on

y

(*a*) Dans le I. Livre de ſa *Bibl.* Voyez auſſi Mr. *Sebul-*

y trouve fort au long la nature de la Médecine des Egyptiens; elle consistoit en Boissons purgatives, en Emétiques, en Jeûnes, en Cataplasmes, & en Lavemens. *Aristote* nous a conservé quelques-unes de leurs loix, car les règles de la pratique étoient confirmées chez ce Peuple par l'autorité publique; & *Clément d'Alexandrie* nous a conservé un détail des Livres d'*Hermès*, qui servoient de règle à leurs Médecins. Les Chinois font remonter l'invention de la Médecine jusqu'à leur Roi *Hoamti*; & tout le monde sait qu'elle consiste dans une exacte connoissance du poux, & dans une grande variété d'anciennes compositions.

Mr. *Garengeot* n'avoit qu'à suivre la réflexion de Mr. *Le Clerc*, dont il n'a extrait que le commencement: les prémiers hommes ont apris à connoître la vertu des Plantes, en les mangeant, & on s'est résolu, sans répugnance, à donner de la Casse & des Tamarins à des personnes constipées, après avoir éprouvé que ces Plantes purgent sans laisser de mauvaises suites. C'est ainsi que, sans risque & sans balancer, on a opposé le jus des Citrons à la chaleur de la Fièvre, la Laitue aux Insomnies, &

Schulze dans son *Histoire de la Médecine*, *Period.* I. *Sect.* I. C. 3, 4, 5. A cette occasion on remarque, en passant, que cet habile homme n'a pas cru, que les Egyptiens se soient servis de véritables Squelètes, pour le rapeller la mort dans leurs Fêtes. Cependant le P. *Radzivil* a trouvé qu'il n'y a que cent ans, cette ancienne coutume conservée chez les Juifs de l'Egypte, qui se servent pour cela d'un Squelète de bois ou d'ivoire, p. 135. *Edit. Plantin.*

& l'Opium à la Douleur. C'eſt ainſi qu'*Homère*, en parlant des Egyptiens, qu'il dit être tous Médecins & tous habiles Médecins, ne donne pour preuve, que leur vaſte connoiſſance des Plantes & des Remèdes: Et ce même *Homère* ne fait mention d'aucun Chirurgien dans le Camp des Grecs. Car, pour *Machaon* & *Podalire*, c'étoient des Rois, & non pas des Chirurgiens, & ils ne ſe deſtinoient pas plus particulierement à aracher des fleches, que *Patrocle* ou *Eurypyle*, ou le prémier Héros, qui ſe ſeroit trouvé à portée de ſoulager ſon ami. Cette remarque s'étend bien plus loin; il n'y a qu'à lire les Hiſtoires de tous les Peuples, & l'on trouvera, depuis le Méxique juſqu'au Japon, & depuis la Groenlande juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, que l'ancienne Médecine de tous les Peuples a toujours conſiſté à connoître des Plantes & à en uſer.

La Chirurgie a quelque choſe de cruel, du moins pour un Peuple, où elle ne fait que s'établir. C'eſt ainſi que les Romains en ont jugé, du tems d'*Archagathus*. Tourmenter un malade qui ſoufre, ou le bleſſer de gaieté de cœur, cela repugne, il a falu, pour s'y réſoudre, une longue expérience du peu qu'il y a à eſpérer de tout autre ſecours; & il a falu même, que pluſieurs Arts mécaniques fuſſent portés à une aſſez grande perfection, pour tenter les opérations les plus ſimples.

C'eſt ainſi que la Raiſon ſe trouve d'accord avec l'Hiſtoire ſur l'ancienneté de la Médecine. Auſſi voit-on *Mélampe*, le prémier des Médecins Grecs, n'être abſolument que Mé-

decin, & ne ſe diſtinguer que par la découverte de l'Hellebore. Il eſt ſi fort antérieur à *Eſculape* (*a*), qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir le Lecteur des erreurs de Mr. *Garengeot*, qui fait ce Médecin-Dieu l'Auteur de la Médecine des Grecs, Médecine qu'il croit n'avoir été qu'une Chirurgie. *Pindare* (*b*) attribue à *Eſculape*, des Breuvages, des Racines amères & des Cataplames adouciſſans, ſans dire un mot de ſes opérations. Il eſt fort naturel que *Pindare* parle du prémier & du plus divin des *Eſculapes*. Le Serpent même de ce Dieu tire ſon origine de la guériſon de *Glaucus* (*c*), qu'on attribue à une Plante découverte par un Serpent; & dans les Temples d'Epidaure & de Pergame, ce n'étoient pas des opérations, mais des remèdes & des guériſons médicinales, que les malades rétablis conſacroient (*d*).

Mr. *Le Clerc* raporte, tout de ſuite, une autre preuve pour la Médecine. La prémière Saignée eſt attribuée à *Podalire*, qui n'a vécu que ſix générations après le prémier uſage des Remèdes purgatifs. La bonne foi auroit demandé, ſans doute, que Mr. *Garengeot* eût raporté en entier les réfléxions de Mr. *Le Clerc*; mais il a été bien-aiſe de n'en produire que ce qui

(*a*) *Pauſanias* dit expreſſément, qu'il a vécu cinq générations avant *Amphiaraus*, un des ſept Chefs qui aſſiegèrent Thèbes, contemporain du père de *Diomède*, & par conſéquent contemporain du père de *Machaon*.

(*b*) *Pythic.* γ.

(*c*) L'hiſtoire en eſt raportée par *Hygin*.

(*d*) *Pauſanias* eſt entré dans un grand détail ſur tout cela.

qui pouvoit lui plaire, & il a passé sous silence tout ce qui auroit détruit les conséquences qu'il prétendoit tirer de l'aveu de ce célèbre Médecin.

Mr. *Garengeot* avance qu'*Archagathus* est le plus ancien des Médecins de Rome ; autre effet de son manque de lecture. *Denis* d'*Halicarnasse* raporte que dans les deux Pestes, qui desolèrent Rome, l'année 282 & 301 (*a*) de sa fondation, les Médecins ne pouvoient suffire pour soulager les malades : & *Valère Maxime* dit, que dans les trois Temples de la Fièvre, très antérieurs à *Archagathus*, on consacroit de toute antiquité les Remèdes dont on s'étoit servi avec succès. Le même Auteur parle des enfans de *Valésus*, malades & abandonnés des Médecins ; & ces enfans ont vécu l'an 250 de la fondation de Rome. Voila des Médecins antérieurs à *Archagathus* de 285 ans.

Hippocrate a été grand Chirurgien. Ses Ecrits sur les Fractions & sur les Luxations en font foi. Mais ce n'est pas-là qu'il a brillé le plus ; il doit à la Médecine-pratique les honneurs presque divins dont des Ecrits très anciens (*b*) disent qu'il a été revêtu. Autant qu'on en peut juger par ces pièces, il a dû sa répu-

(*a*) *Archagathus* a vêcu vers l'an 535 de Rome.

(*b*) Je n'ignore point que Mr. *Le Clerc* les croit supposés. Mais *Caton* le *Censeur* en cite un trait, qui fait voir, qu'ils sont d'une antiquité la plus reculée. Pour noircir les Médecins Grecs, il leur reproche de haïr les Barbares, & d'être très éloigné de les secourir, puisqu'*Hippocrate* même avoit refusé de soulager les Perses, qui l'apelloient.

réputation aux efforts qu'il a faits pour éloigner de la Grèce une Peſte qui la menaçoit, & au refus qu'il a fait à *Artaxerxès* de le ſervir dans la même occaſion. Ces mêmes pièces raportent, que, pour réſiſter à la Peſte, il ne s'eſt ſervi que de certaines réfléxions tirées de la Phyſique. D'ailleurs, ſans faire tort à ſes Ecrits Chirurgiques, ſes Aphorismes, ſon Prognoſtique, & ſon Traité de la Diète, dans les maladies aigues, lui ont toujours fait le plus d'honneur. Et la critique, qu'il fait des Médecins de Gnide (*a*), ne roule point ſur la Chirurgie, il ne les accuſe que d'avoir connu trop peu de Remèdes, d'avoir négligé la Diète, & d'avoir fait trop d'eſpèces de maladies, en les diſtinguant ſur de ſimples ſymptomes.

Eraſiſtrate s'eſt diſtingué uniquement par ſon Anatomie, & par l'adroite découverte qu'il fit de l'Amour du Prince *Antiochus*, en obſervant les changemens de ſon poux. Les Médecins de ſon Ecole, & ceux de l'Ecole d'*Herophile*, tous gens de la prémière conſidération (*b*), & les Empiriques de ces tems, fort différens de ceux qui en ont porté le nom dans la ſuite, ſe ſont ſur-tout appliqués à découvrir de bons Remèdes, qu'ils appelloient les *mains des Dieux*.

Galien n'ignoroit pas la Chirurgie, mais il penſoit là-deſſus fort différemment de Mr. *Garengeot*. „ Je ne fais point de difficulté de mettre

„

(*a*) *Περι διαιτ. οξ.*

(*b*) Puiſque leurs Têtes ſe trouvent en abondance ſur les Monnoies de Smirne.

„ tre la main à l'œuvre, quand le manque „ d'autre ſecours le demande : c'eſt ainſi, „ dit *Galien* (*a*), qu'un Général d'Armée „ combat quelquefois lui-même dans des occaſions extraordinaires, & ſe fait Soldat, quoique ſon métier ſoit de commander.

Eh voila aſſez....On voit, je penſe, que la paſſion, & une émulation qui a dégénérée en haine, & plus que cela, un certain amour-propre mal entendu pour être déſigné par un terme plus doux, ont fait dire à Mr. *Garengeot* bien des choſes, que l'équité & la modeſtie auroient dû l'empêcher de penſer. Plus équitables, nous terminons notre Critique en reconnoiſſant ſon zèle pour s'inſtruire, & nous aſſurons le Lecteur, qu'il y a un grand nombre de très bonnes choſes dans l'Ouvrage de Mr. *Garengeot*. Le même amour de la Vérité, qui relève les défauts d'un Livre, doit atteſter ſes bonnes qualités.

ARTICLE III.

LINGUA Sinarum Mandarinicæ Hieroglyphicæ, Grammatica duplex, Latine & cum Caracteribus Sinenſium. *Item*, Sinicorum Regiæ Bibliothecæ Librorum Catalogus.

C'eſt-

(*a*) Dans ſes Commentaires ſur la cinquième Section du ſixième Livre des *Epidemiques* d'*Hippocrate*.

C'eſt-à-dire :

GRAMMAIRE *de la* LANGUE CHINOISE, *avec un Catalogue des Livres Chinois de la Bibliothèque du Roi. Par* Mr. ETIENNE FOURMONT, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Profeſſeur en Langue Arabe au Collège Royal, &c. *Paris* chez *Hypolite-Louis Guerin*, *Rollin & Bulla*. Fol. p. 526.

VOici enfin le fruit d'un travail opiniâtre pendant 27 années. Mr. *Fourmont*, engagé par Mr. le Duc d'*Orléans*, Régent, à travailler à l'étude de la Langue Chinoiſe, avec le ſecours d'un Chinois nommé *Hoang* amené à Paris par des Miſſionnaires, s'y livra tout entier. Il comptoit ſur les facilités que lui procureroit *Hoang*, pour pénétrer dans ce labyrinthe : mais la mort prématurée de *Hoang* ayant rompu le fil qui le conduiſoit, il s'eſt vu livré à ſes propres forces, & ſon courage l'animant, il a enfin ſurmonté les difficultés ſans nombre d'une pareille entrepriſe, qui auroit étonné tout autre que lui.

Il ne faut pas porter de la Langue Chinoiſe le même jugement que des autres Langues. Un certain nombre de Lettres forme tous les mots des différentes Langues connues : cette combinaiſon eſt facile à retenir, les yeux s'accoutument aiſément à lire, par exemple, l'Hébreu, l'Arabe ; & pour aprendre ces Langues, il ne s'agit alors que de la Mémoire, conduite par le Juge-

Jugement. La Langue Chinoiſe eſt toute différente, 352 monoſillabes au plus commençant par une conſonne & finiſſant par une voyelle forment toute la Langue. La prononciation de ces 352 monoſillabes, variée par les tons différens, pouſſe la combinaiſon juſqu'à 1400 ou 1500 mots, au-delà duquel nombre ne s'étend point la Langue vulgaire.

Les Chinois ſeroient très louables d'avoir réduit leur Langue dans des bornes ſi étroites, ſi ces mots pouvoient ſuffire à exprimer toutes leurs idées ſur les Sciences que l'on prétend être cultivées chez eux depuis ſi longtems ; mais quelque magnifique que ſoit le portrait que l'on nous fait de cette Nation, par raport à la ſageſſe de ſon Gouvernement, & ſon attachement à ſes Loix & à ſes coutumes, depuis les tems les plus reculés, on ne peut cependant s'empêcher de lui préférer les Phéniciens, qui, avec 16 Lettres, ont trouvé le moien de repréſenter à l'Eſprit, tous les mots dont les hommes peuvent ſe ſervir pour exprimer leurs penſées. Les Chinois, loin d'inventer ou d'adopter un uſage ſi ſimple, ont fait tout le contraire : „ leurs „ Caractères n'offrent aucun ſon, ce ſont des „ Figures générales, qui n'appartiennent pas „ plus à la Langue Chinoiſe que toute autre ; „ en un mot ce ſont des Figures Hieroglyphiques „ qui par conſéquent repréſentent les „ choſes & non les mots, & à l'occaſion ou „ à l'inſpection deſquelles les Chinois prononcent les ſons de leur Langue ". Telle eſt la conſtitution de la Langue des Chinois, qui, au-lieu de 16, 20, ou même 32 Caractè-

res, (la Langue Perſane n'en ayant pas davantage), en ont inventé 80000, & en inventent tous les jours, lorſqu'il ſe fait quelque découverte, ou qu'ils veulent joindre quelques idées nouvelles, ce qui ne ſe peut faire qu'en réunissant les Caractères de ces différentes idées; c'eſt auſſi ce qui a fait que l'on diſtingue deux Langues, la Langue parlée, & la Langue écrite. La prémière eſt, comme on l'a dit ci-deſſus, compoſée de 1500 mots, & la dernière de ces 80000 Caractères. On peut juger delà quelle eſt la difficulté qu'a eue Mr. *Fourmont*, pour former ſa vue à tous ces Caractères, & pour en donner les Clefs.

Ces Clefs ſont au nombre de 214, dont on peut voir l'explication détaillée à la page 85 de ſes Méditations Chinoiſes imprimées en 1737. Si, par exemple, on veut écrire que pluſieurs hommes ont tué une Bête ſauvage, on prend le Caractère qui fait la Clef du nombre plurier, la Clef *Homme*, la Clef des Verbes tuer, faire mourir, & celle de Bêtes ſauvages: de ces quatre Caractères réunis, ſans aucun trait qui les ſéparé, on en forme un ſeul qui préſente à l'eſprit cette phraſe, qui, comme on l'a dit ci-deſſus, eſt indépendante de tous les ſons qu'on peut lui adopter.

Cet exemple fera comprendre quelle application il faut avoir ſans ceſſe pour combiner enſemble toutes ces Figures compoſées de traits biſares; & ſi la Calligraphie eſt néceſſaire dans aucune Langue, c'eſt ſans doute dans la Chinoiſe, puiſqu'à proprement parler les Chinois

pas

peignent, au-lieu d'écrire, & chantent au-lieu de parler.

Il ſeroit bien difficile de donner un Extrait d'un pareil Ouvrage, où la repréſentation des Caractères eſt néceſſaire pour l'intelligence des règles. On ſe bornera à de légères Obſervations, pour faire connoitre, autant qu'il eſt poſſible, le génie de cette Langue. Mr. *Fourmont* rend compte, dans ſa Préface, des raiſons qui ont retardé l'impreſſion de cet Ouvrage, commencé & compoſé depuis longtems. Il en donne trois cauſes; la prémière, qu'il n'y avoit point en Europe d'Ouvrage de cette nature qu'il pût imiter, ni aucun Dictionnaire dont il pût ſe ſervir; la ſeconde, le tems néceſſaire pour copier ſes recueils; & la troiſième, celui qu'on a employé à deſſiner & à graver les Caractères.

On voit par la prémière de ces raiſons, que Mr. *Fourmont* a, pour ainſi dire, été obligé de créer à Paris la Langue Chinoiſe, n'ayant d'autre ſecours que les Hiſtoriens & les Voyageurs qui ont traité de la Chine. Sans aucune Introduction à la Grammaire, & ſans Dictionnaire, il a expliqué, dans ſes Méditations Chinoiſes (*a*), la manière de procéder à la découverte de la ſignification des Caractères, ce qui l'a mis en état de profiter des Dictionnaires, & enſuite d'en compoſer lui-même de nouveaux, qui doivent

(*a*) Les Méditations Chinoiſes ſont un Extrait de la Grammaire que Mr. *Fourmont* avoit compoſée d'abord en François; & ces Méditations contiennent toutes les connoiſſances Préliminaires à la Grammaire.

vent être imprimés aux dépens du Roi, ainſi que la Grammaire. Si ce travail a été ſi difficile, Mr. *Fourmont* a eu la ſatisfaction de voir qu'il n'a point été vain. Le P. *Premare*, Miſſionnaire à la Chine, envoyant en France une Grammaire Chinoiſe de ſa compoſition, Mr. *Fourmont* dépoſa ſon Manuſcrit à la Bibliothèque du Roi, & lorſque celle du P. *Premare* fut arrivée, Mr. l'Abbé *Bignon*, & Mr. l'Abbé *Sallier*, l'ayant comparée avec celle de Mr. *Fourmont*, ils ont trouvé que le fond des choſes étoit préciſément le même. *Muller*, Savant de Brandebourg, s'étoit vanté, dans le dernier Siècle, d'avoir la Clef de la Langue Chinoiſe, au moien de laquelle Clef, il aſſuroit que cette Langue deviendroit d'une facilité extraordinaire. Mr. *Fourmont* explique, dans ſa Préface, ce qu'on doit penſer de cette fanfaronade, dont on n'a jamais vu l'effet, *Muller* ayant par dépit brulé tous ſes Ecrits. Il examine auſſi les Ouvrages, ſur les Chinois, de Mr. *Bayer*, mort depuis peu d'années à Petersbourg, la Grammaire du P. *Varon*, & celle du P. *Premare*.

La Langue Chinoiſe n'ayant point d'Alphabet, on ne peut par conſéquent commencer une Grammaire Chinoiſe, comme les autres, par la connoiſſance de ce qu'on appelle *Elementa*. Mr. *Fourmont* donne, au-lieu de cette connoiſſance, les 352 mots qui forment toute la Langue, ſelon les tons que l'on y donne en les prononçant.

Quelque différence qu'il y ait de cette Langue aux autres, elle y reſſemble pourtant, dans

ce

ce qui les constitue toutes; elle a des Noms, des Pronoms, des Verbes, &c. Il faut croire que, si les Chinois avoient pu se dispenser de parler comme les autres hommes, ils l'auroient fait, mais la Nature les y a soumis. Affectant toujours la singularité, ils se sont débarassés des Règles des autres Langues, autant qu'ils ont pu: leurs Pronoms personnels, par exemple, n'ont point de nombre, la prémière personne du singulier & la prémière du plurier sont la même, à la reserve qu'à celui du plurier, on met une marque qui désigne le nombre plurier; ainsi *nous*, c'est *moi plusieurs*; *vous*, c'est *toi plusieurs*, &c. Leurs Prétérits se forment par un Verbe, que l'on ajoute au Verbe dont il est question: *ego incepi*, par exemple, s'exprime par *ego incipere desii*.

Le Présent s'exprime par l'Infinitif, avec la Particule *nunc*, & le Futur par une Circonlocution: *ego accingo me ad incipere*, signifie *incipiam*. L'Impératif est double, c'est-à-dire, Impératif pur, ou prohibitif (*a*). Les Chinois n'ont point de tems incertains, mais ils les forment, comme dans la Langue Arabe, par des Prépositions qui désignent ces tems, qui sont dans toutes les Langues de l'Europe, par le moien des-

(*a*) Mr. *Fourmont* dit, p. 35, à ce sujet, que ce tems prohibitif est comme dans la Langue Turque. Cette Observation n'est pas tout-à-fait juste. Il n'y a point de tems prohibitif dans la Langue Turque. Celui, auquel Mr. *Fourmont* donne ce nom, étant simplement l'Impératif du Verbe négatif formé selon les règles ordinaires. La Langue Turque est la seule qui ait ses Verbes négatifs, qui sont d'un grand usage.

desquels l'on donne à ce que l'on veut dire la plus grande précision. Il est vrai que les Arabes n'ont que trois Modes, le Prétérit, le Présent, & le Participe, & supléent les tems incertains par des prépositions; mais si les Chinois, au-lieu de leurs Caractères hieroglyphiques, s'étoient appliqués à rendre leur Langue aussi riche que l'est la Langue Arabe, par le moien des Racines, ils auroient beaucoup mieux fait, & pour eux & pour nous. Mr. *Fourmont* explique ensuite tout ce qu'on peut expliquer dans une Grammaire, sur les Prépositions, les Adverbes, la Syntaxe, &c.

On n'entrera point ici dans le détail de toutes ces règles, trop peu de personnes s'apliqueront à la Langue Chinoise, pour que cette Grammaire soit d'un grand usage; ceux qui en auroient la volonté, que l'on suppose en petit nombre, ne pouvant le faire, faute de Dictionnaire & de Livres. Tous les Voyageurs, qui ont été à la Chine, parlent du Cérémonial de ces Peuples, pour leurs visites, & des papiers de visites qu'ils s'envoyent. Cet article est traité fort au long par Mr. *Fourmont*: on y voit les Titres que l'on doit donner aux personnes que l'on veut visiter, & l'on remarque dans ces Titres, la hauteur & la bassesse réspectives si communes aux Peuples d'Orient. Toute la sagesse humaine, venant se briser contre l'écueil de l'Amour-propre, les Chinois n'en ont pas été plus exemts que les autres Nations.

On ne peut que trop admirer la bisarerie des usages, par raport à la politesse. On croit en Europe que, lorsque l'on va voir quelqu'un con-

constitué en dignité, pour lui parler d'affaires, on doit lui exposer d'abord ce qu'on a à lui dire. Cet usage paroit même fondé en raison, parce que l'on suppose que c'est ménager le tems de celui à qui l'on parle; chez les Chinois c'est tout le contraire, il faut attendre que celui, que l'on va voir, entame la conversation, & demande le sujet de la visite. On ne peut cependant disconvenir que cet usage ne soit d'une grande utilité aux Ministres & aux Gens en place, ils peuvent par-là s'épargner bien des demandes importunes & la peine de refuser.

Les Cicles de 10 & de 12, nécessaires dans tous les Calculs, sont expliqués par Mr. *Fourmont*; les Tables, qui en montrent l'usage, ne pouvant être extraites, c'est à son Livre qu'il faut avoir recours.

Les Chinois partagent le Jour en 12 heures, mais chaque heure se partage encore en deux. Ils commencent à compter les heures à onze heures du soir; de onze heures à une heure, c'est la première heure, & ainsi du reste, en quoi ils s'accordent avec nous, la moitié de leur première heure commençant lorsque nous sommes à minuit; ils partagent aussi leurs heures en quarts & minutes.

Leurs Mois sont lunaires, ils les comptent selon les jours de la Lune, ne connoissant point les Semaines. L'usage de consacrer les jours de la Semaine aux Planètes, qu'ont suivi presque toutes les Nations, dès les Siècles les plus reculés & inconnus aux Chinois, peut faire croire ce qu'on dit de leur Antiquité, & qu'ils ont habité leur païs & reglé leurs usages

ges, avant que l'Idolatrie, née en Orient, se répandît delà sur le reste de la Terre.

Ils ont un Cicle d'années, auxquelles ils donnent le nom de différens Animaux, ce qui a passé de la Chine dans les Indes & la Tartarie, les Annales de Ghenghiscan étant côtées du nom d'Animaux.

Leur Poëfie est rimée, selon ce qu'assure Mr. *Fourmont*, qui donne la règle de la manière de mêler les rimes, de 4, 6, & même de 12 Vers.

Dans le grand Catalogue de la Bibliothèque du Roi, que l'on imprime, il y a une Notice de Livres Chinois. Mr. *Fourmont* a cru devoir joindre à sa Grammaire un Catalogue plus détaillé de ces Livres, avec leurs Titres en Caractères Chinois; c'est par ce Catalogue qu'il termine son Ouvrage. Le nombre de ces Livres, en y comprenant ceux qui sont écrits en Japonois & en Tartare, monte à 389. Il y en a un grand nombre de dévotion, composés par des Missionaires d'Europe, ce qui peut diminuer beaucoup du cas qu'on en doit faire, la grande difficulté de cette Langue ne permettant pas de croire que ces Missionaires ayent pu la savoir assez bien pour écrire correctement. *Hoang* prétendoit cependant que tous ces Livres ont été corrigés par de savans Chinois, ce que Mr. *Fourmont* croit être vrai de quelques-uns, mais non de tous.

Un des Livres le plus précieux de ce Catalogue est celui qui est décrit à l'Article 7. Il est composé dès le prémier Siècle de notre Ere: il a été commenté dans le 10, & il a été imprimé en 1622. On y voit l'explication

tion des Caractères Chinois, dont on ſe ſervoit ſous l'Empereur *Hoam-ty*, 2707 ans ou environ avant J. C.

L'Article 120 donne la Notice des quatre Livres du fameux *Confucius*, dont les Ouvrages ſont le corps de la Morale des Chinois.

Telle eſt, à peu près, l'idée que l'on peut donner de ce Livre. Il n'appartenoit qu'à un Prince auſſi puiſſant que S. M. T. C. d'avoir dans ſa Bibliothèque un aſſez grand nombre de Livres Chinois pour contribuer à cet Ouvrage, & de faire la dépenſe néceſſaire pour la Gravure & pour l'Impreſſion; & il n'appartenoit de même qu'à un Savant d'une Erudition auſſi vaſte que Mr. *Fourmont*, & d'une application auſſi continuelle, de répondre aux vues du Roi pour l'utilité des Miſſionnaires qui vont à la Chine. Il ſeroit à ſouhaiter que les Supérieurs des Sociétés Religieuſes, deſtinées aux Miſſions, partiſſent d'Europe, avec une teinture de la Langue de ce Païs, afin qu'après y être arrivés ils n'employent point un tems infini à l'étudier: c'eſt ce qui nous a privé, juſqu'à préſent, de bien des éclairciſſemens que nous aurions pu avoir ſur l'Hiſtoire d'une Nation ſi ſingulière; mais peut-être ces éclairciſſemens auroient vérifié le mot de Tacite: *Major ex longinquo reverentia*.

A R-

ARTICLE IV.

TRAITE' *des* SENS, *par Mr.* LE CAT, *Docteur en Médecine, Maitre Chirurgien, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Démonſtrateur Royal en Anatomie & Chirurgie, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Aſſocié de celle de Chirurgie, Membre de la Société Royale de Londres, & de l'Académie Royale de Madrid.* Un Volume 8, enrichi de Figures. Pag. 322. A Amſterdam, chez J. *Weſtein*, 1743.

CEt Ouvrage, qui part d'une habile main, vérifie parfaitement bien ce que dit quelque part l'Illuſtre Mr. *de Fontenelle*, en parlant des rapides progrès qu'ont faits les Sciences, depuis le peu de tems qu'on eſt ſorti des longues & épaiſſes ténèbres de la barbarie. „ Si „ l'on examinoit hiſtoriquement, *dit ce Phi-* „ *loſophe*, le chemin qu'elles ont déja fait dans „ un ſi petit eſpace de tems, malgré les faux „ préjugés qu'elles ont eus à combattre de „ toutes parts, & qui leur ont longtems réſiſ- „ té, quelquefois même malgré les obſtacles „ étrangers de l'Autorité & de la Puiſſance, „ malgré le peu d'ardeur que l'on a eu pour „ des connoiſſances éloignées de l'uſage com- „ mun, malgré le petit nombre de Perſonnes „ qui ſe ſont dévouées à ce travail, malgré la „ foi-

„ foibleſſe des motifs qui les y ont engagées ; „ on ſeroit étonné de la grandeur & de la ra„ pidité du progrès des Sciences, on en ver„ roit même de toutes nouvelles ſortir du „ néant, & peut-être laiſſeroit-on aller ſes eſ„ pérances pour l'avenir (*a*).

Quelle différence, en effet, entre les abſurdités que nos vénérables Anciens ont débitées ſur les *Sens*, & ce qu'enſeigne notre Auteur ſur cette même matière, fondé ſur la parfaite connoiſſance qu'il a de la ſtructure du Corps humain, & des Principes de Phyſique les plus inconteſtables. A peine comprend-on ce qu'ont voulu dire les Anciens, lorſqu'ils ont entrepris de définir la *Vue*, le *Toucher*, ou quelque autre *Sens*, peut-être même ne s'entendoient-ils pas eux-mêmes, & je ne ſai ſi ce n'eſt pas en cela ſeul que conſiſte tout le mérite de leurs définitions.

C'eſt avec raiſon que Mr. *de Voltaire* les tourne en ridicule, ſur cet article, dans ſes *Elémens de la Philoſophie de Newton* (*b*). „ Les „ Grecs, *dit-il*, & enſuite tous les Peuples „ barbares, qui ont appris d'eux à raiſonner & „ à ſe tromper, ont dit de Siècle en Siècle : „ *La Lumière eſt un accident, & cet accident „ eſt l'acte du tranſparent, entant que tranſ„ parent ; les Couleurs ſont ce qui manque les „ Corps tranſparens. Les Corps lumineux & „ colorés ont des qualités ſemblables à celles „ qu'ils*

(*a*) Mr. *de Fontenelle*, dans ſa *Préface* de l'*Hiſt. de l'Académie*.

(*b*) Voyez les pag. 14 & 15.

„ *qu'ils excitent en nous, par la grande raiſon*
„ *que rien ne donne ce qu'il n'a pas. Enfin,*
„ *la Lumière & les Couleurs ſont un mélange*
„ *du chaud, du froid, du ſec, & de l'humi-*
„ *de; car l'humidité, le ſec, le froid, & le*
„ *chaud, étant les Principes de tout, il faut*
„ *bien que les Couleurs en ſoient un compoſé.*
„ C'eſt cet admirable galimatias, que des Maî-
„ tres d'ignorance, payés par le Public, ont
„ fait reſpecter à la crédulité humaine pendant
„ tant d'années : c'eſt ainſi qu'on a raiſonné
„ preſque ſur tout, juſqu'au tems des *Gali-*
„ *lées* & des *Deſcartes*. Longtems même a-
„ près eux, ce jargon, qui deshonore l'En-
„ tendement humain, a ſubſiſté dans pluſieurs
„ Ecoles.

De tous les Auteurs modernes qui ont entrepris de nous donner en François quelque choſe de complet ſur les Sens, il s'en trouve peu, dont l'Ouvrage ait été reçu avec plus d'applaudiſſement, que celui de *G. Lamy*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris (*a*). Le tour ingénieux, que ce Médecin a ſçu donner à ſes explications, en fait preſque le ſeul mérite, la plupart de ſes raiſonnemens n'étant fondés que ſur des Hypothèſes aſſez peu

(*a*) Voici le Titre entier de cet Ouvrage. *Explication méchanique & phyſique des Fonctions de l'Ame Senſitive : Où, des Sens, des Paſſions, & du Mouvement volontaire.* Diſcours ſur la génération du Lait. *Diſſertation contre la nouvelle opinion, qui prétend que tous les Animaux ſont engendrés d'un Oeuf.* Réponſe aux raiſons par leſquelles le Sr. *Galatheau* prétend établir l'Empire de l'Homme ſur tout l'Univers. *Paris* 1677.

peu vraiſemblables. D'ailleurs, il manquoit des grands ſecours que fourniſſent aujourdhui les belles découvertes faites depuis quelques années dans toutes les parties de la Phyſique. Que l'on compare l'Ouvrage de ce Docteur avec le Traité de Mr. *Le Cat*, & on verra bientôt l'énorme différence qui ſe trouve entre l'une & l'autre de ces deux productions. Faut-il s'en étonner ! Mr. *Le Cat* n'avance preſque rien, il ne propoſe rien, il ne fait aucun raiſonnement, ſans avoir devant lui le flambeau de l'Expérience, qui l'éclaire; au-lieu que ce qu'établit Mr. *Lamy* n'eſt le plus ſouvent fondé que ſur des explications hazardées, qui méritent à peine le moindre examen.

L'Ouvrage de Mr. *Le Cat*, dont nous allons rendre compte, ne doit être regardé que comme un morceau détaché de la *Phyſiologie* à laquelle il travaille, & qui ne paroîtra pas encore ſitôt (*a*). Comme ce morceau eſt un des plus intéreſſans, & qu'il eſt à la portée de bien des curieux qui ne ſe ſoucieront pas du reſte de la Phyſique du Corps humain, l'Auteur a cru devoir le publier ſéparément, d'autant plus qu'il forme ſeul un Traité complet ſur les Sens, & qu'il n'a pas beſoin, pour être entendu, d'être accompagné des autres Traités qui doivent le ſuivre ou le précéder. Tout eſt expliqué d'une manière ſi claire & ſi intelligible, qu'il ſuffit d'avoir quelque connoiſſan-

ce

(*a*) C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans un *Avertiſſement*; mais il faut faire attention que ce morceau, qui paroît le prémier, eſt de l'an 1740.

ce des prémiers Principes de Phyſique, pour ſe faire une idée de tout ce que l'Auteur établit.

Tout l'Ouvrage eſt diviſé en cinq Parties, ſuivant le nombre des Sens, qui ſont le *Toucher*, le *Gout*, l'*Odorat*, l'*Ouie*, & la *Vue*. Plus des deux tiers du Livre roule entierement ſur ce dernier Sens, parce qu'on ne ſauroit abſolument rendre raiſon de la merveilleuſe mécanique de ſes Organes, ſans expliquer en même tems ce que c'eſt que la Lumière & les Couleurs, & ſans raporter quantité de Faits curieux & d'Expériences qui concernent cet important ſujet. Dans cet Extrait, nous ſuivrons exactement le plan de l'Auteur, & nous nous attacherons uniquement à ce que l'Ouvrage contient d'eſſentiel.

Du Toucher.

Après quelques réfléxions ſur les Sens, où l'on fait voir leur utilité générale, Mr. *Le Cat* entre en matière, & commence par le *Toucher*. Ce Sens, à ce qu'il prétend, eſt le plus groſſier, mais auſſi le plus ſûr de tous; c'eſt le dernier retranchement de l'incrédulité: il ajoute à cette bonne qualité, celle d'être la ſenſation la plus générale. Nous pouvions bien ne voir, ou n'entendre, que par une petite portion de notre Corps, mais il nous falloit du ſentiment dans toutes les parties, pour n'être pas des Automates qu'on auroit montés & détruits, ſans que nous euſſions pu nous en apercevoir. La Nature y a pourvu; par-tout où il y a des Nerfs & de la vie, il y a auſſi de cette

te eſpèce de ſentiment. Il ſemble même que cette ſenſation n'ait pas beſoin d'une organiſation particulière, & que la ſtructure des Houpes nerveuſes lui ſoit inutile : la ſimple tiſſure ſolide du Nerf lui ſuffit ; les parois d'une Plaie fraiche, le Périoſte, ou un Tendon découverts, ont un ſentiment très vif, quoiqu'ils n'ayent pas les Houpes nerveuſes qu'on obſerve à la Peau. *On diroit*, ſuivant la judicieuſe réflexion de l'Auteur, *que la Nature obligée de faire une grande dépenſe en ſenſation du Toucher, l'a établie à moins de fraix qu'il lui a été poſſible.* Elle a fait enſorte que les Houpes nerveuſes ne fuſſent pas abſolument néceſſaires au ſentiment, mais à la perfection du ſentiment, & à la diverſité des ſenſations.

On voit par-là que le ſentiment du Toucher eſt comme la baſe de toutes les autres ſenſations ; c'eſt le Genre, dont elles ſont des Eſpèces particulières. Tous les ſolides nerveux, animés de fluide, ont cette ſenſation générale ; mais les Mammelons de la Peau, ceux des Doigts, par exemple, l'ont à un dégré de perfection, qui ajoute au prémier ſentiment une ſorte de diſcernement de la figure du corps touché. Les Mammelons de la Langue enchériſſent encore ſur ceux de la Peau, & enfin ceux du Nez ſur ceux de la Langue, & ainſi du reſte, ſuivant la fineſſe de la ſenſation.

Voila une idée générale du Toucher. Voyons maintenant ce que c'eſt que ſon objet. *L'objet du Toucher*, dit l'Auteur, *eſt toute matière qui a aſſez de conſiſtance, ou de ſolidité, pour ébranler la ſurface de notre Peau.* Ce

Sens nous découvre le volume & la figure des Corps, leur distance, leur repos, leur mouvement, la dureté, la mollesse, la liquidité, le chaud, le froid, le sec & l'humide. Ce sont-là ses objets propres. Mr. *Le Cat* nous explique ensuite ce que c'est que le Chaud & le Froid, ou plutôt, la sensation du Chaud & du Froid; &, comme la Peau est l'Organe du Toucher, il expose, en peu de mots, la structure de ses différentes parties, ce qui le conduit naturellement à expliquer ce que c'est que l'*Organe du Toucher parfait*.

Il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup pour faire juger de la grande utilité du Toucher. Cette sensation est quelquefois si parfaite, qu'elle fait, pour ainsi dire, la fonction des Yeux, & dédommage, en quelque façon, des Aveugles de la perte de la Vue. Notre Auteur rapporte à ce sujet l'histoire suivante. Un Organiste de Hollande, devenu aveugle, ne laissoit point de faire parfaitement son métier; il aquit, de plus, l'habitude de distinguer, au toucher, les différentes espèces de Monnoie, & même les Couleurs: celles des Cartes à jouer n'avoient pas échapées à la finesse de ses Doigts, & il devint par-là un Joueur redoutable; car, en maniant les Cartes, il connoissoit celles qu'il donnoit aux autres, comme celles qu'il avoit lui-même (*a*). Le Sculpteur *Gambasius* de *Volterre* l'emportoit encore sur cet Organiste de Hollande. Il suffisoit à cet Aveugle d'avoir touché un objet pour faire ensuite une Statue d'argille, qui étoit parfaitement

(*a*) *Observat. de Physiq.* Tome II. pag. 214.

ment reſſemblante. Peut-être y a-t-il un peu à rabattre de tout ce merveilleux: auſſi notre Auteur remarque-t-il que ce qu'on attribue ici à *Ganibaſius*, dépend moins d'une ſenſation parfaite, que d'une imagination extrêmement vive.

Le *Chatouillement* eſt une eſpèce de ſenſation hermaphrodite du Toucher. Il tient, en effet, & du plaiſir dont il eſt l'extrême, & de la douleur dont il eſt comme un prémier dégré. Le Chatouillement fait rire, & cependant, il eſt inſupportable; ſi vous pouſſez le jeu plus loin, c'eſt un vrai mal, & même un mal mortel, ſi l'on en croit pluſieurs hiſtoires. Il faut donc que cette ſenſation conſiſte dans un ébranlement de l'Organe du Toucher, qui ſoit léger, comme l'ébranlement qui fait toutes les ſenſations voluptueuſes, mais qui ſoit cependant encore plus vif, & même aſſez vif, pour jetter l'Ame & les Nerfs dans des agitations, dans des mouvemens plus violens, que ceux qui accompagnent d'ordinaire le plaiſir, & par-là cet ébranlement approche des ſecouſſes qui excitent la douleur. Cette eſpèce d'ébranlement peut venir ou de l'impreſſion que fait l'objet, ou de la diſpoſition de l'Organe extrêmement ſenſible, c'eſt-à-dire, des Papilles nerveuſes de la Peau très nombreuſes, très ſuſceptibles d'ébranlement, & fournies de beaucoup d'eſprits. Une diſpoſition légerement inflammatoire peut auſſi augmenter cette ſenſibilité; & c'eſt à cette cauſe qu'il faut raporter les *Démangeaiſons*. Il entre encore dans le Chatouillement beaucoup d'imagination. Si l'on nous touche aux endroits les moins ſenſibles, avec un air marqué

qué de nous chatouiller, nous ne pouvons le ſupporter; ſi, au contraire, on aproche la main de notre Peau, ſans aucune façon, nous n'en ſentirons pas une grande impreſſion. Ainſi la ſurpriſe, ou la défiance, eſt un relief néceſſaire aux diſpoſitions des Organes & de l'objet pour le Chatouillement.

Une autre ſenſation bien plus parfaite encore, plus générale, & eſſentielle à tous les Animaux, c'eſt celle qui les porte à la propagation de leur Eſpèce. Cette ſenſation a ſur toutes les autres une ſupériorité décidée. Si vous mettez l'Amour en parallèle avec l'Appétit, vous trouverez qu'à peine y a-t-il de la comparaiſon. Le dernier à un plaiſir médiocre joint une baſſeſſe, une uniformité de ſentimens dignes de la ſimple animalité; le premier à une ſenſation, qui lui mérite les noms de plaiſir, de volupté par excellence, joint des ſentimens qui enchainent toute la Nature, par les liens les plus doux, & dont la nobleſſe & la délicateſſe fait la diſtinction la plus marquée de l'humanité, & la qualité la plus eſtimable de l'eſprit & du cœur. „ Une ſenſation capa„ ble de s'élever juſqu'à la pureté de la Mo„ rale, juſqu'au ſublime Métaphyſique, mé„ riteroit bien, dit l'*Auteur*, un Titre & un „ Article exprès dans cet Ouvrage, privilégié „ d'ailleurs pour ces ſortes de matières, & ce „ ne ſeroit peut-être pas l'endroit le moins „ curieux pour les vrais Phyſiciens.

Peut-être Mr. *Le Cat* ne ſeroit-il pas peu embaraſſé à nous expliquer ce qu'il entend par cette *nobleſſe* & cette *délicateſſe* de l'Amour; car

car s'il entend par-là cette paſſion qui porte les hommes à ſe ſatisfaire par la jouiſſance de quelque aimable objet, on trouvera qu'elle n'a rien que de très groſſier, qu'elle marque même très ſouvent une eſpèce de brutalité, & qu'à cet égard nous ne différons en rien des Animaux mêmes. Tout ce qu'on peut dire du parallèle qu'il fait, c'eſt que l'*Amour* eſt effectivement une paſſion plus forte que l'*Appétit*, & qu'elle cauſe un plaiſir infiniment plus grand & plus ſenſible. Si c'eſt en cela que conſiſte la ſupériorité de l'Amour ſur l'Appétit, peut-on dire que cette prémière Paſſion ſoit plus noble, plus délicate que l'autre? Toutes deux dépendent de la ſtructure & du jeu des parties, & des impreſſions différentes qu'en reçoit l'Ame. *Venette* a raiſon de dire, dans ſon *Tableau de l'Amour conjugal*: Que *la Paſſion de ſe joindre amoureuſement à un Homme, eſt extrême dans l'eſprit d'une Femme*, & que *c'eſt un Appétit ſans jugement & ſans meſure* (*a*). Ne peut-on pas auſſi faire la même application à un Homme amoureux?

Du Gout.

Le Gout n'eſt pas une ſenſation particulière à la Bouche, puiſque ce même Organe qui nous fait ſentir la délicateſſe d'un mets, d'une liqueur, eſt le même qui dans cette même Bouche, dans l'Eſophage & dans l'Eſtomac, nous

(*a*) *De la Génération de l'Homme*, ou *Tableau de l'Amour conjugal*, *par Mr. Nicolas* Venette, *pag.* m. 158.

nous ſollicite pour les alimens, & nous les fait deſirer. Ces trois parties ne ſont proprement qu'un Organe continu, & ils n'ont qu'un ſeul & même objet. Si la Bouche nous donne de l'averſion pour un ragout, le Gozier ne ſe reſſerre-t-il pas à l'aproche d'un mêts qui lui déplait, l'Eſtomac ne rejette-il pas ceux qui lui repugnent? Ainſi la Faim, la Soif & le Gout, ſont trois effets du même Organe. La Faim & la Soif ſont des mouvemens de l'Organe deſirant ſon objet: le Gout eſt le mouvement de l'Organe jouiſſant de cet objet; mais l'Ame unie à l'Organe eſt ſeule le vrai ſujet de la ſenſation. Cette unité d'Organe pour la Faim, la Soif & le Gout, fait que ces trois effets ſont preſque toujours au même dégré dans les mêmes hommes: plus le deſir du manger eſt violent, plus la jouiſſance de ce plaiſir eſt délicieuſe. Plus le Gout eſt flatté, & plus auſſi les Organes font aiſément les fraix de cette jouiſſance, qui eſt la digeſtion, parce que tous ces plus, que l'on ſuppoſe dans l'état de ſanté, viennent d'un Organe plus ſain, plus parfait, plus robuſte.

Notre Auteur remarque fort bien que le Gout eſt de toutes les ſenſations: on a du gout pour la Muſique & pour la Peinture, comme pour les ragouts, quand l'Organe de ces ſenſations ſavoure, pour ainſi dire, ces objets. Quoique le Gout, proprement pris, ſoit commun à la Bouche, à l'Eſophage, & à l'Eſtomac, & qu'il y ait une grande ſimpathie entre ces trois Organes, il faut cependant avouer que la Bouche poſſede cette ſenſation à un dégré

gré beaucoup ſupérieur; elle a plus de fineſſe, plus de délicateſſe que les deux autres, dont elle eſt comme le Gourmet & l'Echanſon.

L'objet du Gout n'eſt pas le corps ſolide, qui eſt celui de la ſenſation du Toucher, mais ce ſont les Sucs ou les Liqueurs dont les corps ſont imbus, ou qui en ont été extraits. On appelle *Saveur*, ces Sucs ou Liqueurs, qui font impreſſion ſur l'Organe du Gout, & on donne auſſi quelquefois ce même nom à leur impreſſion. Les principes actifs des Saveurs, ou des corps ſavoureux, ſont les Sels tant fixes que volatils; les Terres, la Limphe & les Soufres, n'entrent dans les Saveurs que pour en établir la variété & les eſpèces. Tout le monde ſait en effet, que l'Eau, l'Huile (*a*) & la Terre, n'ont aucun gout; la Limphe ou l'Eau n'eſt donc que le véhicule des Sels, leur diſſolvant, leur mobile, & le mélange de l'Huile & de la Terre varient ſeulement leur impreſſion en mille façons différentes. Si l'on joint à ces variétés, celles qui ſont priſes de la nature des différens Sels ſimples & compoſés, on aura des ſources inépuiſables de la variété des Saveurs.

L'Organe, ſur lequel agiſſent les Saveurs, ſont

(*a*) Cela ne s'accorde pas avec ce qu'établit l'Illuſtre Mr. *Boerhaave* dans ſes *Inſtitutions de* Médecine, où il dit que l'*Huile* eſt un des Objets du Gout. Voici ſes paroles. *Illa in Vegetabilibus, & animalibus, materies, ex qua ars elicit Salem &* Oleum *miſta, vel ſeparata, ad Objectum verum Guſtûs, adeoque Sal, Sapo,* Oleum, *Spiritus; quod idem etiam in Foſſilibus verum eſt.* Boerhaave, *Inſtit. Med. §. 411.* Edit. 1734.

ſont les Mammelons nerveux, répandus en grand nombre, non ſeulement ſur la Langue, mais encore dans le Palais, dans l'intérieur des Joues, & dans le fond de la Bouche. C'eſt ce qu'on prouve par quelques Obſervations. Mr. *de Juſſieu* raporte, dans les *Mémoires de l'Académie*, l'hiſtoire d'une Fille née ſans Langue, qui ne laiſſoit pas d'avoir du Gout. Un Chirurgien de Saumur a vu un Garçon de huit à neuf ans, qui, dans une petite Vérole, avoit entierement perdu la Langue par la gangrène, enſorte qu'il ne lui en reſtoit pas le moindre veſtige, & cependant il diſtinguoit fort bien toutes ſortes de Gouts. Il faut cependant avouer que la Langue eſt le principal Organe de cette ſenſation.

Mais ſi ces Mammelons nerveux ſont l'Organe du Gout, ou ſur lequel agiſſent les Saveurs, ſur quel fondement notre Auteur avance-t-il que *la Bouche, l'Eſophage & l'Eſtomac ne ſont proprement qu'un Organe continu; qu'ils n'ont qu'un ſeul & même objet*, & que la *faim, la Soif & le Gout, ſont trois effets du même Organe*? Ces Mammelons nerveux ſe trouvent-ils répandus dans l'Eſtomac? C'eſt ce qu'il devroit prouver. A-t-on jamais dit qu'on puiſſe diſtinguer les Gouts, les Saveurs, à l'aide de l'Eſtomac? C'eſt ce que je ne crois pas qu'on ait encore prouvé par aucune Obſervation. Je renvoie, ſur cela, à l'Auteur (*a*) que je viens de citer, & aux expériences faites par le célèbre *Bellini* (*b*). Je

(*a*) Boerhaave, *ibid.* §. 485, 486, 487.
(*b*) Laurent. Bellini, *Tract. de Organo Guſtus.*

Je n'entreprendrai pas d'expliquer ici d'où dépend la différence des Saveurs. Tout ce que dit ſur cela Mr. *Le Cat* ne ſauroit être abrégé. Je remarquerai ſeulement avec lui, que l'Imagination a beaucoup de part dans la ſenſation du Gout; auſſi bien que dans toutes les autres. „ Pourquoi, *dit-il*, eſt-ce que je „ haiſſois jadis l'amertume du Caffé, & qu'el- „ le fait aujourdhui mes délices? Pourquoi la „ prémière Huitre, que j'ai avalée, m'a-t-el- „ le fait autant d'horreur qu'une Médecine, „ & qu'inſenſiblement ce mêts eſt devenu un „ de mes plus friands ragouts? Cependant l'ac- „ tion du Caffé & des Huitres ſur mes Orga- „ nes n'a point changé; la diſpoſition mécani- „ que de ces Organes eſt auſſi toujours à peu „ près la même. Tout le changement eſt donc „ du côté de l'Ame, qui ne ſe forme plus les „ mêmes idées à l'occaſion des mêmes im- „ preſſions ". On peut donc dire qu'il n'y a point d'idées attachées eſſentiellement à telles, ou telles impreſſions, au moins il n'y en a point que l'Ame ne puiſſe changer. Delà viennent ces Gouts de mode, ces ragouts chéris dans un Païs, déteſtés dans d'autres; delà vient, enfin, qu'on s'accoutume au deſagréable, & qu'on le métamorphoſe quelquefois en un objet de plaiſir.

Ce ſentiment de notre Auteur eſt-il bien fondé. N'y auroit-il pas lieu de croire que l'Ame ne change alors d'idées, que parce que la diſpoſition des organes change effectivement, ou parce qu'ils ſont affectés d'une manière différente. Je trouve certain Vin, bon, excellent,

après

après avoir mangé des Noix ou du Fromage; mais ce même Vin me paroit déteſtable, lorſque je le bois après avoir mangé une Pomme, des Groſeilles, une Orange aigre. Autre exemple. Aujourdhui que je ſuis plein de ſanté, je trouve un plaiſir infini à manger de tous les mêts les plus délicats que l'on ſert ſur une table, où je ſuis régalé avec quelques Philoſophes Epicuriens; je tombe malade après le repas, je ſuis invité le lendemain à la même table, qui n'eſt pas moins bien ſervie que le jour précédent; mais loin d'y trouver rien de bon, à peine puis-je ſupporter l'odeur des viandes, tout me repugne, tout me fait horreur. Or je demande quelle eſt la cauſe de ce changement, de ce dégout pour des mêts qui faiſoient auparavant mes délices? Ne vient-il pas de la différente diſpoſition mécanique de mes organes, & des nouvelles impreſſions qu'ils reçoivent, & qu'ils communiquent enſuite à mon Ame?

Je penſe donc que le même mouvement, la même action, doit toujours faire ſur l'Ame la même impreſſion, & que ſi la ſenſation du Gout vient à changer à ſon égard, ce n'eſt qu'en conſéquence du changement arrivé à mes organes, qui ne ſe trouvent plus affectés comme auparavant. Ce qu'il y a de certain c'eſt que nous ne jugeons des objets, que ſuivant l'impreſſion qu'ils font ſur nos ſens, & que notre Ame ne ſauroit trouver un mêts agréable, s'il ne produit actuellement une impreſſion qui les flatte. On a beau vouloir qu'un ragout ſoit bon, on ne le trouvera jamais tel; s'il

s'il ne chatouille agréablement l'Organe du Gout. Dire que l'on peut changer d'idée, parce que l'on veut changer d'idée, c'eſt prétendre que notre Ame ſe détermine ſans cauſe, & que par conſéquent le *Rien* eſt la cauſe d'une nouvelle détermination. Or le *Rien* ne produira jamais rien, il n'en réſultera jamais aucun effet: *Ex Nihilo nihil.*

De l'Odorat.

L'Odorat eſt moins un ſens particulier, qu'une partie ou un ſupplément de celui du Gout, dont il eſt comme la ſentinelle. Tout le monde ſait que l'intérieur du Nez eſt l'Organe de l'Odorat, mais peu de gens connoiſſent l'artifice avec lequel cet intérieur eſt conſtruit, pour recevoir cette ſenſation. Notre Auteur explique tout le mécanisme de cet Organe, dont il donne en même tems la deſcription; mais, comme on ne ſauroit bien comprendre ce qu'il en dit, ſans conſulter la Figure qu'il y a jointe, je renvoie le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera dequoi s'inſtruire & ſe ſatisfaire ſur cet article. C'eſt à l'aide de ce mécanisme qu'il rend raiſon de quelques phénomènes aſſez curieux, & dont il ſeroit impoſſible de deviner la véritable cauſe, ſi l'on ne connoiſſoit parfaitement la ſtructure & la diſpoſition des différentes parties de cet Organe.

L'Objet de l'Odorat ſont toutes les vapeurs odorantes; & ces vapeurs ſont, en fait de Fluide, ce que les Saveurs ſont parmi les liqueurs & les ſucs. Le ſel eſt toujours l'agent, ou

ou au moins d'instrument, l'aiguillon de la sensation. Tous les Sels indifféremment excitent les Saveurs ; mais il faut qu'ils soient volatils pour faire les Odeurs. Les vapeurs aqueuses, sulphureuses, &c. dissolvent, chargent, modifient l'impression des Sels, & concourent à varier les Odeurs ; en un mot, tout ce qu'on a dit des Saveurs, s'applique exactement aux Fluides volatils des corps odorans.

L'Air est le véhicule général des corpuscules odorans. Ces corpuscules sont répandus dans l'Atmosphère & s'y soutiennent ; & c'est par le moyen de la Respiration qu'ils sont portés dans les cavités du Nez. Les effets, que produisent les Odeurs, sont quelquefois des plus surprenans. En irritant les nerfs, elles les mettent en convulsion, causent des vapeurs, des syncopes, & la mort même.

En parlant de la perfection de l'Odorat, notre Auteur raporte deux histoires, qui me paroissent très peu croyables, & dont je crois qu'il est très permis de douter. La première regarde certains Nègres des Iles Antilles, qui, comme les Chiens, suivent les Hommes à la piste, & distinguent, avec le Nez, la piste d'un Nègre d'avec celle d'un François (*a*). L'autre histoire, dont on donne pour garant le Chevalier d'*Igby*, n'est pas moins surprenante, si même elle ne l'est davantage. La voici. Un garçon, que ses Parens avoient élevé dans une Forêt, où ils s'étoient retirés pour éviter les ravages de la guerre, & qui n'y avoit vécu que

(*a*) Voyez les *Observat. Physiq.* Tom. II. pag. 103.

que de racines, avoit un Odorat si fin, qu'il distinguoit par ce Sens l'approche des Ennemis, & en avertissoit ses Parens. Il fut cependant fait prisonnier, &, ayant changé de façon de vivre, il perdit, à la longue, cette grande finesse d'Odorat : il en conserva néanmoins encore une partie, car, étant marié, il distinguoit fort bien, en flairant, la Femme d'une autre, & il pouvoit même la retrouver à la piste, comme un Chien fait son Maitre.

Joignez à ces deux histoires, qui tiennent si fort du merveilleux, celle du Religieux de Prague, dont il est fait mention dans le *Journal des Savans* (*a*). Non seulement il connoissoit les Personnes par l'Odorat; mais, ce qui est bien plus singulier, il distinguoit une Fille, ou une Femme chaste, d'avec celles qui ne l'étoient point : il avoit commencé un Traité des Odeurs, lorsqu'il mourut, & les Journalistes en regrettent la perte. S'il y a quelque chose de réel dans ces histoires, il faut croire qu'on en augmente toujours le merveilleux; & c'est ce surcroit de circonstances merveilleuses qui fait qu'on les met ensuite au rang des fables. Il en est de ces sortes de Faits, comme de ces Beautés naturelles, que l'on gâte à force de vouloir les embellir par de vains ornemens.

De l'Ouie.

Cet Article est plus compliqué que les précé-

(*a*) Voyez l'Année 1684.

cédens, & demande par conséquent de plus longs détails. Nous l'abrégerons cependant autant qu'il sera possible, parce qu'il suffit de donner une légère idée de ce qu'il contient. Nous commencerons par ce qui fait l'objet du Sens dont il est ici question.

L'Objet de l'Ouie est le bruit en général, lequel consiste dans un vif trémoussement de l'Air communiqué jusqu'à l'Organe de cette sensation. Le bruit dans lequel les vibrations de l'Air sont plus amples, plus régulières, & par-là plus agréables à l'Oreille, s'appelle le Son. Le Son est, dans le corps sonore qui le produit, ce qu'il est dans l'Air même qui le porte à l'Oreille, c'est-à-dire, un trémoussement du corps remué par l'impulsion de quelque autre. Telle est une Cloche, remuée par son Marteau; un Violon, ébranlé par ses Cordes, que l'Archet fait trémousser; une Flute, agitée par le choc de l'Air contre son embouchure. Cet Air, qui produit le Son, est proportionné à l'Organe de l'Ouie, & est par conséquent beaucoup plus subtil que l'Air commun.

Le mouvement du corps sonore est composé de deux autres, savoir d'un frémissement de toutes les petites parties qui composent ce corps, & d'un mouvement de vibration de tout le corps. Par le prémier mouvement de frémissement, les corpuscules du corps s'approchent & s'éloignent alternativement les uns des autres avec une viteſſe prodigieuſe; & par-là leur situation entre eux & la figure de leurs pores changent sans ceſſe.

Dans

Dans la vibration de tout le corps, il arrive, entre les ſurfaces du corps, ce qu'on vient de voir entre les corpuſcules pour le frémiſſement. Par exemple, une Cloche, qui ſonne, de ronde qu'elle eſt, devient ovale, en ſens contraire, des millions de fois en un inſtant. Une Corde, quoique droite & étenduë ſur le Chevalet, ſe courbe auſſi en ſens contraire, c'eſt-à-dire, en deça & en delà de ſa droiture naturelle, une infinité de fois en très peu de tems. L'un & l'autre mouvement produit le Son, & la longueur des vibrations, tant du corps entier que de ſes parties, en détermine l'eſpèce. Une longue Corde, ou une petite Corde lâche, ou une Corde faite de matière peu élaſtique, donne un Ton grave, parce que les vibrations d'une pareille Corde ſont lentes, grandes, & éloignées l'une de l'autre. Au contraire, une Corde tendue, ou une Corde faite de matière très élaſtique, donne un Ton aigu, parce que ſes vibrations ſont courtes, promtes, & ſerrées. Si l'on ſuppoſe deux Cordes de même matière, de même groſſeur, & également tendues, & dont l'une eſt moitié de l'autre, celle, qui n'eſt que moitié, ſonnera l'Octave de l'autre, parce que ſes vibrations ſont une fois plus courtes, & qu'elle en fait une fois autant que l'autre. Ces Octaves font un accord harmonieux, parce que de deux vibrations que fait la petite Corde, il y en a toujours une qui ſe rencontre avec les vibrations de la grande; par-là elles concourent à rendre les vibrations ſonores plus complètes, elles remuent une plus grande

quantité d'Air, & ainſi elles ſont plus agréables.

C'eſt là le principe de tous les accords de Muſique, & en particulier le mécaniſme du jeu du Violon, & de tous les Inſtrumens, dont les Tons ſe produiſent par le racourciſſement des Cordes, en conſéquence de la diſpoſition des doigts. Plus il y a de vibrations, qui ſe rencontrent, plus l'accord eſt parfait & harmonieux. Delà vient que l'Uniſſon eſt le prémier & le plus parfait des accords, ou plutôt c'eſt l'accord vrai & parfait, parce que dans cet état des Cordes, toutes leurs vibrations s'accordent, & frapent toujours l'Air enſemble. Les Tons diſcordans ſont ceux, où il n'y a point de vibrations qui ſe rencontrent. Quant à la force du Son, elle dépend de la quantité d'Air répandu par le corps ſonore, & cette quantité dépend, ou de la force des vibrations du corps ſonore, ou de ſon étendue. Un homme ſur le même Ton, & du même corps de voix, vous flate l'oreille, en modérant l'impulſion de l'air dans ſon Organe, & il vous étourdit en y excitant des vibrations plus fortes; mais, s'il multiplie ces vibrations par un vaſte Porte-voix, c'eſt-à-dire, par un Inſtrument qui remue beaucoup d'Air à la fois, alors ſa voix produira un bruit qui ſera inſoutenable de près, & qui ſe portera très loin. Ces principes s'appliquent aiſément à la Trompette, au Cor-de-chaſſe, & aux autres Inſtrumens qui font beaucoup de bruit, parce qu'ils remuent beaucoup d'Air, & qu'ils le remuent for-

fortement, à cauſe de la grande élaſticité de la matière dont ils ſont compoſés. Tout cela eſt déja connu depuis longtems, mais on trouvera dans notre Auteur l'expoſition de quelques découvertes & des nouvelles Hypothèſes dont les Modernes ont enrichi cette matière.

Quant à la manière dont ſe fait la propagation du Son, voici quelle eſt ſur cela l'idée qu'en forme Mr. *Le Cat*. Quelque prompts que ſoient les vibrations de l'Air remué par le corps qui produit le Son, ces vibrations ne laiſſent pas d'employer un certain tems à ſe communiquer de proche en proche à l'Air éloigné du corps qui les excite. La raiſon de ce retardement eſt que l'Air étant élaſtique & poreux, celui qui environne le corps ſonore cède à la preſſion de ce corps, & prend, pour ainſi dire, ſur ſes pores, l'élargiſſement du corps; cet Air s'élargit enſuite, à ſon tour, un peu au-delà de ſon état naturel, comme font tous les corps élaſtiques; par-là il rend à la couche d'Air éloignée, la compreſſion que le corps lui a fait d'abord ſouffrir; celui-ci, à ſon tour, reſſerré, puis élargi, en fait autant à la couche ſuivante, & ainſi de ſuite. Or il eſt clair que cette ſuite de compreſſion & d'élargiſſement de couche en couche demande un certain tems.

Reſte à ſavoir quel chemin fait le Son dans un tems marqué. Voici ce qu'on a découvert ſur cela par des expériences réitérées (*a*). Le

(*a*) Voyez le *Mercure* de Juin, An. 1738. Extrait du

Le bruit du Canon fait 173 toiſes par ſeconde, & ainſi il fait 10380 toiſes par minute. La lieue étant de 2282 toiſes, le Son fait par minute quatre lieues & demie, & 115 toiſes; par conſéquent il fait par heure 273 lieues & 24 toiſes (*a*). 2. Le Son ſe tranſmet avec la même viteſſe, lorſqu'il parcourt un grand eſpace, que lorſqu'il en parcourt un plus petit ſans ſe ralentir. 3. Il ſe tranſmet avec la même viteſſe pendant le jour que pendant la nuit. 4. Il a auſſi la même viteſſe dans des tems de pluie que lorſque le Ciel eſt ſerein. 5. La viteſſe du Son eſt égale, lorſque le bruit qui le produit eſt grand, & lorſqu'il eſt petit, lorſque la bouche d'un Canon, par exemple, eſt dirigée vers le lieu d'où on l'entend, & lorſqu'elle eſt en ſens contraire. 6. La viteſſe du Son augmente, lorſque le Vent eſt favorable, & elle diminue lorſqu'il eſt contraire, à proportion de la force du Vent.

L'Auteur termine ce qu'il avoit à dire ſur le Son, par une explication courte de ce qui produit l'*Echo*. Voici l'idée qu'il en donne. Lorſque les vibrations de l'Air, qui forment le

d'un *Mémoire ſur la Propagation du Son*, par Mr. *Caſſini de Thury*.

(*a*) Mr. de *Fontenelle* renchérit encore ſur ce qu'avance ici notre Auteur. „ Pour produire le Son, *dit-il*, „ il faut d'abord un Air mu avec une très grande viteſ„ ſe, puiſque le Son fait 1120 toiſes en une ſeconde, „ c'eſt-à-dire qu'il feroit, en une heure, plus de 242 „ lieues moyennes de France, ſi les cauſes étrangères „ lui permettoient de s'étendre ſi loin. Cela eſt d'expé„ rience. *Hiſt. de l'Acad.* An. 1700, *pag.* 13.

le Son, vont frapper un corps d'une certaine étendue, elles sont réfléchies de dessus ce corps vers un certain point, en y conservant leur modulation, enforte que les mêmes vibrations s'y répetent, quoique plus foiblement; cette répétition, ou cette réflexion du Son, s'appelle *Echo*. Il y a plusieurs Echos dans un lieu, lorsqu'il y a plusieurs corps à des distances différentes, qui réfléchissent le Son vers ce même endroit.

La matière du Son bien éclaircie, & expliquée suivant les découvertes des Philosophes modernes, l'Auteur passe à ce qui concerne particulierement l'*Organe & le Mécanisme de l'Ouie*. L'Organe propre à cette sensation est l'*Oreille*. On trouvera ici une description fort exacte & très bien détaillée de toutes les pieces qui entrent dans la composition de cette admirable partie du Corps humain; &, comme il est impossible de se former une juste idée de la structure, de l'arrangement, de la disposition, de tant de différens ressorts, sans les exposer à la vue, on y a joint de très belles figures, qui les représentent dans leur état naturel. Après cette description, l'Auteur entreprend de rendre raison de divers phénomènes qui ont rapport à l'Ouie, & dont nous allons exposer les principaux.

A l'occasion du Limaçon, qui est comme le Sanctuaire de l'Ouie, comme l'Organe particulier de l'harmonie, ou des sensations les plus distinctes & les plus délicates en ce genre, Mr. *Le Cat* demande, pourquoi les Oiseaux, qui n'ont point de Limaçon, font cependant

pendant d'excellens Muſiciens ; ou, comme il s'exprime lui-même, *les plus Muſiciens de tous les Animaux*. Il répond à cela, que les Oiſeaux ont l'Ouie très fine, quoique ſans Limaçon, parce qu'ils ont la tête preſque toute ſonore comme un timbre, n'étant pas matelaſſée de muſcles comme la tête des autres Animaux. Par-là ils doivent être très ébranlés par les Sons qu'on leur fait entendre ; leur Labyrinthe très ſonore ſuffit pour cela ; la Grotte la plus ſimple répète bien un écho, un Air muſical : mais ſi, à cette excellente diſpoſition de l'Ouie des Oiſeaux la Nature avoit ajouté le Limaçon, ils auroient été beaucoup plus ſenſibles aux modulations harmonieuſes, ils auroient eu la paſſion de l'Harmonie, comme preſque tous les Animaux ont celle de la Gourmandiſe ; ce qui n'eſt point, car il faut prendre garde que la qualité de Muſiciens, qu'ont les Oiſeaux, vient moins de la fineſſe & du goût de leur Oreille, que de la diſpoſition de leur Gozier : ils reſſemblent encore, en ceci, à bien des Muſiciens, qui donnent du plaiſir & qui n'en prennent point.

Mais qui a dit à notre Auteur que les Oiſeaux n'ont point de plaiſir lorſqu'ils chantent avec tant d'harmonie. Ne remarque-t-on pas qu'ils ont certains Airs, par leſquels ils expriment leur joie, leur contentement, leur ſatisfaction ? Le plaiſir qu'ils reſſentent dépend de leur eſprit ; qu'importe-t-il donc qu'il lui ſoit communiqué par le Limaçon, ou par quelque autre partie de l'Oreille ? Pour bien juger de ce que reſſentent en pareil cas les Oiſeaux, il faudroit que

nous

nous devinssions ce qu'ils sont, que nous fussions transformés en Oiseaux.

L'Homme, suivant notre Auteur, joint à toutes les perfections machinales de l'Organe de l'Ouie, ces sentimens délicats qui le distinguent de tous les autres Animaux. C'est delà sur-tout, que dépend sa grande sensibilité à l'harmonie; car la bonne Musique est celle qui exprime des sentimens, ou qui les excite. C'est dans ce genre de Musique qu'excelloient les Anciens, comme nous l'apprenons de cette histoire d'un Musicien d'*Alexandre*.

Par les divers accens du fameux Timothée,
Admirez comme l'Ame émue & transportée,
Quitte & prend tout-à-coup de nouveaux sentimens;
Quand il change de ton, différens mouvemens
*Partagent à l'envi le grand cœur d'*Alexandre:
Il s'anime, il s'irrite, il veut tout entreprendre;
Implacable Guerrier, foible Amant, tour à tour,
La Gloire dans son cœur combat avec l'Amour.
Avec transport, tantôt, il demande ses armes;
En tantôt il soupire & se baigne de larmes.
Un Grec sçut triompher du Vainqueur des Perses,
Et le Maître du Monde obéit à ses chants.

Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'Harmonie (a) !

Ce que *Timothée* produisoit sur le cœur d'*Alexandre* n'étoit pas un phénomène rare chez les Anciens, c'étoit l'effet ordinaire de leur genre de Musique (b), & ils ne la restraignoient pas au simple divertissement, ils l'employoient aux affaires publiques les plus sérieuses, & en faisoient une partie de leur Politique : elle entroit non seulement dans leurs déclamations théatrales, mais aussi dans leurs Harangues, & c'est en partie par le pouvoir de la Musique qu'ils portoient dans le cœur du Peuple ou du Soldat, l'amour de la Paix, ou le souffle de la Guerre. *Lulli* semble avoir entrepris de ressuscîter cette Musique pathétique, ces Sons qui vont au cœur ; & peut-être les François achevroient-ils ce qu'il n'a fait que commencer, s'ils ne couroient pas tant après les Cascades Italiennes, Musique plus étonnante que touchante. Il y a encore en Europe des Musiciens & des Joueurs d'Instrumens qui chérissent la bonne Musique, & qui y excellent. Il y a fort peu de tems qu'à Venise il y avoit un Joueur de Luth, qui donnoit à ses Auditeurs telle passion qu'il lui plaisoit. Le Doge en voulut faire l'essai. Le Joueur habile le fit passer successivement de la mélancolie à la joie, & de la joie à la mélancolie, avec

(a) Mr. *Pope* par Mr. *du Renel*.
(b) Voyez *Mr. Rollin*, Tom. II, pag. 413.

avec tant d'art & de force, que le Doge, qui ne se sentoit déja plus le maître de ses mouvemens, lui ordonna de cesser ses enchantemens (*a*). On trouvera dans notre Auteur quelques autres exemples du grand pouvoir qu'a la Musique de remuer l'Ame, & par elle toute la machine du Corps humain. Il raporte, entre autres, ceux que nous avons déja allégués dans un des Articles de cette *Bibliothèque*, auquel nous renvoyons le Lecteur (*b*).

La structure, que l'on observe dans l'Oreille, a conduit Mr. *Le Cat* à l'invention d'un Instrument propre à suppléer à cette espèce de défaut qu'on appelle l'*Ouie dure*. Cette Machine est faite de deux parties. La prémière est une Coquille en Cornet, qui retient beaucoup d'air, & qui s'adapte exactement au conduit de l'Oreille. La seconde pièce est un Entonnoir, qui s'insinue au centre de la Coquille, & fait rentrer ses ventes en cul de lampe. Comme cet Instrument est fort simple, il sera facile de l'imiter, en considérant la Figure qu'en a donnée l'Auteur (*c*).

Dans le parallèle, que fait Mr. *Le Cat*, de l'Ouie avec la Vue, il témoigne être de l'avis de ceux qui regardent la Surdité, qui n'est pas de naissance, comme un accident inférieur à l'Aveuglement. J'ai trouvé peu de personnes qui pensassent autrement. La raison en est, qu'il y a dans le monde plus de choses à voir qu'à

(*a*) Voyez *L'Existance de Dieu démontrée*, pag. 171.
(*b*) Voyez le *Tome* XXX. *Part.* II. *pag.* 258, *& suiv.*
(*c*) Cette Figure se trouve à la page 72.

qu'à entendre ; & d'ailleurs on entend, pour ainſi dire, par les yeux, non ſeulement au moyen de l'Ecriture, des Livres, &c. mais encore par les Attitudes, les Signes, les mouvemens des Lèvres, des Yeux, du Viſage, de ceux qu'on voit; témoin les Pièces pantomimes ſi à la mode ſur le Théatre Anglois, & même un peu en France aujourdhui.

Perſonne n'ignore que la Vue ſupplée à l'Ouie, beaucoup mieux que l'Ouie ne ſupplée à la Vue. Le monde eſt plein de Sourds, à qui on fait entendre preſque tout ce qu'on veut. Il y avoit en 1700 une Marchande à Amiens, qui comprenoit tout ce qu'on lui diſoit, en regardant ſeulement le mouvement des Lèvres de celui qui lui parloit. Elle lioit, de cette façon, les converſations les plus ſuivies: ces converſations étoient encore moins fatigantes que les autres; car on pouvoit ſe diſpenſer d'articuler des Sons, il ſuffiſoit de remuer les Lèvres, comme on le fait, quand on parle: elle entendoit fort diſtinctement, tandis qu'on ne s'entendoit pas ſoi-même. Si vous lui parliez une Langue étrangère, elle vous le diſoit d'abord (*a*).

Quant aux Sourds de naiſſance, ils ſont, à ce que croit Mr. *Le Cat*, beaucoup plus malheureux que les Aveugles nés. Ces ſortes de Sourds ſont néceſſairement muets; car, pour parler, il faut apprendre une Langue, &, pour ap-

(*a*) Voyez *Obſervat. de Phyſiq.* Tom. II, pag. 209. Il y a encore une Hiſtoire à peu près ſemblable dans le *Tome* III, *pag.* 279.

apprendre cette Langue, il faut entendre. Ils ſont d'ailleurs privés de la plupart des avantages & des conſolations qu'on vient de remarquer dans les Sourds ordinaires. Pour juger de leur miſère, il ne faut que peſer ce que valent à l'Homme les lumières de l'Education, dont ils ſont preſque entierement privés. Nous venons de dire, qu'il y a dans le monde plus de choſes à voir qu'à entendre; mais, en fait de connoiſſances, il y a peu de Vérités qui ſe voient, preſque toutes s'entendent. Vous ferez connoitre à un Sourd & Muet, un grand nombre de Subſtantifs, ou de noms de choſes; mais comment lui ferez-vous connoitre toutes les qualifications qu'on donne à ces choſes? On pourra juger du peu de lumières d'un tel Homme par l'Hiſtoire ſuivante, communiquée à l'Académie des Sciences par Mr. *Félibien*, Membre de l'Académie des Inſcriptions, & raportée par Mr. *de Fontenelle* (*a*).

Un jeune Homme de 24 à 25 ans, fils d'un Artiſan, ſourd & muet de naiſſance, commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de toute la Ville. On ſut de lui que, quelques trois ou quatre mois auparavant, il avoit entendu le ſon des Cloches, & avoit été extrêmement ſurpris de cette ſenſation nouvelle & inconnue. Enſuite, il lui étoit ſorti une eſ-

(*a*) Voyez l'*Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sciences*, An. 1703, pag. 23. Je tranſcris cette Hiſtoire telle qu'elle eſt rapportée par Mr. *de Fontenelle* même; car Mr. *Le Cat*, qui la raporte auſſi, y a fait quelques légers changemens.

eſpèce d'eau de l'Oreille gauche, & il avoit entendu parfaitement des deux Oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter, ſans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit, & s'affermiſſant dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots. Enfin, il ſe crut en état de rompre le ſilence, & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Auſſitôt des Théologiens habiles l'interrogèrent ſur ſon état paſſé, & leurs principales queſtions roulèrent ſur Dieu, ſur l'Ame, ſur la bonté ou la malice morale des actions. Il ne parut pas avoir pouſſé ſes penſées juſques-là. Quoiqu'il fût né de Parens Catholiques, qu'il aſſiſtât à la Meſſe, qu'il fût inſtruit à faire le ſigne de la Croix, & à ſe mettre à genoux dans la contenance d'un Homme qui prie, il n'avoit jamais joint à tout cela aucune intention, ni compris celle que les autres y joignoient. Il ne ſavoit pas bien diſtinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y penſoit jamais. Il menoit une vie purement animale, tout occupé des objets ſenſibles & préſens, & du peu d'idées qu'il recevoit par les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparaiſon de ces idées tout ce qu'il ſemble qu'il en auroit pu tirer. Ce n'eſt pas qu'il n'eût naturellement de l'eſprit, mais l'eſprit d'un Homme, privé du commerce des autres, eſt ſi peu exercé, & ſi peu cultivé, qu'il ne penſe qu'autant qu'il y eſt indiſpenſablement forcé par les objets extérieurs. Le plus grand fonds des idées des Hommes eſt dans leur commerce réciproque.

De

De la Vue.

L'Organe de la Vue eſt, ſans contredit, un prodige de Dioptrique, que l'Art le plus parfait n'a pu encore imiter que très imparfaitement. La Lumière, qui eſt ſon objet, eſt une eſpèce d'hermaphrodite entre la Matière & l'Eſprit (*a*); c'eſt, au moins, la plus pure Subſtance dont l'Ame reçoive l'impreſſion par les Sens, & par conſéquent la Vue eſt, pour ainſi dire, le Sens le plus ſpirituel. La Lumière, qui eſt ſon Objet, eſt une matière dont on ignore la figure, mais dont on prouve la ſubtilité prodigieuſe par la facilité avec laquelle elle pénètre & traverſe le Diamant, qui eſt un corps des plus durs, des plus peſans, des moins poreux. On appelle Rayon de Lumière non ſeulement les petits Filets, ou les Faiſceaux, dont la Lumière eſt compoſée, mais encore les particules élementaires, ou les corpuſcules, qui compoſent ces Filets, & qui ſont la matière de la Lumière.

La matière de la Lumière eſt répandue par tout l'Univers, & toutes les autres eſpèces de matière en ſont pénétrées. La Lumière & le Feu ne diffèrent qu'en ce que la matière du Feu eſt plus maſſive que celle de la Lumière. C'eſt ce que l'Auteur tâche de prouver par quelques expériences qu'il ſeroit trop long de raporter ici. Quoique la matière de la Lumière

(*a*) *Mémoire* de Mme. *Du Chatelet* ſur la nature du Feu, pour le prix de 1738, *pag.* 97.

re soit répandue par-tout, elle ne se fait pas toujours sentir, au moins aux yeux ordinaires; elle a besoin pour cela des vibrations excitées, ou par le Soleil, ou par les Etoiles, ou par le Feu, ou enfin par quelque corps lumineux, de quelque nature qu'il soit. Ces vibrations se font sur-tout en ligne droite. Le Soleil est assez connu pour le plus puissant mobile de cette matière; aussi son absence jette-t-elle dans les ténèbres, non pas que les secousses qu'il donne à cette matière, se bornent absolument aux parties qu'il pousse en ligne droite, les couches voisines doivent aussi être ébranlées, & c'est-là en partie la cause du Crépuscule; c'est aussi la raison pourquoi l'on voit un Rayon solaire, qui tombe dans une Chambre noire, quoiqu'on soit à côté, & loin du Rayon, mais, à mesure que ces couches s'éteignent, cette communication de mouvement y devient si foible, qu'à la fin cette Lumière n'est plus capable d'ébranler les Organes ordinaires.

Comme il y a des yeux, pour lesquels il n'y a point de nuit, ou, au moins, de ténèbres proprement dites, la règle qu'on vient d'établir n'est point générale, puisqu'il y a des Organes sur lesquels la Lumière agit sans aucune vibration excitée par le Soleil, ou par quelque autre corps lumineux. Le Chat & la Chouette (*a*) voient la nuit; la Taupe voit aussi dans ses Souterrains. Briggs connoissoit un Homme, qui ne le cedoit point à la Chouette; il lisoit des Lettres dans l'obscurité. Il y avoit à

Par-

(*a*) *Observ. de Phys.* Tome II. page 191.

Parme une Fille, qui voyoit auſſi clairement à minuit, toutes les fenêtres étant bien fermées, que s'il eût été midi (*a*). Mr. *Boyle* (*b*) parle d'un Gentilhomme, détenu dans un Cachot abſolument noir, qui ayant été quelques ſemaines ſans y rien voir, crut, après ce tems, appercevoir quelque lueur : cette lueur augmenta de jour en jour, enſorte qu'il pouvoit voir ſon lit, & les objets d'un pareil volume; à ſa fin, il parvint à voir juſqu'aux Rats qui venoient ramaſſer ſes miettes, & à remarquer diſtinctement leurs mouvemens.

Il eſt certain, qu'il faut qu'un lieu ſoit bien noir, pour qu'un Homme, qui y reſte long-tems, n'y voye pas diſtinctement; cela s'obſerve tous les jours dans la Chambre noire. Cette même vérité eſt encore confirmée par l'hiſtoire d'un Homme, qui, s'étant bleſſé un Oeil avec une Corde de Luth, ſe trouva, au bout de quelques jours, y voir aſſez clair, au milieu des ténèbres, pour diſcerner tous les objets & lire toutes ſortes de caractères. Ce ſymptome dura pluſieurs nuits, pendant leſquelles il n'y voyoit rien que de l'Oeil malade, avec lequel il ne pouvoit cependant ſuporter la clarté de la Chandelle, & beaucoup moins celle du Soleil pendant le jour. Voici la raiſon de ce phénoméne. L'inflammation de l'Oeil malade l'avoit rendu aſſez ſenſible pour être auſſi ébranlé par les foibles images de la Lumière nocturne, que l'Oeil ſain l'étoit par les images du

(*a*) *Ibid.* Tome III, page 269.
(*b*) Dans ſa Diſſertation touchant les Cauſes finales.

du jour ; ainſi cette dernière eſpèce d'image devoit bleſſer cet Oeil malade, plutôt que de l'éclairer.

Je ne ſuivrai pas mon Auteur dans tous les détails où il entre ſur ce qui concerne la Lumière. Cette matière eſt trop vaſte pour être réduite ici en abrégé. Ces détails regardent principalement la Propagation de la Lumière, ſa Réflexion & ſa Réfraction, ſes mouvemens & leurs cauſes, le mécanisme de l'Impulſion ſubſtitué à l'Attraction, &c. Delà il paſſe aux Couleurs, & après s'être fort étendu ſur le Syſtême de *Newton*, il nous donne la deſcription de l'Oeil, & explique en même tems l'admirable mécanisme de la Vue. Tout ce qu'il dit ſur cela eſt fondé, tant ſur ſes propres expériences, que ſur celles de tous les meilleurs Auteurs qui ont traité la même matière. Il finit enfin par une expoſition tout-à-fait ſatisfaiſante des principaux phénomènes de la Viſion, tels que ſont les ſuivans : *Pourquoi on voit les Objets droits, quoiqu'ils ſoient peints renverſés dans les Yeux ; Comment on voit un Objet ſimple, quoique ſon image faſſe impreſſion ſur les deux yeux, & pourquoi on le voit quelquefois double ; Comment voyent les Louches ; Comment nous jugeons, par la Vue, de la grandeur & de la diſtance des Objets ; Comment on voit les Objets diſtinctement ; Comment on voit renverſées les images des objets, qui entrent dans la Chambre obſcure, & pourquoi on voit ces mêmes objets extérieurs dans une ſituation droite, quand on les regarde par le trou de cette même Chambre ; Comment une Epingle, qui eſt dans une ſitua-*

situation droite, peut être vue renversée; Pourquoi un Charbon ardent, tourné en rond, nous fait voir un cercle de feu, &c.

En examinant ces questions, Mr. *Le Cat* avance bien des choses qui paroissent d'abord incroyables, & qu'on est cependant obligé d'admettre. Il prétend, par exemple, & il n'est pas le seul de cette opinion, que *le jugement de la grandeur & de la distance des objets, est un Art d'habitude*; que *la mesure du nombre des grandeurs & des distances n'est pas l'objet propre de la Vue, mais celui du toucher, ou plutôt celui de la Règle & du Compas*; que *la Vue n'a proprement en partage que la Lumière & les Couleurs*. Tout cela ne paroît-il pas, en effet, incroyable? Comment se peut-il que l'Ame redresse les Objets, & juge qu'une image qui est renversée dans le fond de l'Oeil, vient d'un Objet extérieur qui est dans une situation droite? Comment raporte-t-elle au bas de l'Objet la sensation qu'elle reçoit au haut du fond de l'Oeil, & à droite l'impression qu'elle reçoit à gauche? Pourquoi le Toucher a-t-il plus de prérogatives que la Vue, & pourquoi est-il le seul juge compétent, le juge souverain de la situation des corps?

Pour prouver ces vérités d'une manière invincible, & mettre ces faits hors de toute contestation, il suffit de voir ce qui se passe dans un Aveugle-né, à qui on donneroit le Sens de la Vue. Si cet Aveugle, au moment qu'il ouvre les yeux, ne peut juger ni de la situation, ni de la grandeur, ni de la distance, ni de la figure des corps, il est démontré que l'Ame

a abſolument beſoin du raport de quelque autre Sens qui puiſſe alors la guider. C'eſt ce qu'on a mis hors de doute par l'exemple fameux de l'Aveugle-né, guéri par *Cheſelden* en 1729. Cet exemple, qui n'eſt pas moins ſingulier que celui de cet Artiſan ſourd & muet de naiſſance, dont nous avons parlé ci-deſſus (*a*), eſt raporté par notre Auteur, tel que Mr. *de Voltaire* l'a expoſé dans ſes *Elémens de la Philoſophie de Newton* (*b*). Nous le tranſcrirons ici pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur.

Mr. *Cheſelden*, un de ces fameux Chirurgiens, qui joignent l'adreſſe de la main aux plus grandes lumières de l'eſprit, ayant imaginé qu'on pouvoit donner la Vue à un Aveugle-né, *en lui abaiſſant ce qu'on apelle des Cataractes, qu'il ſoupçonnoit formées dans ſes yeux, preſque au moment de ſa naiſſance* (*c*), il propoſa l'opération. L'Aveugle eut de la peine à y conſentir. Il ne concevoit pas trop que le Sens de la Vue pût beaucoup augmenter ſes plaiſirs. Sans l'envie qu'on lui inſpira d'aprendre à lire & à écrire, il n'eût point deſiré de voir. Il vérifioit, par cette indifférence, qu'il eſt impoſſible d'être malheureux, par la privation des biens dont on n'a pas d'idée: vérité bien importante. Quoiqu'il en ſoit, l'opé-

(*a*) Voyez les pages 333 & 334.

(*b*) Voyez la page 50 de ces *Elémens*, &c.

(*c*) Mr. *Le Cat* a omis tout ce qui eſt ici en Lettres Italiques; mais il dit dans une Note, qui ſe raporte à cet endroit, que *cet Aveugle étoit né, avec une Prunelle entierement fermée*, & que l'*opération conſiſtoit à lui faire une ouverture à cette partie.*

pération fût faite, & réussit. Ce jeune homme, d'environ 14 ans, vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que *Locke* & *Barclay* avoient si bien prévu (*a*). Il ne distingua, de longtems, ni grandeur, ni distance, ni situation, ni même figure. Un objet d'un pouce, mis devant son Oeil, & qui lui cachoit une Maison, lui paroissoit aussi grand que la Maison. Tout ce qu'il voyoit, lui sembloit d'abord être sur ses yeux, & les toucher, comme les objets du Tact touchent la peau. Il ne pouvoit distinguer ce qu'il avoit jugé rond, à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angulaire, ni discerner avec ses yeux, si ce que ses mains avoient senti être en-haut ou en-bas, étoit en effet en-haut ou en-bas (*b*). Il étoit si loin de connoître les grandeurs, qu'après avoir enfin conçu par la Vue, que sa Maison étoit plus grande que sa Chambre, il ne concevoit pas comment la Vue pouvoit donner cette idée. Ce ne fut qu'au bout de deux Mois d'expérience, qu'il put apper-

ce-

(*a*) Suivant Mr. *de Voltaire*, le Docteur *Barclay* iroit, après Mr. *Locke*, & alloit même en cela plus loin que *Locke*, que ni situation, ni grandeur, ni distance, ni figure, ne seroient aucunement discernées par cet Aveugle, dont les yeux recevroient tout d'un coup la lumière.

(*b*) Cela confirme merveilleusement bien l'assertion de Mr. *Le Cat*, qui prétend que c'est par un raisonnement d'habitude que l'Ame redresse les objets, & juge qu'une image, qui est renversée dans le fond de l'Oeil, vient d'un objet extérieur qui est dans une situation droite.

cevoir que les Tableaux repréſentoient des Corps ſolides ; &, lorſqu'après ce long tâtonnement d'un Sens nouveau en lui, il eut ſenti que des Corps, & non des Surfaces ſeules, étoient peints dans les Tableaux ; il y porta la main, & fut étonné de ne point trouver avec ſes mains ces Corps ſolides, dont il commençoit à appercevoir les repréſentations. Il demandoit quel étoit le trompeur, du Sens du Toucher, ou du Sens de la Vue.

Ce fait ſingulier prouve démonſtrativement la vérité des principes établis par notre Auteur. Il fait voir que le Sens de la Vue eſt un Sens trompeur, & que l'Ame a beſoin du ſecours des autres pour juger ſainement des objets. „ Ce fut alors, comme le dit Mr. de *Voltaire* (*a*), une déciſion irrévocable, que la „ manière, dont nous voyons les choſes, n'eſt „ point du tout la ſuite immédiate des Angles formés dans nos yeux ; car ces Angles „ mathématiques étoient dans les yeux de cet „ Homme, comme dans les nôtres, & ne lui „ ſervoient de rien ſans les ſecours de l'expérience & des autres Sens.

ARTICLE V.

CHRONIQUE *des* ROIS *d'*ANGLETERRE, *écrite en Anglois ſelon le Stile des anciens*

(*a*) Dans ſes *Elémens de la Philoſophie de* Newton, *pag.* 82.

ciens Historiens Juifs, par NATHAN BEN SADDI, Prêtre de la même Nation; & *traduite en François dans le même Stile*. Un Volume 8, de 156 pages. A *Londres*, chez *T. Cooper*. 1743.

NI les Auteurs, ni les Libraires, ne savent plus aujourdhui quel biais prendre pour donner cours à leurs Ouvrages & les faire goûter du Public. Les Sciences languissent presque par-tout, & les meilleurs Livres restent sans débit, depuis cette fatale guerre d'Allemagne, qui tient les esprits uniquement occupés de ce qui concerne la Politique. Pour exciter la curiosité des Lecteurs, reveiller leur attention, & les engager du moins à parcourir une Histoire, il faut la leur présenter sous une forme toute nouvelle, & avec des ornemens capables de frapper agréablement leur imagination. Telle est la bizarerie du Siècle où nous vivons. Ni la beauté du Stile, ni l'importance des Faits, ni l'exactitude la plus scrupuleuse d'un habile Ecrivain, ne sont plus des motifs assez puissans pour engager le Public à se charger de son Ouvrage, à le lire, à l'étudier, à le méditer. On cherche moins à s'instruire, qu'à satisfaire un gout dépravé.

L'Auteur de cette *Chronique* a très bien connu ce foible. Il a jugé qu'une Histoire d'Angleterre, quelque intéressante, quelque bien écrite qu'elle fût, seroit un Ouvrage de rebut, s'il ne lui donnoit un tour capable d'attirer le Lecteur par sa nouveauté. Pour faire rechercher sa Chronique, il a eu recours à un

expédient, que l'on pourroit regarder comme un travers d'esprit, s'il n'étoit visible qu'il n'a cherché par-là qu'à divertir le Public, en le régalant d'une scene dont l'appareil a quelque chose de comique & d'assez plaisant. Au-lieu d'un Stile pur, net, élégant, agréable, qui convient si bien à la gravité de l'Histoire, il a choisi un Stile rampant, bas, insipide, mêlé quelquefois d'exclamations, d'invectives, & d'expressions assez ordinaires aux Enthousiastes & aux Fanatiques. Il faut avouer que ce Stile est tout-à-fait burlesque; & cependant je crois que c'est par ce seul endroit que l'Ouvrage pourra plaire à un certain ordre de Lecteurs. Dépouillez-le de ce ridicule ornement, & vous lui oterez tout ce qu'il a de plus recommandable.

Au mépris du Bon-sens, le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

Quoique l'Auteur sente bien, à moins qu'il n'ait perdu l'esprit & le jugement, qu'un pareil Stile ne convient nullement au Sujet qu'il traite, il ne laisse pas d'affecter de justifier ce choix; &, à voir l'air grave qu'il prend, & la respectable Autorité qu'il allegue, vous jureriez qu'il parle sérieusement. Citons ce qu'il dit sur cet article dans la courte Préface qu'il a mise à la tête de sa *Chronique*, & où il a jugé à propos d'en faire lui-même l'éloge. Voici les paroles. Quoique plusieurs se

soient

„ ſoient appliqués à écrire l'Hiſtoire d'Angle-
„ terre, il m'a néanmoins ſemblé bon auſſi de
„ raconter par ordre certaines choſes, qui ſont
„ arrivées depuis la Conquête de *Guillaume*
„ *le Normand*. Or, dans l'exécution de mon
„ deſſein, j'ai cru devoir préférer le Stile de
„ nos Ancêtres, les anciens Hiſtoriens Juifs,
„ à tout autre, non ſeulement parce que cet-
„ te manière d'écrire eſt la plus conciſe, mais
„ auſſi parce qu'elle eſt la plus vénérable &
„ la plus majeſtueuſe. Cependant, je ſerois
„ très fâché, mes chers Lecteurs, que mon
„ entrepriſe vous déplût, & que vous priſſiez
„ en mauvaiſe part la liberté que j'ai priſe d'i-
„ miter ces ſublimes Originaux. Que cette
„ penſée, ſur-tout, n'entre point dans votre
„ cœur, que j'aie fait choix de ce Stile par un
„ eſprit de *Bouffonnerie* ou de *Dériſion*. Je
„ vous avertis que ce n'eſt point du tout là
„ mon génie, comme vous vous en apperce-
„ vrez ſans doute.

Malgré cette juſtification, il eſt difficile de croire que l'Auteur parle ici ſérieuſement. Tout cela n'eſt qu'un détour, un déguiſement, une pure ironie. Un homme de bon goût regardera-t-il jamais ſa manière d'écrire comme, la plus *conciſe*, la plus *vénérable*, la plus *majeſtueuſe*? Lorſqu'il ſemble craindre qu'on ne l'accuſe d'avoir choiſi ce Stile *par un eſprit de Bouffonnerie & de Dériſion*, ne s'apperçoit-il pas qu'il donne effectivement lieu à cette accuſation? Je ne ſai ſi les Théologiens ne lui feront pas un crime d'avoir adapté à ſa Chronique, de la manière du monde la plus groteſ-

que ; le Stile, les phraſes, les expreſſions mêmes de l'Ecrivain, & cela par-tout où le ſujet qu'il traite a pu le permettre.

Voila une idée générale de l'Ouvrage, qui n'étant compoſé que de morceaux détachés, ne nous permet pas d'en donner un Extrait ſuivi. D'ailleurs les faits, dont l'Auteur a fait choix, ſont ſouvent ſi peu intéreſſans, qu'il ſemble n'avoir eu d'autre but que de divertir ſes Lecteurs, aux dépens mêmes des Princes dont il parle. C'eſt ce qu'il inſinue lui-même dans ſa Préface, en ces termes. *Lors*, dit-il, *que vous viendrez à lire l'Hiſtoire de ces Rois, qui ont été ſages & véritablement grands, votre cœur ſera dans la joie ; & comparant les tems paſſés avec le préſent, vous y trouverez amplement dequoi rire & vous divertir.* Les traits que nous allons citer d'une ſi agréable Scène, pourront faire juger du reſte de la Pièce, car l'Auteur s'écarte rarement du plan qu'il s'eſt formé.

Je commencerai par le Règne de HENRI III, ſurnommé *de Winchaſter*, qui eſt le huitième Roi depuis la Conquête. Comme l'Auteur s'étend fort peu ſur ce Règne, je n'omettrai rien de ce qu'il en dit. Tout en eſt ſi comique, qu'on y trouvera en effet *dequoi rire & ſe divertir*. Voici ſes paroles. „ Et *Henri* „ étoit âgé de neuf ans, lorſqu'il commença „ à regner ; & il regna ſur l'Angleterre cin„ quante-cinq ans & cinq mois ; & ſa Mère „ avoit nom *Iſabelle*. Or les faits du Roi *Hen„ ri*, & toutes les folies qu'il a faites, voila, „ ils ſont écrits dans le Livre de ſpeed l'Hiſ-

„ to-

„ torien. Que celui qui a la patience de les
„ lire, les lise. Et *Henri* vécut jusqu'à la fin
„ de ſes jours, puis il mourut, & *Edouard*
„ ſon Fils regna en ſa place.

Ne voila-t-il pas une jolie façon de plaiſanter! On auroit tort, ſans doute, de reprocher à l'Auteur de ne nous rien apprendre ſur ce Regne, qui ſoit inſtructif, puiſque ce n'eſt pas là ſon but; mais ayant deſſein de nous faire *rire* & de nous *divertir*, il auroit dû, ce me ſemble, s'y prendre un peu autrement. Il n'y a dans tout cela, ni ſel, ni bon-mot, ni penſée fine. Quelle différence entre la tournure d'eſprit de cet Auteur, & celle du fameux *Rabelais*, qui fit rire *Pluton* même, lorſqu'il deſcendit aux Enfers!

Ce qu'il nous apprend d'EDOUARD II, dixiéme Roi depuis la Conquête, eſt à-peu-près dans le même goût. „ *Edouard* II, *dit-il*, „ fut un méchant Prince, & il fit ce qui é„ toit déplaiſant à l'Eternel: il ſe départit de „ la Religion de ſes Peres, & il ſe fit à lui„ même deux Idoles. Le nom de l'une étoit „ *Gaveſton*, & celui de l'autre *Spencer*. Et „ il les plaça dans les Hauts Lieux, & com„ manda au Peuple de les adorer. Cependant „ quelques-uns des Nobles & des Grands du „ Royaume refuſerent de ſe proſterner devant „ les Idoles qu'*Edouard* avoit érigées. Or, il „ s'enſuivit delà de grands troubles, & les „ Nobles prirent les armes, & firent des re„ montrances au Roi, diſant: *O Roi! les Dieux, „ que tu as placés dans les Hauts Lieux, ſont „ des Idoles, que nous, ni nos Peres, n'avons*

„ *point*

„ *point connues, & que nous ne voulons point* „ *adorer.* De plus, s'étant jettés sur ces Idoles, ils les renverſèrent de leurs places, les „ mirent en pièces, & les détruiſirent entiérement.

Voici quelques autres traits, toujours ſur le même ton. Ils regardent EDOUARD III, onzième Roi depuis la Conquête. „ *Edouard* „ étoit âgé de quatorze ans, lorſqu'il com„ mença à regner, & il regna cinquante ans „ ſur l'Angleterre. Sa Mère avoit nom *Iſabelle.* Et elle ſe chargea du Gouvernement du „ Royaume pendant la Minorité de ſon Fils; „ mais ſon cœur étoit fort porté au culte des „ Idoles, & elle ſuivit toutes les abominations „ de ſon Mari. Entre autres, elle ſe fit à elle-même une grande Idole, qu'elle appella „ *Mortimer*, & elle ſe proſternoit devant cette „ Idole, & l'adoroit avec beaucoup de zèle & „ d'ardeur jour & nuit. Cependant, lorſque „ le Roi fut devenu grand, les abominations „ de ſa Mère lui déplurent extrêmement. „ C'eſt pourquoi il la mit en priſon: il abatit „ en même tems l'Idole qu'elle s'étoit faite, „ & il fit pendre ce faux Dieu par le cou à un „ Arbre, ſavoir à l'Arbre de *Tyburne.*

En parlant de RICHARD II, notre Auteur raporte qu'un certain Prêtre, nommé *Ball*, s'aviſa de prêcher les Rebelles, & prit pour Texte ces paroles:

Alors qu'Adam bechoit,
Et quand Eve filoit,
Où la Nobleſſe étoit?

Ces

Ces sortes de plaisanteries sont fort du goût de l'Auteur, & l'on remarque d'un bout de l'Ouvrage à l'autre qu'il s'est beaucoup plus attaché à ces sortes de faits, qu'à ceux qui méritoient le plus l'attention des personnes sensées. Comme il n'a apparemment composé sa *Chronique* que pour la Multitude & les Sots, il y a tout lieu de croire qu'il a voulu les prendre par leur foible, & qu'il a effectivement cherché à les faire *rire* & à les *divertir*.

Il ne s'étend guère plus sur les Règnes les plus remplis de grands évènements, que sur ceux qui n'ont rien de remarquable. Deux ou trois Faits, choisis à dessein, & sur lesquels il passe fort légerement, lui suffisent pour remplir sa tâche. L'histoire de la *Pucelle d'Orléans* est le seul évènement dont il fasse mention sous le règne de HENRI VI, & même il n'en parle que d'une manière fort superficielle.

On verra dans ce Chapitre, combien notre Chroniqueur a été scrupuleux à imiter le Stile & le Langage de l'Ecriture, dont il emploie quelquefois les expressions assez mal-à-propos. En voici quelques traits, qui pourront faire juger du reste.

„ Or *Henri* n'avoit que neuf
„ mois, lorsqu'il commença à regner; & il
„ regna trente-neuf ans sur l'Angleterre, & sa
„ Mère avoit nom *Catherine*. Et en lui fut
„ vérifié ce qui avoit été écrit autrefois: *Mal-*
„ *heur à la Nation, dont le Roi est un Enfant*.
„ Car ce fut un Prince foible & infortuné,
„ qui perdit par son peu de génie & de conduite tout ce que son Père avoit acquis. En ces
„ jours-là parut une fausse Prophetesse, appel-

„ lée

„ lée *Jeanne d'Arc*: & elle se donna à elle-
„ même le titre de *Servante de Dieu*; & elle pré-
„ tendit avoir été envoyée de Dieu, pour dé-
„ livrer le Royaume de France du joug des
„ Anglois. Elle fut prise par les Anglois,
„ & conduite à Rouen en Normandie; & là,
„ ils lui firent son procès, comme à une Ma-
„ gicienne: & en cette qualité, ils la firent
„ brûler toute vive, afin que fût accompli ce
„ qui avoit été dit par le Prophète: *Tu ne*
„ *souffriras point que le Magicien, ou la Ma-*
„ *gicienne vive.*

Deux petites Historiettes font tout le sujet du Règne d'EDOUARD IV. La prémière concerne une amourette de ce Prince, que l'Auteur raporte en ces termes. „ Or il arriva qu'un
„ nommé *Shore*, Orfèvre de Londres, épousa
„ une des plus belles Filles qu'il y eût en tou-
„ te la Cité. Et la réputation de sa beauté par-
„ vint jusqu'aux oreilles du Roi; c'est pour-
„ quoi il se déguisa en Marchand, & vint à la
„ maison de *Shore*, feignant de vouloir ache-
„ ter quelques Bijoux. Dès qu'il eut vu la
„ jeune Femme, il la trouva plus belle encore
„ que la renommée ne lui avoit dit; desor-
„ te qu'il fut sur le champ épris d'amour pour
„ elle, & qu'il brula du desir de la posséder.
„ Et, dans l'ardeur de sa passion, il découvrit à cette Femme qui il étoit; &, l'ayant
„ séduite; il la fit venir en son Palais, & elle
„ vécut en adultère avec lui tous les jours de
„ sa vie.

L'autre fait, raporté sous ce Règne, regarde *Thomas Parr*, qui vécut sous dix Règnes différ-

différens, & qui avoit 150 ans lorsqu'il mourut. *On raconte de lui, qu'il fit une si grande pénitence, pour le péché de Fornication, à l'âge de* 100 *ans.* Tels sont les traits dont l'Auteur a fait choix pour égaier sa matière, & *faire rire* ses Lecteurs.

Les Faits, qui font le sujet du Règne de HENRI VIII., approchent un peu plus du sérieux, si cependant l'on en excepte celui-ci, qui est tout-à-fait comique. „ Cependant *Henri*, dit notre Historien, se fit une grande Idole, à laquelle il n'y avoit pas de semblable *dans le Ciel en-haut, ni sur la Terre en-bas*; car cette Idole portoit la tête jusques dans les Nues, & étendoit ses bras sur tout le Royaume. Pareillement ses jambes étoient comme une Arcade étendue sur toutes les portes des Emplois publics, & il falloit que tous ceux qui entroient, ou qui sortoient, passassent par dessous, & qu'ils baisassent avec un respect idolatre les deux battans de la porte de derrière. Les Prêtres & les Evêques portoient l'Aiguière & le Bassin, pour lui donner à laver; & les Ducs & les Nobles tenoient la Serviette. Enfin, tout le Peuple, tant les Grands que les Petits, se prosternoient devant l'Idole Royale, & l'adoroient, parce qu'ils craignoient son pouvoir. Cependant, ce prodigieux Colosse tomba du faîte de sa grandeur, & il fut brisé comme un vaisseau de terre. Ainsi, *que celui qui est debout, prenne garde de ne pas tomber.*

Le Règne de JACQUES I. est un de ceux sur les-

lesquels l'Auteur s'eſt le plus étendu. La raiſon en eſt qu'une bonne partie des évènemens de ce tems-là eſt fort propre à remplir le plan qu'il s'eſt propoſé. Voici par où il débute. *Or* Jaques *ſe croyoit lui-même un grand Roi, & un homme ſage ; c'étoit néanmoins un Sot & un Pédant.* Sous ſon Règne on entreprit une nouvelle Verſion de la *Bible*, qui fut imprimée avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, & qui *eſt lue par le Peuple juſqu'à ce jour.* Il fit publier une Ordonnance pour obliger les Eccléſiaſtiques de ſe ſoumettre à l'*Acte d'Uniformité*: „ &, de dix mille pieux Miniſtres, „ qui diſpenſoient la Parole, il ne s'en trou„ va que quarante-neuf, qui refuſèrent de s'y „ conformer. Et ces quarante-neuf, qui a„ voient de la Conſcience, furent ſuſpendus „ de leurs fonctions, & les neuf mille neuf „ cens cinquante & un, qui n'avoient pas de „ Conſcience, furent continués dans leur Of„ fice, comme de fidèles Miniſtres de l'E„ vangile.

La Conſpiration des Poudres eſt racontée de la manière ſuivante. „ Or il arriva, l'an qua„ trième du Règne de *Jaques*, que le *Pape* & „ le *Diable* tinrent conſeil enſemble, & qu'ils „ formèrent un affreux complot. Et le Pape „ dit au Diable. *Comment nous y prendrons„ nous pour le détruire?* Et le Diable répondit „ au Pape: *J'en ſai un fort bon moyen. Je le „ ferai ſauter en l'air, en employant de la Pou„ dre à canon.* Cependant la ſageſſe de *Ja„ ques* fut plus grande que celle du Pape & du „ Diable: il découvrit leur conjuration, & la

„ pré-

„ prévint. Et Jaques étoit fort joyeux d'être
„ échapé d'un ſi grand danger. C'eſt pour-
„ quoi il ordonna que le quatrième jour du
„ Mois de Novembre ſeroit un jour de Fête
„ & d'actions de graces à jamais; & l'on fit
„ des Feux de joie, & l'on tira des Fuſées &
„ des Pétards dans les rues, en dériſion du
„ Diable & de la Conjuration des Poudres.

Delà l'Auteur paſſe à l'hiſtoire de *Robert Carr* & de *George Villiers*, Mignons du Roi *Jaques*. Cette hiſtoire eſt ſuivie de celle d'un impoſteur, appellé *Richard Hadock*, qui fut ſurnommé le *Prédicateur dormant*. Il expoſe enſuite les ſentimens où ſe trouva le Roi à la mort de la Reine ſon Epouſe, dont il parle en ces termes. „ L'an dix-ſeptième du Regne
„ de *Jaques*, il arriva que ſa chère Epouſe &
„ Compagne, qui dormoit dans ſon ſein, tom-
„ ba malade, & que ſa maladie fut à la mort.
„ Le Roi *Jaques* en fut extrêmement troublé:
„ il ſe revêtit alors d'un Sac, & ſe mit à déplo-
„ rer ſon ſort, & à faire de grandes lamenta-
„ tions; & ſa triſteſſe étoit ſi grande, qu'il ne
„ voulut ni boire, ni manger, ni parler à per-
„ ſonne, pendant pluſieurs jours. Cependant,
„ comme c'étoit un homme ſage, il prit, à la
„ fin, ſon parti, & ſe dit à lui-même: *Pour-*
„ *quoi me troublerois-je, & m'affligerois-je*
„ *plus longtems? Et pourquoi me laiſſerois-je*
„ *accabler de triſteſſe & de chagrin au-dedans*
„ *de moi-même? La Mort eſt inſenſible à nos*
„ *larmes, & elle eſt ſourde à nos cris. Les*
„ *pleurs offuſquent la vue, & le chagrin amai-*
„ *grit & deſſéche le corps; mais la compagnie*

„ *d'un Ami réjouit le cœur.* Ainſi, le Roi ſe „ leva, ſe lava les mains, & s'aſſit à table pour „ boire & manger.

L'Auteur n'a pas jugé à propos de s'étendre davantage ſur l'hiſtoire de ce Prince. Il en donne la raiſon dans les paroles ſuivantes, qui répondent aſſez bien à ce qui fait le fond & l'eſſentiel de la Pièce. *Or, le reſte des Faits du Roi* Jaques, *ſa haute Sageſſe, ſon profond Savoir, & tous les Livres qu'il a écrits; voila, vous pouvez les trouver dans les Boutiques des Epiciers, ou chez la Beurrière, juſqu'à ce jour.*

Nous voici parvenus au Règne d'un Prince qui a eu une fin bien tragique, puisqu'il périt par la main du Bourreau. Je veux parler de CHARLES I, dont l'hiſtoire, telle que la raporte notre Auteur, eſt un peu plus intéreſſante que celle qu'il nous a donnée des Rois ſes prédéceſſeurs. „ Sa Mère avoit nom *Anne.* „ Ce fut un Prince pieux & religieux: & il é„ crivit pluſieurs Livres de Dévotion, & com„ poſa encore des Hymnes, des Prieres, & „ diverſes Méditations. Cependant, il fit ce „ qui eſt déplaiſant à l'Eternel, en ſuivant le „ train de ſon Père, & en aſpirant au Pouvoir „ abſolu. C'eſt pourquoi la colère de l'Eter„ nel s'embraſa contre lui; & fit qu'un eſ„ prit de mécontentement ſe gliſſa parmi le „ Peuple. Et ils vinrent trouver le Roi, & le „ ſupplièrent, diſant: *Très gracieux Souve„ rain, daigne prêter l'oreille à la voix de ton „ Peuple, & permets que nos cris parviennent „ juſqu'à toi. Voila, nous ſommes un Peuple,*

„ *li-*

„ *libre*, & *nous & nos Pères avons été des*
„ *hommes libres jusqu'à ce jour. Pourquoi*
„ *sommes-nous donc assujettis à un Pouvoir ab-*
„ *solu? Pourquoi sommes-nous opprimés par*
„ *des Prêts forcés, par des Droits d'Entrée &*
„ *de Sortie, par un Impôt sur chaque Tonneau,*
„ *par des Subsides pour la construction des Vais-*
„ *seaux, & par diverses autres Taxes, qu'on*
„ *nous impose sans l'autorité du Parlement?*
„ *Pourquoi nous charge-t-on d'un tel joug de*
„ *Servitude, que nous, ni nos Pères, n'avons pu*
„ *porter?*

Ces remontrances ne firent qu'exciter l'indignation du Roi. Il cassa le Parlement, & ne changea point de conduite. Le Peuple irrité s'en prit aux Conseillers de ce Prince. *Villiers*, Duc de *Buckingham*, son Favori, fut tué d'un coup de Poignard que lui donna le Lieutenant *Felton*. En même tems s'élevèrent de grands troubles au sujet de la Religion. L'Archevêque *Laud* fut accusé de s'être laissé corrompre par les fornications de l'Eglise Romaine, d'avoir fléchi le genou devant ses Idoles, & d'avoir enivré son cœur du vin de ses paillardises. „ Il est constant, du moins, „ dit notre Auteur, qu'il étoit fort ponctuel à „ observer ses postures, ses gesticulations superstitieuses, ses genuflexions, & ses lustrations; & qu'il aimoit à se parer des vêtemens & ornemens de diverses couleurs, dans „ lesquels la Paillarde vêtue d'Ecarlate se plaît „ si fort. De plus, on le soupçonnoit de débaucher l'esprit du Roi, & d'abuser de la „ facilité de ce Prince, & de la confiance qu'il

„ avoit en lui, pour le porter à aimer le fard „ & les mouches de la paillarde Romaine.

Le Peuple, indigné de la conduite de l'Archevêque, ſe ſouleva contre lui; &, dans la fureur de ſon zèle, il le mit à mort. „ Or, „ ces choſes avinrent, afin que fût accompli „ ce qui avoit été dit par le Prophète: *Bienheureux celui qui a veillé, & qui a gardé ſes „ Vêtemens, de peur d'être obligé de marcher „ nud, & qu'on ne vît ſa Turpitude.*

Sur ces entrefaites tout le Royaume ſe vit poſſédé par deux mauvais Eſprits, ſavoir, par l'*Eſprit de Prélature*, & par celui de *Fanatiſme*. Ces deux Eſprits ſe firent une cruelle guerre, & tout le Païs fut bientôt rempli de ſang & de confuſion. Après bien des efforts, faits de part & d'autre, l'Eſprit de Fanatiſme prévalut enfin, le Roi fut vaincu, fait priſonnier, & renfermé dans la Priſon du Château de *Carisbrook*, en l'Ile de *Wigth*.

Charles, livré entre les mains de ſes Ennemis, fut condamné comme Tiran, Traitre, Meurtrier, & Ennemi public de la République d'Angleterre, *à avoir la tête tranchée & ſéparée du reſte de ſon Corps par un coup de hache.* „ Il arriva, pendant que l'on inſtruiſoit „ ſon Procès, que la pomme de ſa Canne „ vint à tomber, ſans que perſonne en fût la „ cauſe, ni pût en rendre raiſon. C'eſt pourquoi pluſieurs ont cru, que cette Canne a„ voit été un Signe prophétique de ce qui de„ voit arriver bientôt après.

Notre Auteur nous apprend enſuite les mauvais traitemens que ce Prince eut à ſouffrir de

la

la part des Soldats. „ Or les Soldats, dit-il, „ traitèrent le Roi avec grande insolence, jusqu'à cracher sur lui, & à lui souffler du Tabac sur le visage, parce qu'ils savoient qu'il „ en avoit naturellement grande aversion. Cependant il souffrit toutes leurs insultes avec „ beaucoup de patience, & il n'ouvrit pas même la bouche pour faire la moindre plainte „ contre eux.

Cette Scène tragique finit par la mort infame du Roi. Voici en quels termes l'Auteur en parle. „ Et le trentième jour du prémier Mois, „ qu'on appelle *Janvier*, on dressa un Echafaut devant la porte de son Palais; après quoi „ il y fut amené, & on lui coupa la Tête, „ qui fut ensuite montrée au Peuple.

L'histoire de *Charles* I est suivie d'un Chapitre, qui a pour titre *la République*. L'Auteur raporte à cette époque divers changemens qui furent faits dans le Gouvernement & dans la Religion. „ L'Episcopat fut aboli, & les „ Communes Prières furent mépriſées. Le „ chant des Pseaumes, l'hypocrisie, & la hardiesse de commettre toute sorte de méchancetés *au nom du Seigneur*, passoient pour des „ Signes de la Grace. Ainsi, chacun servoit „ Dieu selon sa propre fantaisie, & selon la „ folie de son cœur.

La manière, dont le Fils du Roi *Charles* échapa à la poursuite de ses Ennemis, après avoir été vaincu par *Cromwel*, mérite d'autant plus d'être raportée, qu'elle donne au Lecteur une juste idée du Stile historique de l'Auteur. Si l'on n'y remarque, ni cette élégance, ni cet-

te majesté, qui fait un des principaux ornemens de l'Histoire, on y trouvera du moins cette espèce de naiveté, qu'il nomme dans sa Préface *le Stile de nos Ancêtres, les anciens Historiens Juifs.*

Charles II ayant été entierement défait par *Cromwel*, & obligé de prendre la fuite, „ il arriva, *dit l'Auteur*, qu'étant poursuivi au mi„ lieu d'un Bois, appellé *Boscobel*, il monta sur „ un Arbre, où il se cacha; & ses Ennemis „ passerent auprès de lui sans le voir. Et cet „ Arbre est encore nommé le *Chêne Royal* „ jusqu'à ce jour. Il se cacha aussi dans une „ Grange, & y passa deux jours & deux nuits, „ pour se dérober à la fureur de ses Ennemis. „ Là, il n'avoit d'autre Lit que la Paille, ni „ d'autre Nourriture que du Lait de Beurre & „ du Pain, qu'il recevoit de la main d'une „ pauvre femme. De plus, il se dépouilla de „ ses Habits Royaux, & se revêtit de Hail„ lons, & il se teignit le visage & les mains „ avec des Noix. Il n'avoit sur le corps qu'u„ ne chemise de Chanvre, & son habillement „ de dessus étoit un Pourpoint de Cuir. Vêtu „ de cette façon, il avança chemin pendant la „ nuit, & il s'échapa, à la faveur des ténèbres. „ Et il marchoit depuis le coucher du Soleil „ jusqu'au lever de l'Etoile du matin; desorte „ qu'il avoit les pieds écorchés, & tout ensan„ glantés. Il fut obligé de se déguiser de plu„ sieurs autres façons, & il courut un grand „ nombre d'autres dangers: & il se sauva du „ mieux qu'il lui fut possible, tantôt monté „ sur un cheval de Meunier, avec des Sacs

„ pou-

„ poudreux, tantôt habillé en Païſanne; juſ-
„ qu'à ce qu'étant enfin arrivé ſur la Côte
„ de la Mer, il ſe ſauva en France ſur une
„ petite Barque, qui appartenoit à un pau-
„ vre Pêcheur.

On trouvera, dans l'Article d'OLIVIER CROMWEL, les différens jugemens qu'on en a portés. *Son caractère*, dit notre Auteur, *eſt douteux juſqu'à ce jour; & il n'eſt pas encore bien décidé s'il doit paſſer pour un honnête-homme, ou pour un fripon; peut-être étoit-il un compoſé de tous les deux.* Quant à RICHARD CROMWEL ſon fils, comme il étoit incapable de gouverner l'Etat, & qu'il n'avoit ni aſſez d'eſprit, ni aſſez de jugement & de réſolution pour en tenir les rènes, il fut dépoſé par le Parlement, de la Dignité de *Protecteur* qui lui avoit été accordée après la mort de ſon Père.

Notre Auteur s'égaie & prend ſes ébats dans la plaiſante deſcription qu'il nous donne des Galanteries du Roi CHARLES II. Ce Prince, ayant lâché la bride à ſes paſſions, „ en-
„ voya ſes Courtiſans & ſes Nobles parcourir
„ le Païs, pour y chercher les plus belles Fem-
„ mes qu'ils pourroient trouver. Et ils en
„ fournirent au Roi ſelon ſes deſirs. L'une a-
„ voit des Yeux, dont l'amoureuſe langueur
„ auroit inſpiré de la tendreſſe au plus inſenſi-
„ ble; l'autre avoit des Lèvres coralines, qui
„ faiſoient naître la tentation à ceux qui les
„ voyoient, de leur appliquer un baiſer: celle-
„ ci lui apporta un Sein plus blanc que neige,
„ avec deux petits Globes animés, dont le ſu-
„ bit gonflement faiſoit les plus vives impreſ-

„ ſions ſur le cœur; la figure & le maintien „ amoureux de celle-là ſembloient promettre „ les plaiſirs les plus délicieux en Amour. „ Or, elles eurent toutes le don de plaire ex- „ trêmement au Roi, qui ne trouvoit guère „ de charmes ailleurs qu'en leur compagnie; „ & il mit ſon Sceptre en elles, & le Païs fut „ rempli de Bâtards Royaux.

A l'imitation du Roi, la Nation s'abandonna à toute ſorte de libertinages & de diſſolutions. Le Bel-eſprit conſiſtoit alors, parmi les Anglois, à tourner la Religion en ridicule. Celle du Roi conſiſtoit à n'en avoir point: „ Mais „ la colère de l'Eternel s'alluma contre *Charles*, & contre le Peuple d'Angleterre: & il „ frappa le Royaume d'une affreuſe Peſte; de „ ſorte qu'il mourut, dans une ſeule année, „ ſoixante à ſoixante & dix mille perſonnes. De „ plus, l'année ſuivante, la Ville de Londres fut „ affligée d'un affreux Incendie, qui, dans l'eſ- „ pace de quatre jours, conſuma la plus gran- „ de partie de cette Cité.

Charles, livré à ſes plaiſirs, négligea les affaires de l'Etat, & en confia la conduite au Duc d'York ſon frère, par lequel il ſe laiſſoit gouverner. Cette conduite fit murmurer le Peuple; & *Killegrew* dit un jour aux Courtiſans, en plaiſantant à ſon ordinaire: *Il court un bruit que le Roi a terriblement mal au Né.* „ Là-deſ- „ ſus, des Courtiſans vinrent trouver le Roi, „ & lui dirent, qu'ils étoient fort affligés d'a- „ voir ouï dire, que Sa Majeſté avoit bien mal „ au Né. Le Roi fut fort ſurpris à cette nou- „ velle, & il leur demanda qui leur avoit par-

„ lé

„ lé de la sorte. Et ils répondirent, que ç'a-
„ voit été *Killegrew*. Alors le Roi envoya
„ des Messagers à *Killegrew*. Et, lorsque ce-
„ lui-ci fut venu en sa présence, le Roi l'in-
„ terrogea, disant: *Pourquoi dites-vous*, Kil-
„ legrew, *que j'ai bien mal au Nez*? Et *Kille-*
„ *grew* répondit: *J'ai conclu*, Sire, *que le Nez*
„ *devoit-vous faire beaucoup de mal, à cause*
„ *qu'il y a fort longtems que Votre Majesté se*
„ *laisse mener par-là.*

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur l'article de ce Prince. Le reste de ses Faits, son Esprit, ses Galanteries, & toutes ses Intrigues; *voila*, dit notre Auteur, *vous pouvez les trouver dans la Chronique Scandaleuse de son tems jusqu'à ce jour.*

Le caractère du Roi JAQUES II, & les cruautés exercées par le Juge *Jeffreys* & le Major-Général *Kirk*, font tout le sujet de l'article du Règne suivant. Le Roi y est représenté comme un Prince violent & bigot, zèlé pour tous les Dogmes bizares & absurdes de l'Eglise de Rome, & attaché à toutes les abominations de cette grande Paillarde, devant laquelle il fléchissoit les genoux.

Le portrait de *Jeffreys* est affreux. Ce Juge impitoyable ayant été envoyé contre les Rebelles, exerça à leur égard les plus grandes cruautés. „ Il jettoit, *dit l'Auteur*, un regard sur
„ eux, & ils étoient condamnés: il ouvroit la
„ bouche, & il en sortoit aussitôt un Arrêt de
„ Mort. Il poussa même la cruauté si loin,
„ qu'il se moquoit de ces pauvres misérables,
„ lorsqu'il leur voyoit rouler les yeux dans la

„ tête, à l'agonie de la mort, & en rendant „ les derniers soupirs, & quand il voyoit leurs „ jambes brandiller en l'air, il appelloit cela, „ *la Danse*, & il envoyoit chercher les Vio- „ lons. *C'est pourquoi, que son Nom périsse à* „ *jamais, qu'il soit effacé de la mémoire des* „ *Vivans, & que toute sa Race soit pendue par* „ *son cou.*

On ne sauroit lire sans horreur l'horrible cruauté que *Kirk* exerça dans la Ville de Taunton, à l'égard d'un Vieillard qu'il fit pendre au Poteau de l'Enseigne de l'Auberge où ce barbare étoit logé. Si le fait est vrai dans toutes ses circonstances, ce Major doit être regardé comme un Tigre, & comme un des plus grands Scélérats que la Terre ait jamais porté. Comme cette histoire mérite d'être lue, & qu'elle est trop longue pour être insérée ici, je renvoie le Lecteur à l'Ouvrage même.

Je ne trouve rien de fort remarquable sur le Règne de GUILLAUME III. Ce fut un Prince sage, qui gouverna l'Angleterre avec beaucoup de réputation & de gloire.

Dans l'article du Règne de la Reine ANNE, l'Auteur nous fait, à sa manière, un éloge magnifique du Duc de *Marlborough*. „ *Le bras* „ *de l'Eternel étoit avec lui*, & il défit les „ François par-tout où il les rencontra. Il a „ toujours vaincu dans les Batailles qu'il a „ données; & il n'a point assiegé de Ville, „ qu'il ne l'ait prise. Que Ramelies confesse „ les prodiges de sa valeur! Que le Siège de „ Lille fasse l'éloge de sa conduite! Blein- „ heim annoncera toujours la gloire de ses ar- „ mes,

„ mes, & Oudenarde déclarera de même la „ grandeur invincible de son courage. Jamais „ Tournai n'en perdra le souvenir, & le san„ glant Malplaquet tremblera toujours à son „ nom.

Joignons à cet éloge celui de la Reine *Anne*, dont l'Auteur parle en ces termes. „ Or, le „ reste des Faits de la Reine *Anne*, & toutes „ ses glorieuses Conquêtes: sa Piété aussi en„ vers le Clergé, & les cinquante Eglises „ qu'elle a ordonné de bâtir; voila, si vous „ vivez assez longtems pour les voir, vous „ mourrez apparemment fort vieux.

L'Auteur n'a pas voulu, ou n'a pas osé nous parler, avec sa liberté ordinaire, de ce qui s'est passé sous les deux derniers Règnes, celui de GEORGE I, & celui de GEORGE II son Fils, aujourdhui sur le trône. Il termine sa *Chronique* par une *Conclusion*, où il expose les Noms & les Générations des Rois d'Angleterre, à remonter depuis le Roi actuellement regnant jusqu'à *Guillaume* I, surnommé *le Conquérant*. Cette *Conclusion* est dans le Stile de la Généalogie de *Jésus-Christ*, telle qu'elle se trouve dans St. *Luc*. En voici le commencement. „ *George* II, qui est fils de *George* I, qui fut „ Cousin d'*Anne*, qui fut Belle-sœur de *Guil„ laume* III, qui fut Gendre de *Jaques* II, „ qui fut Frère de *Charles* II, qui fut Fils de „ *Charles* I, qui fut Fils de *Jaques* I, qui fut „ Cousin d'*Elizabath*, qui fut Sœur de *Ma„ rie*, &c.

Il est bon de remarquer, qu'après avoir remonté jusqu'à *Guillaume le Conquérant*, il ajou-

ajoute ces mots, *qui fut Fils de* P...,. Pour apprendre à ceux, qui pourroient ignorer ce que ſignifie ce P. ſuivi de quelques points, il ſuffit de leur dire que *Guillaume le Conquérant* étoit un *Bâtard*, & par conſéquent Fils de P.....

ARTICLE VI.

HISTOIRE UNIVERSELLE *depuis le commencement du Monde juſqu'à préſent, traduite de l'Anglois, d'une* SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES, &c. Tome IV. Pag. 692 (*a*).

RIen de plus difficile à débrouiller, à éclaircir, que cette partie de l'Hiſtoire, renfermée dans ce Quatrième Tome. C'eſt un cahos, qui doit avoir jetté nos Hiſtoriens dans d'affreux embaras; & le Public doit leur avoir obligation d'avoir répandu de nouvelles lumières ſur des tems ſi remplis de ténèbres & d'incertitudes. Ils commencent par nous donner la ſuite de l'*Hiſtoire de Perſe*, d'où ils paſſent à celle des *Scythes* & des *Gomérites*, conſidérés comme deux Peuples différens. Ils expoſent enſuite celle des *Celtes*, ſous les noms de *Gomérites*, de *Cimmériens*, de *Cimbres*, de *Celtes*, de *Gaulois*, de *Galates*, de *Titans*, de *Sa-*

(*a*) On trouvera les trois prémiers Extraits de cet Ouvrage dans le *Tome* XXIX, *pag.* 111, 389, & dans le *Tome* XXX, *pag.* 235 de cette *Bibliothèque*.

Saces, &c. A la ſuite de l'Hiſtoire de ces Peuples, vient celle des *anciens Phrygiens*, des *Troyens*, des *Lyciens*, des *Lydiens*, &c. Delà ils paſſent aux *Tems Fabuleux & Héroïques*, qui contiennent l'Hiſtoire des anciens Royaumes de *Sicyone*, d'*Argos*, d'*Attique*, de *Béotie*, d'*Arcadie*, de *Theſſalie*, de *Corinthe*, de *Sparte*, juſqu'à *Lycurgue*, & de quelques autres Royaumes moins conſidérables, juſqu'au tems où leur Gouvernement Monarchique fut changé en Gouvernement Républicain. A cette Hiſtoire ſuccède celle des *Athéniens*, où ils traitent de l'Etat d'*Athènes*, depuis l'Etabliſſement des *Archontes* Annuels juſqu'à la Ligue des Achéens. Ce Volume finit par l'Hiſtoire de *Sparte*, depuis *Lycurgue* juſqu'au tems où *Philopémen* la joignit à la Ligue des *Achéens*.

L'Hiſtoire des *Perſes*, par laquelle nos Auteurs commencent ce nouveau Volume, n'eſt pas celle qui rencontre le moins de difficultés. On ſait quelle foi on doit ajouter aux Ecrivains Orientaux de qui nous la tenons. Le grand nombre de Fables dont ils l'ont remplie, eſt cauſe qu'on eſt obligé de ſe tenir à chaque inſtant ſur ſes gardes, pour ne pas tomber dans l'erreur, en confondant le vrai avec le faux, le certain avec l'incertain, un fait déguiſé & fabuleux avec ce qu'il y a de mieux avéré. Nos Auteurs conviennent de tout cela. Mais, pour empêcher que le Lecteur ne ſe prévienne mal-à-propos, ils ont ſoin de nous avertir des meſures qu'ils ont priſes, pour ne rien avancer qui ne ſoit auſſi digne de foi que ce que les Hiſtoriens des autres Nations nous ont

ont laiſſé. „ Ce n'eſt pas, *diſent-ils*, que nous „ ſoyons dans l'idée, qu'il faille ajouter foi à „ tout ce que diſent les Auteurs Perſans, puiſ- „ que ce ſeroit placer ces Auteurs, non ſeule- „ ment de niveau avec les meilleurs Hiſtoriens „ des autres Nations, mais même au-deſſus „ d'eux. Car, quel Peuple peut ſe vanter d'a- „ voir une Hiſtoire exemte d'incertitude & d'er- „ reur? Ou, de quel droit nous flatterions- „ nous de trouver plus de clarté dans l'Hiſtoi- „ re de Perſe, écrite par des Auteurs Orien- „ taux, que dans l'Hiſtoire de Grèce, quoi- „ qu'écrite par des Grecs, ſi perſuadés de la „ ſupériorité de leurs talens, qu'ils traitoient „ tous les autres Peuples de Barbares? Pour „ notre deſſein, qui ſe borne à concilier l'at- „ tention de nos Lecteurs à ce que nous avons „ tiré des Auteurs Orientaux, il ſuffira de „ prouver qu'il y a lieu de croire que ces „ derniers, dans leurs récits touchant des évè- „ nemens auſſi anciens que ceux qu'ils rapor- „ tent, ne ſont pas moins dignes de foi que les „ Hiſtoriens de quelque autre Peuple, par ra- „ port à des Faits de même antiquité.

Pour mettre cette vérité dans tout ſon jour, nos Auteurs entrent dans quelques diſcuſſions préliminaires dont nous allons donner le précis. Il eſt bon, il eſt même néceſſaire de faire connoître au Lecteur, quel dégré de certitude il a lieu d'attendre dans une Hiſtoire auſſi importante que celle-ci. Voici dequoi le ſatisfaire ſur cet article. 1. *Moiſe* nous apprend (*a*) qu'il

(*a*) Geneſe XIV. 1. 9.

qu'il y avoit des Rois en Perſe, dans le Siècle qui ſuit immédiatement celui auquel les Ecrivains Perſans raportent le commencement de leur Monarchie. En faut-il davantage pour démontrer, que ces Ecrivains ne ſe ſont point trompés, en attribuant une origine très ancienne au Royaume de Perſe? 2. On ne ſauroit guère douter, que les Perſans n'ayent eu des Hiſtoires, ou, du moins des Poëmes hiſtoriques, vers le tems ou peu de tems après que le Gouvernement Monarchique s'eſt introduit parmi eux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la choſe a eu lieu chez presque tous les Peuples dont l'Hiſtoire nous eſt connue. D'abord un Peuple vivoit diſperſé & miſérable, juſqu'à ce que quelque Génie heureux le raſſemblât en un Corps, & le diſciplinât par de ſages Loix. Cette Société naiſſante, après avoir été gouvernée par ſon Fondateur, goutoit de plus en plus ſous les Rois ſes Succeſſeurs les avantages de ſa nouvelle ſituation, & ne pouvoit guère manquer de produire quelques Poëtes charmés de chanter les louanges de leurs Bienfaiteurs. *Moïſe* nous a conſervé deux Fragmens d'un Poëme Amorrhéen, probablement auſſi ancien que le tems dont parlent nos Auteurs; &, ſi les Poëtes Amorrhéens ont mis de ſi bonne heure en Vers les louanges de *Sihon* (*a*), pourquoi les Perſans n'auroient-ils pas eu auſſi des Poëtes capables de transmettre à la Poſtérité les Faits mémorables de leurs Princes?

Voila ce que diſent nos Auteurs. Mais il faut

(*a*) Nombr. XXI, 27.

faut avouer qu'une Histoire qui n'auroit d'autres fondemens que de pareils Poëmes, ne seroit pas fort propre à nous donner une idée juste ni de l'origine, ni du progrès ni du Gouvernement d'une Nation. Dès que le faux est mêlé avec le vrai, au point de ne pouvoir plus distinguer l'un d'avec l'autre, ce n'est plus qu'un Roman, & on risque de prendre l'un pour l'autre, le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, lors même qu'on ne fait choix que des Faits les plus vraisemblables. L'Esprit reste en suspens, & n'ose décider, lorsqu'on ne lui offre que des circonstances puisées dans des sources aussi suspectes.

Heureusement nos Auteurs tirent d'ailleurs l'autenticité de l'Histoire des premiers Monarques de l'Empire des Perses. Une des meilleures raisons, qu'ils allèguent pour prouver cette autenticité, c'est que les anciens Perses conservoient dans des Registres le souvenir de leurs affaires, & de tout ce qui leur paroissoit de plus digne d'être transmis à la Postérité. Les Auteurs des Livres d'*Esdras* (*a*) & de *Néhémie* (*b*) font plus d'une fois mention non-seulement de l'immutabilité des Loix des Perses, ce qui suppose que ces Loix étoient mises par écrit, mais aussi de leurs Actes publics & de leurs Registres. Dans le Livre d'*Esther* (*c*) il est parlé de ces Registres & de ces Actes &, outre cela encore, des Chroniques du Royaume,

(*a*) VI. 2.
(*b*) II. 6.
(*c*) II. 23. VI. 1.

me, ou plutôt des Rois de Perſe, dans leſquelles on écrivoit tout ce qui ſe paſſoit d'important. *Hérodote* (*a*) & *Xenophon* (*b*) ſont auſſi des garans ſuffiſans de la ſageſſe des anciens Perſes, & du ſoin qu'ils prenoient de tout ce qui pouvoit contribuer à l'honneur & à l'avantage de leur Patrie. Ainſi, ſuppoſant comme une choſe auſſi démontrée qu'elle peut l'être, que les Perſes ont eu autrefois les anciennes Hiſtoires de leurs Rois & de leurs Héros, il reſte à faire voir comment ces Hiſtoires ont probablement été conſervées, & ſont parvenues juſqu'à nous.

Nous allons voir à quoi ſe réduit la réponſe que font nos Auteurs à cette importante queſtion. Elle paroîtra ſatisfaiſante, à moins qu'on ne veuille exiger d'eux une entière évidence, ce qu'on n'eſt pas en droit de faire, lorſqu'il s'agit d'évènemens hiſtoriques. On doit ſe contenter de ce qu'il y a de plus probable & de plus vraiſemblable, quand on ne peut parvenir à avoir une vraie démonſtration.

Pour répondre à la queſtion propoſée, nos Hiſtoriens remarquent d'abord, que les Perſes ayant été gouvernés ſuivant leurs propres Loix juſqu'au tems de *Yezdégherd*, on ne ſauroit révoquer en doute que, durant ce période, leur Hiſtoire n'ait été conſervée en ſon entier, de manière qu'il y en ait eu un grand nombre de Copies; car, quoiqu'il ſoit poſſible que les Macédoniens ayent brulé & détruit leurs Regiſtres, il

(*a*) Clio, p. 25.
(*b*) Cyropœdia.

il eſt preſque démontré qu'ils n'ont pas détruit tous les Livres qui ſe trouvoient dans l'Empire. On ſait d'ailleurs que les Parſis ont le *Zend*, ou Code original de *Zerdusht*, ſans compter pluſieurs autres anciens Livres. Or, comme on demeure généralement d'accord, que *Zerdusht* vivoit du tems de *Darius* fils d'*Hyſtaſpes*, il ſeroit difficile d'aſſigner quelque raiſon pourquoi quelques-uns de leurs Hiſtoriens n'auroient pas été conſervés auſſi bien que ces Livres de leur Loi.

Afin de donner encore plus de poids à cet argument, nos Auteurs ajoutent que *Mahomet Ben-Emir-Khoandſchad*, appellé communément *Mirkhond* ou *Mir-houad*, & d'autres Ecrivains Perſans, affirment conſtamment, que leurs récits s'accordent avec ce qu'ils ont trouvé dans d'anciennes Annales: ainſi on n'eſt pas fondé à révoquer en doute la vérité de leur témoignage, à moins qu'on ne ſoit en état de l'invalider par quelque argument particulier.

Comme *Mirkhond* eſt un des Hiſtoriens que nos Auteurs citent le plus ſouvent, & dans lequel ils ont puiſé quantité de Faits importans dont ils ont enrichi leur Ouvrage, on verra ici avec plaiſir le jugement qu'ils en portent, d'autant plus que ce jugement eſt un éloge qui lui eſt dû. Ce fameux Hiſtorien, que l'on connoit auſſi quelquefois ſous le nom de *Chondémir*, a écrit une Hiſtoire générale depuis le commencement du Monde juſqu'à l'an 900 de l'Hégire, ſous le titre de *Raoudhat al Safa*. C'étoit un Homme d'un génie ſupérieur, extrêmement verſé dans les Antiquités

de

de Perſe, & qui a tiré ſon Hiſtoire des Auteurs les plus dignes de foi qu'il y eût de ſon tems (*a*): c'eſt ce qui a engagé le ſavant Dr. *Hyde* (*b*) à le citer fréquemment, ce que font auſſi tous les Ecrivains de quelque réputation, quand ils parlent des Affaires de Perſe. Il commença à être connu en Europe par un Abrégé de ſon Ouvrage, que *Teixéra* publia en Eſpagnol, mais qui n'eſt rien moins que bon: il y en a un beaucoup meilleur dans le Livre que nous indiquons (*c*). Tous ceux, qui ſont verſés dans l'Hiſtoire Orientale, conviennent unanimement que cet Hiſtorien avoit beaucoup de ſavoir & de jugement: auſſi ſes Ouvrages ſont-ils eſtimés dans tout l'Orient comme des Oracles.

On ne doit pas s'attendre que nous ſuivions nos Auteurs dans le récit du nombre prodigieux de faits & d'évenemens importans dont leur Hiſtoire de Perſe eſt remplie. Ce ſeroit nous engager dans une trop vaſte carrière. Pour en donner une légère idée, nous nous arrêterons à la ſeule Vie d'*Alexandre le Grand*, dont nous tirerons quelques traits des plus frapans, raportés par les Ecrivains Orientaux, & en particulier par les Hiſtoriens Perſans.

Ce Monarque, ſi vanté par ces Ecrivains, étant un jour interrogé pourquoi il reſpectoit davantage ſon Gouverneur que ſon Père, donna pour réponſe: „ Que cela n'étoit que juſte, „ ſon

(*a*) D'Herbelot, *ut. Mirkond.*

(*b*) *Hyde, de Rel. Vet. Perſ. Cap. VIII. pag.*

(*c*) *Hiſtoria del Rey Xa Abas, Chronista do Mundo. Paris.* 4. 1662. *pag.* 999.

» ſon Père l'ayant fait deſcendre du Ciel en » Terre, au-lieu que les inſtructions de ſon » Maître l'élevoient de la Terre au Ciel (a)". Il dit un jour à un Conſeiller, qui avoit été longtems à ſon ſervice : » Je ne ſuis pas con- » tent de vous, parce que je ſai que je ſuis » homme, &, comme tel, ſujet à des erreurs » & à des fautes, dont cependant vous ne m'a- » vez jamais repris. Si c'eſt faute de les ap- » percevoir, votre ignorance vous rend indi- » gne de la Charge dont vous êtes revêtu; & » ſi vous vous en êtes apperçu, votre ſilence » eſt une véritable trahiſon (b)". Un jour, pour éprouver le naturel d'un de ſes Courti- ſans, il lui ôta un Emploi diſtingué, pour lui en donner un moins honorable, & lui deman- da dans la ſuite, ſi ce dernier Emploi étoit à ſon gré, & de quelle manière il s'en acquitoit. » Fort bien, répondit le Courtiſan, puiſque » ce n'eſt point la Charge qui honore l'Hom- » me, mais, l'Homme qui honore la Charge, » quand il la remplit d'une manière qui prou- » ve qu'il a de la probité & du ſens ". *Alexandre*, charmé de cette réponſe, lui témoigna ſon eſtime, en lui rendant ſon premier Poſte, auquel il ajouta une récompenſe conſidérable (c). Quelqu'un témoignant, en préſence d'*Alexandre*, être ſurpris qu'il eût aquis ſi jeune un auſſi vaſte Empire, & ajoutant qu'il étoit encore plus ſurprenant qu'il eût ſçu le conſer-

ver,

(a) Vit. Rabialakiar.
(b) Hafez in Baharistan.
(c) Mostaali ap. *D'Herbelot*, Biblioth. Orient. Art. Escander.

cer, *Alexandre*, le couronna vous lui, dit: „J'ai „fait tout cela, en observant deux maximes. „En traitant si bien mes Ennemis, qu'ils ont „trouvé qu'il étoit de leur interêt d'être de „mes Amis; & d'un autre côté, en traitant „mes Amis de façon à redoubler leur attachement à mon service".

Le fameux Historien *Khondemir*, parlant d'*Alexandre le Grand*, nous apprend qu'un homme, très pauvrement habillé, lui présenta un jour une Requête fort bien tournée, & que ce Prince, après avoir admiré le stile & les pensées, & avoir considéré le Suppliant depuis les pieds jusqu'à la tête, lui fit cette réponse: „Ami, si vous aviez paru devant „moi, en habit aussi décent que celui dont „vous avez habillé vos pensées, votre présence m'auroit été plus agréable". A quoi le Suppliant répliqua sur le champ: „La Nature a donné à votre Serviteur ce talent d'écrire, dont Votre Majesté témoigne être contente, mais il n'appartient qu'à vous, „grand Monarque, dont la renommée publie „par tout la générosité, de me faire un habit „qui me rende digne de paroître devant vous". *Alexandre* fut si touché de la modestie & de l'équité de cette repartie, qu'il ordonna qu'on fournit un habit magnifique & une somme considérable d'argent à cet homme de mérite, dont l'habileté n'avoit eu jusqu'alors d'autre compagne que la misère.

L'Auteur du *Nighiaristan* raporte, qu'un fameux Rebelle ayant été amené garotté en présence d'*Alexandre*, ce Monarque lui rendit

generalement la liberté. Quelques-uns de ceux, qui le trouvoient là, témoignerent en être surpris, & un de ses Favoris prit la liberté de lui dire: „ Si j'avois été à votre „ place, ma clemence ne se seroit pas étendue „ jusqu'à cet Homme. Et moi, répondit *Alexandre*, qui ne suis pas à votre place, je lui „ ai pardonné ". Ce Prince ajouta, quelques momens après: „ Je suis d'autant plus disposé „ à pardonner à mes Ennemis, que le plaisir, „ que procure la vangeance, n'est pas comparable à la satisfaction qu'on ressent en faisant „ un acte de clemence. „

Un Bel-esprit Persan raconte de ce Héros une chose tout-à-fait singuliere, & qui pourroit bien être fondée sur ce que les Grecs disent qu'*Alexandre* épargna Thebes, parceque c'étoit la Patrie de *Pindare*. Voici l'histoire en question. *Alexandre*, après la réduction d'une Place très forte, ayant ordonné qu'on l'abandonnât à la merci des Soldats, quelques-uns de ses Courtisans lui dirent, qu'il y avoit dans la Place un fameux Philosophe, qui méritoit l'attention de Sa Majesté. Le Roi le fit venir sur le champ, & trouva que sa figure ne répondoit nullement à sa réputation. S'étant tourné ensuite vers les Conducteurs du Philosophe, il leur dit, avec un souris méprisant: *Quelle figure m'avez-vous amenée là?* Question qui piqua si fort celui qui en étoit le sujet, qu'il fit sur le champ des Vers, qu'il prononça à haute voix, & dont voici le sens. „ O Prince! „ dont l'intelligence n'égale pas à beaucoup près la renommée, pourquoi mon Ouvrage

* * *

„ t'inspire-

„ inspire-t-il du mépris pour ma personne? Ignore-t-il que notre Corps n'est simplement que l'enveloppe d'une Ame invisible? Pourquoi juges-tu donc du tranchant d'une Epée, dont tu n'apperçois que le fourreau".

Il a ouï à cette censure Poétique les mots suivans: „ On peut dire d'un Homme sans vertu, que son Corps est une prison, que son Ame trouve si cruelle, que tout autre confinement est liberté pour lui, en comparaison. Le Méchant éprouve des tourmens continuels, & pour le punir, il ne faut ni „ Gardes ni Bourreaux, la peau, dont son Corps est revêtu, formant une prison, dont il lui est impossible de sortir". Le même Philosophe ajoute: „ Rien n'est plus déraisonnable que d'envier aux autres les Dons que Dieu & la Nature leur ont accordés. Le sein de l'envieux est toujours rempli de dépit contre son Créateur; il croit que tout ce que les autres ont, a été mal donné, & convoite en même tems tout ce qui n'a point été destiné pour lui. Comme la coutume constante de l'envieux est de blâmer la conduite de celui qui gouverne le Monde avec une infinie sagesse, aussi la bouche, qui murmure ainsi contre la Providence, ne mérite d'autre réponse que d'être remplie de terre". Un Homme de ce caractère s'écrie, à la vue de chaque avantage que son voisin possède: *Pourquoi cet Homme auroit-il plus que moi*". Il s'arrêta à ces mots; mais *Alexandre*, admirant son courage aussi bien que sa prudence, lui ordonna de continuer, déclaran

rau qu'il prenoit le tout en bonne part. Enhardi par cette assurance, le Philosophe poursuivit son Discours, à peu près sur le même ton, ce qui fit une telle impression sur *Alexandre*, qu'il révoqua sa résolution, pardonna aux Citoyens qu'il avoit condamnés à mort, & récompensa le Philosophe du sage conseil qu'il lui avoit donné (*a*).

Ce Philosophe n'étoit apparemment pas des plus polis, & il est étonnant qu'*Alexandre* ait écouté avec tant de patience une si verte réprimande. Nos Auteurs remarquent, à cette occasion, qu'il est assez difficile de déterminer, avec précision, le dégré de croyance que méritent ces différens traits. Ceux, qui les rapportent, sont des Ecrivains Politiques & Moraux, qui se sont plus attachés à instruire les Hommes, par leurs réflexions sur des événemens remarquables, qu'à raporter tout uniment des Faits. Une autre remarque, que j'propose encore faire, c'est que les Ecrits de *Xénophon*, qui avoit bien étudié les Ouvrages des anciens Perses, ont beaucoup de raport avec ceux des Auteurs que l'on vient de citer; car il raisonne sur tous les Faits qu'il raporte, au point que ses réflexions ont en quelque sorte donné lieu de le mettre dans le rang des Ecrivains Moraux & Politiques, plutôt que dans celui des Historiens. Mais, comme son excellent Traité de l'*Education de Cyrus* a trouvé, depuis quelques années, plusieurs savans & zélés Défenseurs, il se pourroit qu'avec le tems nous visions des

(*a*) Ælian. in Rhetorico.

Après

Apologies écrites en faveur des Historiens Orientaux, qui auront peut-être le sort d'*Hérodote*, dont l'autorité a paru plus respectable, à proportion que ce qu'il raporte a été plus examiné.

La *Note* que font nos Auteurs sur une partie du Texte, que nous venons d'exposer, est tout-à-fait digne d'attention, & mériteroit d'être raportée, ne fût-ce que pour donner au Lecteur une idée de leur belle Erudition, de leur judicieuse Critique, & du bon goût qui règne dans la plupart de leurs Remarques. Sa longueur nous empêche de l'insérer ici en entier; ainsi nous nous contenterons d'en donner le précis.

Le but de nos Auteurs, dans cette Note, est de détruire une erreur généralement répandue en *Europe*, que les Peuples d'Orient, & en particulier les Persans, sont la plupart très ignorans, & soumis à un joug tiranique, qu'ils croyent être de Droit Divin, ou qu'ils portent stupidement, sans s'informer par qui, ni comment il leur a été imposé. Ils prétendent que les fréquentes révolutions arrivées dans l'Orient, & particulierement en Perse, semblent combatre cette notion, à cause que de vils Esclaves ne paroissent guère propres à le révolter. Il faut des argumens, d'un côté, pour engager un Peuple à prendre les armes, & de l'autre, pour empêcher un soulevement général. Par conséquent, il doit y avoir dans les Païs en question des Politiques, & même il doit toujours y en avoir eu, les rebellions n'y étant nullement des choses inconnues ou

nouvelles. Ce qu'il y a de vrai, c'est que dans tous les Siécles des Personnes sensées, tant en Perse, de justes idées de la nature du Gouvernement, quoiqu'il faille avouer qu'ils ont toujours préféré le Gouvernement Monarchique à tout autre, non plutôt qu'ils aient absolument voulu que celui-ci fût vrai ou faux, qu'ils fussent sortis ou non de ce Droit Patriarchal des Rois, dont quelques-uns de nos Politiques font si bon fond pour le droit de Rois. Mais après tout, quoiqu'ils avouent que le pouvoir de leurs Monarques est absolu, ils ne croient point pour cela qu'ils ayent droit d'être méchans. Ils disent que nous leur devons le même respect qu'à nos Parens, mais ils veulent aussi que les Rois soient les Peres du Peuple, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils méritent d'être respectés.

L'opinion ancienne & générale des Perses, est, que le Roi doit être considéré comme le Lieutenant de Dieu; mais, d'un autre côté, ils étoient très éloignés de lui donner des honneurs Divins. Le Roi ne se montroit pas non plus à tous ses Sujets, comme l'écrit Xenophon en ces termes. Le premier jour du Mois d'Avril nommé, par allusion à la solemnité du jour, *Gouvernant*, le *Jour de Joie*, le Roi, à ce que nous apprend un très ancien Auteur, descendoit de son Trône, revêtu d'un habit blanc: il montoit ensuite un Cheval blanc, accompagné des Grands de la Cour, & mon-

noit

mais un plus grand exemple à tout le monde sans le moindre affectation. Tous paroissoient égaux ; les Artisans entre eux, & les Laboureurs se trouvoient à une même table avec le Roi, & lui parloient avec ouverture. Le Roi d'un autre côté, leur adressoit le langage de la persuasion, des vertus, & du malgré l'élévation de mon rang, je sais que tout ce que je possede est le fruit de votre travail, & que des Rois peuvent aussi peu se passer de vous, que vous pouvez vous passer des Rois. Accordons-nous donc comme frères, puisque notre conservation dépend de notre union (a).

Cette Histoire fait voir que les Rois de Perse étoient anciennement aussi sages & aussi humains, qu'aucun de ceux qui ont regné dans le Septentrion ou dans l'Occident. Un Auteur Grec nous en fait entrevoir la raison. „ A l'âge de quatorze ans, dit cet Ecrivain, ceux, „ qu'on appelloit parmi les Perses les *Précepteurs du Royaume*, se chargeoient de l'Education „ des Enfans de la Couronne. Ils étoient au „ nombre de quatre, tous fameux par leur sa„ gesse, leur équité, leur tempérance, & leur „ valeur. Le premier enseignoit la Magie de „ *Zoroastre*, fils d'*Oromaze* (b), & donnoit des leçons sur l'Art de gouverner. „

Quant aux Persans modernes, peut-être sont-ils seuls à qui l'on puisse en rapporter pour l'Histoire de ces premiers tems, ils abhorrent aussi

(a) Hyde, *Rel. Vet. Pers.* C. XIX. p. 258.

(b) Il auroit fallu dire *Horomaze*, étant le nom de Dieu.

l'Esclavage, & parlent du Gouvernement avec beaucoup de liberté. Le fameux Poëte *Sabdy* a composé sur cette matière un Traité, appellé *Rois aux Rois*, dont voici quelques traits assez remarquables. „ C'est la sagesse des Rois „ d'être favorables aux Pauvres, & de ne pas „ opprimer les Riches. La félicité de l'Etat „ dépend de la prudence & de la bonté du Sou„ verain. La sureté de son Païs dépend de la „ Justice qu'il y exerce. La prospérité suit la „ sureté. Quand la sureté sera dans un Païs, „ les Négocians seront aises d'y venir; les „ Marchands & les Voyageurs s'y trouveront „ en grand nombre; le gain s'y fera abondam„ ment, & toutes les autres commodités tem„ porelles y abonderont aussi. Si le Royaume „ est riche, le Roi ne sauroit être pauvre. Le „ Monarque se créera, outre cela, une ré„ compense finale, qui lui sera payée au Der„ nier Jour; mais le contraire arrivera à celui „ qui tiendra une conduite opposée. . . . . „ Païs du bien aux Marchands & aux Envo„ yés, afin qu'ils remportent la bonne renom„ mée de ton nom en leur Païs. Ce Royau„ me-là tombera bientôt en ruine, où les cœurs „ des Etrangers sont affligés. Sois donc Ami „ aux Etrangers & aux Voyageurs, parce que „ le Voyageur porte ton nom par-tout avec „ lui . . . . Un Prince doit avoir toujours de„ vant les yeux, que le Règne appartient à „ Dieu, & que la durée dépend de lui; tou„ jours se souvenir que le Païs, qu'il gouver„ ne, a été donné de Dieu au Peuple qui l'ha„ bite, afin qu'il ne soit pas trompé par de

„ fausses

„ fauſſes idées, dans ce lieu, qui n'eſt qu'à
„ louange, en attachant ſon cœur à un Mon-
„ de qui ne dure que cinq jours.

Quelle conformité entre ces excellens Préceptes & ceux qu'on trouve dans le *Télémaque* de Mr. *de Fénélon*! En voici quelques autres qui ne ſont pas moins dignes d'attention. On raporte que le Calife *Aron Rechad* dit un jour au célèbre *Béloul* ſon frère: *Donnez-moi quelques bons avis.* Il répondit: *On n'emporte de ce Monde dans l'autre que les bonnes & les mauvaiſes Oeuvres. Il ne tient qu'à vous de remporter ce qu'il vous plaira.* Ce *Béloul* étoit un fort ſavant homme, qui, pour mieux ſe donner à l'étude, ne voulut jamais ſe marier. Le Calife, ſon frère, lui dit une autre fois: *Donnez-moi encore, je vous prie, vos bons & ſalutaires avis, pour le Gouvernement de mon Empire & de ma conduite particulière.* Il lui répondit: „ Que vos jugemens ſoient ſelon les Loix, & „ non pas les Loix ſelon vos jugemens. Prévenez les demandes. Les Grands-hommes „ demandent rarement, les autres demandent „ ſouvent. Le Roi eſt à la tête du Peuple, „ lequel eſt le Corps. Si le Roi eſt ignorant, „ ou injuſte, il déchire ſon Corps avec ſes „ dents. Le Gouvernement d'un Empire „ eſt une affaire qui requiert un eſprit attentif & „ recueilli, & un cœur qui s'élève toujours „ vers le Dieu très haut, pour implorer ſon „ ſecours, afin de bien conduire ſes pieds, ſa „ main, ſa langue & ſa plume. Tant qu'un „ Roi agira ainſi, Dieu lui fera la grace de lui con-

, conſerver l'Empire & la Piété (a).

Voila dequoi prouver que les Perſans ne ſont ni aſſez aveugles pour ſe ſoumettre ſtupidement à un joug tirannique qu'on voudroit leur impoſer, ni aſſez ignorans pour ne pas ſe former des idées juſtes & raiſonnables des Devoirs réciproques des Souverains & de leurs Sujets.

Nos Auteurs font voir dans d'autres Notes que la plupart des autres Sciences étoient très connues des anciens Perſes, & que ces mêmes Peuples y ſont encore aujourdhui fort verſés. On ſait que la Philoſophie Morale étoit autrefois leur étude favorite, & on ne ſauroit en douter ſans révoquer en doute tout ce que leurs Auteurs ont écrit. Cette Science eſt le ſujet d'un Livre, qui fut traduit du Perſan en Grec, par ordre d'Alexandre, & dont *Mirkhond* fait mention. La Morale eſt auſſi le ſujet du Livre, intitulé *Gjouidan Chrad*, qu'on attribue à *Hushang*, Monarque fort antérieur à *Zerdusht*. Il eſt traité de la même matière dans la plupart des Ecrits de *Zerdusht*, comme il paroit par des Fragmens que nos Auteurs en rapportent, & en particulier par le Livre de *Sudder*, qui, quoiqu'accommodé à la portée du Vulgaire, & en Ballades, ne laiſſe pas de contenir autant de Moralités qu'il y en a dans les Vies des Philoſophes par *Diogène-Laërce*.

A l'égard de la Médecine, on prouve auſſi qu'ils en avoient beaucoup de connoiſſance. Si l'on conſidère les Recettes d'*Hippocrate*, &

(a) Voy. de *Chardin* Tom. III. pag. 255.

de quelques autres anciens Médecins, on trouvera que la plupart des Drogues, dont ils faisoient usage, venoient de l'Orient, & plusieurs de Perse. S'ils tiroient leurs Remèdes de ces Pais-là, n'est-il pas plus que vraisemblable qu'ils ont appris des Habitans la manière de s'en servir? Joignez à cela, qu'il y a parmi les Ouvrages de *Zerdusht* un Traité intitulé *Bizishk-Nama*, c'est-à-dire, le *Livre des Médecins*, qui ne contient autre chose que les vertus des Herbes, & la manière de s'en servir. On prétend même qu'il étoit si habile Médecin, que *Shariſtani*, dans son *Traité des Religions de l'Orient*, attribua expressément toutes les merveilles, que *Zerdusht* est dit avoir faites, à la parfaite connoissance qu'il avoit des Simples (*a*).

Les Perses connoissoient aussi le cours des Astres, & s'étoient formé un Système du mouvement des Corps Célestes. Sous le Règne de *Gushtasp* ou *Hystaspes*, qui fut celui des Sciences en Perse, fleurissoit un fameux Astrologue, dont le nom étoit *Gjamasp*, & le surnom, suivant la coutume d'alors, *Al Hakim*, c'est-à-dire, *le Sage*. Il est bien clair qu'il y a eu un tel Personnage, mais nullement qui il étoit. Les uns en font un fils de *Daniel* le Prophète (*b*), d'autres un Conseiller du Roi *Gushtasp*; mais les Auteurs les plus dignes de foi assurent, qu'il étoit en même tems frère,

(*a*) *Shariſtani*, ap. *Hyde Rel. Vet. Perſ.* C. XXII. pag. 300.

(*b*) *Chalil Suphi* ap. *Hyde*, pag. [illegible]

Confident & Premier Ministre de ce Roi (a). La Science pour laquelle il s'étoit rendu particulierement fameux, étoit l'Astrologie, dans laquelle il étoit fort versé. Le Docteur *Hyde*, parlant de ce Philosophe, cite un passage tiré d'un ancien Auteur, qui, après avoir parlé de dix Docteurs si savans & si habiles qu'ils n'avoient pas leurs pareils sur la Terre, ajoute: » Le onzième étoit *Gjamasp*, Astrologue, qui » fut Conseiller d'*Hystâspes*. Il composa un » Livre intitulé *Judicia Gjamaspis*, dans le- » quel il traite des Conjonctions des Planè- » tes (b) ". Il y a une Version Arabe de ce Livre, dont voici le Titre: *Le Livre du Philosophe Gjamasp, contenant son jugement sur les grandes Conjonctions des Planètes, & sur les événemens* qui en doivent être les suites. Cette Version fut faite par *Lohi*. Il donna à son Ouvrage le titre Arabe d'*Al Kesenat*, & le publia l'An de notre Ere 1080. Il est dit dans la Préface de sa Version, que après le regne de *Zoroastre*, ou *Zerdohbt*, *Gushtasp*, fils de *Lohrasp*, regna en Perse, que ce fut un Prince puissant, qui posséda non-seulement l'Iran, mais aussi le Touran, & l'Habaschia, c'est-à-dire l'*Ethiopie*, que sous son regne fleurissoit, dans la Ville de Balch, sur les Frontières de Chérassan, un très excellent Philosophe, nommé *Gjamasp*, Auteur de ce Livre, dans lequel sont contenues toutes les grandes Conjonctions des

(a) Mirkhond, Hist. XVI. Leb. Tarikh.
(b) E. Lib. Mucj. p. 227. ap. *Hyde* Rel. Vet. Pers. C. XXXI, pag. 385.

des Planètes, qui ont produit le fameux Astrologue, qui a fait tant parler de lui dans les Siècles suivans, de même que l'origine de nouvelles Religions & de nouveaux Empires. Dans toutes ces Préfaces, l'Auteur appelle *Zerdusht*, ou *Zoroastre*, notre *Prophète* (*a*).

Il seroit facile de prouver que l'Astrologie, mot par lequel on entend l'Art, vrai ou prétendu, de prédire des événemens futurs par la contemplation des Corps Célestes, a été en vogue de très bonne heure parmi les Perses. C'est ce qui est démontré par les termes mêmes, dont les Astrologues se servent, & qui sont manifestement Arabes ou Persans. Ces derniers sont encore aujourd'hui fort adonnés à cette sorte de Superstition, mais ils distinguent entre Astronomie & Astrologie, appellant la première *Elm Nejum*, c'est-à-dire, la *Science des Etoiles*, & l'autre *Ester Kreg*, c'est-à-dire, la *Résolution des Astres*. Cependant ils n'ont qu'un seul & même mot pour désigner un Astronome & un Astrologue, savoir, *Munejjim*, qui répond exactement au mot Grec *Astrologue*. La Province de Chorassan est, plus qu'aucune autre, fameuse par ses Astrologues. Il y a dans cette Province une petite Ville, nommée Génabed, & dans cette Ville une Famille qui a produit, depuis 600 ans, tous les plus célèbres Astrologues de Perse; & il est à croire que l'Astrologue du Roi soit né ou élevé à Génabed. Le Chevalier *Chardin* affirme que, de son tems, les appointemens

(*a*) D'Herbelot. Art. *Giamasp*.

de ces Sages montoient annuellement à six millions de livres, ce qui fait voir combien ils étoient considérés dans le Païs.

Pour ce qui est de la prétendue habileté des anciens Astrologues Persans, nos Auteurs en raportent, d'après le même Voyageur que nous venons de citer, un exemple bien singulier, dans l'Histoire d'un Juif nommé *Alkendi*, qui professoit l'Astrologie Judiciaire à Bagdad du tems du Calife *Almamoum*. Tous les Docteurs Mahometans se soulevèrent avec fureur contre lui. Un des plus éminens, l'ayant un jour pris à parti en présence du Calife, lui demanda ce qu'il savoit en Astrologie plus que les autres Professeurs de cette Science: *Je sai*, lui répondit *Alkendi*, *ce que vous ne savez pas, & vous ne savez pas ce que je sai.* On convint d'en venir à la preuve, & que le Docteur donneroit à deviner à son Antagoniste. Ils tirèrent leur cercle vis-à-vis l'un de l'autre, au milieu duquel chacun se mit avec ses Livres & ses Instrumens. Le Docteur, après bien du grimoire, prit un papier blanc, passa assez longtems la plume dessus, comme s'il y eût beaucoup écrit, & à la fin il le plia fort serré, & le donna à tenir au Calife. Un moment après *Alkendi* s'écria tout haut, en parlant au Docteur: *Vous avez écrit que deux mots, sur le papier, dont le premier est le nom d'une Plante, l'autre le nom d'un Animal.* Le Calife, ouvrant aussitôt le papier, trouva, avec la dernière surprise, qu'il avoit rencontré juste. Le bruit de cette merveille s'étant répandu jusqu'aux extrémités de l'Empire, un des Disciples du Docteur Ma-

ho-

hométan, qui étoit allé étudier à Balch, fut si indigné contre *Alkendi* de l'affront qu'il avoit fait à son Maitre, qu'il résolut de le tuer. S'étant muni, pour cet effet, d'un bon poignard, il partit de Balch, &, après environ 200 lieues de chemin, il arriva à Babylone. Il choisit, pour l'exécution de son dessein, un jour qu'*Alkendi* faisoit leçon publique, & alla à son Ecole en habit d'Etudiant, son poignard sous la robe. *Alkendi*, s'étant mis à le regarder fixement, dès qu'il fut entré, lui dit: „ Je sai qui vous „ êtes, & ce que vous ferez: vous vous ap„ pellez *Abumazar*, & vous deviendrez un „ des grands Astrologues du tems; mais il „ faut, pour cela, renoncer au motif sangui„ naire qui vous amène, & jetter ici au milieu „ de l'Ecole le poignard que vous avez aporté „ pour me tuer ". *Abumazar*, frappé de ces paroles, comme d'un coup de foudre, se jetta à ses pieds avec son poignard, & s'appliqua dans la suite avec tant d'ardeur à l'étude de l'Astrologie, qu'il y fit d'étonnans progrès. Il est connu des Mathématiciens sous le nom d'*Abumazar de Balch* (a).

A toutes les preuves en faveur du savoir des anciens Perses, on peut en ajouter encore une, tirée de l'attachement extraordinaire que témoignent pour l'Etude les Persans modernes: attachement qui ne peut venir que de ce que mêlés avec les anciens habitans du Païs, ils ont puisé dans les mêmes trésors qu'eux, puisqu'ils l'emportent de beaucoup sur les Turcs, &

(a) Voyage de *Chardin*. Tom. III. pag. 203.

& même sur tous les Peuples de l'Orient ; mais les Chinois y ont le goût pour les Sciences. C'est ce qu'on peut prouver par la maxime régnante dans leurs Ecoles, qu'on ne feroit pas mal de répéter quelquefois dans les Universités : *Le doute est le commencement de la Science. Celui qui ne doute de rien, celui qui n'a de connoissance de rien, est aveugle, & doit rester tel.*

Une Théologie mystérieuse paroît avoir été la passion dominante des anciens Parsis, & des Persans de nos jours. Il y a parmi ces derniers une Secte, connue sous le nom de *Suphis* ou *Sophis*, qui sont grands admirateurs de *Pythagore*. Ces *Suphis* sont de vrais *Quiétistes* ou *Enthousiastes*, comme ils se reconnoissent eux-mêmes, & sont regardés du Peuple comme des *Athées*. Ils jeûnent fréquemment, & prétendent avoir d'intimes conférences avec Dieu. Ils font profession d'aimer tous les Hommes, & croient que les Gens de bien dans toute Religion peuvent être sauvés. Ils ont beaucoup d'aversion pour les Ecclésiastiques, apparemment à cause de la haine que ceux-ci ont pour eux. Nos Auteurs en raportent un exemple curieux, tiré des Voyages de *Chardin* (a). „ Un „ Prédicateur à Ispahan, dit ce Chevalier (a), „ prêchant un jour dans une Place publique, „ parla fortement contre ces *Suphis*, disant „ qu'ils étoient des *Athées* à brûler, & que de „ tuer un *Suphi* étoit une action plus agréable „ à Dieu, que de sauver la vie à dix Hommes „ de bien. Cinq ou six *Suphis*, qui étoient

par-

(a) Tome III. pag. 221.

„ mi les Auditeurs, qui jettent sur lui, après
„ le sermon, de hauts cris terribles. Com-
„ me je m'efforçois de les empêcher, ils me
„ disent: *Un homme, qui prêche la Pénitence,*
„ *doit-il se plaindre d'être battu?*

En voilà assez sur l'Histoire des Perses, passons à celle des Scythes, des Gomérites, des Celtes, & de divers autres Peuples, dont nos Auteurs recherchent l'Origine, l'Antiquité, les Transmigrations & les Établissemens. Une question importante, qui se présente d'abord, & qui mérite d'être examinée, c'est de savoir si les Scythes & les Gomérites, proprement ainsi nommés, sont originairement un seul & même Peuple. Sans cette recherche préliminaire, on trouve leurs Noms, leurs Pays, & leurs Exploits si confus, qu'il n'y a absolument pas moyen de déterminer leur Géographie, ni de rien entendre à leur Histoire. Dans le premier Tome de cet Ouvrage, nos Historiens avoient déjà indiqué les différentes opinions des Savans sur ce point: différence qui semble venir principalement de deux causes. 1. De ce qu'aucun des Ecrivains Sacrés ne fait mention de ces deux Peuples, qu'en les désignant par les noms de leur Ancêtre. 2. De ce que les Ecrivains Profanes se sont trouvés si embarrassés par la variété des Noms, par les Transmigrations, & les Exploits en divers endroits de l'Asie & de l'Europe, & particulièrement par l'affinité des noms par lesquels ils désignoient en Europe & en Asie, des Villes, des Montagnes & des Fleuves, lorsqu'ils se chassoient les uns les autres des Pays qu'ils avoient

occupés, qu'il n'eſt pas facile de ſavoir s'ils ont parlé d'un même Peuple ſous différens noms, ou de deux Peuples diſtincts. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ſi leur intention a été de parler de deux Peuples, ils les ont étrangement confondus enſemble, en attribuant des noms, des demeures & des exploits à l'un, qui appartiennent à l'autre. Eſt-il étonnant, après cela, qu'on ait tant de peine à découvrir quand c'eſt des Scythes, & quand c'eſt des Celtes ou des Gomérites qu'ils prétendent parler.

Ce qu'il y a de très évident, c'eſt qu'*Hérodote* (*a*), *Ptolomée* (*b*) & *Juſtin* (*c*), pour ne citer que ceux-là, ont déſigné les Scythes, qui s'en retournèrent en Aſie, par certains noms, & leur ont attribué des actions & des demeures, qui, tout bien examiné, n'appartiennent qu'aux Celtes ou Gomérites, qu'ils avoient chaſſés des Païs que ces derniers occupoient en Europe. Un ancien Géographe très exact (*d*) nous apprend que les premiers Hiſtoriens Grecs donnèrent les noms de Scythes & de Celto-Scythes à tous les Habitans des Régions Septentrionales, quoiqu'il ſoit certain qu'une partie conſidérable de ces Habitans étoient Celtes ou Gomérites (*e*). Ce même Géographe ajoute que le Peuple, qui habitoit de l'autre côté

(*a*) Herodot. Lib. I & IV.
(*b*) Ptolom. *Geogr.* Lib. VI. C. 11 & 13.
(*c*) Juſtin. L. I. C. 8, &c.
(*d*) Strab. *Geogr.* L. II.
(*e*) Voyez Genebr. 1949. Lewis's *Introduct. in Hiſt. Britan.* C. III. Pezron. *Antiq. Celt.* C. 3. Jun. *in Gen.* X. 2.

té de la Mer Caſpienne, c'eſt-à-dire, les Scythes, étoient appellés par les mêmes Hiſtoriens Grecs, tantôt Saces, & tantôt Meſſagètes, quoique le prémier de ces noms appartînt uniquement aux Celtes. Ces différentes raiſons ont engagé pluſieurs Savans à les conſidérer comme un ſeul Peuple, partagé en diverſes Branches, dont chacune a eu ſon nom & ſes avantures particulières. Malgré cela, & le ſilence des Livres Sacrés, l'autorité de *Joſephe* a généralement prévalu, tant chez les Pères de l'Egliſe que chez les Auteurs Modernes, ſuivant leſquels les Celtes ou Gaules deſcendent de *Gamer*, & les Scythes de *Magog* ſon frère puîné (*a*).

C'eſt en faveur de ce dernier ſentiment que nos Auteurs ſe déclarent, du moins ils le trouvent *très-vraiſemblable*, & on peut voir dans l'Ouvrage même les raiſons qu'ils allèguent pour prouver ces deux aſſertions. Ce point bien éclairci, ils expoſent les différens noms des Celtes, indiquent les Païs où ils allèrent s'établir, & les principales Mers & Rivières ſur leſquelles s'étendoit leur domination. Ils font enſuite mention de leur Antiquité, de leur Gouvernement, de leurs Loix, de leur Religion, de leurs Coutumes, de leurs Sciences & de leur Commerce. Tout ce qu'ils diſent ſur ces différens ſujets, eſt curieux, inté-

reſ-

(*a*) Joſephe, *Antiq.* L. I. C. 7. Hieron. Theodoret. *in Geneſ.* X. 2. Bochart, *Phaleg.* L. IV. C. 31. Rawleigh, *Hiſt.* P. I. C. 1. Sect. 4. Junius, Le Clerc, Patric. *in Geneſ.* X, 2. Pezron, *Antiq. Celt.* C. 4, &c.

reffant, trop beaucoup trop long pour pouvoir en donner ici le précis. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qu'ils nous apprennent de quelques-unes de leurs Coutumes, de leur Caractère, & de leur Discipline militaire.

Quelques Auteurs ont fait l'éloge de la Vertu & du Système de Morale de ces Peuples, tandis que d'autres en ont porté un jugement fort desavantageux. On convient assez généralement, qu'ils avoient des Coutumes barbares, comme de sacrifier des Victimes humaines à leurs Dieux (a), ne doutant pas qu'elles ne leur fussent plus agréables que de simples Animaux. *Diodore* raporte une autre Coutume cruelle, qui étoit dans des occasions importantes, de tuer un homme d'un coup de sabre, & de former leur augure sur la manière dont couloit le sang de ce malheureux. Ils bâtissoient de grandes Villes par-tout où ils vehoient, les fortifioient de Murailles & de Tours, & les embellissoient de superbes Edifices. Les Romains leur reprochoient de ne connoître d'autre Droit que celui du plus fort (b). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étoient si avides de butin, & si ardens à conserver celui qu'ils avoient fait, qu'il n'étoit presque pas possible de leur résister. Leurs incursions étoient si soudaines & si violentes, que, craints à l'égal de la foudre, tout fuioit devant eux. Ils donnoient rarement quartier à leurs Ennemis, & passoient, à cause de cela même, pour un Peuple

(a) Mela, Lib. III. C. 2.
(b) Plutarch. in *Vit. Camil.*

ple sanguinaire (c). Ils vendoient leurs Prisonniers, non Domestiques d'entr'eux, qui en faisoient des Esclaves, dont les mieux traités leur servoient de Domestiques. Ils ornoient des dépouilles de leurs Ennemis, portoient des Bagues d'or, des Bracelets & des Chaînes du même métal, aussi-tôt qu'ils étoient parvenus à la majorité.

Tout ce qu'il y a de remarquable touchant leur Discipline Militaire se réduit à ceci. Ils montoient particulierement bien à cheval, & ne le cédoient pas aux plus fameux par l'habileté avec laquelle ils conduisoient leurs Chariots armés. Leurs Armes étoient l'Arc, les Fléches, les Javelines, les Sabres, les Dagues, & les Bayonnettes. Ils portoient aussi des Boucliers & des Casques. Comme ils étoient divisés eux-mêmes en petits Royaumes ou Tribus, ils partageoient leurs armées en tems de guerre, pour que la valeur de chaque Tribu parût davantage, & que les Particuliers fussent plus animés à se distinguer. Pour les porter plus efficacement encore, leurs Poëtes mettoient en Vers les belles actions de ceux qui s'étoient signalés; & ces Pièces, qu'ils composoient à ces fortes d'occasions, étoient chantées dans leurs Jeux Publics & autres Solemnités, aussi bien qu'en allant au Combat. Cette institution avoit produit un tel effet sur eux, qu'ils aimoient mieux mourir les armes à la main, que d'être faits prisonniers. Avant que de livrer bataille à

(c) Idem in *Vit. Mar.* Strabo, Tacit. Dio. Herodian. Mela, &c.

à leurs Ennemis, ils observoient la Lune, &, s'il étoit possible, ils n'en venoient aux mains qu'après la pleine Lune. Ils consultoient aussi, comme les autres Nations, leurs Prêtres, sur tous les cas importans, & particulierement avant que de donner bataille; &, si l'Augure étoit favorable, ces Prêtres marchoient devant eux, en dansant, & en chantant des Hymnes, qu'ils accompagnoient du son de divers *Instrumens* de Musique, jusqu'à ce qu'on en fût aux mains; mais si l'Augure n'étoit pas favorable, ils y avoient tant égard, que la seule nécessité pouvoit les engager au combat. Leurs Loix Militaires étoient aussi en Vers, qu'ils étoient obligés d'apprendre par cœur, & de chanter dans de certaines occasions; de sorte que leurs Jeunes-gens savoient la théorie de l'Art Militaire, longtems avant que d'être en état de porter les Armes. En un mot, ils paroissent n'avoir rien oublié de tout ce qui pouvoit nourrir en eux l'esprit de conquête, & les former à ce caractère guerrier qui les a rendus si célèbres dans l'Histoire ancienne.

Voila tout ce que nous avions à dire des Celtes, passons maintenant à l'Histoire des Scythes, que nos Auteurs regardent eux-mêmes comme un *labyrinthe bien embarassant*. „ Il faudra, disent-ils, marcher ici dans des „ ténèbres, comme ont fait avant nous tous „ ceux qui ont voulu parcourir l'Histoire de „ cette ancienne Nation, & tirer le plus de „ lumière qu'il nous sera possible du peu de „ Fragmens que l'Antiquité nous a laissés sur „ ce sujet ". Ils commencent par exposer la

Géo-

Géographie de la Scythie, &, après être entrés dans un détail curieux & instructif de l'Antiquité, du Gouvernement, des Loix, de la Religion, des Coutumes, des Arts, des Sciences, & du Commerce de ses anciens Habitans, ils nous donnent une idée générale des Rois qui les ont gouvernés. De tous ces articles nous n'extrairons que ceux qui nous paroissent les plus intéressans, & qui concernent particulierement le génie, le caractère, la Religion & les coutumes de ces Peuples.

Le portrait, que *Justin* nous fait des Scythes, est tout-à-fait flatteur. Voici en quels termes il les dépeint (*a*). Les Scythes, dit-il, étoient un Peuple laborieux, guerrier, d'une force prodigieuse, & cependant tellement maître de ses passions, qu'il sembloit ne rechercher la Victoire que pour augmenter sa réputation. Le Vol passoit chez eux pour un grand crime, & y étoit si sévérement puni, qu'ils pouvoient laisser leurs nombreux Troupeaux à l'abandon, sans courir risque d'en rien perdre. C'étoit néanmoins en ces Troupeaux, qui leur servoient en même tems de nourriture & d'habits, que consistoient leurs plus grandes richesses. Au-lieu de Maisons, ils avoient de grands Chariots tirés par des Chevaux ou par des Bœufs, dans lesquels ils transportoient leurs Femmes & leurs Enfans avec tous leurs Meubles. Ils mépriſoient l'Or & l'Argent, autant que les autres Peuples estiment ces Métaux.

Un Peuple de ce caractère n'avoit presque pas

(*a*) Lib. II. C. 2.

pas besoin de Loix pour assurer la propriété de leurs Biens. Ils en avoient une, qui condamnoit à mort celui qui proposeroit de faire le moindre changement à leurs Coutumes & à leurs Loix, dont une, entre autres, interdisoit aux Hommes d'assister à leur Festin Royal, & le Mariage aux Filles, avant que d'avoir tué un Ennemi. Toutes leurs autres Loix ne tendoient qu'à prévenir le Luxe, la Fraude, l'Avarice, & à inspirer les sentimens de Bravoure & d'Honneur, par lesquels ce Peuple s'est rendu si fameux. On auroit tort d'objecter ici, que quelques-unes des Tribus des Scythes étoient d'un tout autre caractère, & portoient la férocité au point de manger leurs Ennemis. Mais ces Tribus, comme le remarquent nos Auteurs, étoient à une si grande distance des autres, qu'elles se trouvoient, pour ainsi dire, hors de la portée de leurs Loix.

A en juger par le petit nombre de Successions, dont nos Auteurs font mention dans l'Histoire de leurs Rois, la Couronne paroit avoir été héréditaire chez eux. Ces Rois étoient cependant si peu despotiques, que quelques-uns d'eux furent mis à mort pour avoir violé les Loix du Païs. Dans tout autre cas ils étoient extrêmement considérés du Peuple, comme il paroit par un fait dont nos Auteurs font mention. Il suffira de rapporter ici un autre exemple assez singulier du grand respect qu'ils portoient à leurs Monarques, dans la pompeuse solemnité des Funérailles de ces Princes.

Ceux, qui avoient commission d'embaumer le

le Roi décédé, recevoient le Corps couvert de cire : ils ouvroient le Ventre, le nettoyoient, & après l'avoir rempli de bois de Cyprès concassé, d'Encens, de Persil & de graine d'Anis, ils le recousoient, & plaçoient le Corps sur un Chariot, pour le transporter d'une Tribu à une autre, dans toutes les Provinces du Royaume. Les Habitans de chaque Province, où le Corps passoit, étoient obligés d'imiter les Cérémonies funèbres des Scythes Royaux, c'est-à-dire, de se couper une partie de l'Oreille, se raser la Tête, se faire une blessure au Front, au Nez & au Bras, & se percer la main gauche d'une fleche. Ils accompagnoient en cet état, le Cercueil à la Province voisine, jusqu'à ce qu'il arrivât enfin à celle des Gerriens, qui étoit la plus éloignée de toutes, & située dans les lieux où le Boristhène commence à être navigable. Là le Corps étoit déposé dans un grand quarré creusé en terre, sur un lit garni tout autour de Lances : on couvroit ensuite le tout de bois, & on étendoit un Dais par-dessus. Dans les endroits vuides, ils plaçoient une de ses Concubines, un Cuisinier, un Valet-de-chambre, un Echanson, un Messager, quelques Chevaux, tous étranglés, & tous les Meubles nécessaires, parmi lesquels il y avoit quelques Coupes d'or. Cela étant fait, ils mettoient sur le Monument un monceau de terre aussi élevé qu'il leur étoit possible. L'an révolu, ils choisissoient cinquante jeunes hommes, parmi les Officiers du Roi, qui devoient toujours être Scythes, les Monarques de ce Pays ayant le droit de se ser-

re

re ſervir par tous ceux qu'ils jugeoient à propos, & ne prenant jamais d'Eſclaves à leur ſervice. On étrangloit ces Jeunes-gens, avec un nombre pareil de Chevaux; &, après les avoir éventrés, on leur rempliſſoit le corps de paille. Dans cet état, on mettoit chaque Cavalier, jambe deça jambe delà, ſur ſon cheval, après les avoir bien attachés enſemble, & on les rangeoit ſur des planches taillées en demi-cercle, & ſoutenues par quatre pièces de bois, à une diſtance convenable l'un de l'autre autour du Monument, la bride de chaque Cheval étant attachée à un Poteau dreſſé pour cet effet (*a*).

La principale Divinité des Scythes étoit *Veſta*, qu'ils nommoient *Tabiti*. Enſuite venoit *Jupiter*, qu'ils appelloient *Papeus*, & ſon Epouſe *Apia* ou la *Terre*. Ils adoroient auſſi *Apollon*, la *Vénus* Céleſte & *Neptune*, ſous les noms d'*Oetoſyrus*, d'*Artimpaſa* & de *Thamimaſades*. Mais leur Dieu favori ſemble avoir été celui de la Guerre, puiſqu'ils n'érigeoient des Temples, des Autels & des Statues qu'à ſon honneur. On ignore cependant comment ces Temples étoient faits. Tout ce qu'on ſait de plus certain ſur cet article, c'eſt qu'ils conſacroient au Dieu de la Guerre de magnifiques Bocages, dans leſquels ils affectoient d'avoir quelques Chênes d'une grandeur monſtrueuſe, qu'ils regardoient comme ſi ſacrés, qu'on tenoit pour ſacrilège, & digne d'une mort cruelle, celui qui en arrachoit la moindre

(*a*) Herodot. L. IV.

dre petite branche, ou qui en entamoit l'écorce. Ils arrosoient ces Chênes du sang de leurs Victimes, desorte que l'écorce des plus vieux en étoit non seulement toute couverte, mais même en quelque sorte incrustée (*a*). On verra dans l'Ouvrage même, auquel nous renvoyons, de quelle manière ils offroient leurs Victimes. Cette Cérémonie fait horreur, & marque bien la barbarie de ces Peuples.

Voici quelques traits qui font connoître avec quel soin on leur inspiroit de bonne heure des inclinations martiales ou plutôt féroces. Si l'on en croit *Hérodote*, leurs Jeunes-gens avoient coutume de boire le sang du prémier Prisonnier qu'ils faisoient, & d'offrir à leurs Rois les Têtes de tous ceux qu'ils tuoient dans quelque Combat. Ces Têtes leur étoient rendues, ou bien on en enregistroit le nombre, à cause qu'elles donnoient le droit à certains Privilèges, comme d'assister à quelques Fêtes publiques, d'avoir part aux dépouilles de leurs Ennemis, & autres pareils Privilèges, auxquels un homme ne pouvoit prétendre, à moins que d'avoir tué au moins un Ennemi. Comme le mérite d'un homme croissoit ainsi, à proportion des Têtes qu'il avoit coupées, ils avoient coutume d'écorcher les Morts, d'en préparer les Peaux, & de les attacher aux brides de leurs Chevaux, où elles servoient en même tems de Trophées & de Serviettes à leurs possesseurs. Leur barbarie alloit si loin, qu'ils se servoient des Peaux de leurs Ennemis tués, pour en couvrir, tant leurs

(*a*) Voyez Keysl. *Antiq. Septentr. Dissert.* 1, &c.

leurs Carquois que leurs Chevaux, & quelquefois même leurs propres Corps. Ils avoient une coutume, qui semble leur avoir été commune avec quelques autres Nations. Quand ils entroient en campagne, & qu'ils passoient leurs Combattans en revue, chacun de ces derniers jettoit une fleche, ou la pointe d'une fleche, dans un vaisseau destiné à cela. Au retour de la campagne, chacun retiroit une pointe de fleche : on comptoit le nombre de celles qui étoient de reste, & l'on savoit par-là le nombre de ceux qui s'étoient enfuis, ou qui avoient été tués.

Il ne paroit pas qu'ils ayent eu aucune connoissance de l'Agriculture. Ils aimoient mieux changer de demeure, pour fournir de bons Paturages à leur Bétail, & se contenter de ce que la Terre produisoit d'elle-même, que de se donner la peine de la labourer. De là, probablement, ces vastes Déserts, & tant de Païs inhabités, qui séparent une Tribu de l'autre, dans les Ecrits des anciens Historiens & Géographes. On ignore ce qu'ils faisoient de la Laine de leurs Troupeaux. Peut-être ne la travailloient-ils pas, puisqu'ils s'habilloient des Peaux de divers Animaux, tant sauvages que privés (a). Leurs grandes richesses & leur principale nourriture consistoient dans de nombreux Troupeaux, dont ils confioient le soin à des Bergers, qui, chez les Scythes, étoient inférieurs en rang aux Gens de guerre, & avoient des Esclaves au-dessous d'eux. Quand un en-

(a) Herodot. Lib. I.

droit ne pouvoit plus ſervir de paturage, ils ſe tranſportoient dans un autre avec ceux de leurs Familles, qui n'étoient pas propres au métier des Armes. Ces derniers vivoient principalement de Miel & de Lait. C'étoient leurs Cavales qui leur fournissoient particuliérement cette dernière ſorte de nourriture.

Leurs Rois ne paroiſſent pas avoir été fort ſcrupuleux ſur le chapitre du Mariage. Les uns épouſoient des Femmes étrangères, & on lit qu'un d'eux épouſa la Veuve de ſon propre Pere. Nous avons déja dit un mot de leurs Obſéques. Quand quelque autre perſonne de diſtinction venoit à mourir, ſes plus proches parens faiſoient embaumer ſon Corps, & le faiſoient tranſporter de maiſon en maiſon chez ſes Parens & ſes Amis, qui, tour à tour, régaloient le Mort, en mettant devant lui une partie des mêmes choſes qu'ils offroient à leurs Convives. Cette Cérémonie duroit quarante jours, après leſquels on enterroit le Mort, & ceux qui l'avoient accompagné, ſe purifioient, non par quelques ablutions, mais par la fumée d'une ſorte de Chenevi particuliére à leur Païs, qui, étant jetté ſur des pierres brulantes, rendoit une odeur beaucoup plus agréable que les parfums dont on ſe ſervoit en Gréce.

Nous ne dirons rien dans cet Extrait des autres petits Royaumes de Scythie, ni des différences qu'il y avoit entre leurs Habitans, & ceux qu'on nomme les Scythes Royaux, dont nous venons de parler. Les autres Nations Scythes étoient, entre autres, les Sarmates, les Nomades, les Meſſagètes & les Amazones.

On trouvera dans nos Auteurs une Note curieuse touchant ces fameuses Héroïnes.

Après l'Hiſtoire des Scythes, dont nous venons de rendre compte, nos Auteurs nous donnent celle des anciens Phrygiens, des Troyens, des Lyciens, des Lydiens, & de quelques autres Peuples. On peut juger, par ce que nous avons déja dit, du plan qu'ils ont ſuivi pour nous faire connoître le Païs, l'Origine, les Moeurs & les Coutumes de ces différentes Nations. Après cela viennent les Tems Fabuleux & Héroïques, & c'eſt en cet endroit que nos Auteurs entreprennent de donner une idée de l'Hiſtoire de la Grèce, en remontant, autant qu'il eſt poſſible, à l'origine des Peuples qui en furent les Habitans, & en marquant les dégrés par leſquels ils s'élevèrent peu à peu d'un état de groſſiereté & d'ignorance, à celui d'une habileté ſupérieure, en fait d'Arts, de Sciences, de Loix, de Gouvernement & d'Exploits militaires.

Il n'eſt pas beſoin de faire remarquer combien cette entrepriſe eſt difficile, & le peu d'agrément qu'il y a à marcher dans une route, où l'on court riſque à chaque inſtant de s'égarer. C'eſt ce que nos Auteurs reconnoiſſent eux-mêmes. „ Nous n'avons garde, diſent-„ ils, de nous flatter d'être en état d'exécuter „ notre entrepriſe de façon à contenter entie-„ rement nos Lecteurs; le Période, dont il „ s'agit, étant long & obſcur, ſans compter „ les ténèbres que l'imagination des Poëtes, „ auſſi bien que la vanité & l'ignorance des „ Auteurs Grecs y ont ajoutées. Ainſi nous

„ pren-

„ prendrons le plus court chemin pour traver-
„ ſer ce Période de 900 ans, dont les Monu-
„ mens, quoiqu'enveloppés de récits fabuleux,
„ d'Exploits de Héros, ou d'Adultères & de
„ Combats de Dieux, ne laiſſent pas de four-
„ nir aſſez de lumière, dans ces tems de té-
„ nèbres, pour que l'Hiſtoire des Grecs dût
„ être regardée comme imparfaite, ſi nous n'en
„ faiſions pas la moindre mention.

Cette tâche pénible finie, il ne reſte plus à nos Auteurs, pour terminer ce Volume, qu'à expoſer l'Hiſtoire des Athéniens & celle des Lacédémoniens. L'Hiſtoire de ces deux Peuples eſt extrêmement inſtructive & intéreſſante. On trouvera dans la première des détails curieux ſur la Ville d'Athènes, ſur les Loix de *Solon*, ſur l'Aréopage, ſur le Sénat & les Magiſtrats d'Athènes, ſur *Piſiſtrate*, *Ariſtide*, *Miltiade*, *Thémiſtocle*, *Cimon*, *Périclès*, *Anaxagore*, *Demoſthène*, *Socrate*, *Platon*, & pluſieurs autres Grands-hommes.

L'Hiſtoire des Lacédémoniens s'étend depuis le tems de *Lycurgue*, juſqu'à celui où ils ceſſèrent d'être un Peuple libre, c'eſt-à-dire, durant une longue ſuite d'années, qu'ils furent le prémier Peuple de la Grèce, non point par l'étendue de leur Païs, par leur nombre, par leurs richeſſes, par l'avantage de leur ſituation, ou par quelque autre cauſe accidentelle & externe; mais par leur ſageſſe, leur vertu, leur valeur, leur modération, leur attachement aux Loix de l'Honneur, leur amour pour la Liberté, & leur averſion pour le Luxe. La fermeté & la gloire du Gouvernement Lacé-

démonien dûrent leur origine aux ſages Loix du fameux *Lycurgue*, par lequel on commence ici leur Hiſtoire, après avoir donné la liſte des Rois de Sparte.

Une entrepriſe importante, & dont on doit avoir obligation à nos Auteurs, c'eſt d'avoir raporté en détail les Loix de *Lycurgue*, ce qui ne ſe trouve, à ce qu'ils prétendent, ni dans aucune de nos Hiſtoires de la Grèce, ni dans aucun de nos Livres de Politique. Les Loix en queſtion peuvent être partagées en douze Tables, ſuivant les ſujets dont elles traitent. En réuniſſant ſous un ſeul point de vue le contenu de toutes ces Tables, on pourra ſe former une juſte idée du plan de *Lycurgue*, ce qui eſt abſolument néceſſaire pour bien entendre l'Hiſtoire Lacédémonienne. En voici le précis.

Dans la prémière Table, nos Auteurs rangent les Loix de Sparte rélatives à la Religion. Les Statues de tous les Dieux & de toutes les Déeſſes, que ce Peuple adoroit, étoient repréſentées armées, juſqu'à *Venus* même; & cela afin que le Peuple s'accoutumât à regarder le métier de la Guerre comme noble & honorable, & n'attribuât pas, comme d'autres Nations, la pareſſe & la luxure aux Dieux. Dans les prières on devoit ſe borner à demander de quoi pouvoir vivre honnêtement & faire ſon devoir. On enterroit les morts près des Temples, afin que tout le monde ſe familiariſât avec l'idée du trépas, & ne l'enviſageât point comme une choſe ſi terrible. La manière d'enterrer étoit ſimple & de très peu de dépenſe.

Les

Les pleurs, les gémiſſemens, & les cris, n'étoient point permis en public, parce qu'on les regardoit comme peu convenables à des Spartiates, que leur Légiſlateur vouloit former à la conſtance & à la grandeur d'ame. Le tems de porter des habits de deuil étoit borné à onze jours; & le douzième jour on offroit un Sacrifice à *Cérès*.

La ſeconde Table contient tous les Statuts rélatifs aux Terres & à la Ville. *Lycurgue* partagea tout le Païs de Laconie en 30000 portions égales; la Ville de Sparte fut diviſée en 9000, à ce que diſent quelques-uns, en 6000 ſelon d'autres, &, ſuivant un troiſième ſentiment, en 4500. Le but du Légiſlateur étoit d'établir une égalité de puiſſance entre les Citoyens, afin qu'aucun d'eux n'en pût opprimer un autre, & qu'il ne s'en trouvât pas que la miſère engageât à ſe laiſſer corrompre. La Ville n'étoit point entourée de murailles, parce que *Lycurgue* aimoit mieux en confier la défenſe à la valeur des Citoyens, qu'à l'habileté des Maçons. Les Maiſons étoient bâties avec la dernière ſimplicité, & les utenciles étoient entierement les mêmes chez tous les Citoyens.

La troiſième Table comprend les Loix concernant les Citoyens. Leur nombre devoit égaler exactement celui des portions dans leſquelles la Ville avoit été diviſée. Tout Enfant qui n'étoit ni ſain, ni bien-fait, devoit être jetté dans une Caverne, qui étoit au pied du Mont Taygète. Les Etrangers ne pouvoient pas faire un long ſéjour à Sparte; & il étoit défendu aux Citoyens de voyager, à moins que

le bien de la République ne le demandât.

On trouve dans la quatrième Table les Loix touchant le Mariage. Le Célibat pour les Hommes étoit réputé infame, & puni d'une façon extraordinaire; car, premierement, le vieux Garçon étoit obligé de se promener au cœur de l'hiver sur la Place publique: secondement, en se promenant, il devoit chanter une Chanson satirique contre lui-même: &, en troisième lieu, on ne lui rendoit aucun des honneurs qu'on accordoit sans cela à ceux d'un âge avancé. On accordoit de grands privilèges à ceux qui avoient trois Enfans; & ceux qui en avoient quatre, ne payoient pas la moindre taxe. Il étoit permis aux Maris de prêter leurs Femmes, les Rois seuls étant exceptés de ce privilège.

La cinquième Table contient les Loix relatives à la Nourriture. *Lycurgue* avoit eu soin qu'on accoutumât les Lacédémoniens, dès leur plus tendre enfance, à dompter leurs appetits. Les Nourrices devoient les faire jeûner de tems en tems. Tous les Enfans étoient élevés de la même maniere, & nourris des mêmes alimens, afin qu'ils n'apperçussent aucune distinction entre les Pauvres & les Riches, & qu'ils se considérassent tous comme égaux, & comme frères. Les Jeunes-gens avoient seuls la permission de manger de la Viande, ceux d'un âge plus avancé se nourrissant d'un Mets nommé *la Sauce noire*, & de quelques Légumes. Les Garçons couchoient ensemble dans des Chambres. Leurs Lits étoient fort durs en Eté; ils étoient plus doux en hiver, mais jamais assez pour qu'on pût se faire un plaisir d'y rester

rester longtems. Tous les Citoyens étoient obligés de manger ensemble, & ceux qui s'en abstenoient, devoient payer une amende. L'Ivresse étoit réputée infame, & sévérement punie.

On range dans la sixième Table les Loix concernant les Habits. Les Riches n'étoient pas mieux vêtus que les Pauvres. Ils ne changeoient jamais, ni la façon, ni les étoffes de leurs Habits, qu'ils portoient pour se garantir des injures de l'air, & point pour paroître. Les Garçons étoient obligés d'aller sans Souliers, qu'il ne leur étoit permis de porter qu'à un certain âge, en cas que leur genre de vie l'exigeât; cependant ils devoient avoir pris l'habitude de s'en passer, & pouvoir monter & descendre, pieds nuds, dans des endroits escarpés. Les Enfans ne portoient point leurs Cheveux; mais quand ils grandissoient, ils les laissoient croître, & ne les coupoient plus. Les Filles & les Femmes, tant qu'elles étoient jeunes, portoient des Habits qui ne leur venoient que jusqu'aux genoux, ou, suivant quelques Auteurs, pas même encore si bas; *ce qui* étoit, disent nos Auteurs, *certainement indécent* (*a*), & qui a été repro-

ché

(*a*) On s'accoutume à tout, & une chose ne doit pas passer pour *indécente*, lorsqu'elle est pratiquée par toute une Nation. Les Enfans des Nègres & ceux des Américains vont tout nuds, sans que cela soit regardé comme *indécent*. Les Hommes & les Femmes ne couvrent qu'à moitié ce que nous cachons le plus. Après tout, une partie du Corps n'est pas plus laide que l'autre, pour devoir être cachée. Dieu n'a pas caché dans les Animaux ce qui fait la différence de leur Sexe.

ché comme tel aux Spartiates par les Grecs & par les Romains. L'Or, les Pierres précieuſes, & d'autres riches Ornemens, étoient des choſes que des Femmes de médiocre vertu avoient ſeules la permiſſion de porter. Les Filles paroiſſoient en public ſans voile, au-lieu que les Femmes mariées en portoient toujours, la Société ayant intérêt que les prémières fuſſent regardées, & pas les autres. Dans de certains Exercices publics, des Perſonnes de l'un & de l'autre Sexe étoient tout-à-fait nues : „ impudence, diſent nos Auteurs, dont *Plutarque* „ tâche de faire l'apologie, en diſant *qu'il n'y a* „ *point de nudité pour une Ame ſage & vertueuſe*, comme ſi, par un jeu de mots, on „ pouvoit juſtifier une pratique diamétralement „ oppoſée aux bonnes Mœurs.

La ſeptième Table comprend quelques Ordonnances générales. Une obéiſſance exacte aux ordres de leurs Supérieurs étoit un des grands devoirs impoſés aux Lacédémoniens. La Vieilleſſe étoit honorée à Sparte; les Jeunes-gens s'y levoient en préſence des Vieillards, toutes les fois que ceux-ci entroient dans quelque Place publique; ils s'ôtoient de leur chemin, quand ils les rencontroient dans les rues, & gardoient un ſilence reſpectueux quand les autres parloient. Les Vieillards avoient enco-

10

En Turquie, les Femmes & les Filles ſe voilent le Viſage, elles n'oſent le montrer, ce ſeroit un déshonneur. Les nôtres font-elles la même choſe? Nous trouverions ridicule qu'elles le fiſſent. Vous voyez donc que tout dépend de la coutume & de l'opinion.

re d'autres prérogatives, dont on trouvera le détail dans l'Ouvrage même.

Les Etudes & les Connoissances des Lacédémoniens forment le sujet d'une huitième Table. La simplicité de leurs Mœurs, & leurs inclinations guerrières, furent cause qu'ils s'attachèrent moins aux Sciences que les autres Peuples de la Grèce: ils mesuroient la valeur des choses par leur utilité, &, par cette raison, ils écrivoient pour être lus, & parloient pour se faire entendre. Les Arts n'étoient pas plus en estime chez eux que les Sciences, la Profession de Soldat étant la seule dont on fît cas à Sparte. Les Banquiers, les Orateurs de profession, & les Diseurs de bonne-avanture n'étoient point admis dans cette Ville. Les Lacédémoniens affectoient particulierement d'être concis dans leurs Discours, & accoutumoient leurs Enfans, dès leur âge le plus tendre, à n'employer pas plus de mots qu'il n'étoit absolument nécessaire: Style qui a reçu, à cette occasion, le nom de *Laconique*, qu'il a toûjours gardé depuis. Le principal article de leur Education consistoit à donner aux Jeunes-gens des idées exactes des Hommes & des Choses. Les railleries fines, pourvu qu'elles n'eussent rien de choquant, étoient admirées; ce qui, joint à leur brieveté sentencieuse, a produit une infinité de bons-mots Lacédémoniens. L'Amour des Garçons étoit honnête & vertueux, & n'avoit rien de cette honteuse sensualité dont il étoit accompagné à Athènes. L'attachement au Beau sexe y étoit commun & violent. Le Vol, pourvu qu'il fût fait adroitement,

n'avoit rien de honteux. Ceux, qui étoient découverts en entreprenant de voler, étoient punis sévèrement.

On renferme dans la neuvième Table les Exercices ordonnés par la Loi. La Chasse étoit un des divertissemens ordinaires des Enfans, & formoit même une partie de leur Education, parce qu'elle fortifie le Corps, & le rend en même tems plus souple & plus agile. Leurs Danses publiques étoient formées par des Personnes de l'un & de l'autre Sexe: mélange qui avoit lieu dans presque tous leurs divertissemens, jusques là que les Femmes égaloient les Hommes en adresse & en force, à lancer la barre, & à tels autres exercices violens.

La dixième Table contient les Loix relatives aux Monnoies d'Or & d'Argent. *Lycurgue*, connoissant le danger des Richesses, avoit décrié ces deux Métaux; mais, comme il n'étoit pas possible de vivre en Société sans quelque sorte de Monnoie, il ordonna qu'on ne se serviroit que de Monnoie de Fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il falloit deux Chevaux pour porter une assez petite somme. Les Monnoies étrangères n'avoient point de cours à Sparte, & il étoit même défendu d'y en apporter.

Les Loix de Sparte concernant les Cours de Justice font le sujet de l'onzième Table. Ce n'étoit qu'à trente ans passés qu'un Homme avoit le droit de se mêler de Procédures Juridiques. On regardoit comme une chose indécente d'aimer les Procès, ou de se plaire à entenden-

tendre des Plaidoyers où l'on n'avoit aucun intérêt personnel.

Les Loix Militaires forment la matière de la douzième Table. Suivant les meilleurs Ecrivains, un Homme ne pouvoit servir à l'Armée à moins qu'il n'eût trente ans. Les Troupes ne se mettoient en marché qu'après la pleine Lune. Il étoit défendu de combattre souvent contre le même Ennemi, de peur qu'il ne devînt trop habile dans le métier de la Guerre. Ils dormoient la nuit tout armés; mais leurs Avant-gardes n'avoient point de Boucliers, afin de ne se pas abandonner au sommeil, étant hors d'état de se défendre. Dans toutes leurs Expéditions, ils avoient grand soin de pratiquer leurs Rites Religieux. Dans une Bataille, la fuite les rendoit infâmes, & les exposoit au risque d'être tués par leurs propres Mères, pour avoir deshonoré leurs Familles. Après avoir porté les Armes 40 ans, on étoit dispensé de servir plus longtems: d'où il s'ensuit qu'un Lacédémonien n'étoit pas censé invalide avant 70 ans, en supposant qu'il fissent à 30 ans leur première Campagne.

Voilà un Abrégé des principales Loix de *Lycurgue*, que nos Auteurs ont compriſes en douze Tables. Ce fameux Législateur n'en mit aucune par écrit, voulant qu'elles fussent gravées dans le cœur du Peuple. Pour mieux réussir à cet égard, il fit tout son possible pour qu'on crût qu'elles lui avoient été données par Apollon, ce qui lui servit de prétexte pour les appeller des *Loix Divines*.

L'invention étoit admirable, & c'est là le vrai

vrai moyen de faire croire au Peuple tout ce qu'on veut. Joignez à cela qu'il y avoit une Loi qui *interdiſoit aux Jeunes-gens les queſtions & les recherches qu'ils pourroient faire ſur les raiſons qui fondoient les Loix par leſquelles ils étoient gouvernés. Leur grand devoir étoit d'obéir.* Ainſi, point d'examen, une foi aveugle, une ſoumiſſion ſans bornes; en falloit-il davantage pour en faire de vrais Bêtes de ſomme? Avec de pareils préjugés, on peut faire de l'Homme, l'Etre le plus bizare, le plus ſtupide qu'il y ait dans la Nature. Ah, combien n'y en a-t-il pas qui ſe laiſſent encore aujourd'hui berner de la même manière!

ARTICLE VII.

L'ORTHOPEDIE, *ou l'Art de prévenir & corriger, dans les Enfans, les Difformités du Corps. Le tout par des moyens à la portée des Pères & des Mères, & de toutes les Perſonnes qui ont des Enfans à élever.* Par Mr. ANDRY, Conſeiller du Roi, Lecteur & Profeſſeur en Médecine, &c. Avec Figures. Deux Tomes *in* 8. Pag. 304 pour le prémier Tome, 310 pour le ſecond, & 84 pour la *Préface*, ſans compter la *Table des Articles*. A *Bruxelles*, chez George *Frick*, 1743.

L'Auteur de cet Ouvrage nous apprend mille Faits curieux & intéreſſans, dont il n'eſt preſque fait nulle mention dans les Livres de Mé-

Médecine. Si l'on observoit, du moins une partie de ce qu'il enseigne, on ne verroit pas tant d'Enfans difformes ou contrefaits, soit qu'ils soient tels, ou par quelque vice naturel de conformation, ou par quelque mauvaise habitude, ou par la faute des Mères & des Nourrices, ou enfin par quelque accident. Comme il propose des moyans propres à corriger les moindres vices, les moindres défauts du Corps, il n'y a presque personne qui ne puisse tirer quelque avantage des excellentes leçons qu'il donne; & comme d'ailleurs il n'enseigne rien qui ne soit à la portée de tout le monde, & très facile à mettre en pratique, on ne sauroit trop en recommander la lecture, surtout aux Pères & Mères de Famille, & à tous ceux qui sont chargés de la conduite & de l'éducation des Enfans. „ Il est non seulement „ permis, *dit-il* (*a*), d'avoir soin de la bonne„ grace du Corps, mais ce soin, pourvu qu'il „ soit renfermé dans certaines bornes que la Rai„ son prescrit, & que chacun connoit assez, „ doit être recommandé : nous sommes nés „ les uns pour les autres, il faut éviter d'avoir „ rien de choquant; &, quand on seroit seul „ dans le monde, il ne conviendroit pas de „ négliger son corps au point de le laisser de„ venir difforme, ce seroit aller contre l'inten„ tion même du Créateur.

C'est sur ce principe qu'est fondée cette *Orthopédie* (*b*). Mr. *Andry* suppose que les Parens

(*a*) Dans la *Preface*, pag. 72.

(*b*) Ce terme d'*Orthopédie* est composé de deux mots Grecs, savoir, d'*Orthos*, qui veut dire *droit*, *exempt de* dif-

rens ne ſont pas tous comme cette bizarre Mère, qui voyant de très belles dents à une jeune fille qu'elle avoit, lui fit arracher les plus belles, de peur que la jeune Perſonne n'en tirât vanité, & que ce ne fût un obſtacle à ſon ſalut (a). Cet étrange procédé lui rapelle celui d'une autre Mère auſſi inſenſée, qui, ayant une fille extrêmement bien-faite, l'exhortoit ſans ceſſe à pancher la tête, à avancer le cou, & à marcher les pieds en dedans, lui diſant pour raiſon, qu'il falloit éviter de plaire au monde. Belle leçon!

Cet excellent Traité eſt partagé en quatre Livres. Le prémier eſt une introduction aux trois autres, & renferme une notion générale du Corps. Le ſecond a pour objet l'art de prévenir & de corriger, en particulier, les difformités de la Taille par raport au Tronc du Corps. Il y comprend auſſi la Tête, mais ſeulement quant à la manière de la tenir; car pour la forme de la Tête, pour la Chevelure & pour le Viſage, ce ſont trois articles qui n'ont rien de commun avec la Taille, & dont il traite ſéparément. Le troiſième Livre concerne les difformités des Bras, des Mains, des Jambes

difformité, qui eſt ſelon la rectitude; & de *Paidion*, qui ſignifie *Enfant*. Cette expreſſion a paru à Mr. *Andry* d'autant plus permiſe, que deux célèbres Auteurs en ont employé de ſemblables. Le prémier eſt *Scevole de Sainte-Marthe*, qui a donné le titre de *Pédotrophie* à un Traité ſur la *manière de nourrir les Enfans à la mammelle*. Le ſecond eſt *Claude Quillet*, qui publia en 1656 ſa *Callipédie*, où il traite des *moyens d'avoir de beaux Enfans*.

(a) Dionis, *Cours d'Opérations de Chirurgie*.

bes & des Pieds. Il s'agit de celles de la Tête dans le quatrième, savoir prémierement, des difformités de la Tête proprement dite; secondement, de celles des Cheveux; troisiémement, de celles du Visage. L'Auteur considère le Visage d'abord en général, pour ce qui concerne la mine; puis en détail, pour ce qui concerne les différentes parties qui le composent, dont les unes se présentent d'elles-mêmes, comme le Front, les Sourcils, les Paupières, les Yeux, le Nez, les Joues, les Oreilles, les Lèvres, le Menton, la Peau; & dont les autres sont moins apparentes, comme les Gencives, les Dents & la Langue. Il parle de ce dernier Organe, par report au Mutisme, au Bégaiement ou Brédouillement, & autres vices sensibles de la Langue, pour ce qui regarde la parole.

Dans tous ces articles, il ne considère que les défauts extérieurs, je veux dire ceux qu'on ne sauroit cacher, & qu'il est en même tems au pouvoir des Pères & des Mères de prévenir & de corriger, dans leurs Enfans, par les moyens qu'il enseigne. Quand il parle, par exemple, des vices qui concernent les yeux, ce n'est pas pour enseigner de quelle manière on guérit une Goute séreine, ou comment on abat une Cataracte; ces choses demandent des traitemens, où il est besoin de toutes les lumières de la Médecine & de toute la dextérité de la Chirurgie; mais c'est pour montrer aux Parens ce qu'ils peuvent pratiquer eux-mêmes à l'égard de leurs Enfans, afin de leur conserver la vue droite, & le regard agréable; de les em-

empêcher de loucher, de clignoter, &c. Tout de même, lorsqu'il parle de l'Oreille, ce n'eſt point pour enſeigner à guérir une Surdité; mais comment il faut ſe conduire pour procurer, ou pour conſerver à une Oreille la perfection extérieure qu'elle doit avoir, comme d'être bien couchée, bien plaquée, &c. Il enviſage prémierement les parties dans leur perfection naturelle, & il enſeigne à les maintenir dans cet état de perfection; puis il les conſidère par raport aux difformités auxquelles elles peuvent être ſujettes, & il enſeigne à corriger ces difformités, depuis celles qui attaquent la Taille & le Viſage, juſqu'à celles qui attaquent les Ongles & les Cheveux. Il débute toujours par une notion générale de l'extérieur du Corps. C'eſt une eſpèce d'inventaire qu'il fait de toutes les parties dont il doit parler dans la ſuite.

Tel eſt, en général, le plan que l'Auteur s'eſt propoſé. Donnons maintenant quelques exemples des défectuoſités dont il parle, & des moyens qu'il propoſe pour les corriger. On pourra mieux juger par-là de l'utilité & des grands avantages qu'on peut retirer de ſon Ouvrage. Je ne doute point que ce que j'en vai expoſer, n'excite la curioſité de la plupart des Lecteurs, & ne les porte à profiter, ſoit pour eux-mêmes, ſoit pour d'autres, des excellens préceptes qu'il renferme. Il eſt bon que l'on ſache, que je n'expoſerai ici qu'un petit nombre d'articles, & que je n'en tirerai même qu'une partie de ce qu'ils contiennent de plus remarquable.

Soin

Soin qu'on doit prendre des Clavicules *& de la* Poitrine *des Enfans.*

La conformation extérieure du corps de la Poitrine, lorsqu'elle a les conditions nécessaires, fait une des plus grandes graces de la Taille. Une Poitrine avancée, pourvu qu'elle ne le soit pas au-delà d'un certain point, produit un bel effet à la vue. Une Poitrine, au contraire, déprimée & applatie, en produit un très desagréable; outre que cette figure est moins convenable pour la santé, & pour la longue vie. La Poitrine a les proportions requises, lorsqu'elle est suffisamment avancée en-devant par-enhaut, sur-tout aux Femmes; qu'elle est surmontée de Clavicules, qui ne sont point trop courbes; qu'elle ne fait point la voute en arrière; qu'elle ne panche point plus d'un côté que de l'autre, & qu'enfin elle est comme une Hotte, c'est-à-dire, avancée en-devant par-enhaut, & plate en arrière.

Le corps de la Poitrine, dans sa partie supérieure, immédiatement sous le Cou en devant, est surmonté par deux Os courbés en dehors, & couchés bout à bout, l'un à droit l'autre à gauche, laissant dans l'endroit de leur réunion, une petite fosse, qui fait comme la figure d'une Fourchette, & qui en a retenu le nom. La courbure de ces deux Os, appellés *Clefs* ou *Clavicules*, & qui sont comme le soutien des bras, cause de grands creux à une Gorge maigre. Ce sont ces creux qu'on appelle ordinairement *Salières*. Mais, d'un autre côté, elle

donne de la facilité au mouvement des Bras. Cette courbure des Clavicules eſt plus voutée aux Hommes qu'aux Femmes. Auſſi remarque-t-on que les Hommes remuent les Bras avec plus d'aiſance, & que les Femmes, au contraire, ne peuvent jetter une pierre, ni jouer au Volant, avec la même facilité. Mais ce petit défaut eſt compenſé en elles par l'égalité de la Gorge, qui eſt d'autant plus pleine, que ces Os ſont moins cambrés. Ajoutons que les Clavicules moins courbes ſont plus longues; d'où il arrive que les Femmes ont ordinairement le haut de la Poitrine plus large, & par conſéquent une plus belle quarure, ce qui eſt une des perfections de la Taille.

Toutes ces remarques, & d'autres encore que nous paſſons ſous ſilence, font voir que les Parens doivent empêcher avec grand ſoin, lorſqu'on emmaillote leurs Enfans, qu'on ne leur ſerre trop les Epaules, ce qui feroit faire aux Clavicules, un arc plus voûté qu'il ne faut, & rendroit la Gorge moins large. Quand les Enfans ſont en robe, on doit, pour la même raiſon, leur donner des corps, dont l'ouverture des manches puiſſe jetter ſuffiſamment les bras en dehors; &, lorſqu'ils ſont un peu grands, leur préſenter un bâton ſuffiſamment long, qu'on leur faſſe tenir horizontalement par les deux extrémités, les bras étendus. Le petit effort qu'ils feront alors, pourvu qu'on recommence ſouvent, obligera les Clavicules à s'allonger & à s'applatir. Il faut, de plus, faire ſouvent avancer aux Enfans, la poitrine

en

en devant ; & ne ſe point laſſer de les tenir dans cet exercice. Le mouvement qu'ils feront, pour en venir à bout, repouſſera les bras en arrière ; &, par une ſuite néceſſaire, forcera les Clavicules à s'étendre.

Epaules rondes. Cou enfoncé dans les Epaules. Epaule plus haute, ou plus groſſe que l'autre. Epaule qui panche trop d'un côté.

Pour empêcher les Epaules de rondir, il faut avoir ſoin de porter les Coudes bien en arrière, de les poſer ſur les Hanches, & d'avancer la Poitrine. Il faut, pendant la nuit, coucher le plus à plat qu'il ſe peut ; &, ſi une Epaule eſt plus groſſe, on fera coucher l'Enfant ſur le côté oppoſé à cette Epaule ; car l'Epaule, ſur laquelle on ſe couche, s'élève toujours ſur la ſurface du Dos. Les Nourrices, les Sévreuſes, les Gouvernantes, qui ſuſpendent ſans ceſſe un Enfant par la Lizière, en le ſoulevant en l'air, l'expoſent à avoir le Cou enfoncé dans les Epaules. Les Maîtres & Maîtreſſes à lire ou à écrire, qui font lire ou écrire un Enfant ſur une table trop haute, & qui monte au-deſſus des Coudes de l'Enfant, (car il faut qu'elle ſoit deux doigts plus baſſe), l'expoſent à la même difformité d'avoir le Cou enfoncé dans les Epaules. Ce qu'on dit ici des tables à écrire, doit auſſi s'entendre des tables à manger. Quand on voit qu'un Enfant a de la diſpoſition à enfoncer le Cou dans les Epaules, on ne doit jamais le laiſſer aſſeoir dans des

ſiéges qui ayent des accoudoirs. Ces accoudoirs, quand il s'en ſert, lui font monter les Epaules, & il arrive delà que le Cou y demeure enfoncé. On peut voir dans l'Auteur les moyens qu'il propoſe pour les autres difformités dont il fait mention dans cet article.

Des Sourcils.

Quatorze conditions ſont requiſes pour les Sourcils. 1. Il faut qu'ils ſoient ſuffiſamment garnis de poils. 2. Qu'ils ne ſoient néanmoins que médiocrement épais. 3. Qu'ils forment ſur le front une ligne concave en manière d'arc, & dont la cavité faſſe une petite voute au-deſſus des yeux, telle que la repréſente Mr. de *Voiture* dans cette Stance, où il dépeint les Sourcils d'une jeune Perſonne qu'il rencontra dans un Bal.

Sur un Front, blanc comme l'Yvoire,
Deux petits Arcs de couleur noire
Etoient mignardement voutés,
D'où ce Dieu, qui nous fait la guerre,
Foulant aux pieds nos libertés,
Triomphoit de toute la Terre.

4. Il faut que la tête des Soureils ſoit plus garnie de poils que la queue. 5. Que l'Entrecil ſoit abſolument nud. 6. Que les poils ne rebrouſſent point, mais ſoient couchés de manière, qu'ils tendent du Nez vers les Tempes, & non des Tempes vers le Nez. 7. Qu'ils ſoient courts & ſans interruption. 8. Qu'aucun

ne

ne ſoit hériſſé & n'enjambe ſur l'autre. 9. Qu'ils ſoient noirs ou chatains, & non ardens, ni roux. 10. Qu'ils faſſent l'Arc entier. 11. Que cet Arc ne ſoit que médiocrement élevé. 12. Qu'il y ait de chaque côté un Sourcil. 13. Qu'on n'en ſoit point abſolument dénué: 14. Qu'il n'y en ait point deux l'un ſur l'autre.

Notre Auteur examine en particulier chacune des conditions requiſes pour les Sourcils, & propoſe en même tems les moyens qu'il croit les plus convenables pour remédier à leurs défauts. Je ne m'arrêterai qu'à ce qu'il dit au N°. 5. où il traite de l'*Entrecil*, que l'on nomme auſſi l'*Entredeux* des Sourcils. Il prétend que cet Entrecil doit être abſolument nud, parce que, lorſqu'il ne l'eſt pas, c'eſt une difformité parmi nous. Il y a des Païs où c'eſt, au contraire, une beauté, d'avoir les Sourcils joints. Quelques Auteurs anciens parlent de ces ſortes de Sourcils, comme d'un agrément, & entre autres *Pétrone* & *Ovide*. Ce dernier remarque (*a*) que les Dames de ſon tems recouroient à l'artifice pour ſe procurer de tels Sourcils.

Un Auteur moderne a écrit que les Sourcils joints marquoient de la mechanceté. Un autre a dit que le *Maréchal de* Turenne *avoit les Sourcils gros & raſſemblés, ce qui lui faiſoit une phyſionomie malheureuſe*; mais ces ſortes de déciſions ſont ſans fondement. Les Sourcils joints, non plus que les Sourcils gros & raſſemblés, n'annoncent ni mal ni bien, & tout

(*a*) *Arte Supercilii confinia nuda repletis.*

tout ce qu'on en dit de mauvais, ne gît que dans l'imagination. Il y a des personnes, qui ont les Sourcils joints, & qui sont très douces. Il y en a qui les ont gros & rassemblés, & qui sont très heureuses. Mr. de *Turenne* a eu un succès infini, dans toutes ses entreprises. Il est vrai qu'ayant monté sur une hauteur, pour découvrir le Camp ennemi, il fut tué malheureusement d'un coup de canon. Mais qu'est-ce que cette infortune peut avoir de commun avec les Sourcils gros & rassemblés qu'il avoit, & que l'on prétend qui lui faisoient une physionomie malheureuse?

Mr. *de Voiture* se moque, & avec raison, de l'indication que les Physionomistes tirent des Sourcils joints. „ Ne pensez pas, dit-il „ (*a*), que je sois encore cette foible créature „ que vous avez vue autrefois, je suis tout au„ tre que vous ne sauriez vous imaginer. Je „ suis cru de six grands doigts dans mon vo„ yage. J'ai le visage plus long que je ne l'a„ vois, les yeux noirs, la barbe noire, &, se„ lon que je me figure, qu'est fait le Baron „ de *Ville-neuve*; je lui ressemble plus, à cet„ te heure, qu'à Mr. *Serisay*. Cette mine, en„ tre douce & niaise, est passée en une autre „ toute contraire, & il ne m'est plus rien resté „ qui ne soit changé, sinon que j'ai encore les „ *Sourcils joints*, qui est la marque d'un fort „ méchant homme ". Voila comme Mr. *de Voiture* raille Messieurs les Physionomistes au sujet des Sourcils joints.

Il

(*a*) Dans une de ses Lettres à Mademoiselle *Paulet*.

Il ne faut pas confondre les Sourcils joints naturellement, dont il s'agit ici, avec ces Sourcils joints qui viennent de ce que l'on fronce le front, & qu'on approche, par ce moyen, les deux Sourcils l'un contre l'autre. Dans ce dernier cas, si les Sourcils sont joints, ce n'est pas que l'Entrecil soit couvert de poils, comme les Sourcils; mais c'est qu'il est caché par les rides du front, lesquelles rapprochent les deux têtes des Sourcils l'une contre l'autre, comme chacun peut s'en convaincre, en ridant le front devant un miroir. Comme la jonction des Sourcils vient alors de ce qu'on fronce le front, & que ce froncement est ordinaire aux personnes rêveuses & mélancoliques, il n'y a rien d'absurde à dire qu'ils sont la marque, non pas d'un méchant homme, car ce seroit aller trop loin, mais d'un homme rêveur & mélancolique. Nous renvoyons à l'Ouvrage même, pour ce qui concerne les moyens que l'on doit employer, lorsque les têtes des Sourcils se touchent indépendamment de toute ride du front.

Difformités du Nez.

On compte onze difformités du Nez: 1. le manque de Nez; 2. le Nez plat ou épaté; 3. le Nez en pied de marmite; 4. le Nez de travers; 5. le Nez bousonné; 6. le Nez polypoux; 7. le Nez pointillé; 8. le Nez trop gros; 9. le Nez fendu; 10. le Nez chevalin; 11. le tic du Nez.

Nous ne suivrons pas notre Auteur, qui pas-

ſe en revue tous ces articles : il ſuffira de donner l'extrait de quelques-uns.

On demande ſi le manque de Nez eſt une difformité réparable. Pour ſatisfaire à cette queſtion, il faut prémierement ſavoir ſi cette difformité vient de naiſſance, ou ſi elle eſt l'effet de quelque accident ſurvenu enſuite. Il y a des gens qui prétendent qu'elle peut ſe réparer, de quelque cauſe qu'elle procède, & même ſi avantageuſement, qu'une perſonne ſans Nez puiſſe s'en faire fabriquer un véritable, auſſi long & auſſi bien taillé qu'elle voudra, ſans qu'on puiſſe s'appercevoir que ce ſoit l'effet de l'art. D'autres ſoutiennent qu'on ne peut rétablir que les Nez qui viennent d'être ſéparés, & qui tiennent encore au viſage par quelque bout. Mr. *Dionis.* (*a*) indique la manière de remédier à ce dernier accident, & fait voir que cette repriſe de Nez n'a rien de ſurprenant, puiſque le Nez, dont il s'agit, tient encore par une partie, à l'endroit d'où il a été ſéparé. Mais qu'un Nez totalement coupé, enſorte qu'il ne tienne plus à rien, puiſſe reprendre vie, étant ainſi préſenté à ſa place ; c'eſt ce que le même Auteur regarde comme impoſſible, & il traite de fabuleuſes les hiſtoires que l'on raporte de pareilles guériſons.

Taliacot & pluſieurs autres Auteurs ont fait mention d'opérations ſemblables à celles dont parle Mr. *Dionis*, & les ont débitées comme des faits certains. „ Mais ſi ce Chirurgien, dit „ Mr. *Andry*, vivoit aujourdhui, & qu'il eût „ connoiſſance de celle qui ſe lit dans un nouveau

„ *Trai-*

(*a*) *Cours d'Opérations de Chirurgie.*

„ *Traité d'Opérations de Chirurgie*, où il eſt
„ parlé d'un bout de Nez arraché avec les
„ dents, par un Soldat qui ſe battoit avec un
„ autre; puis jetté par ce Soldat dans un Ruiſ-
„ ſeau plein de boue, foulé enſuite aux pieds
„ par le même; lavé & relavé, après cela,
„ par un Chirurgien, à une Fontaine d'eau
„ fraiche, comme on y auroit lavé un pied de
„ Veau prêt à mettre au pot; enfin, appliqué
„ en ſon ancienne place, par ce Chirurgien,
„ y reprit ſi parfaitement, qu'au bout de trois
„ ou quatre jours, à peine s'apperçut-on qu'il
„ eût jamais été retranché. Si, dis-je, ce
„ Chirurgien, ennemi des fables, vivoit au-
„ jourdhui, & qu'il eût connoiſſance de cel-
„ le-ci, combien ne ſe recrieroit-il pas ſur u-
„ ne fiction ſi puérile? fiction cependant avan-
„ cée par ſon inventeur, comme un fait dont
„ il n'eſt pas permis de douter.

Mr. *Andry* ne nous dit point à qui il en vent dans cet article, ni d'où il a tiré ce fait qu'il traite de fabuleux. Comme cette reſtitution de Nez eſt en effet quelque choſe d'aſſez ſingulier, j'apprendrai au Lecteur par qui & dans quel Ouvrage il en eſt fait mention. C'eſt Mr. *Garengeot* (*a*) qui raporte cette Obſervation, & qui aſſure avoir panſé lui-même le Soldat. Comme le récit qu'il en fait, n'eſt pas long, je l'expoſerai ici en entier. Voici en quels

(*a*) *Traité des Opérations de Chirurgie, fondé ſur la Mécanique des Organes de l'Homme, & ſur la Théorie & la Pratique la plus autoriſée*, &c. *Par* René-Jaques-Croiſſant de Garengeot. *Tome* III, *pag.* 55, 56. Seconde Edit. *Paris*, 1731.

quels termes il en parle. „ Le 26 Septembre „ 1724, un Soldat du Régiment de *Conti*, „ Compagnie de Malide, sortant de l'*Epée* „ *Royale*, Cabaret qui est au coin de la Rue „ des *Deux-Ecus*, se battit avec un de ses „ Camarades, & fut, dans ce combat, mor- „ du de façon qu'on lui emporta presque tou- „ te la partie cartilagineuse du Nez. Son ad- „ versaire, sentant qu'il avoit un morceau de „ chair dans la bouche, le cracha dans le Ruis- „ seau, &, tout en colère, marcha dessus, „ comme pour l'écraser. Le Soldat, n'étant „ pas moins animé, ramassa son bout de Nez, „ & le jetta dans la Boutique de Mr. *Galin* „ mon Confrère, pour courir après son enne- „ mi. Pendant ce tems-là, Mr. *Galin* exami- „ na ce bout de Nez qu'on venoit de jetter „ dans sa Boutique; &, comme il étoit cou- „ vert de boue, il le lava à la Fontaine. Le „ Soldat, venu pour se faire panser, *on fit* „ chauffer du Vin pour sa plaie & son visage, „ qui étoient couverts de sang, puis on mit le „ bout de Nez dans le Vin pour l'échauffer un „ peu. Aussitôt que cette plaie fut bien néto- „ yée, Mr. *Galin* ajouta le bout de Nez dans „ sa place naturelle, & l'y maintint par le mo- „ yen d'un Emplâtre aglutinatif, & de la „ Fronde. Dès le lendemain, la réunion par- „ rut se faire, & le quatrième jour je le pan- „ sai moi-même chez Mr. *Galin*, & vis que „ ce bout de Nez étoit parfaitement réuni & „ cicatrisé.

Voila un fait qui paroit bien avéré, attesté par un témoin oculaire, qui cite lui-même d'au-

d'autres témoins, qui indique le lieu, le tems, la perſonne, en un mot, toutes les circonſtances qui concernent l'heureux ſuccès de cette opération; & cependant ce fait, quelque authentique qu'il paroiſſe, eſt non ſeulement révoqué en doute par Mr. *Andry*, mais encore traité par lui de *fiction puérile*. Où en ſommes-nous? Si ce fait eſt faux, s'il eſt inventé pour en impoſer au Public, que devons-nous croire d'un nombre prodigieux d'Obſervations qu'on nous donne pour vraies, & qui n'ont cependant pas autant de marques d'autenticité qu'en a celle-ci. C'eſt à Mr. *Garengeot* à juſtifier ce qu'il a avancé, & à faire voir qu'il n'eſt ni un menteur, ni un impoſteur, comme on l'en accuſe ici. Si le fait eſt tel qu'il le raporte, il lui eſt facile de ſe juſtifier, & de confondre Mr. *Andry*. L'équité demande que l'on ſuſpende ſon jugement ſur cette accuſation, à moins que l'on ne démontre que la réunion dont il eſt ici queſtion, eſt abſolument impoſſible, car dans ce cas l'examen du fait deviendroit inutile, & Mr. *Garengeot* ſe trouveroit convaincu de fauſſeté (*a*).

De tous les autres articles, qui concernent les difformités du Nez, je n'expoſerai ici que celui où l'Auteur traite du *Nez pointillé*. Voici ce qu'il en dit. Il y a des Nez tout pointillés de petits trous, comme des noyaux d'Amandes.

(*a*) Les Obſervations raportées dans l'*Hiſt. de l'Acad.* An. 1719, pag. 36, *ſur La réparation de quelques parties du Corps humain, mutilées ou perdues*, paroiſſent être en faveur de Mr. *Garengeot*. J'y renvoie le Lecteur.

des. On croit ordinairement que ces petits trous ſont des loges de Vers; &, dans cette penſée, on a coutume de pincer, entre deux ongles, ces endroits-là, pour en faire ſortir les prétendus Vers, leſquels ne ſont qu'une craſſe durcie. Ce pincement fait ſortir, effectivement, cette craſſe, qui reſſemble à de petits Vers, ſans en être. Mais, d'un autre côté, il produit trois mauvais effets; le prémier, de rougir le Nez; le ſecond, de le groſſir; & le troiſième, d'y faire quelquefois élever des tumeurs.

Pour effacer ces pointillures, notre Auteur prétend qu'il n'y a point de meilleur moyen, que de mettre tout le long du Nez, avec le doigt, ou avec un petit Pinceau, un peu d'Huile de Muſcade. Cette Huile, appliquée pluſieurs fois le jour pendant quelques ſemaines, ramollit les petits paquets de craſſe engagés dans ces trous, & les fait ſortir, lorſqu'on paſſe un petit linge ſur le Nez. Puis, avec quelques goutes de Vinaigre roſat, dont on frote doucement le Nez, on vient à bout de reſſerrer ces petites ouvertures, enſorte qu'il n'en paroit plus.

Des Yeux.

Mr. *Andry* nous donne le détail de ſept difformités des Yeux, qui ſont 1. l'Oeil louche; 2. l'Oeil enflammé; 3. l'Oeil égaré; 4. l'Oeil ſquameux; 5. l'Oeil clignotant; 6. l'Oeil plus petit que l'autre; 7. l'Oeil hagard.

Je

Je me contenterai d'extraire ce qu'il dit de l'*Oeil louche* & de l'*Oeil bagard*.

Les Enfans ſont louches, ou dès la naiſſance, ou ſeulement après la naiſſance. Dans ce dernier cas, le *Strabiſme* (c'eſt le nom qu'on donne à cette maladie) procède preſque toujours de la faute des Nourrices, qui couchent leurs Enfans dans de faux jours, où la lumière ne leur vient pas du ſens qu'il faut; au-lieu qu'on doit les coucher de façon, qu'ils ayent la lumière, ſoit du jour, ſoit de la chandelle, vis-à-vis d'eux. Une autre faute des Nourrices, c'eſt lorſque, pour appaiſer leurs Enfans qui crient, elles leur préſentent, tout contre leurs Yeux, une Poupée, un Hochet, un Chapelet, un Colier, & autres choſes ſemblables, qu'elles font voltiger, & qu'ils ne peuvent regarder de ſi près ſans loucher.

La prémière choſe qu'il faut obſerver, pour guérir le Strabiſme, c'eſt de ne jamais laiſſer les Enfans regarder rien de trop près, ou trop de côté, ou qui ſoit ſitué trop directement au-deſſus de leurs Yeux. Quelques-uns conſeillent de donner à lire aux Enfans louches, des écritures menues, ou de les faire travailler à des ouvrages fins, comme Tapiſſeries à petits-points, Broderies délicates, Découpures; mais c'eſt dequoi il faut bien ſe garder, ce ſeroit le moyen d'augmenter le mal. Pour ce qui eſt de la lecture, le moins qu'on y peut appliquer les Enfans louches, c'eſt le mieux. Notre Auteur en a vu qui, apprenant à lire à trois ans & à quatre ans, devenoient encore plus louches, & dont on a redreſſé parfaitement

la

la vue, en discontinuant pendant ce tems-là de les faire lire. Qu'un Enfant sache lire un an ou deux plus tard qu'il ne feroit, le mal n'est pas grand; & ce mal, si c'en est un, est-il comparable avec celui dont on fait courir le risque à un Enfant, qui est d'être louche toute sa vie.

Un autre moyen, qu'on doit employer, c'est de faire pendant plusieurs jours, matin & soir, environ l'espace d'un quart d'heure chaque fois, contempler à l'Enfant louche, ses propres yeux dans un Miroir, avec cette précaution, que chaque Oeil ne contemple que celui qui lui répond dans le Miroir, c'est-à-dire, que le droit ne regarde que le droit, & que le gauche ne regarde que le gauche.

Le Strabisme ne mérite pas le nom de difformité, lorsqu'il n'est pas considérable. Il y a des louches qui ne déplaisent pas. On aimoit, dans le Duc de *Montmorency*, son Oeil un peu tourné; & même aujourdhui on voit des personnes, à qui c'est une espèce d'agrément d'avoir le regard comme il l'avoit; on appelle cela *avoir l'Oeil à la Montmorency*. Mais il faut que la chose soit peu sensible; car d'avoir la vue tout-à-fait renversée ne fut jamais un agrément. *Ovide* aimoit les Yeux un peu louches, & *Vénus*, selon lui, les avoit tels (*a*).

Quant à l'*Oeil hagard*, ou *Oeil féroce*, c'est une difformité qui est d'ordinaire l'effet d'une mauvaise éducation. On laisse prendre à un En-

(*a*) *Si Puta est, Veneri similis.* Ovid. *de Arte amandi.*

Enfant, la coutume de regarder avec colère ceux qui le contrediſent, & qui ne ſe ſoumettent pas à tout ce qu'il demande; il n'en faut pas davantage pour lui rendre l'Oeil hagard. Une Gouvernante ſage combattra l'humeur emportée & hautaine d'un Enfant, une Mère peu prudente lui paſſera tout. L'Enfant, qui ſe verra ſoutenu, s'en prévaudra: il deviendra encore plus emporté, plus hautain, plus féroce. Il regardera tout le monde avec un air altier, & juſqu'à ſa Mère même. Voila ce qui gâte ordinairement les Enfans, & leur rend les Yeux hagards: défaut que rarement l'âge corrige, & que ſouvent il augmente.

L'Oeil hagard a je ne ſai quoi de furieux & de menaçant; ce qui a fait dire à *Boileau* dans ſon *Lutrin*, en parlant de l'Orlogère irritée contre ſon Mari, & auſſi bouillante de colère que cette Femme que décrit *Plaute* dans la Comédie de *Caſine* (*a*), & que cette autre qu'il décrit dans la Comédie du *Phantome* (*b*).

Elle tremble, & ſur lui roulant des Yeux hagards,
Quelque tems ſans parler laiſſe errer ſes regards;
Mais enfin ſa douleur ſe faiſant un paſſage,

Elle

(*a*) Caſin. Act. 2. Scen. 5, v. 17, où le Valet *Olimpie* ſe plaignant de ſa Maîtreſſe qui s'emporte, dit: *Nunc in fermento tota eſt, ita turget mihi.*

(*b*) Moſtel. Act. 3. Scen. 2, v. 10, où le Vieillard *Simon*, en parlant de ſa Femme, qui fait le diable au logis, dit: *Tota mihi turget Uxor, nunc ſcio domi.*

Elle dclate en ces mots, qu'un autre dit de nos

Puis, dans le même Poëme, en faisant passer le Marguillier *Sydrac* à ceux qui ont pris du Hibou caché dans le Lutrin,

Croyez-moi, mes enfans, je vous parle en bon pere,
Jai, moi seul, autrefois, plaidé tout un Cha-
pitre,
Et le Barreau n'a point de Monstres si hagards,
Dont mon Oeil n'ait cent fois soutenu les
regards.

Enfin, les Yeux hagards sont tout-à-fait opposés des Yeux doux, & c'est en ce sens que *Desmarets* a dit dans ses Visionnaires:

Doncques rigoureuse Cassandre,
Tes Yeux, autre Amour les hagards,
Par l'Epoingue de tes regards,
Me vont pulvériser en cendre.

Voilà, sans doute, un grand défaut. Mais quel remède y a-t-il pour le corriger? Il n'y en a aucun pour les personnes qui ont passé un certain âge. C'est pourquoi il est d'une grande importance de s'y prendre de bonne heure pour empêcher les Enfans d'y tomber. Ne leur donnez que des Nourrices qui ayent le regard doux. 2. Quand ils sont un peu grands, & qu'ils commencent à comprendre ce qu'on

leur

leur dit, ne ſouffrez pas qu'ils regardent perſonne avec des Yeux de colère. 3. Ne les reprenez jamais avec emportement, car ils imiteront, en tout, vos mauvaiſes manières. 4. Ne permettez pas qu'ils faſſent rien qui choque le bon naturel. Ils ſeront ſouvent portés à s'éloigner de ce bon naturel, par l'exemple de certains Domeſtiques, qui tueront, de ſang froid, un Chien, un Chat, un Oiſeau, &c. Chaſſez ces Domeſtiques, & que les Enfans ne les voyent jamais. 5. Empêchez qu'on ne leur perſuade que les Bêtes ne ſentent rien. Cette Doctrine eſt toute propre à rendre les Enfans cruels : ils tueront tranquilement un Moineau, un Sérin, ce qui peut aller loin, & à force de ſe faire un naturel féroce, ils en contracteront juſqu'à la phyſionomie, qui ſera d'avoir des Yeux hagards.

Des Oreilles.

Les Oreilles bien faites ſont un des grands ornemens de la Tête. Elles doivent être bien plaquées, bien ourlées, ne pas excéder une certaine grandeur, & avoir tous ces petits tours & replis vermeils, qui en compoſent le Veſtibule. Les grandes Oreilles ne ſe peuvent corriger; &, quand on les a telles, le meilleur parti à prendre, c'eſt de les cacher, ou, du moins, de ne les pas découvrir entierement. Il ſe trouve cependant tous les jours de jeunes filles qui, ayant les Oreilles preſque auſſi larges que la paume de la main, ſe coeffent en *belle Oreille*, ce qui eſt d'une difformité hor-

rible. D'autres ont les Oreilles écartées, comme des ailes de Moulin à vent, & ne laissent pas tout de même de se coeffer en arrière, ce qui est d'une difformité encore plus grande. On est à plaindre d'avoir des défauts qu'on ne puisse cacher; mais d'en étaler que l'on peut dérober à la vue, & de les étaler comme des perfections, c'est être encore plus à plaindre.

Les Mères, les Nourrices, les Gouvernantes, ne sauroient apporter trop de soin pour rendre les Oreilles d'un Enfant bien plaquées. Il y en a qui, en coeffant un Enfant, lui laissent toujours échaper l'Oreille en dehors, au lieu de l'assujetir sous le Bonnet. Cette Oreille, à force d'être ainsi abandonnée à elle-même, se recourbe en-bas, &, semblable à un Camelot qui a pris son plis, elle ne revient jamais. Un savant Anatomiste (*a*) remarque que *les Oreilles, qui n'ont pas été contraintes par des bandes, pendant la jeunesse, sont naturellement courbées en devant*: Il faut que l'Oreille, pour être bien plaquée, soit comme collée contre la tête, & qu'elle y joigne si fort qu'on ne puisse, sans l'écarter, mettre le plus mince papier entre elle & la tête.

C'est une mauvaise coutume de tirer les Oreilles aux Enfans; car comme elles ont une grande disposition à s'étendre, cela les fait devenir grosses, longues & pendantes. La dureté de l'Ouie, & quelquefois même la Surdité peuvent aussi être l'effet de ce tirement d'O-

(*a*) Mr. *Winslow* dans son *Expositon anatomique de la Structure du Corps humain*.

d'Oreilles. On ne doit donner de lourds Pendans d'Oreilles aux jeunes Personnes, que le plus tard qu'il est possible, de crainte de leur allonger les Oreilles. Il est parlé d'un Roi des Indes, qui a pour sa Garde un noble Corps de Troupes, dont les principaux Officiers ont les Oreilles si grandes, qu'elles leur descendent sur les épaules; ce qui vient de ce que dès leur naissance, on a soin de les leur percer, & d'y insinuer des Pendans lourds qui les tirent en bas. On lit aussi que les Naires, ou Nobles de la Côte de Malabar, destinés par leur naissance à porter les armes, se distinguent de même des autres Indiens, par ces Oreilles longues & pendantes, qu'ils se procurent à dessein, en les tirant. Ils se font reconnoître à cette marque.

Parmi les Femmes du Royaume d'Aracan, les plus longues Oreilles sont les plus belles; & pour se les rendre bien longues, elles se les font traverser avec certains rouleaux de parchemin que l'on grossit de tems en tems, & qui sont construits de manière, qu'ils font pendre le bout de l'Oreille jusques sur l'épaule (*a*). Tout cela fait voir combien les Oreilles ont de disposition à s'étendre.

Difformités du Visage.

Les Difformités du Visage, outre celles qui viennent de la Petite Vérole & dont l'Auteur fait

(*a*) Ceci est tiré du *Voyage de* Gautier Schouten *aux Indes Orientales.*

fait auſſi mention, ſont entre autres celles-ci: 1. le Viſage couperoſé; 2. les Taches de Rougeur; 3. les Envies; 4. le Teint brun, livide, jaune, bazané; 5. le Teint bléme, ou Pales-couleurs; 6. le Teint gros; 7. le Teint luiſant; 8. le Teint flétri & ridé. Pour ne pas trop allonger cet Extrait, nous ne ferons mention que de ce qui eſt contenu ſous les Numeros 4 & 7 de cet Article.

Il n'y a point de remède qui puiſſe changer radicalement le Teint, lorſqu'il eſt naturellement brun, jaune, livide, ou noirâtre. Tout ce qu'y peuvent faire alors les jeunes Perſonnes du Sexe, c'eſt de recourir à des remèdes palliatifs, non pas néanmoins au blanc & au rouge, dont elles ſe ſervent ordinairement, & qui leur gâtent le Teint; mais à des choſes plus innocentes, telles que ſont, entre autres, un peu de Lait d'Aneſſe, mis ſur le Viſage, & un peu d'Eau de Talc, appliquée de même. On prend du Lait d'Aneſſe tout fraîchement trait, on en mouille un petit linge le ſoir en ſe couchant, & l'on paſſe auſſitôt ce linge ſur le Viſage; puis, le lendemain matin, on eſſuie doucement le Viſage. Quant à l'Eau de Talc, on en fait le même uſage, & on peut voir dans notre Auteur de quelle manière on doit la préparer.

Voilà des remèdes dont on n'a rien à craindre: ils procurent l'avantage qu'on ſe propoſe, ſans qu'il en réſulte aucun mauvais effet. On ne ſauroit porter le même jugement du Blanc & du Rouge, dont ſe maſquent tant de Perſonnes du Sexe: ils minent la peau, & produi-

duſſent tous les mauvais effets, dont parle *La Bruyère*, quand il dit, que ſi les Femmes veulent ſeulement être belles à leurs propres yeux, elles peuvent, dans la manière de s'embellir, ſuivre leur gout; mais que ſi c'eſt aux Hommes qu'elles deſirent de plaire, ſi c'eſt pour eux qu'elles ſe fardent & qu'elles s'enlumînent, il leur déclare qu'il a recueilli les voix, & leur prononce de la part de tous les Hommes, ou du moins de la plus grande partie, que le Blanc & le Rouge les rend affreuſes & dégoutantes; que le Rouge ſeul les vieillit & les déguiſe; qu'ils haiſſent autant à les voir avec de la Céruſe ſur le Viſage, qu'avec de fauſſes Dents en la bouche, & des Boules de cire dans les Machoires; qu'ils proteſtent tous contre l'artifice dont elles uſent pour ſe rendre laides; qu'il ſemble que Dieu ait reſervé aux Hommes, ce dernier & infaillible moyen de les guérir des Femmes; enfin, que ſi elles étoient telles naturellement, qu'elles le deviennent par artifice, c'eſt-à-dire, qu'elles perdiſſent, en un moment, toute la fraicheur de leur Teint, qu'elles euſſent le Viſage auſſi allumé & auſſi plombé, qu'elles ſe le font par le Rouge & par la Peinture, dont elles ſe fardent, elles ſeroient inconſolables.

Ce que dit ici Mr. *La Bruyère* ſe trouve confirmé par l'exemple des Chinoiſes. Le Fard, dont elles ſe ſervent, relève d'abord leur blancheur naturelle, & leur donne du coloris; mais il leur gâte enſuite tellement le teint, que, ſelon des Rélations du Païs, il eſt rare de voir une Chinoiſe, qui, à cauſe de ce

Fard, ne ſoit pas ridée dès ſa jeuneſſe. Les Femmes Européennes ſont dans le même cas. Le Fard leur cauſe, ſur la peau, d'affreux deſordres, en la deſſéchant, en la creuſant, en la rongeant preſque juſqu'aux os; enſorte qu'on peut dire qu'étant par-là devenu en quelque façon néceſſaire, il fait lui-même ſon portrait au naturel, dans les Vers ſuivans, où il s'explique ainſi par la plume d'un de nos Poëtes (*a*).

Par-tout, où l'on m'employe, on me cache avec ſoin,
Le grand jour m'eſt un peu contraire;
Si je ſers d'abord ſans beſoin,
Je me rends bientôt néceſſaire.

Tant que je ſuis caché, bien ſouvent mon emploi
M'attire des cajoleries:
Mais je ſurprends des flatteries,
Qui ne s'adreſſent point à moi.

Je ſers en apparence, & je fais mille maux,
Je ſuis d'un fâcheux voiſinage,
Et je ronge enfin juſqu'aux os,
Ceux que je flatte davantage.

Il eſt bon de remarquer, en finiſſant cet article, que Mr. *Andry* n'eſt pas du ſentiment d'un

(*a*) Poéſies de Mr. *Briſſard de Montaney*, Conſeiller au Préſidial de Bourg en Breſſe.

d'un Auteur moderne (*a*), qui a écrit que, pour conſerver la peau du Viſage toujours belle, il falloit en empêcher la Tranſpiration par des drogues, dont l'Huile fût la baſe. Cet avis eſt dangereux, ſuivant Mr. *Andry*, qui prétend que *tout ce qui empêche le Viſage de tranſpirer, ne ſert qu'à y produire des boutons, des bouffiſſures, & autres difformités.* Nous pourrions ajouter que la matière, qui ſort par la tranſpiration, humecte la peau, qu'elle l'adoucit, la rend ſouple, & l'entretient dans une eſpèce de fraicheur qui en fait toute la beauté naturelle. Reſte à ſavoir ſi l'huile feroit ſur elle un meilleur effet que cette matière de la Tranſpiration. C'eſt ce que j'ai de la peine à croire. Il ne faut recourir aux reſſources de l'Art, que lorſque la Nature n'en fournit plus; encore même faut-il examiner ſi l'uſage de ces ſecours n'eſt pas ſujet à de trop grands inconvéniens.

Il ne nous reſte plus, pour finir cet Extrait, qu'à expoſer ce que dit notre Auteur de ce Teint, qu'il nomme *Teint luiſant*. Tout ce qu'il avance ſur cet article marque ſon bon goût. Le Lecteur pourra en juger par les remarques ſuivantes. Le Teint, pour être beau, ne doit point reluire; il doit reſſembler à cette fleur, qu'on remarque ſur certains fruits qui n'ont point encore été touchés. On dit, *la fleur d'un Teint*; mais on ne dit point, *le luſtre d'un Teint*, c'eſt qu'il ne faut pas qu'un Teint ſoit *luſtré*. Le Lis eſt blanc; il ne reluit pas, quoi-

(*a*) *Hiſt. de l'Acad. Roy. An.* 1725.

quoiqu'on dise, *d'éclat du Lis*. La Neige est blanche, elle n'est point reluisante, quoiqu'on dise, *l'éclat de la Neige*. Les Roses, avec tout leur éclat, ne sont point luisantes. On dit d'un beau Teint, *un Teint de Rose & de Lis*, sans prétendre, pour cela, qu'il soit luisant. On dit, tout de même, *la Neige d'un Teint*, sans supposer qu'il reluise.

Milles fleurs fraichement éclosés,
Les Lis, les Oeillets & les Roses,
Couvroient la Neige de son Teint.

C'est ce que dit Mr. *de Voiture*. L'Albâtre ne reluit point : elle est, d'elle-même, d'un blanc mat ; &, quand nos Poëtes disent, *un Sein d'Albâtre*, ils ne prétendent point faire entendre, par-là, *un Sein luisant*. Enfin une belle peau ne reluit point, quoique, par sa blancheur, elle ait de l'éclat. Un Visage luisant ressemble à celui de certaines Poupées. Il faut donc éviter d'avoir le Teint luisant, & ne pas faire comme ces Grisettes, qui ne manquent point, tous les matins, de se frotter & refrotter le Visage avec du Bouillon, jusqu'à ce qu'elles se soient rendu le Nez, les Joues, & tout le minois, luisans comme un Miroir. A force de se frotter le Visage, on lui enlève sa fleur, qui ne se produit plus.

Comme on ne sauroit donner un Extrait suivi d'un Ouvrage, qui n'est composé que de Pièces détachées, je joindrai ici quelques-uns des Articles, dont je n'ai fait nulle mention, afin que l'on puisse se former une idée juste des matiè-

tieres contenues dans cette Orthopédie, & des traits qu'on peut retirer des travaux de l'Auteur. Ceux-ci sont renfermés dans le Premier Tome. *Moyens de prévenir & de corriger dans les Enfans, les difformités de la Taille. Moyen d'empêcher le Ventre des Enfans de se trop porter en devant. Moyen de leur conserver le Dos plat, & comment, par raport à ce dernier point, on doit asseoir les Enfans. Siège particulier pour cela. Comment on doit se conduire par raport à leur Chaussure. En quelle situation les jeunes Filles doivent coudre, lire, travailler en tapisseries, &c. Comment on doit coucher les Enfans, par raport à leurs Cheveux. Moyen d'empêcher un Enfant de trop avancer le derriere. Difformités du Col. Taille difforme par la Maladie qui rend les Enfans noüés. Difformités de la Taille, qui viennent de ce qu'on emmaillote mal les Enfans; de ce qu'on les situe mal dans le Berceau; de ce qu'on les porte mal entre les bras. Difformités des Bras, des Mains, des Jambes & des Pieds. Pointe aux des Mains; Engelures aux Mains. Difformités des Ongles. Main droite gauchere. Défauts concernant le port des Jambes & des Pieds.*

Voici d'autres Articles tirés du Second Tome. *Difformités de la Tête, par raport au Tronc, à la Chevelure, &c. Diverses Difformités du Front, du Nez, des Joues, des Levres, du Menton, des Gencives, des Dents, &c. De la Langue, par raport au parler. Du Mutisme. Bégayement, Brédouillement, difficul-*

té de prononcer certaines syllabes. Parole entrecoupée, &c.

On trouvera, à la fin de l'Ouvrage, la Traduction d'une *Thèse* Latine que Mr. *Andry* a fait soutenir deux fois aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, le 4 Mars 1723, & le 23 Mars 1741. Il examine dans cette Thèse, *si l'Exercice modéré est le meilleur moyen de se conserver en santé*. On a renvoyé le Latin à la fin de la Traduction. Cette Pièce renferme d'excellens préceptes, & est digne de la curiosité du Lecteur.

ARTICLE VIII.

LA SAINTE BIBLE, *ou le* VIEUX & *le* NOUVEAU TESTAMENT, avec un Commentaire Littéral, composé de Notes choisies, & tirées de divers Auteurs Anglois. *Tome II, prémière Partie, contenant le Second Livre de* MOISE, *ou* l'EXODE. A la Haye, chez *Pierre Paupie*, 1748, avec privilège de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-frise. C'est un *in Quarto* de 386 *pag.*, sans l'*Avertissement*, la *Table des Poids*, &c. la *Préface*, & la *Table Chronologique* de l'Exode, qui en contiennent 24 (a).

EN rendant compte du prémier Volume de cet important Ouvrage, nous nous flattions que le second n'auroit pas tardé aussi long-

(a) On a donné l'Extrait du prémier Tome dans cette *Bibliothèque*. Tome XXIX, pag. 305.

longtems à paroître. La grande utilité, que les Chrétiens de tout ordre en peuvent tirer, ne nous permettoit pas de douter, que l'Auteur n'employât tout le tems, dont il peut disposer, à pousser un travail si bien assorti à ses sentimens & à son Caractère; & qui, à en juger par ce que nous en avons déja vu, n'est au-dessus ni de ses forces ni de ses Talens. Notre espérance à cet égard n'étoit pas mal fondée. Nous apprenons dans un *Avertissement*, qu'il y a fix à huit Mois que ce second Volume auroit pu être imprimé; & que, s'il n'a pas paru dans ce tems, c'est uniquement la faute du Libraire. Bien plus; *selon le Plan que l'Auteur s'étoit fait, il auroit contenu l'Exode & le Lévitique: mais il a fallu le partager, afin qu'il pût voir le jour.* Il est fâcheux pour le Public qu'une lenteur de la part du Libraire, à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre, vu l'heureux succès du prémier Volume, l'ait privé si longtems du second. Nous nous flattons que cette négligence, à laquelle l'Auteur ne peut du moins qu'être fort sensible, ne le rebutera cependant pas.

Nous ne répéterons point ici ce que nous dimes, en rendant compte du prémier Volume, touchant le Plan & la Méthode que le savant & judicieux Auteur de ce Commentaire s'étoit prescrits. Il n'a pas jugé à propos d'y rien changer d'essentiel. „ S'il eût été pos-„ sible, *dit-il*, de suivre les excellens avis „ qu'on a reçus de quelques personnes, dont „ on admire les lumières, l'érudition & le „ bon goût, on auroit essayé de faire quelques

„ amé-

„ améliorations à cet Ouvrage. Mais leurs „ sentimens se sont trouvés, à plusieurs é„ gards essentiels, si opposés, que, n'y ayant „ pas moien de déférer aux uns, sans paroî„ tre condamner les autres, on a cru qu'il va„ loit mieux ne pas sortir de la route qu'on „ s'étoit tracée. Seulement, en continuant „ de travailler sur le même Plan, on fera tous „ les efforts, dont on est capable, pour s'em„ pêcher de tomber, tantôt dans une longueur, „ & tantôt dans une brièveté, qui ont presque „ également été reprochées.

Quoique l'Auteur n'ait pas jugé à propos de rien changer au Plan général de son Ouvrage, ainsi que quelques personnes l'auroient souhaité, *il leur fera aisé de voir*, dit-il avec autant de modestie que de gratitude, *qu'on a mis à profit leurs directions en quelques points, & on les prie de croire qu'on les a reçues avec la plus vive reconnoissance.* Ce qui lui donne lieu de les prier de continuer à lui faire part de leurs Observations sur ce Volume & sur ceux qui le suivront.

Une des principales choses en quoi ce Volume paroit différer du précédent, c'est qu'on a fait usage des Remarques de divers Auteurs, dont les noms n'avoient point encore paru dans le Commentaire sur la *Genèse*. Celui, dont on a tiré le plus de parti, est *Cartwright*. L'on a aussi eu recours aux Ecrits de divers Théologiens, quand il s'est agi de Loix du Décalogue. Enfin, l'on a indiqué dans quelques endroits, parmi les Citations qui sont au bas de la page, des Traités, ou des Observations

de

de quelques Savans, étrangers à la Nation Angloise, & l'on continuera à en user de la sorte. De cette façon, l'Ouvrage deviendra d'une utilité plus générale. L'on verra souvent les sources dans lesquelles les Auteurs Anglois ont puisé eux-mêmes : car ces Messieurs ne sont pas toujours Originaux, & sont quelquefois redevables à d'autres Nations de choses dont il se font honneur. D'ailleurs, ceux qui n'entendent pas l'Anglois seront charmés qu'on leur indique des Ecrivains qu'ils peuvent consulter, pour avoir de plus amples éclaircissemens. Cette petite altération, qui cependant ne change en rien le Plan général de l'Auteur, donnera un dégré de perfection de plus à cet Ouvrage, & ne peut que plaire à la plus part des Lecteurs.

En réunissant ce que nous venons de remarquer, à ce que nous dimes en rendant compte du Commentaire sur la *Genèse*, il n'est pas difficile de se former une idée générale de la nature du travail de notre Auteur sur l'*Exode*. Cependant comme ces deux Livres renferment des choses assez différentes, il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails, propres à faire encore mieux connoître l'Ouvrage que nous annonçons.

Chacun sait qu'il est fréquemment parlé dans l'*Exode*, des *Mesures*, des *Monnoies* & des *Poids* des Hébreux. Et comme l'on ne sauroit bien entendre les passages, où il en est fait mention, sans avoir une idée juste de ces *Mesures*, &c. il étoit absolument nécessaire de faire précéder le Commentaire sur ce Livre,

de

de *Tables* qui en fixaient la valeur, en les réduisant au pied & au cours d'aujourd'hui. La chose n'étoit pas aisée, vu la différence entre les Auteurs, qui ont entrepris de faire cette réduction. Parmi le grand nombre, Louis s'est déterminé à suivre le Calcul du Dr. *Arbuthnot*. Ce n'est pas sans raison que notre judicieux Commentateur a fait ce choix. „Le Livre que ce fameux Médecin, *illustre*, publia „en Anglois, il y a trente ans, passe aujourd„hui pour ce qu'on a de meilleur en ce genre. Les Calculs en sont clairs, & fondés „sur des preuves simples, courtes, pleines de „recherches curieuses. D'ailleurs, ils tiennent, à quelques égards, le milieu entre les „Calculs des autres Savans; &, ce qui achève de leur mériter la préférence dans ce „Commentaire, c'est que des judicieux Auteurs de l'*Histoire Universelle* les ont suivis „dans leur excellent Ouvrage.“

Mais comme le Dr. *Arbuthnot* s'étoit contenté de réduire ces *Mesures*, &c. anciennes aux *Mesures*, &c. Angloises, les Lecteurs François & Hollandois n'en auroient pas tiré un fort grand parti, si l'on s'en étoit tenu au travail de ce Médecin. Pour remédier à cela, il a été nécessaire de faire une nouvelle réduction des *Mesures*, des *Monnoies* & des *Poids* des Hébreux, à celles qui ont cours présentement en France & en Hollande. Dans ce qui regarde la France, notre Auteur s'en est rapporté aux Evaluations du savant & laborieux *Dom Calmet*. Pour ce qui regarde la Hollande, voici ce qu'il nous en apprend lui-même dans

dans son *Avertissement* : „ L'on a eu le bon-
„ heur d'être aidé des lumières d'un homme
„ des plus versés dans tout ce qui appartient à
„ la Science des Nombres, & que ses Ecrits
„ ont déja rendu célèbre, non-seulement dans
„ les Journaux Littéraires, mais encore dans
„ les Mémoires d'une des premières Sociétés
„ Savantes de l'Europe. Cet habile homme,
„ aussi officieux qu'éclairé, a revu le tout,
„ ou plutôt, il a tout fait ; ainsi c'est à lui
„ que le Public a l'obligation entière de ce
„ qu'on ose lui présenter, avec confiance, les
„ *Tables* qu'on a mises à la tête de ce Volu-
„ me ". Le Savant, que l'Auteur a en vue dans ce passage, étant désigné assez clairement par des renvois au bas de la page, nous ne ferons pas difficulté de dire que c'est Mr. *Kersseboom*, dont le mérite est connu depuis longtems par son application assidue aux affaires des Finances, auxquelles il est employé à la Haye.

De tout ce que nous venons de dire il résulte que les *Tables*, dont nous parlons, offrent au Lecteur, d'abord les *Mesures*, les *Monnoies* & les *Poids* en usage chez les Hébreux ; & ensuite leur réduction aux *Mesures*, aux *Monnoies* & aux *Poids* de France, d'Angleterre & de Hollande : de sorte que, d'un coup d'œil, l'on y voit leur valeur, sur le pied où les choses sont aujourdhui dans ces différens Païs. Le grand avantage qu'on en peut retirer, & la facilité qu'il y a à s'en servir, ne peuvent que les rendre très recommendables, & manifestent bien l'attention de l'Auteur à

ne

ne rien omettre de tout ce qui peut être utile à nos Lecteurs.

Quoique dans la Préface générale, qui est à la tête du Commentaire sur la *Genèse*, notre Auteur ait parlé de l'*Exode*, il ne laisse pas de faire précéder ici ce Livre d'une *Préface* particulière. Il y fait voir, contre *Spinosa*, que *Moïse* est indubitablement l'Auteur de ce Livre; qu'il l'écrivit après la publication de la Loi, & la construction du Tabernacle; & qu'il est étroitement lié avec la *Genèse*. Après quoi, il y donne un précis du contenu de l'*Exode*, & en fait voir l'excellence & l'utilité, soit par la riche variété des utiles objets qu'il renferme, soit par les Types qu'il contient, des choses spirituelles de l'Evangile, soit enfin par les encouragemens qu'il fournit à la solide piété. Delà il passe à en prouver la Divinité, & dit un mot de la Chronologie qu'il a suivie. Ses guides, sur ce dernier article, sont encore *Usserius* & *Bedford*, comme dans la *Genèse*. La *Table Chronologique* de l'*Exode*, qui suit immédiatement la *Préface*, le fait voir plus en détail.

Pour ce qui est du Commentaire même, nous ne craignons pas d'en donner une idée fausse à nos Lecteurs, en disant que les Notes sont pleines d'une érudition, qui n'a rien d'hérissé; que les divers sentimens des Interprètes y sont exprimés d'une manière claire & distincte; que le discernement & la justesse d'esprit de l'Auteur y paroissent par le judicieux choix qu'il fait des Opinions les mieux fondées,

& la solidité de son jugement dans la nature des preuves, dont il se sert, pour les établir; que son amour pour la Religion y brille dans le soin qu'il prend de la défendre contre les indignes chicanes des Incrédules; enfin, que la piété y éclate dans l'attention qu'il a de tout rapporter à la gloire de Dieu, & à une Morale pure, exempte de toute Superstition. L'on en jugera par quelques exemples, que nous prendrons sans beaucoup de choix.

La prodigieuse multiplication des Enfans d'Israël au Païs d'Egypte, a souvent fourni une objection spécieuse aux Incrédules contre la narration de *Moïse*. Voici comment notre Auteur y répond dans sa Note sur *Exode* 1. *vs.* 7. „ St. *Augustin* (*a*) a recours au Miracle, & „ plusieurs Juifs sont dans les mêmes idées; „ mais la plupart des Auteurs n'y voyent rien „ de surnaturel. *Aben-Ezra* assure que, dans „ une seule Couche, les Femmes Israëlites „ mettoient ordinairement au monde trois ou „ quatre Enfans, & même jusqu'à sept (*b*). „ Il paroit avoir tiré cela de *Tragus* ou d'*Aris-* „ *tote* (*c*), qui dit que les Femmes, en Egypte, accouchoient quelquefois de sept Enfans. On ne manque pas d'Histoires encore „ plus merveilleuses, comme celle que raconte *Gaspard Schat*, de la Femme d'un Bourgeois de *Florence*, qui étoit mère de 52 Enfans

(*a*) *De Civ. Dei Lib.* 18. 7.
(*b*) *Aben Ezra in Exod.* 1. 7. *Pirke Rabbi Eliezer Cap.* 4. & *Plin. Hist. Nat. Lib.* 7. *Cap.* 3. *&c.*

„ sans, & qui n'en auroit jamais eu moins de
„ trois à chaque Couche (a). Mais, sans avoir
„ recours à de pareils prodiges, on peut dé-
„ montrer qu'il n'est rien moins qu'impossible
„ dans le cours naturel des choses, que 70
„ mâles aient eu en 215 ans de tems le nom-
„ bre de Descendans qu'eurent les Patriarches,
„ Enfans de *Jacob*. Suivant le calcul de *Sim-*
„ *ler*, si 70 personnes engendrent chacune un
„ Enfant par an, elles en auront plus de 200
„ au bout de 30 ans, lesquels formeront,
„ 30 ans après, un nombre de 4000, en sup-
„ posant que le tiers seulement ait des Enfans.
„ En continuant ce calcul, on trouve qu'en
„ 210 ans, 70 personnes auront produit 256000
„ ames. *Willet*, *Pantith. Hist. Universelle*
„ Tome II, pag. 186. D'autres font encore
„ un calcul qui n'est pas moins simple. Ils
„ supposent que de ces 70 Hommes qui vin-
„ rent en Egypte, il n'y en eut que 50 qui fu-
„ rent en âge d'avoir des Enfans, dix ans a-
„ près leur arrivée dans ce Pays; qu'ils ne
„ commencèrent à engendrer qu'à l'âge de 20
„ ans, qu'ils finirent à 40, & qu'ils eurent seu-
„ lement trois garçons, chacun en 10 ans. Ils
„ démontrent que, dans cette supposition, ils
„ durent avoir au bout de 200 ans, jusqu'à
„ 29524000 Garçons. *Poiret.*

Pour autoriser le Mensonge officieux, l'on allegue ordinairement l'exemple des Sages Femmes *Siphra* & *Puha*, qu'on accuse d'avoir menti au Roi d'Egypte, en lui disant que

(a) *Lib. III. Physic. Curios. Cap. 23.*

les Femmes des Hébreux étoient vigoureuses & avoient accouché avant que la Sage-Femme fût arrivée chez elles. Exode. I. 19. Sur quoi le Commentateur remarque : „ qu'on trouve „ la possibilité du fait justifiée par quantité „ d'exemples dans les Auteurs (a). *Patrick.* Il „ est très possible que les Femmes Hébreues, „ élevées moins délicatement que les Egyptiennes, eussent un travail plus aisé qu'elles: „ peut-être aussi qu'instruites des ordres de „ *Pharaon*, elles ne faisoient appeller les Sages-Femmes, que quand elles n'étoient plus nécessaires. *Polus.* Enfin, rien n'empêche de supposer, que ce même Dieu, dont la „ providence veilloit d'une façon si spéciale à „ la conservation & à la multiplication de son „ Peuple, procuroit aux Femmes Hébreues „ une délivrance facile, & qui les dispensoit „ d'appeller les Sages-Femmes à leur secours. „ Celles-ci disent donc non seulement la vérité au Roi, il faut ajouter qu'elles la disent „ avec courage, & que leur réponse est, à la „ bien prendre, un effet magnanime du soin „ que le vrai Dieu prenoit de protéger la Nation, dont elles étoient Membres. *Henri Sauvageon.* Tome I. pag. 362. *Parker.*

Personne n'ignore que l'Ecriture parle partout, en termes magnifiques, de la fertilité de la Terre de Canaan: cependant nous voyons que *Strabon* (b) en raisonne comme d'un Pais stérile;

(a) *Varro. de Re Rust. Lib. II. Cap. 10.*
(b) *Geog. Lib. 16.*

rile. St. *Jérôme* (a) tient, à peu près, le même langage, & la plupart des Voyageurs modernes en donnent une idée très désavantageuse. Rapportons ici une Note de notre Auteur sur *Exode* III. *vs.* 8. qui servira à lever cette difficulté. Il oppose d'abord au témoignage de *Strabon* & de St. *Jérôme*, celui des Ecrivains sacrés & d'un grand nombre d'Auteurs profanes. Ensuite il ajoute : „ il faut bien que „ la Palestine ait été anciennement un des Païs „ les plus fertiles du Monde, pour avoir pu „ nourrir un nombre aussi prodigieux d'Habitans, qui, du tems de *David*, alloit à „ 1300000 Combattans, sans les Femmes & „ les Enfans, 2. *Sam.* XXIV. *vs.* 9. Si les Voyageurs modernes se réunissent pour attester la stérilité présente de la Palestine, ils se réunissent aussi pour déposer qu'elle conserve, en plusieurs endroits & à divers égards, „ des traces de son ancienne fécondité. L'on peut consulter là-dessus *Brocard*, *Sandys*, *Thevenot*, *Maundrell*, & sur-tout *Reland*. Enfin, il est facile de rendre raison pourquoi un Païs, si agréable & si fertile, n'a presque plus rien de son ancienne beauté. La Palestine s'est vue inondée de toutes sortes de calamités. Elle a été ravagée, de la manière du monde la plus cruelle, avant la destruction finale de Jérusalem ; & depuis pendant les Guerres Saintes entre les Chrétiens & les Mahométans. Aujourd'hui elle se trouve perpétuellement exposée aux incursions „ des

(a) *Epistol. 129 ad Dardanum.*

„ des Arabes. Vainement objecte-t-on les Ro-
„ chers ſtériles que la Paleſtine offre à la vue.
„ Il eſt certain que ces lieux pierreux étoient
„ autrefois cultivés, & couverts d'un terrein
„ très fertile, comme *Maundrall* l'a fait voir.
„ *Polus, Parker, Hiſt. Univerſelle.* Tom. II.
„ pag. 352-356.

L'on ſait que les Interprètes ſont fort partagés ſur la manière, dont les Hébreux paſſèrent la Mer Rouge. Quelques-uns veulent que les Enfans d'Iſraël n'ayent fait qu'y entrer, juſqu'à une certaine diſtance du rivage d'où ils étoient partis, & enſuite revinrent du même côté, en faiſant un demi-cercle dans les eaux du Golfe. D'autres prétendent que le paſſage ſe fit à la pointe du Golfe, que forme cette Mer; & qu'ils la traverſèrent à la faveur d'un reflux extraordinaire & miraculeux. Quelques-uns enfin croyent que les Hébreux paſſèrent réellement d'un rivage à l'autre, ayant les eaux de la Mer à droite & à gauche. Après avoir réfuté les autres opinions, notre Auteur s'eſt déterminé pour cette dernière. Mais, comme elle eſt ſuſceptible de grandes difficultés, voici comment il y répond dans ſa Note ſur *Exode* XIV. v. 29. „ On demande, *dit-il*, „ comment il eſt poſſible que près de trois millions „ de perſonnes aient traverſé la Mer, dans un „ eſpace de tems auſſi court qu'eſt celui d'environ quatre heures. Mais le tems fut peut-„ être plus long qu'on ne le penſe. *Polus* „ ſoupçonne que le vent ſouffla toute la nuit „ pour ſéparer les eaux & ſécher le fond de „ la Mer; que le lendemain les Iſraëlites, cou-

„ vers de la nuée, firent passer leur bagage & „ leurs Bestiaux, & qu'ils la traverserent eux-„ mêmes la nuit suivante. Voici une autre „ réponse. Supposé que l'endroit, où les Israëlites traverserent, n'eut que deux milles de „ largeur, & que *Moïse* leur ouvrit un passage d'un mille détendue. On comptoit dans „ un mille en longueur 1760 Verges, ou Mesures de trois Pieds, & dans un mille en „ quarré 3097600 Verges: de sorte que deux „ milles en quarré font 6195200 Verges, par „ conséquent plus de trois millions d'Israëlites purent faire le trajet tous ensemble, même à leur donner à chacun quatre Verges, „ ou douze Pieds de terrein pour se remuer. *Bedford*, pag. 380. Nous ajouterons encore à cela, 1. Qu'il (*a*) ne faut pas croire que les Israëlites traversassent, en observant l'ordre & la lenteur qu'une Armée garde „ dans une marche réglée. 2. *Dans un plus grand de force & de vigueur, parmi lesquels il n'y avoit point de Malades* (*b*), & qui se soutenoient pour suivis dans un chemin si dangereux par un ennemi si redoutable, marchoient sans „ doute à grands pas. 3. Comme Dieu fit intervenir sa puissance pour appesantir les roues des Chariots de l'Armée Egyptienne, pourquoi n'auroit-il pas pu de même faire intervenir cette puissance pour donner du mouvement aux Israëlites, afin qu'ils pussent faire le trajet de la Mer Rouge, dans le tems „ qu'il

(*a*) *Saurin, Disc.* 49.

(*b*) *Exode* CV. 37.

„ qui avoit manqué ? C'eſt le ſens qu'on peut „ attacher aux Paroles de Dieu même. *Exode* „ XIX, *vers. 4. Stackhouſe*, ibid.

Nous avertirons ici qu'on a joint à ce Volume une Carte fort petite, pour l'intelligence de la ſortie d'Egypte, du paſſage de la Mer Rouge, & du ſéjour des Hébreux dans les déſerts d'Arabie. L'on y voit d'une manière diſtincte la route qu'ils tinrent, & leurs diverſes ſtations. L'on y trouve auſſi deux Planches relatives au Tabernacle & aux Habits Sacerdotaux. La prémière eſt tirée de divers Auteurs, & la ſeconde de *Braunius*; mais appropriées l'une & l'autre aux idées de *Patrick*, le des principaux Commentateurs que l'on a ſuivis ſur ces matières.

L'on ſouhaiteroit, peut-être, que nous nous fuſſions un peu arrêtés ſur la méthode que notre judicieux Commentateur a ſuivie dans ſes Notes, ſur les Loix que Dieu donna à ſon Peuple par le Miniſtère de *Moïſe*. C'étoit auſſi le Plan que nous nous étions d'abord formé. Ce n'eſt même qu'à regret que nous nous en diſpenſons, pour ne pas donner à cet Extrait une longueur exceſſive. En général, elles ſont plus étendues que les autres, & l'Auteur a ſoin de donner d'abord une idée diſtincte de la Loi : il en recherche enſuite les cauſes & les fondemens, & en fait voir la juſtice. Après quoi il en fait ſouvent la comparaiſon avec celles qui ont été en uſage parmi les anciens Peuples. Dans les Loix Cérémonielles, il a ſoin de faire appercevoir ce qu'elles ont de Typique, mais ſes guides alors ſont toujours les

Ecrivains du Nouveau Testament. De cette manière, il évite les écarts dans lesquels quantité d'Interprêtes ont donné pour avoir suivi une imagination trop échauffée ; & me voit dans le Cérémoniel de la Loi, que ce que *les Saints Hommes, poussés par l'Esprit de Dieu*, ont jugé à propos de nous y faire voir. Il seroit à souhaiter que tous les Théologiens fçussent tenir un si sage milieu.

ARTICLE IX.

MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES, Année 1733. (*a*)

LE prémier Mémoire, dont nous allons rendre compte, roule sur une nouvelle Observation faite en Angleterre par Mr. *Belchier*, Chirurgien, & continuée ensuite en France par Mr. *Du Hamel*. Tout ce qu'on sait de la manière dont se fit cette découverte, vient de très bonne main, puisqu'il a été communiqué à Mr. *Geoffroy* par Mr. le Chevalier *Sloane*, Président de la Société Royale de Londres. Ce fait est rapporté dans l'Extrait d'une Lettre de ce Chevalier, dont nous n'exposerons ici que ce qu'il contient de plus essentiel.

Mr. *Belchier*, dînant un jour chez un Pâtissier, remarqua que les Os d'un Porc frais que on

(*a*) On a donné l'Extrait de l'*Histoire* dans la Partie précédente de cette *Bibliothèque*, page 173.

qu'on avoit lavés, étoient rouges. Surpris de ce phénomène, il demanda quelle en pouvoit être la cause. On lui dit que ce Cochon, ayant été nourri chez le Teinturier, devoit avoir mangé d'un certain Son chargé d'un reste d'Infusion de Racine de Garence, ou *Rubia Tinctorum*, (*a*) dont on se sert pour fixer les Couleurs déja imprimées sur les Toiles de Coton, qu'on nomme en Angleterre *Callicoes*. Mr. *Belchier* vérifia cette conjecture sur un Coq, à qui il fit prendre de cette Racine pulvérisée dans les alimens qu'il destinoit à sa nourriture. Au bout de seize jours, ce Coq mourut, &, ayant été disséqué, ou fut surpris de lui trouver les Os parfaitement rouges. Le Chirurgien remarqua que la Teinture avoit pénétré jusques dans l'intérieur des Os, & que les plus durs en étoient le plus chargés. Il n'y eut que l'Email des Dents qui conserva toute sa blancheur.

C'est cette première découverte qui porta Mr. *Du Hamel* à faire de nouvelles expériences, pour s'assurer par lui-même de la vérité d'un fait

(*a*) On trouvera à la page 185 des *Mémoires*, dont nous donnons l'Extrait, l'Avertissement suivant, qui mérite d'être remarqué. „ Mr. *Du Hamel* a oublié de „ faire dans son Mémoire sur la Garence la citation „ suivante, qui marque qu'on connoissoit, il y a long-„ tems, que cette Plante a la propriété de teindre en „ rouge les Os des Animaux vivans. *Erythrodanum vel „ Rubia Tinctorum dictum, Ossa Pecudum rubenti & „ sanguineo colore imbuit, si dies aliquot illud depaſtæ sint „ Oves, etiam intactâ Radice, quæ rutila existet.* Mizal-„ dus, 1566. *Memorabilium, sive Arcanorum & luculen-„ torum centuria nova.*

fait si singulier. Il prit d'abord quatre Poulets des plus robustes, qu'il fit enfermer dans des Cages ou Epinettes à engraisser la Volaille. Il leur donna pour nourriture une pâtée faite avec le Gruau de Froment, dans lequel il mêla de la Racine de Garence pulvérisée, & pour boisson, une Infusion de la même Racine. Ils se dégoutèrent bientôt de cette nourriture, & ne voulurent jamais boire de l'Infusion; il fallut leur donner de l'Eau pure. Ils maigrirent tous à vue d'œil, & le dixième jour il en mourut un. Deux jours après un autre eut le même sort. Pour prolonger la vie aux deux autres, on leur diminua la dose de la Racine de Garence, & même de tems en tems on leur donna de la pâtée simple. Ce nouveau régime ne les empêcha pas de maigrir, ce qui obligea Mr. *Du Hamel* d'en tuer un, cinq jours après la mort des deux premiers. Le quatrième, qui eut le bonheur d'être remis en liberté, se rétablit insensiblement, en choisissant dans la Basse-cour une nourriture de son goût.

Voila le sort qu'eurent ces Poulets. Voyons maintenant l'effet que produisit la Garence sur leurs Os. Les deux premiers avoient déja les Os couleur de Rose lorsqu'ils moururent. La couleur des Os du troisième n'étoit pas différente de celle de ceux qui avoient vécu cinq jours de moins. Quant au quatrième, auquel on rendit la liberté, ce que ses Os avoient reçu de teinture se dissipa par dégrés, & s'évanouit presque entierement au bout de quelques mois. C'est ce qu'il fut facile d'observer en regardant les Os du dessous de l'Aile, qui ne sont re-

cou-

couverts que d'une peau assez mince.

Mr. *Du Hamel* ne s'en tint pas là. Il fit plusieurs autres expériences, dont voici le résultat. De jeunes Pigeons ayant été nourris avec du Grau de Froment & de la Garence, furent ensuite disséqués, & voici ce qu'on y remarqua. Les Plumes, la corne du Bec, & les Ongles, n'avoient point changé de couleur, même dans la partie qui s'insère dans la peau. La peau de tout le corps avoit sa couleur naturelle; le Cerveau, les Nerfs, les Muscles, les Tendons, les Cartilages, les Epiphises, les Membranes, n'offroient rien de contraire à l'état ordinaire de ces parties. Mais les longs Tendons osseux, qui se prolongent le long du gros Os, qu'on appelle improprement la *Jambe des Oiseaux*, étoient rouges vers le milieu de leur longueur, qui en est la partie la plus dure. Tous les vrais Os, même les plus déliés, étoient rouges comme du Carmin, & en certains endroits, ce rouge étoit si foncé, qu'il paroissoit presque noir. Les Os les plus durs étoient plus colorés que les autres. Les petits Os du Larynx & des Apophyses étoient teints d'un beau rouge. Les Anneaux de la Trachée-artère, qui sont entierement cartilagineux ou membraneux, n'avoient reçu aucune teinture; mais l'Anneau le plus voisin de la division de la Trachée étoit rouge dans tous ces Pigeons, & souvent même le premier Anneau de chaque branche de la bifurcation avoit reçu cette teinture, du moins au milieu de sa face extérieure.

Le Cœur, le Poumon, le Médiastin, la Plèure, le Diaphragme, étoient de leur couleur na-

naturelle, de même que le Foie, la Rate, les Reins & l'extérieur du Gésier; mais la membrane intérieure, le Jabot & les Intestins principalement les gros, paroissoient rouges. Lorsqu'on eut lavé des morceaux de ces Jabots & de ces Intestins, on reconnut que la Membrane extérieure restoit blanche, & qu'il n'y avoit que l'intérieure ou la veloutée qui fût teinte par la Garence. Les Yeux de ces Pigeons, encore vivans, paroissoient rouges comme ceux de quelques Perroquets. Les Os mêmes paroissoient plus gros, plus remplis de Moelle, plus spongieux, d'un tissu moins serré, & plus aisés à rompre.

A l'égard de la cause de tous ces effets, voici ce qu'on en peut dire de plus vraisemblable. En examinant la membrane veloutée des Intestins, *Mr. Du Hamel* trouva une espèce de fécule arrêtée dans le velouté même de la membrane, & c'est à l'adhésion des parties colorantes de la Garence qu'il attribue toutes les maladies dont ses Pigeons furent attaqués. Leur Jabot principalement étoit relâché & flasque, comme s'il eût été macéré dans l'eau pendant plusieurs mois: il se déchiroit aisément, & la membrane intérieure ou veloutée étoit si peu adhérente aux autres, qu'elle s'en détachoit par lambeaux. Il y a tout lieu de croire que la fécule colorée, qui se détache de la Garence, c'est-à-dire, cette partie de la Racine qui fait la teinture, avoit obstrué les petits vaisseaux & les glandes de l'Estomac, ce qui peu à peu les avoit fait tomber en phacèle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une certaine dose accumulée

lée de cette fécule retardoit la digestion, & ces Animaux mouroient étiques, quoique l'estomac fût plein.

Mais pourquoi les Os de ces Pigeons étoient-ils plus gros & comme bouffis ? On ne peut guère attribuer cette grosseur extraordinaire qu'à l'interposition de la fécule colorante de la Garence entre les lames osseuses ; ces particules hétérogènes empêchent que le contact n'en soit immédiat, & delà leur augmentation contre nature, & leur peu de solidité. En regardant ces Os avec une forte Loupe, leur surface la plus lice paroit percée d'une infinité de petits trous dans lesquels on apperçoit la fécule colorante.

Vous voyez par-là que cette espèce d'Injection, faite par la voie de la digestion, pourroit conduire un habile Anatomiste à des découvertes très utiles sur la nature & la formation des Os. Mr. *Du Hamel* croit même avoir déjà entrevu quelque chose de nouveau, mais comme il lui reste encore quelque scrupule sur ses observations, il ne veut pas hasarder d'en annoncer les conséquences. Les bons Physiciens n'ôsent rien établir que sur des Faits bien certains & bien avérés.

Un autre Mémoire, qui m'a paru extrêmement important, est celui de Mr. *de Buffon* sur la *Conservation & le Rétablissement des Forêts*. Le bois, qui étoit autrefois très commun en France, suffit maintenant à peine aux usages indispensables, & on est même menacé pour l'avenir d'en manquer absolument. Ceux, qui sont préposés à la conservation des Forêts, se plai-

plaignent eux-mêmes de ce dépérissement. Ce fut en partie pour remédier à un si grand mal, que Mr. *de Reaumur* donna, en 1721, d'excellentes remarques sur l'état des Bois du Royaume. Il suffit de nommer l'Auteur de ces remarques, pour se former une haute idée de leur mérite. Il y pose des Faits incontestables, il y donne des vues saines, & il y indique des expériences, qui ne peuvent que faire honneur à ceux qui les exécuteront.

Mr. *de Buffon*, engagé d'un côté par le grand motif du Bien-public, & animé de l'autre par les ordres de Mr. le Comte *de Maurepas*, s'est déterminé à faire aussi lui-même sur cette matière un grand nombre d'expériences. Il a fait exploiter les Bois taillis sous ses yeux, il a fait des Pépinières d'Arbres forestiers, il a semé & planté de grands cantons de Bois, & après avoir fait toutes ces épreuves en grand, il se trouve aujourd'hui en état de rendre compte du peu de succès de plusieurs pratiques qui réussissoient en petit, & que les Auteurs d'Agriculture avoient recommandées. Il en est ici comme de tous les autres Arts; le modèle, qui réussit le mieux en petit, ne peut souvent s'exécuter en grand. Tous les projets sur les Bois doivent se réduire à tâcher de conserver ceux qui restent, & à renouveller une partie de ceux qui ont été détruits. C'est sur ces deux points que roule tout le Mémoire de Mr. *de Buffon*. Il commence par examiner les moyens de conservation, & passe ensuite à ceux de renouvellement. Tel est son plan, & voici quelques

des

ens des moyens qu'il propoſe pour faire réuſſir les deux projets en queſtion.

Il y a déja longtems qu'on a commencé à s'appercevoir du dépériſſement des Bois, puiſqu'autrefois les Rois de France ont donné des ordres pour leur conſervation. La plus utile de ces Ordonnances eſt celle qui établit, dans les Bois des Eccléſiaſtiques & Gens de main-morte, la Reſerve du quart pour croître en Futaye : elle a été donnée pour la prémière fois en 1573, confirmée en 1597, & eſt cependant demeurée ſans exécution juſqu'à l'année 1669. On doit ſouhaiter qu'on ne ſe relâche point à cet égard. Ces Reſerves ſont un fonds, un bien réel pour l'Etat, un bien de bonne nature. Notre Auteur voudroit qu'on ſupprimât l'uſage arbitraire des Permiſſions, & qu'on établît un tems fixe pour la coupe des Reſerves. Ce tems ſeroit plus ou moins grand, ſelon la qualité du terrain, ou, plutôt ſelon la profondeur du Sol, car cette attention eſt abſolument néceſſaire. On pourroit donc en regler les coupes à 50 ans dans un terrain de 2 pieds ½ de profondeur, à 70 dans un terrain de 3 pieds ½, & à 100 dans un terrain de 4 pieds ½ & au-delà de profondeur. Dans les terres légères & ſablonneuſes, on pourroit fixer les termes des coupes à 40, 60 & 80 ans. On verra dans le Mémoire de notre Auteur les raiſons qu'il donne de ces différens termes.

Dans quelques Provinces maritimes de France, il y a des terrains de Communes, qui n'ont jamais été cultivés, & qui, ſans être en nature de Bois, ne laiſſent pas de porter une aſſez gran-

grande quantité de Chenes isolés, lesquels se trouvent entourés d'une infinité de Plantes inutiles. Ces Arbres ne s'élèvent pas; ils se courbent, ils se tortillent. On dégrade tous les jours très mal-à-propos ces espèces de Plantations naturelles, les Seigneurs donnant ou vendant aux Païsans la liberté de couper dans ces Communes. Ces Arbres peuvent en effet fournir un grand nombre de pièces courbes pour la Marine, & mériteroient par cette raison d'être conservés. Mr. *de Buffon* a cherché les moyens de faire des Bois courbes, & raporte dans ce Mémoire les expériences qu'il a commencées pour y réuſſir. Nous y renvoyons le Lecteur.

Le grand fleau des Taillis, c'eſt la gelée du Printems. Dans les endroits bas & dans les petits Vallons, elle ſupprime continuellement les jeunes rejettons, & empêche le bois de s'élever. Notre Auteur a remarqué que la gelée agit bien plus violemment à l'expoſition du Midi, qu'à l'expoſition du Nord; qu'elle fait tout périr à l'abri du Vent, tandis qu'elle épargne tout dans les endroits où il peut paſſer librement. Cette obſervation, qui eſt conſtante, lui a fourni un moyen de préſerver de la gelée quelques endroits des Taillis, au moins pendant les deux ou trois prémières années, qui ſont le tems critique, & où elle les attaque avec plus d'avantage. Ce moyen conſiſte à obſerver, quand on les abat, de commencer la coupe du côté du Nord: on peut y obliger les Marchands de bois, en mettant cette clauſe dans leur marché.

Mr.

Mr. de Buffon entre dans de plus grands détails sur les moyens que nous venons d'exposer pour la conservation des Bois. A l'égard de ceux que l'on devroit employer pour les renouveller, voici à quoi se réduit tout ce qu'il en dit.

Le Renouvellement des Bois est un objet extrêmement important. Combien n'y a-t-il pas en France de terres inutiles, de Landes, de Bruyères, de Communes, qui sont absolument stériles, & que l'on pourroit mettre en valeur! Il y en a dans la Brétagne, dans le Poitou, dans la Guyenne, dans la Bourgogne, dans la Champagne, & dans plusieurs autres Provinces. Tous ces déserts, tous ces terrains inutiles, étoient autrefois des Bois, & on y trouve même encore quelques vieilles Souches presque entierement pourries. Il est à croire qu'on a peu à peu dégradé les Bois de ces terrains, comme on dégrade aujourdhui les Communes de Brétagne, & que, par la succession de tems, on les a absolument dégarnis. Il ne seroit donc question que de rétablir ce qui a été détruit, pourvu que cela pût se faire sans grandes dépenses, ou du moins à peu de frais.

Il n'est pas si facile, qu'on se l'imagine, de faire ces sortes de Plantations avec succès. Plusieurs Auteurs ont proposé pour cela divers moyens; mais, ou ces moyens sont ruineux, ou ils ne peuvent réussir qu'en petit, dans des Jardins, dans des Pépinières, & dans des Parcs. Les dépenses deviendroient immenses, s'il falloit cultiver de grands Cantons comme on cultive un Jardin. Pour trouver le vrai moyen

de réussir dans une entreprise de si grande importance, Mr. *de Buffon* a commencé par essaier de mettre en nature de Bois un terrain de 80 Arpens, dont il y en avoit 20 en friche, & 60 en terres labourables, qui produisoient tous les ans du Froment & d'autres Grains.

Après une opération préliminaire, que nous ne rapporterons pas ici, Mr. *de Buffon* partagea son terrain en plusieurs Cantons, qu'il fit travailler différemment. Dans l'un, il fit donner trois labours à la Charrue; dans un autre deux labours, dans un troisième un labour seulement; dans d'autres, il fit planter les Glands à la pioche, & sans avoir labouré; dans d'autres, il fit simplement jetter des Glands, ou il les fit placer à la main dans l'herbe; dans d'autres, il fit planter de petits Arbres, qu'il tira de ses Bois; dans d'autres, des Arbres de même Espèce, tirés de ses Pépinières; il en fit semer & planter quelques-uns en Autonne & d'autres au Printems, quelques-uns à un pouce de profondeur, quelques autres à six pouces; dans d'autres il sema des Glands, qu'il avoit auparavant fait tremper dans différentes liqueurs, comme dans de l'eau pure, dans de la lie de vin, dans de l'eau qui s'étoit égoutée d'un fumier, dans de l'eau salée. Enfin, dans plusieurs Cantons, il sema des Glands avec de l'Avoine; dans plusieurs autres, il en sema qu'il avoit fait germer auparavant dans de la terre.

Tous ces Glands furent semés un à un, & à un pied de distance les uns des autres, desorte qu'il en entra environ douze Mesures ou Boisseaux de Paris dans chaque Arpent. Tels fu-

furent les commencemens de cette nouvelle Plantation. Voyons maintenant dans quel état elle se trouva l'année suivante. Je le dirai en très peu de mots; car il suffit d'en donner ici une légère idée.

Dans le Canton, dont Mr. *de Buffon* espéroit le plus, & qu'il avoit fait labourer trois fois & semer avant l'Hiver, la plus grande partie des Glands n'avoit pas levé: les petits Chênes qui vinrent des autres Glands, ne parurent qu'à la fin de Juin; ils étoient foibles, efilés, & avoient la feuille jaunâtre & languissante. Le Canton, qui n'avoit eu que deux labours, & qui avoit aussi été semé avant l'Hiver, avoit produit un peu plus que le prémier. Le troisième, qui n'avoit eu qu'un seul labour, étoit un peu mieux peuplé que le second. Cette épreuve fit connoître à l'Auteur que, dans les terrains forts & mêlés de Glaise, tel qu'étoit celui-ci, il ne faut pas labourer & semer avant l'Hiver; & il en fut entierement convaincu, en jettant les yeux sur les autres Cantons.

Ceux, qu'il avoit fait labourer & semer au Printems, étoient bien mieux garnis. Mais, ce qui le surprit, c'est que les endroits où il avoit fait planter le Gland à la Pioche, sans aucune culture précédente, étoient considérablement plus peuplés que les autres. Ceux mêmes, où l'on n'avoit fait que cacher le Gland sous l'herbe, étoient assez bien fournis, quoique les Oiseaux en eussent emporté une grande partie. Les Cantons, où les Glands avoient été semés à six pouces de profondeur, se trouvèrent beaucoup moins garnis que ceux où on les avoit

fait ſemer à un pouce ou deux de profondeur. Ceux, qui avoient été trempés pendant huit jours dans de la lie de Vin & dans de l'égout de Fumier, ſortirent de terre plutôt que les autres. Preſque tous les Arbres gros & petits, que Mr. *de Buffon* fit tirer de ſes Taillis, périrent la prémière ou la ſeconde année, tandis que ceux qu'il avoit tirés de ſes Pépinières réuſſirent preſque tous. Il ne manqua preſque aucun Gland de tous ceux qu'il avoit fait germer dans de la terre, & qui furent plantés au Printems.

De tout cela Mr. *de Buffon* conclut que, pour ſemer une terre forte & glaiſeuſe, il faut conſerver le Gland pendant l'Hiver dans de la terre, en faiſant un lit de deux pouces de Glands ſur un lit de terre d'un demi-pied, puis un lit de terre & un lit de Glands, toujours alternativement, & enfin en couvrant le Magazin d'un pied de terre, pour que la gelée ne puiſſe y pénétrer. On en tirera le Gland au commencement de Mars, & on le plantera à un pied de diſtance. Ces Glands, qui ont germé, ſont déja autant de jeunes Chênes, & le ſuccès d'une Plantation faite de cette façon n'eſt pas douteux; la dépenſe même n'eſt pas conſidérable, car il ne faut qu'un ſeul labour. Si l'on pouvoit ſe garantir des Oiſeaux, on réuſſiroit tout de même & ſans aucune dépenſe, en mettant en Automne le Gland ſous l'herbe, car il perce & s'enfonce de lui-même, & réuſſit à merveille ſans aucune culture dans les Friches dont le Gazon eſt fin, ſerré & bien garni, ce qui indique preſque toujours un terrain ferme & mê-

mêlé de Glaise. Le Mémoire apprendra au Lecteur quelles sont les autres mesures que l'on doit prendre, & quels sont les inconvéniens qu'ils faut tâcher d'éviter, pour que la Plantation ait un heureux succès, & puisse être conduite à sa perfection, sans être obligé de faire de grands frais.

Ceux, qui aiment l'Histoire naturelle des Animaux, liront avec plaisir les Observations que Mr. *Morand* a commencé de faire sur l'Anatomie de la *Sangsue*, & dont il promet de donner dans la suite un second Mémoire, lorsqu'il aura examiné plus particulierement ce Ver aquatique. Comme nous avons déja d'assez bonnes descriptions (*a*) de cet Animal, Mr. *Morand* passe sous silence ce que l'on en sait déja communément, & ne s'attache qu'à faire bien connoître les parties qui entrent dans sa structure.

Il commence par démontrer que l'on a confondu mal à propos avec la Bouche de la Sangsue, les parties dont elle se sert pour entamer la

(*a*) Celle, qu'en a donnée Mr. *Poupart* dans le *Journal des Savans* de l'Année 1697, est assez exacte; mais elle n'est pas sans défauts, & n'est accompagnée d'aucunes Figures. Celle, qui se trouve dans les *Ephémerides des Curieux de la Nature* de l'An 1718, & qui a pour Auteur Mr. *Jean-Jaques Dillénius*, est plus étendue que celle de Mr. *Poupart*; mais elle est pleine de fautes pour ce qui regarde l'Anatomie, & les Figures qu'on y a jointes ne sont pas supportables. *Dom Alto*, Chartreux, cité par Mr. *de Reaumur*, dans son *Histoire des Insectes*, a fait aussi sur la Sangsue plusieurs découvertes, qui montrent sa patience & sa grande sagacité. Mr. *Morand* a profité de quelques-unes de ses remarques, & ne manque pas de lui en faire honneur.

la peau d'un autre Animal, & en ſucer le ſang dont elle ſe nourrit. Il remarque que, depuis l'extrémité de ſon Corps qui repréſente la Tête, juſqu'à l'entrée de l'Oeſophage, il y a cinq parties différentes à examiner, ſavoir, deux Lèvres, une cavité, qui eſt proprement la Bouche, des inſtrumens pour entamer, d'autres pour ſucer, & un Gozier pour la déglutition. Voilà bien des pièces, bien des machines, & par conſéquent bien des reſſorts qui les font agir. C'eſt ſur tout cela que Mr. *Morand* entre dans des détails très curieux; mais, comme on ne ſauroit s'en former une idée juſte, ſans jetter en même tems les yeux ſur les Figures qui accompagnent cette deſcription, nous renvoyons le Lecteur au Mémoire même, où il trouvera dequoi s'inſtruire & ſatisfaire ſa curioſité.

Une particularité, dont on peut être inſtruit, ſans le ſecours des Figures, c'eſt celle qui concerne la Reſpiration des Sangſues. Suivant Mr. *Morand*, il y a lieu de croire qu'elles reſpirent par la Bouche, mais on ignore encore quelle eſt la partie qui leur ſert de Poumons. Tout ce qu'il a pu apprendre ſur cela, c'eſt qu'elles font certains mouvemens qui répondent à ceux de la Reſpiration. Voici comment il l'a découvert. Après avoir laiſſé pluſieurs jours des Sangſues dans de l'eau froide, où elles étoient ſans mouvement, comme engourdies & très retirées, il mit près du feu la Fiole où elles étoient. D'abord qu'elles ſentirent la chaleur, elles commencèrent à s'égaier & à faire quelques mouvemens. La chaleur augmentant à un certain point, toutes les Sangſues, juſqu'a-

qu'alors attachées par les deux bouts, détachèrent leurs têtes, restèrent attachées par la queue, & firent avec le corps des balancemens alternatifs & isochrones, qui sembloient répondre à ceux de la Respiration, & tels que si elle fût devenue plus courte & plus pénible dans un atmosphère plus chaud. Enfin, ces mouvemens devenoient très vifs, mais toujours à tems égaux, lorsqu'on approchoit davantage la Fiole du feu, & diminuoient sensiblement avec la chaleur lorsqu'on éloignoit la Fiole.

Nous ne saurions guère nous dispenser d'annoncer ici & de faire même connoître en partie un excellent *Mémoire* de Mr. *de Reaumur*, dont voici le Titre: *Art de faire une nouvelle espèce de* Porcelaine, *par des moyens extrêmement simples & faciles, ou de transformer le Verre en Porcelaine.* Prémier Mémoire, *où l'on examine la nature & les qualités de la nouvelle Porcelaine, & où l'on donne une idée générale de la manière de la faire.* L'idée la plus nette, qu'on se puisse faire de la nature de la Porcelaine, de son caractère essentiel & distinctif, c'est de la regarder comme une matière à demi-vitrifiée, comme une matière dont l'état est moyen entre celui de la Terre cuite, des Poteries de terre de France, & entre celui de Verre.

C'est en partant de cette idée que Mr. *de Réaumur* est parvenu à connoître quels étoient les vrais principes de l'Art de faire de la Porcelaine, & qu'il les a expliqués dans des Mémoires imprimés en différentes années parmi ceux de l'Académie (*a*). Il

(*a*) Voyez les *Mém. de l'Acad.* An. 1727 & 1729.

Il y a montré, qu'il y avoit deux manières générales de faire de la Porcelaine. L'une de ſaiſir une matière vitrifiable ſur laquelle le feu agit fortement dans le paſſage de l'état de Terre cuite à celui de Verre, de la ſaiſir lorſqu'elle n'eſt encore qu'imparfaitement vitrifiée. La ſeconde manière générale demande qu'on compoſe une Pâte de deux matières réduites en poudre, dont l'une puiſſe réſiſter au feu le plus violent, le ſoutenir ſans devenir Verre, & dont l'autre puiſſe être facilement vitrifiée. Après que le feu a agi ſur les Ouvrages faits de cette Pâte, & que celle des deux matières, qui peut être vitrifiée, l'a été, il en réſulte un compoſé, qui n'eſt Verre qu'en partie, ou qui eſt de la Porcelaine. C'eſt ſuivant le prémier de ces procédés qu'ont été faites toutes les eſpèces de Porcelaine, dont il y a eu des Fabriques établies en Europe, comme celle de *St. Cloud*, celle du Fauxbourg *St. Antoine*, celle de *Chantilly*, & celle de *Saxe*. Quoiqu'entre ces Porcelaines il y en ait de très belles, de comparables en beauté à celle de la Chine, il eſt toujours aiſé de découvrir que leur nature diffère de la nature de cette dernière. Si on expoſe les prémières à un dégré de feu plus violent que celui auquel elles doivent ce qu'elles ſont, il achève de les vitrifier, & les fait paſſer de leur état de Porcelaine à celui de Verre. Celle de la Chine, au contraire, peut ſe ſoutenir contre un feu extrêmement violent; il peut agir ſur elle, ſans l'amener à être du Verre.

Mr. *de Réaumur* ne s'en eſt pas tenu à cette théorie générale de la Porcelaine, ſes recherches

ches l'ont conduit à connoître les deux matières essentielles à celle de la Chine, elles lui ont appris ce que c'est que le *Petuntse*, & ce que c'est que le *Kaolin*, dont on la compose. Enfin, ces mêmes recherches, & un grand nombre d'essais dont elles ont été suivies, ont prouvé que l'on a en France des matières de même nature que celles qui sont employées à la Chine, & capables de donner d'aussi belle & d'aussi parfaite Porcelaine. Il reste une troisième manière de faire de la Porcelaine, laquelle a été ignorée jusques ici, que Mr. *de Réaumur* s'est contenté d'annoncer dans ses prémiers Mémoires, & qu'il propose de faire connoître aujourdhui. Il n'a pas encore porté cette nouvelle méthode à un point de perfection tel qu'elle puisse donner de la Porcelaine, qui le dispute en beauté aux Porcelaines antiques; mais elle peut actuellement en fournir, qui ne sera inférieure aux meilleures en aucune des qualités essentielles, qui leur sera même supérieure en quelques-unes, & enfin qui sera moins chère que la Porcelaine commune de la Chine.

C'est avec le Verre seul que Mr. *de Réaumur* veut apprendre à faire la nouvelle Porcelaine, dont il est principalement question dans ce Mémoire. Le moyen qu'il a à proposer, c'est celui de convertir des Ouvrages de Verre en ouvrages de Porcelaine; ou, pour se fixer à quelques exemples, c'est de changer des Bouteilles du plus vilain Verre, telles que celles qu'on sert journellement sur nos tables, en Bouteilles d'une Porcelaine blanche; c'est de transformer une Cloche de Verre, telle que celles

qui ne sont destinées qu'à couvrir les Plantes dans les Jardins, en un Vase qui, par sa blancheur, puisse mériter d'être mis en parade. Cette transformation se fait facilement & à très-peu de frais. Pour changer une de nos Bouteilles à vin en une Bouteille de Porcelaine, il n'en coute guere plus, qu'il en coute à un Potier pour faire cuire le Pot de la terre la plus grossière. Les moyens d'y parvenir sont si simples, qu'il n'y a personne qui ne puisse être en état de rendre toutes les Bouteilles de sa Cave des Bouteilles de Porcelaine. Il est par-là aisé de juger, que les Ouvrages d'une pareille Porcelaine doivent être donnés à grand marché.

Mais, dira-t-on, le Verre dont il s'agit, est-il effectivement converti en Porcelaine? C'est ce que prétend Mr. *de Réaumur*, & il le prouve d'une manière invincible, en faisant voir qu'aucun des caractères essentiels à la bonne Porcelaine ne lui manque. Un des grands avantages de cette nouvelle Porcelaine, c'est que, quelque froide qu'elle soit, elle peut recevoir les liqueurs les plus chaudes sans se casser; il n'y a pas à craindre qu'elles y produisent des félures, comme elles en produisent souvent dans les autres Porcelaines, & même dans celles des Indes. Rien n'est plus ordinaire que de voir des Tasses, qui ont des félures produites par la chaleur, dont elles ont été attaquées trop subitement.

Mr. *de Réaumur* assure, & on peut bien l'en croire sur sa parole, que quand sa nouvelle Porcelaine aura été rendue aussi parfaite qu'elle le peut être, non seulement elle n'aura rien à crain-

craindre des liqueurs les plus chaudes, mais on pourra l'exposer à des épreuves, & l'employer à des usages, auxquels on n'oseroit exposer celle de la Chine. On pourra hardiment, & sans précautions, la mettre sur le feu. Mr. *de Réaumur* y a fait bouillir de l'eau, sans les ménager autrement qu'on ménage en pareil cas les Cafetières de terre & celles de Fer-blanc. Bien plus, il a fait fondre du Verre dans un Gobelet de cette Porcelaine, sans que sa forme en ait souffert. Les autres Porcelaines résisteroient-elles à de pareilles épreuves?

On verra dans le Mémoire, dont nous ne donnons ici que le précis, de quelle manière Mr. *de Réaumur* est parvenu à découvrir cette nouvelle Porcelaine, & quels procédés on doit mettre en œuvre pour la faire. Quant aux matières qu'il faut employer pour changer le Verre en une Porcelaine blanche, il nous apprend qu'une des plus propres à produire cet effet, est le *Gypse* calciné, ou ce qu'on nomme vulgairement du *Talc*, dont les Carrières de Plâtre de Montmartre, & d'autres lieux des environs de Paris, fournissent abondamment. Le Sable peut aussi opérer cette transformation, & un mélange de Sable très blanc, tel que celui d'Etampes avec le Gypse, donne une poudre composée, qui doit être employée par préférence au Gypse seul, ou au Sable seul. Lorsqu'on a choisi des Ouvrages d'un Verre convenable, & qu'on a provision de Gypse bien blanc, calciné & bien pulvérisé, rien n'est plus simple que de les convertir en ouvrages de Porcelaine. Voici tout le mystère.

Pre-

Prenez de ces grands Vaſes de terre cuite, dans leſquels les Fayenciers font cuire leurs ouvrages, & auxquels ils donnent le nom de *Gazettes*. Mettez dans ces Vaſes de terre cuite, ou dans quelques autres ſortes de grands Creuſets pareils, les ouvrages de Verre que vous voudrez convertir en Porcelaine. Rempliſſez ces ouvrages, & tous les vuides qu'ils laiſſent entre eux de la poudre faite d'un mêlange de Sable blanc & fin, & de Gyps. Il faut faire enſorte que cette poudre touche & preſſe les ouvrages de toutes parts, c'eſt-à-dire, que ceux-ci ne ſe touchent pas immédiatement, & qu'ils ne touchent pas non plus les parois du Creuſet. La poudre ayant été bien empilée, bien preſſée, couvrez la Gazette, ou grand Creuſet, que vous luttez enſuite. Cela fait, il ne reſte plus rien à faire à l'Artiſte; c'eſt au feu à achever le reſte.

Cette Gazette ainſi préparée doit être portée chez un Potier de terre, pour être miſe dans l'endroit de ſon Fourneau, où l'action du feu eſt forte. Quand la Fournée de Poterie de terre eſt cuite, on retire la Gazette. Lorſqu'on l'ouvre, on a le plaiſir de voir que les ouvrages de Verre ſont changés en une belle Porcelaine blanche. La même poudre, qui a ſervi pour la converſion des prémiers ouvrages, peut ſervir pour celle de beaucoup d'autres. Voila un procédé bien ſimple, bien facile à exécuter. Le Public attendra, ſans doute avec beaucoup d'impatience, la ſuite d'un Mémoire ſi curieux & ſi intéreſſant.

Le dernier Mémoire, dont nous nous ſommes

mes proposés de rendre compte dans cet Extrait, a été envoyé à l'Académie par la Société Royale de Montpellier, & a pour Auteur Mr. *Sauvages de la Croix*. Il roule sur quelques Plantes venimeuses, qu'on a cru devoir faire connoître, afin qu'on les évitât soigneusement. Ces Plantes sont le *Doronic à racine de Scorpion*; l'*Actea* de *Pline*, ou le *Christophoriana* d'*Odon*; le *Colchicum*, ou *Tuechien*; la *Belladona*; le *Laurier-cerise*; le *Laurier-rose*; la *Dentelaire* de *Rondelet*, ou *Plumbago*; & surtout *le Redoul* ou *Roudoce*, que Mr. *Nissole* a décrit le prémier, & a nommé *Coriaria* (*a*). Comme cette dernière Plante est fort venimeuse, Mr. *Sauvages* a eu soin de la faire connoître plus qu'aucune autre, afin de prévenir par-là les fâcheux accidens auxquels elle donne lieu.

Cette Plante dangereuse, qui est la seule dont nous exposerons les effets pernicieux dans cet Extrait, est la même que le *Rhus sylvestris Plin.* & le *Rhus myrtifolia Monspeliaca* C. B. Cet Arbuste est aussi connu sous le nom d'*Herbe aux Tanneurs*, parce que les Tanneurs en font une poudre dont ils se servent pour préparer leurs Cuirs. Les Anciens en ont fait l'éloge, parce qu'ils la croyoient propre à guérir beaucoup de maladies. C'est cependant un poison des plus singuliers, lequel cause l'Epilepsie aux Hommes qui mangent de ses fruits, & le Vertige aux Animaux qui broutent ses jeunes Rejettons. En voici un exemple. „ Il y a quelques années, dit Mr. *Sauvages*, que je vis à la cam-

(*a*) Voyez les *Mém.* de l'*Acad.* An. 1711.

„ campagne des Chevaux & des Agneaux qui,
„ au retour du paturage, chancelaient, tour-
„ noyoient, & enfin tomboient à la renverse, a-
„ vec des trémouſſemens & des convulſions
„ de tout le corps. Ces Animaux ſe relevoient
„ enſuite, mais pendant un tems ils portoient
„ la tête baſſe, donnoient étourdiment de la
„ tête contre ce qui ſe préſentoit à leur paſſa-
„ ge, enfin ils reſtoient des heures entières dans
„ cet état d'Epilepſie ou de Vertige.

Les Bergers, conſultés ſur cela, dirent que le Redoul enivroit ces Animaux, & qu'il n'y avoit que les jeunes qui s'y laiſſaſſent attraper, les plus vieux ſe donnant bien garde d'y toucher. Ils ajoutèrent que ce n'étoit rien, & que cette ivreſſe ne tiroit guère à conſéquence. Mr. *Sauvages* en fit faire des expériences ſous ſes yeux, & il trouva que ces Animaux ne mangeoient que les feuilles tendres & nouvelles : les fruits & les vieilles feuilles ſont un Poiſon plus violent, au-lieu que les nouvelles ne font qu'enivrer. Cette obſervation ſert à confirmer l'opinion de Mr. *Linnæus*, qui croit que les jeunes Pouſſes de certaines Plantes très venimeuſes peuvent être ſalutaires, puiſqu'en Laponie on mange en ſalade les jeunes feuilles de l'Aconit bleu ou Napel. Ne mange-t-on pas auſſi en France les Aſperges ou jeunes Pouſſes du *Clematitis ſive Flammula repens* C. B. quoique les Mandians emploient les vieilles feuilles pour ſe procurer des Ulcères aux jambes, ce qui lui a fait donner le nom d'*Herbe aux Gueux* ?

On vient de voir que le Redoul eſt un Poiſon pour les Animaux, mais le ſeroit-il auſſi pour

pour les Hommes ? On ne sauroit en douter, après les deux funestes expériences rapportées par notre Auteur. Voici la prémière. A Alais, un Enfant, âgé de dix ans, s'avisa de manger des Bayes du *Coriaria*, trompé peut-être par la ressemblance qu'elles ont avec les Mûres de Ronce, qui se trouvent souvent mêlées avec le Redoul. De retour chez lui, il tomba coup sur coup dans plusieurs attaques d'Epilepsie si violentes, qu'il en mourut le lendemain, malgré tous les secours qu'on mit en œuvre pour lui sauver la vie.

Autre exemple encore plus remarquable que le précédent. Un Homme, âgé de 40 ans, ayant eu l'imprudence de manger une quinzaine de ces fruits, fut saisi bientôt après d'une ou de deux attaques d'Epilepsie. On le saigna; mais ces attaques redoublant toujours, il fut conduit à l'Hôtel-Dieu pour y être traité. Mr. *Sauvages*, appellé à son secours, le trouva attaqué de convulsions, sans connoissance, de couleur livide, prêt à tomber du lit, sans que ses voisins, qui avoient horreur de son état, se disposassent à l'aider. L'Emétique qu'il prit, hors de l'attaque, lui fit rendre huit ou neuf Bayes de Redoul; ce qui ne l'empêcha pas de succomber le soir même, à la quinzième attaque. A l'ouverture du Cadavre, on trouva dans l'Estomac cinq ou six Bayes de cette Plante, mais on ne s'apperçut d'aucun dérangement, ni dans le Cerveau, ni dans le Ventricule, ni en aucun autre endroit. Mr. *Sauvages* ne doutant plus de la qualité venimeuse du Redoul, répandit le bruit de ce fâcheux accident dans tous les en-

environs, afin qu'on ſe donnât plus de garde d'en manger. Il voulut s'attacher à découvrir ſa manière d'agir; mais il avoue franchement n'y avoir abſolument rien compris. Il ſera toujours bien difficile d'éclaircir la théorie des Venins. Ce qu'ils renferment de pernicieux eſt ſouvent ſi ſubtil, ſi fin, ſi délié, ſi caché, qu'on ne peut guère eſpérer de le connoître que par ſes effets.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

MR. *Turnbull* a publié *A methodical Syſtem of Univerſal Law*, &c. C'eſt-à-dire, „ Syſtême „ méthodique d'une Loi Univerſelle; ou, les Loix „ de la Nature & des Gens, déduites de principes „ certains, & appliquées à des ſujets convenables. „ Ecrit en Latin par *Jo. Got. Heineccius*. Traduit „ & éclairci par des Remarques: Par *G. Turnbull*, „ Docteur en Droit. A quoi l'on a ajouté un Diſ„ cours ſur la Nature & l'Origine des Loix Mo„ rales & Civiles ". *In* 8. 2 *voll.*

Le même Auteur nous a donné *Obſervations upon liberal Education*, &c. C'eſt-à-dire, *Remarques ſur une bonne Education dans toutes ſes parties: contenant la ſubſtance de tout ce qui a été dit ſur cet important ſujet, par les meilleurs Auteurs anciens & modernes: avec pluſieurs nouvelles Remarques*, &c. In 8.

Mr. *Kelly* a publié une *nouvelle Traduction de l'Hiſ-*

l'Hiſtoire d'Angleterre de Mr. Rapin Thoyras; avec les Portraits des Rois & des Reines, & des Cartes Géographiques. 2 *vol. in folio.* Les Libraires y joignent, comme un *Supplément*, la Traduction de cette même Hiſtoire, depuis la fin du Règne de *Jaques* II, juſqu'à celle du Règne de *George* I, ce qui fait un troiſième Volume.

Mr. *Kelley* nous donna, il a quelque tems, *French Idioms*, &c. C'eſt-à-dire, *Idiômes de la Langue Françoiſe, avec les expreſſions Angloiſes qui y répondent; à l'uſage de ceux qui veulent parler ou traduire cette Langue, preſque univerſelle, correctement.* In 8. On a fait une ſeconde Edition de cet Ouvrage, qui eſt fort eſtimé.

Aſtronomy in 5 Books, &c. C'eſt-à-dire, *Traité d'Aſtronomie diviſé en cinq Livres; où cette Science eſt traitée ſelon une méthode entierement nouvelle, &c. Par* R. Long, *Docteur en Théologie, & Chef du Collège de Pembroke, dans l'Univerſité de Cambridge.* In 8.

A Letter to a Friend in the Country, on the publication of Thurloe's State papers. In which is contained an impartial account of the Author and Book; &c. C'eſt-à-dire, *Lettre à un Ami à la Campagne, ſur la publication des Mémoires d'Etat de Thurloe; où l'on donne un jugement deſintéreſſé ſur l'Auteur & ſur ſon Ouvrage, où l'on examine & met dans leur véritable jour pluſieurs particularités de l'Hiſtoire d'Angleterre.* In 8.

L'Auteur de cette Lettre n'examine que le prémier Tome du gros Recueil de Thurloe: mais il promet d'en donner la ſuite, ſi on le ſouhaite; c'eſt-à-dire, ſi le Libraire trouve ſon compte dans cet eſſai, par où il pourra juger du ſentiment du Public.

Philemon to Hydaſpes, relating ſeveral Converſations with Hortenſius, upon the ſubject of falſe Reli-

tian, &c. C'eſt-à-dire, *Diſcours de Philémon à Hydaſpes, où il fait le récit de pluſieurs Converſations avec Hortenſius ſur le ſujet de la fauſſe Religion.* Cet Ouvrage eſt diviſé en quatre Parties, qui ont d'abord paru ſéparément; mais dans une ſeconde Edition elles ont été réunies en un Volume. Dans la prémière Partie „ on tâche de faire voir que le „ meilleur moyen de découvrir la Religion des „ hommes, c'eſt de bien étudier leur tempérament; „ & que chaque exemple de mauvaiſe conduite „ dans l'un, correſpond à quelque ſingularité dans „ l'autre: avec une application plus particulière au „ cas d'une extravagante dévotion. 2. Dans la ſe„ conde partie, on aſſure qu'en général le plaiſir „ eſt légitime; & on fait voir que les ſévérités ex„ travagantes de quelques Syſtêmes de Religion „ ſont une manifeſte contradiction à l'ordre & à „ la nature des choſes. 3. Dans la troiſième Partie, „ on tâche de donner une hiſtoire générale de l'o„ rigine & de la conſtitution d'une fauſſe Théorie „ dans la Religion, chez les plus anciens Payens. „ 4. La quatrième Partie roule ſur le même ſujet „ que la troiſième. *In* 8.

Hieroclis Philoſophi Alexandrini in aurea Carmina Commentarius, Gr. & Latinè. Græca accuratius nunc recognita, & ad MSS. Codicum fidem exacta, plurimiſque in locis è Gudiana Medicæi Codicis Collatione emendata, una cum Notis ſubjunctis. Edidit R. W. S. T. P. Coll. Jeſu Cant. nuper Socius. In 8.

On a fait une nouvelle Edition du Livre d'Ecton de l'*évaluation des Bénéfices Eccléſiaſtiques d'Angleterre & du Païs de Galles.* In 4.

Mr. *Hunt*, Profeſſeur en Arabe & Membre du Collège d'Hertford, (apellé ci-devant Hartſtall), a publié une Diſſertation ſur les Verſets 22 & 23 du VII Chapitre des Proverbes de Salomon, adreſſée

à

& ceux qui étudient l'Arabe, & les autres Langues Orientales dans l'Université d'Oxford. *A Diſſertation on Prov.* &c. Mr. *Hunt* nous donne cette Diſſertation comme un modèle de Diſſertations critiques du même genre.

A Collection of Letters of the honourable Boyle the firſt Earl of Orrery, &c. C'eſt-à-dire, *Recueil de Lettres de Mr.* Boyle, *prémier Comte d'*Orrery, *Préſident de la Comté de Munſter en Irlande; contenant une Correſpondance ſuivie entre le Duc d'Ormond & Mylord* Orrery, *depuis le rétabliſſement de* Charles II, *juſqu'à l'année* 1668. *Avec pluſieurs autres Lettres & Pièces de différent genre, particulierement la Vie du Comte d'Orrery. Par Mr.* Thomas Morrice, *Chapelain de ce Seigneur.* In folio.

A Diſcourſe on the nature and uſe of Prophecy. C'eſt-à-dire, *Diſcours ſur la nature & l'uſage des Prophéties. Par* Jean Briſted, *Maitre ès Arts, Recteur de St. Pierre & de Ste. Marie Weſtout; dans Lewes, Suſſex.* In 8.

La nouvelle Edition de l'*Hiſtoria Literaria* du Dr. *Cave*, en deux Volumes in folio, étant achevée d'imprimer, le Libraire avertit les Souſcripteurs d'aller retirer leurs exemplaires. Le prix des deux Volumes en blanc eſt de 48 Shillings.

Mr. *Zacharie Grey*, Docteur en Droit, travaille à une nouvelle Edition d'*Hudibras*, qu'il accompagnera de Notes hiſtoriques & critiques, & d'une Préface touchant le deſſein de ce Poëme.

Orationes quædam in Univerſit. Oxonienſi præcipuè, aliisque locis habitæ à Viro clariſſ. ac eruditiſſ. Acepto Frewen S. T. P. ejuſdem Univerſitatis quater Cancellario, & B. Mariæ Magd. Coll. Præſide dignißimo, Eboracenſis S. Petri Eccleſiæ Cathedralis poſtea Archiepiſcopo... ſumma curâ edidit, & è Manuſcriptis ſuis fideliter collegit Thomas Frewen de Brick-

wall *apud Suſſexienſes Armiger & ejusdem Præſulis Nepos Maximus.* In 8.

Mr. *Guthrie*, qui nous a donné la Traduction de quelques Ouvrages de Cicéron (*a*), nous promet une *nouvelle Hiſtoire générale d'Angleterre, depuis l'invaſion des Romains ſous* Jules-Céſar *juſqu'à la Révolution en* 1688. *Et depuis la Révolution juſqu'à la Mort du Roi* George I, *par un autre Auteur.* Ce titre nous donne à connoître que Mr. *Guthrie* eſt du nombre de ceux qu'on appelle *Non-Jurants*, ou qui regardant tous les Princes qui ont regné ici depuis la Révolution de 1688, comme des Uſurpateurs, refuſent de leur prêter le ſerment de fidélité, & s'arrêtent à cette année fatale comme à leur *ne plus ultra.* Quoiqu'il en ſoit, Mr. *Guthrie* nous aſſure dans ſon *proſpectus*, qu'il n'oubliera rien pour rendre ſon Hiſtoire curieuſe & intéreſſante: il l'ornera d'une Diſſertation ſur les tems obſcurs & fabuleux de l'Hiſtoire d'Angleterre, & s'attachera à nous marquer l'origine, le progrès, l'accroiſſement, & la décadence du Commerce, des Manufactures, des Lettres, des Arts, & des Sciences de la Nation Angloiſe, d'une manière plus exacte & plus étendue qu'on n'a fait juſqu'ici. Il fait quelques Obſervations ſur les Hiſtoriens d'Angleterre qui l'ont précédé, & s'attache particulierement à Mr. *Rapin*; il dit qu'il eſt facile de voir par pluſieurs endroits de ſon Livre qu'*il n'étoit pas Anglois*, & il l'accuſe de partialité, d'un penchant marqué pour la France, &c. Du reſte, Mr. *Guthrie* compte que ſon Hiſtoire contiendra 500 feuilles, & il ſe propoſe d'en publier trois par ſemaine, couvertes de papier bleu, pour prix & ſomme de ſix ſous.

Concio ad Clerum Londinenſem, Collegii Sionenſis So-

(*a*) Voyez Tom. XXVI, p. 471; & XXVIII. p. 481.

Sodalitium, habita in Ecclesiâ S. Elphegi, Apr. 26, 1643, à Josepho Trapp *dicti Collegii tunc temporis Præside, rogatu Auditorum edita.* In 4.

Mr. *Packe* a publié *Ἀγκεγραφια, sive Convallium Descriptio*, &c. C'est-à-dire, *Description succinte, mais exacte, de l'origine, du cours, de l'insertion, étendue, élévation, &c. de toutes les Vallées & Hauteurs, les Ruisseaux & Rivières de la Partie Orientale de la Province de Kent, avec des Remarques sur l'Histoire naturelle du Païs, & sur les Monumens militaires de la route que J. César y suivit, jusqu'à la bataille décisive qu'il donna. Par* Christophle Packe *M. D.*

Voici la Liste du nouveau Conseil de la Société Royale, dont l'Election se fait annuellement le 30 de Novembre, jour de la Saint-André. Le Conseil est composé de 21 Membres, y compris le Président. Tous les ans on en conserve ou continue dix de l'année précédente, qu'on remplace au sort par un pareil nombre tiré de la Liste générale des Membres Nationaux. On s'exprime ainsi, parce qu'il y a une Liste particulière pour les Membres Etrangers, ou *des autres Nations*; ils ont tous les droits & avantages des Nationaux, excepté qu'ils n'entrent point dans les Charges. Le Président, les deux Sécrétaires, & le Trésorier sont aussi choisis au sort; mais ordinairement on continue ceux de l'Année précédente.

Nouveau Conseil.

Martin Folkes, Ecuyer, *Président.*
* *Thomas Birch*, A. M.
* Mr. *Pierre Collinson.*
Mylord *Charles Cavendish.*
* *Guillaume Dixon*, Ecuyer.
Le Chevalier *Jean Evelyn*, Baronet.
* Mr. *Jean Eames.*
* *Richard Graham*, Ecuyer.
Jean Hadley, Ecuyer.

Guillaume Jones, Ecuyer.
* *George*, Comte de *Macclesfield*.
* *Nicolas Mann*, Ecuyer.
Mr. *Jean Machin*, Professeur en Astronomie au Collège de Gresham, Sécrétaire.
Richard Mead, Médécin du Roi.
Cromwel Mortimer, M. D. Sécrétaire.
Charles, Duc de *Richemond*.
Le Chevalier *Hans Sloane*, Baronet, Médecin du Roi.
* *Jaques Spilman*, Ecuyer.
* *Jaques Theobald*, Ecuyer.
Jaques West, Ecuyer, Tréforier.
* *Daniel Wray*, Ecuyer.

*Ceux qui ſont marqués d'une * ſont les dix qui viennent d'être choiſis.*

DE LEYDE.

S. Luchtmans vient de donner une Edition nouvelle de *Juſtiniani Inſtitutionum Libri quatuor emendatiſſimi ex Editione* Jacobi Cujacii, *ac Commentariis Jani a Coſta*, 4. de même de *Velleius Paterculus cum integris Notis & Animadverſionibus Doctorum, curante Petro Burmanno*, 8. Il fait réimprimer actuellement, dans le même Format, *Florus cum Notis Variorum ex Editione Dukeri, & Phœdrus cum Notis Variorum & P. Burmanni.* Ces deux Ouvrages étoient devenus rares. Le même Libraire fait auſſi travailler à une nouvelle Edition de HESYCHIUS, qui aura deux Volumes *in folio*, & qui ſera enrichie des Notes de pluſieurs Savans, ſur-tout du ſavant Mr. *Jean Alberti*, qui en ſera l'Editeur.

J. A. Langerak & J. & H. Verbeek ont imprimé *B. S. Albini Medicinæ Doctoris, Anatomes & Chirurgiæ in Academiâ Batavâ, quæ Leidæ eſt, Profeſſoris, Collegii Chirurgici Leidenſis Præſidis, Explicatio Tabularum Anatomicarum B. Euſtachii, Anatomici ſummi.* Cet Ouvrage eſt enrichi de 80 Planches *in folio*, gravées par le fameux *J. Wandelaar*. Suivant

vant le projet qu'ils en donnent, le prix de ce Livre sera de *fl.* 20: néanmoins ils le vendront pour *fl.* 18 à ceux qui le prendront avant le prémier du Mois d'Avril prochain.

Les mêmes Libraires ont actuellement sous presse & publieront bientôt, *Mémoires pour servir à l'Histoire d'un Genre de Polypes d'Eau douce, à bras en forme de Cornes, par Mr.* A. Tremblay. *In quarto*, enrichis de très belles Figures.

D' AMSTERDAM.

Wetstein a donné depuis peu le Tome neuvième de l'*Histoire Romaine* de Mr. *Rollin*, revu & rendu complet par Mr. *Crevier*. C'est uniquement à ce savant Auteur que le Public sera redevable de la Suite. Quel bonheur, qu'un Ouvrage si utile, si rempli de Faits curieux, de Remarques intéressantes & instructives, ne soit pas resté imparfait par la mort de celui qui lui a donné naissance; & qu'un Auteur de la réputation de Mr. *Crevier*, Ami intime de Mr. *Rollin*, & si fort en état de remplir la tâche que ce fameux Historien s'étoit prescrite, ait bien voulu s'en charger.

Le même Libraire publie le *Traité des Sens* par Mr. *Le Cat*, 8. Cette Edition est fort belle & fort correcte, tant par rapport aux figures, que pour l'impression. Ce n'est pas le seul avantage qu'elle a sur l'Edition de France, qui est tout-à-fait défigurée & presque inintelligible par le grand nombre de fautes qui s'y trouvent, sans compter la longue liste de celles qu'on a marquées dans l'*Errata*, qui est à la tête, & qui n'en contient que les principales. L'Edition que nous annonçons est encore enrichie d'une Table des Matieres, d'une seconde Table pour les Figures, & d'une troisième pour les Articles. Ces trois Tables rendent l'usage de cet important Ouvrage beaucoup plus facile & plus commode: avantages qui ne se rencontrent pas dans l'Edition de France, qui est sans aucune Table.

Il a fait auſſi imprimer un petit *Virgile*, en Latin, en Format de 24. Le Texte de cette belle Edition, qui, pour la beauté & la correction, peut aller de pair avec les meilleures Editions d'*Elzevier*, eſt conforme à celui de la nouvelle Edition *in quarto*, qui s'imprime aux dépens du même Libraire, & dont le Texte rectifié & corrigé en une infinité d'endroits, ſera enrichi des ſavans Commentaires de *N. Heinſius* & de *P. Burman*, qui n'ont pas encore paru. Ainſi, ſans compter que cette petite Edition ſupplée au beſoin qu'on en avoit, par la rareté des Editions précédentes en ce Format, on peut la regarder encore comme l'avant-coureur de cette grande & magnifique Edition, qui aura IV. Volumes *in quarto*, & que le Libraire ſe flatte de publier dans quelques Mois.

J. F. Bernard vient de donner deux nouveaux Volumes des *Cérémonies Religieuſes de tous les Peuples du Monde*, &c. L'un de ces deux Volumes fait la ſeconde Partie du Tome ſeptième, & contient un Supplément à ceux que le Libraire a publiés ci-devant, renfermant les augmentations qui ſe trouvent dans l'Edition de Paris, & qui ſont diſtribuées par Diſſertations. Ce Volume eſt orné de figures, de même que le huitième, qui contient un parallèle hiſtorique des Cérémonies Religieuſes de tous les Peuples Anciens & Modernes, & la Deſcription de leurs uſages les plus ſinguliers, prétendus Religieux, ou qui ont quelque raport à la Religion.

ARTICLE XI.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité d'Erffurt.

LES PROFESSEURS EN THEOLOGIE SONT:

Meſſieurs, Le Frère *Nibridius Carl*, de l'Ordre des Her-

Hermites de St. Auguſtin, Docteur & Profeſſeur en Théologie, Aſſeſſeur & Doyen de ſa Faculté.

Joſeph Stieffken, Capitulaire de la Royale Abbaye de l'Ordre de St. Benoit, au Mont de St. Pierre, Docteur & Profeſſeur en Théologie, Protonotaire Apoſtolique & Ancien de l'Univerſité.

Jean-George-Ignace Otto, Docteur & Profeſſeur en Théologie, & Aſſeſſeur de ſa Faculté.

Jean-Daniel-Richard Spoenla, Docteur & Profeſſeur en Théologie, & Aſſeſſeur de ſa Faculté.

Jean-Chriſtoſle Hunold, Docteur & Profeſſeur en Théologie.

Le R. P. *Boniface Leſlie*, de l'Ordre de St. Benoit, Docteur en Philoſophie & Théologie, Aſſeſſeur & Profeſſeur de ces deux Facultés, Doyen de la Faculté Philoſophique.

LES PROFESSEURS EN DROIT SONT:

Meſſieurs *Jean-Michel Rodermundt*, Docteur en Droit & Profeſſeur des Décrétales.

Conrad-Guillaume Strecker, Docteur en Droit & Profeſſeur du Code.

Gabriel-Henri Lilien, Docteur & Profeſſeur en Droit.

George-Henri Fratzſcher, Docteur en Droit & Profeſſeur des Pandectes.

Jérôme-Frédéric Schorch, Docteur en Droit, Profeſſeur des Inſtituts de Juſtinien & Aſſeſſeur de ſa Faculté.

Jean-Arnold de Bellmont, Docteur en Droit, & Profeſſeur en Hiſtoire & en Philoſophie Pratique.

Rudolf-Chriſtoſle Henna, Profeſſeur public.

Jean-Chriſtoſle Spitz, Docteur & Profeſſeur en Droit, Aſſeſſeur de la Faculté Juridique.

LES PROFESSEURS EN MEDECINE SONT:

Meſſieurs *Hermann-Paul Juch*, Docteur en Médecine, Profeſſeur de Pathologie & de Pratique prémier Aſſeſſeur & Doyen de ſa Faculté.

Iro-Jean Stahl, Docteur en Médecine, & Profeſſeur d'Anatomie, Chirurgie & Botanique, & Aſſeſſeur de ſa Faculté.

André-Elie Buchner, Docteur en Médecine, Préſident de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, Profeſſeur en Chymie & Aſſeſſeur de ſa Faculté.

Jean-Jérôme Kniphof, Docteur en Médecine, Profeſſeur des Inſtitutions de Médecine, & Aſſeſſeur Extraordinaire de ſa Faculté.

Paul-Henri Vogel, Docteur en Médecine, & Profeſſeur Extraordinaire.

LES PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE SONT:

Meſſieurs, Le R. P. *Boniface Leſtie*, Profeſſeur Ordinaire & Doyen de ſa Faculté.

Jean-Henri de Steinmetzen, Maitre en Philoſophie, Aſſeſſeur & Profeſſeur de la Faculté Philoſophique.

Jean-Henri Tiemeroth, Maitre en Philoſophie, Aſſeſſeur de ſa Faculté, & Profeſſeur de Mathematique & d'Hiſtoire.

Henri-Melchior Schutte, Docteur en Droit, Aſſeſſeur des Facultés Juridique & Philoſophique, & Profeſſeur de Politique.

Le R. P. *Erard Grant*, de l'Ordre de St. Benoit, Profeſſeur Ordinaire de Philoſophie.

Michel-Henri Stida, Maitre en Philoſophie, Licentié en Droit, Aſſeſſeur de ſa Faculté Philoſophique, Profeſſeur des Langues Sacrées & d'Hiſtoire.

Ernest-Auguſte Bohn, Maitre en Philoſophie, Aſſeſſeur

seur Extraordinaire de sa Faculté Philosophique, & Professeur public.

Le R. P. *André Gordon*, Bénédictin, Professeur de Philosophie, & Assesseur Extraordinaire de la Faculté.

Henri-Wolf Fratzscher, Professeur public.

Jérôme Ludolf, Docteur & Professeur public.

TABLE DES ARTICLES.

I. RECHERCHES *sur la Sépulture de* MOISE. 243
II. SPLANCHNOLOGIE, ou l'*Anatomie des Viscères*, &c. Par Mr. *de* GARENGEOT. 269
III. GRAMMAIRE *de la* LANGUE CHINOISE, &c. Par Mr. ETIENNE FOURMONT. 294
IV. TRAITE' *des* SENS. Par Mr. LE CAT. 304
V. CHRONIQUE *des* ROIS *d'*ANGLETERRE. 342
VI. HISTOIRE UNIVERSELLE, &c. d'une SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES. Tome IV. 364
VII. L'ORTHOPEDIE, ou l'*Art de prévenir & corriger, dans les Enfans, les Difformités du Corps*, &c. Par Mr. ANDRY. 412
VIII. *La* SAINTE BIBLE, *ou le* VIEUX *&* NOUVEAU TESTAMENT, &c. Tome II. 442
IX. MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1739. 456
X. NOUVELLES LITTERAIRES. 480
XI. NOUVELLES ACADEMIQUES. 488

TABLE DES MATIERES.

A.

Amour. Jugement ſur cette Senſation. 312, & *ſuiv.*
Andry (Mr.). Extrait de ſon *Orthopédie*. 412.
Angleterre. Extrait d'un Ouvrage intitulé *Chronique des Rois d'Angleterre*. 342, & *ſuiv.* Jugement ſur cet Ouvrage. 343, & *ſuiv.*
Argenville (Mr. *d'*), Maitre de la Chambre des Comptes de Paris. Extrait de ſon *Hiſtoire naturelle* des *Pierres*, & des *Coquillages*. 139. Jugement ſur cet Ouvrage. 141.
Aveugle-né auquel on donne la Vue. 340.

B.

Bible. Extrait d'un *Commentaire* ſur la Ste. *Bible*. 442.
Bois. Moyens de les conſerver & de les rétablir. 461, & *ſuiv.*
Buffon (Mr. *de*). Extrait de ſon Mémoire ſur la *Conſervation* & *le Rétabliſſement des Forêts*. 461
Burman (feu Mr.) accuſe mal-à-propos Mr. *Geſner*. 15

C.

Cat (Mr. *Le*). Extrait de ſon *Traité des Sens*. 304. Eloge de cet Ouvrage. *ibid.* & *ſuiv.* Critique. 315, 317, & *ſuiv.* 328, & *ſuiv.*
Cerveau. Cette partie du Corps humain eſt preſque entierement inconnue. 167, & *ſuiv.*
Chatelet (Mme. du), citée. 335
Chatouillement. Ce que c'eſt. 311.
Chinois, nommé *Hoang*, amené à Paris par des Miſſionnaires. 294. Sa mort. *ibid.*
Chinois. Jugement ſur leur Langue. 294, & *ſuiv.* Leurs Cicles. 301. Leurs mois, leurs jours. *ibid.* Leur Poéſie. 302. Nombre des Livres Chinois qui ſe trouvent dans la Bibliothèque du Roi de France. *ibid.*
Conception. Ce que c'eſt. 86
Coquillages. Ce que c'eſt. 146. Ne doivent pas être confondus avec les Coquilles. *ibid.* Leur formation. 147. D'où viennent les Coquillages que l'on trouve dans le centre de la Terre. 148
Coriaria. Voyez *Redoul*.

Croix (Mr. *Sauvages de la*). Extrait de ſon Mémoire ſur quelques Plantes venimeuſes. 477

D.

Dangeaiſons. Ce que c'eſt. 311
Dévelopement. Objection contre le Syſtême des Dévelopemens. 85. Réponſe à cette Objection. 86. Dévelopement des Germes ou Semences. 99
Doute. Réflexion ſur le *Doute.* 388

E.

Egede (*Hans*). Extrait de ſa *Nouvelle Deſcription de l'ancienne Groenlande.* 37. Mouvemens qu'il ſe donne pour obtenir les moiens d'aller convertir les Groenlandois. 42. Il s'embarque, après avoir perſuadé à ſa femme de le ſuivre. *ibid.* Converſions qu'il fait dans ce Païs. 63, 64. Son retour en Danemarc. *ibid.* Peines qu'il s'eſt données pour faire la Pierre Philoſophale. 65. Il reſte perſuadé de la réalité des eſpérances des Adeptes. 66
Eléphant. Comparaiſon entre un Ver Spermatique & un Eléphant, qui peſoit cinq mille livres Romaines. 87
Eſtrades (le Comte *d'*). Second Extrait de ſes *Lettres, Mémoires* & *Négociations.* 105, & *ſuiv.* Projet qu'il propoſe à *Louis* XIV pour ſe rendre maitre de la Hollande. 113, & *ſuiv.*

F.

Fay (*Charles-François de Ciſternai du*). Abrégé de ſa Vie. 185. Ses belles qualités. 189
Faye (*Théodore de la*), Maitre ès Arts. Ouvrage de cet Auteur. 229
Fécondité. Grande fécondité de l'Orme. 102, & *ſuiv.*
Forêts. Voyez *Bois.*
Fourmont (Mr. *Etienne*). Extrait de ſa *Grammaire de la Langue Chinoiſe*, &c. 294. Son éloge. 303

G.

Garence, ou *Rubia Tinctorum.* Effet que produit cette Plante ſur les Animaux qui en mangent. 457
Garengeot (Mr.). Extrait de ſa *Splanchnologie*, &c. 269, & *ſuiv.* Jugement ſur les Figures de cet Ouvrage. 274, 275. Critiqué. *ibid.* Ses diſputes avec Mr. *Heiſter. ibid.* Erreurs qu'on lui attribue. 276, & *ſuiv.* Prétend qu'on peut reſtituer un Nez entierement coupé & ſéparé. Examen de cette queſtion, & hiſtoire à ce ſujet. 425, & *ſuiv.*
Génération. Si le principe, qui a formé les Inſectes, tels

tels qu'ils ſont, réſide originairement en eux, ou s'il émane d'une Puiſſance étrangère. 76. Si tous les Animaux ſe multiplient par la voie de la Génération. *ibid.* & *ſuiv.*

Geoffroy (Mr.). Ses expériences ſur le remède de Mellé. *Stephens* pour la guériſon de la pierre. 179, & *ſuiv.*

Geſner (Mr.). Sa Traduction de *Lucien*, & ſes Notes ſur cet Auteur. 4. Eloge de cette Traduction. 7. Tems auquel il a publié le *Philopatris* avec une Traduction de ſa façon. *ibid.* Son commerce de Lettres avec Mr. *Hemſterhuis*, & à quelle occaſion. 9. Accuſé mal-à-propos par feu Mr. *Burman.* 15

Giannone. Troiſième Extrait de ſon *Hiſtoire de Naples.* 189

Groenlande. Nouvelle deſcription de ce Païs; caractère des habitans, &c. 37, & *ſuiv.*

H.

Hamel (Mr. *Du*). Ses expériences ſur la Garence. 456, & *ſuiv.*

Hemſterhuis (Mr.). Sa Traduction de *Lucien.* 4. Tems auquel il a publié les *Luciani Colloquia ſelecta.* 8. Son commerce de Lettres avec Mr. *Geſner*, & à quel ſujet. 9

Highmor. Il n'y a jamais eu de Conduit d'*Highmor* dans le Teſticule de l'Homme. 280

I.

Injections. L'art de les faire ſemble ne vouloir pas ſortir de la Hollande. 278

K.

Iſte extraordinaire. 177, & *ſuiv.*

Κόρυνος. Signification de ce terme. 26

L.

Leſſer (Mr.). Extrait de ſa *Théologie des Inſectes.* 66

Leuwenhoek. Son Syſtême des *Animalcules* ou *Vers Spermatiques*, attaqué par Mr. *Lyonnet.* Voyez *Vers Spermatiques.*

Lucien. Extrait d'une nouvelle Edition de ſes Ouvrages. 3, & *ſuiv.* Grands ſoins qu'on a pris pour cette Edition. *ibid.* Jugement ſur ce fameux Ecrivain. 5. Diverſes Editions qu'on en a données. 11. Exemples des nouvelles Notes faites ſur cet Auteur. 16, & *ſuiv.*

Lyonnet (Mr.). Ses Remarques ſur la *Théologie des Inſectes* de Mr. *Leſſer.* 66

M.

Manfredi (*Euſtachio*). Abrégé de ſa Vie. 180

Mer Rouge. Comment les Hébreux la paſſerent. 452

Moïſe

Moïſe. Recherches ſur ſa Sépulture. 243, *& ſuiv.*
Montagne, cité. 173, *& ſuiv.*
Morand (Mr.). Ses expériences ſur le remède de Melle. *Stephens* pour la guériſon de la Pierre. 179, *& ſuiv.* Extrait de ſes *Obſervations ſur la Sangſue.* 469
Moulin (Mr. *Wolfgang* du), Paſteur de l'Egliſe Wallone de Leide. Extrait de ſon Livre intitulé: *La Religion revelée.* 150. Idée de cet Ouvrage. *ibid. & ſuiv.*

N.

Nez. Difformités du Nez. 423. Si le manque de Nez eſt une difformité réparable. 424, *& ſuiv.* Ce que c'eſt qu'un Nez pointillé, & comment on peut y remédier. 427, *& ſuiv.*

O.

Orme. Prodigieuſe fécondité de cet Arbre. 102, *& ſuiv.*
Orthopédie, &c. Extrait de cet Ouvrage. 412. Signification de ce terme. 413

P.

Parr (*Thomas*) vécut 150 ans, & fut mis en pénitence, pour le péché de Fornication à l'âge de 100 ans. 350, 351.
Peché Originel. Ce que c'eſt. 157
Pierres (les) ne végètent pas. 143. Formation des Pierres fines. 145
Polypode. Remarques curieuſes ſur cet Inſecte. 80, *& ſuiv.*
Porcelaine. Art de faire une nouvelle eſpèce de Porcelaine. 471, *& ſuiv.*
Propagation. Voyez *Génération.*

R.

Reaumur (Mr. *de*) fait voir les avantages qu'on peut retirer des recherches qui ont les Inſectes pour objet. 74, 75. Extrait de ſon prémier Mémoire ſur l'*Art de faire une nouvelle eſpèce de Porcelaine.* 471
Redoul ou *Coriaria.* Obſervations ſur les dangereux effets de cet Arbuſte. 477, *& ſuiv.*
Religion Naturelle. Son inſuffiſance. 153

S.

Sangſue. Obſervations ſur cet Animal. 469, *& ſuiv.*
Sauvages de la Croix. Voyez *Croix* (Mr. *Sauvages de la*).
Sens. Extrait d'un *Traité des Sens* par Mr. *Le Cat.* 324
Sloane (Mr. le Chevalier). Obſervation qu'il communique à Mr. *Geoffroy.* 456
Solitaire. Ver qui porte ce nom. 78. Incertitude où l'on eſt touchant ſon origine. *ibid.*

Sommeil extraordinaire d'une Femme. 176
Soul (Mr.). Ses Notes sur *Lucien*. 4. Tems auquel il a commencé à travailler sur cet Auteur. 8
Stenon (Mr.), Grand-Oncle de Mr. *Winslow*. Idée de son *Discours sur l'Anatomie du Cerveau*. 167. Eloge qu'en fait Mr. *de Fontenelle*. *ibid.*
Stephens (Melle.). Idée de son remède pour la guérison de la Pierre. 179

T.

Tremblay (Mr.). Remarques curieuses qu'il a faites sur le *Polypode*, espèce d'Insecte. 80, *& suiv.*
Trinité. Explication de ce Mystère. 153. Raillerie qu'en fait *Lucien*. 15[illegible]

V.

Vers Spermatiques. Comparaison entre ces Vers & un Eléphant qui pesoit cinq mille livres Romaines. 87, &, entre ces mêmes Vers & une Baleine qui pesoit cent trente mille livres. 88. Objections contre le Système de Leuwenhoek, qui a prétendu que la Génération se faisoit à l'aide de ces Vers. 88, *& suiv.* Réponses à ces objections. *ibid.*
Voltaire (Mr. *de*), cité. 175. Sur quoi il tourne les Anciens en ridicule. 305. Cité. 341, 342

W.

Waldeck (le Comte de). Idée peu avantageuse que le Comte d'*Estrades* tâche d'en donner. 136, *& suiv.*
Winslow (Mr. *Jaques-Benigne*). Extrait de la nouvelle Edition de son *Exposition Anatomique*. 160. Eloge qu'en fait Mr. *de Fontenelle*. *ibid. & suiv.*
Wit (Mr. *de*), Grand Pensionnaire de Hollande. Examen qu'il fait des Droits de *Louis* XIV sur la Flandre. 120. Fait qui prouve qu'il n'adoptoit pas aveuglément tout ce que la Cour de France vouloit lui faire adopter. 121. Autre trait qui fait voir qu'il n'étoit pas aussi dévoué à cette Cour, qu'on le prétend. 122, 123, *& suiv.* Son caractère. 125. Il tâche de détourner *Louis* XIV d'attaquer les Païs-Bas. 138

Y.

Yeux. Diverses difformités des Yeux, & moyens d'y remédier. 428, *& suiv.* Ce que c'est que l'Oeil hagard & féroce; & moyen de prévenir ce défaut. 430, *& suiv.*

FIN DE LA TABLE.